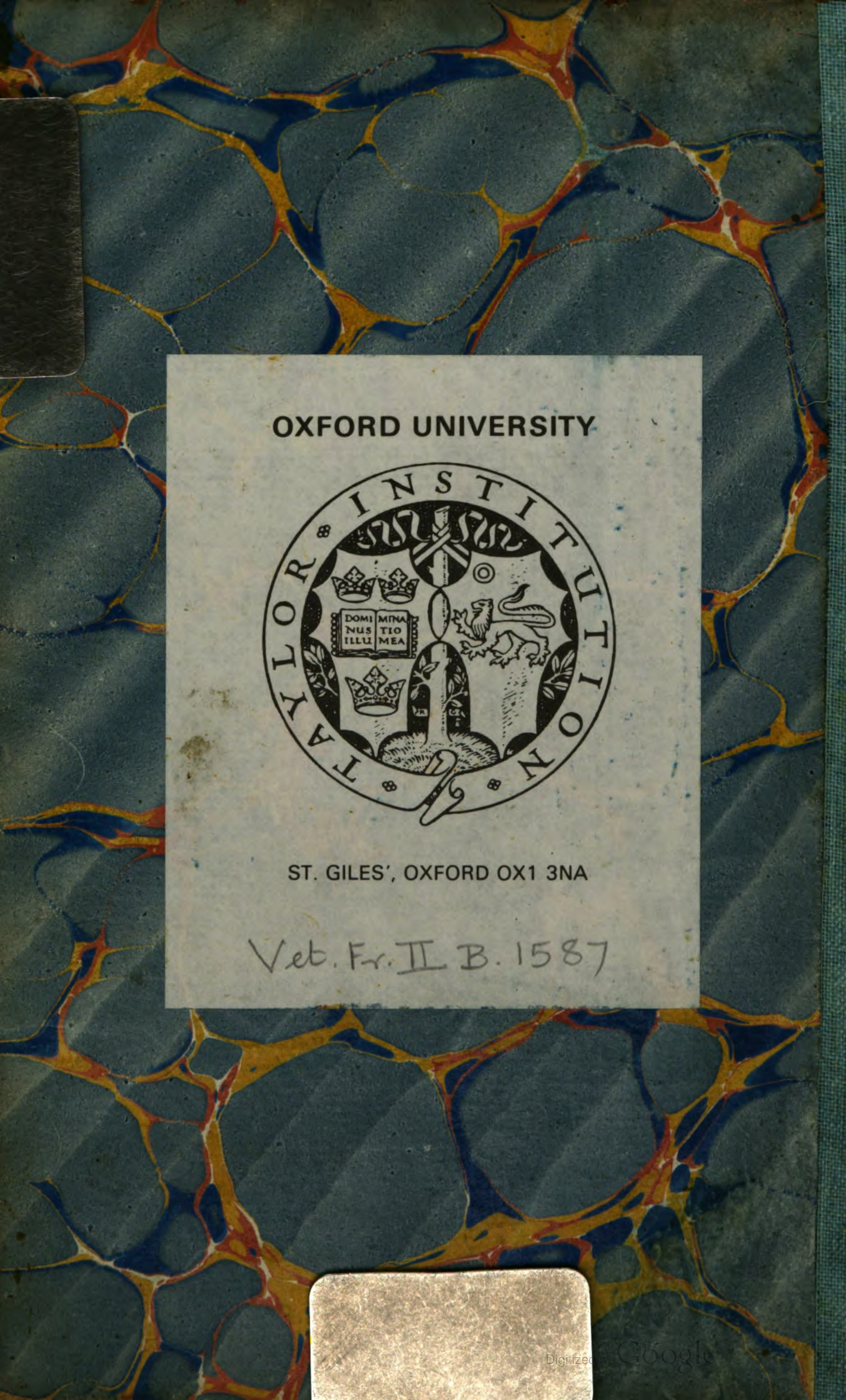
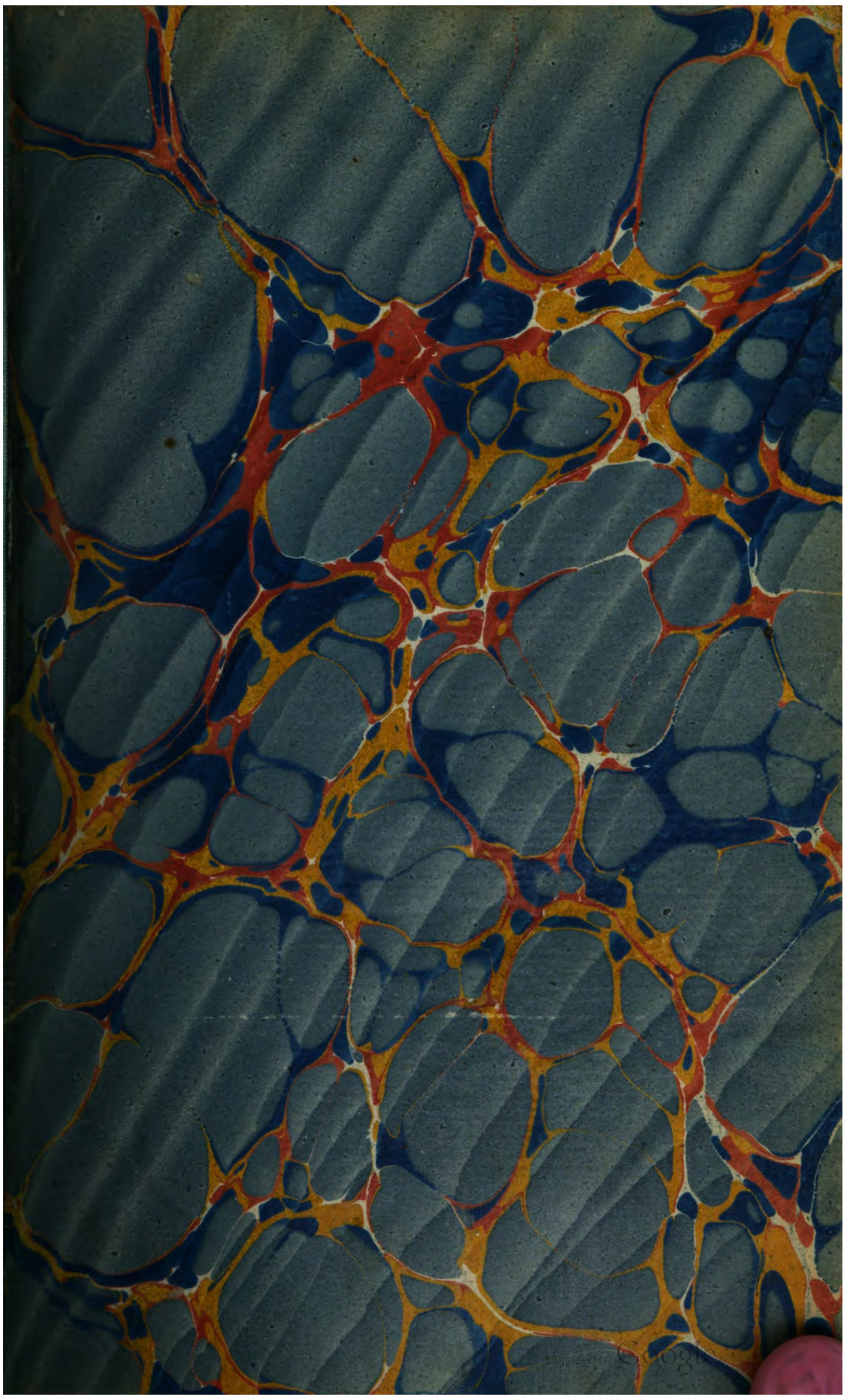



OXFORD UNIVERSITY
TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA
ST. GILES', OXFORD OX1 3NA
Vet. Fr. II B. 1587
Digitized by Google



ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

TOME NEUVIÈME.

ŒUVRES BADINES,

COMPLETTES,

DU COMTE DE CAYLUS.

AVEC FIGURES.

PREMIERE PARTIE.

TOME NEUVIEME.



A AMSTERDAM,

Et se trouve à PARIS,

Chez VISSE, Libraire, rue de la Harpe, près de la rue Serpente.



M. DCC. LXXXVII.

FÉERIES
NOUVELLES.

SECONDE PARTIE.

AVIS

A MM. les souscripteurs des Œuvres badines du Comte de Caylus.

En publiant le recueil des *Œuvres badines du Comte de Caylus*, nous avons annoncé que nous ne donnerions que les ouvrages qui lui appartiennent, & que nous exclurions de notre recueil d'autres productions très-agréables analogues à celles du comte de Caylus, & que quelques personnes lui ont faussement attribuées à raison de cette analogie.

Cette exclusion nous sembloit nécessaire pour remplir notre titre ; cependant elle a excité les regrets de plusieurs de nos souscripteurs ; ils nous ont paru desirer réunir plusieurs de ces ingénieux ouvrages qui sont devenus rares, & qui méritent d'être conservés sous le même format que les Œuvres de Caylus.

C'est pour répondre à leurs vœux que nous présentons les deux volumes suivans. Ils contiennent les pièces que nos souscripteurs ont particuliérement regrettées, & nous les donnerons sous le titre de *Supplément aux Œuvres badines du Comte de Caylus, contenant plusieurs historiettes & ouvrages critiques & facétieux, dont quelques-uns lui ont été faussement attribués.*

La liste que nous allons donner des ouvrages qui composeront ces deux volumes, portera avec elle la preuve du soin que nous avons mis dans notre choix; on verra qu'ils ne dépareront pas la collection.

Le TOME PREMIER contiendra

Le Recueil de ces Dames; ouvrage dans le goût du Recueil de ces Messieurs, & composé de même d'histoires intéressantes, d'anecdotes curieuses & de contes plaisans. On l'a attribué au comte de Caylus; mais il est de Chevrier, dont le talent est connu pour la plaisanterie & la satyre.

L'Essai historique sur les lanternes; plaisanterie ingénieuse dans le goût des Manteaux, qui présente un étalage comique d'érudition sur l'origine, la forme, l'usage, &c. des lanternes: c'est encore une production attribuée par quelques-uns au comte de Caylus, mais que d'autres donnent à M. Dreux Duradier, avocat, auteur des anecdotes des reines de France.

Les Chats: cette histoire facétieuse est de M. de Moncrif; ce n'est pas l'un des ouvrages les moins estimés de cet académicien. Nous l'employons d'autant plus volontiers, que M. de Moncrif étoit de la société de ces messieurs,

& qu'il a eu part aux pièces qu'elle eſt convenue de publier ſous le nom du comte de Caylus.

Et l'*Hiſtoire des Rats :* l'analogie de cette hiſtoire avec la précédente nous a déterminés à les rapprocher. Nous n'en connoiſſons pas l'auteur.

Le SECOND VOLUME contiendra

Les *Mémoires de l'académie de Troyes ;* facétie dont le mérite eſt connu, & qui eſt digne de figurer à côté des Mémoires de l'Académie des Colporteurs, imprimés dans le tome X des Œuvres. C'eſt à tort que pluſieurs de nos ſouſcripteurs ont prétendu que cet ouvrage étoit du comte de Caylus, il eſt de M. Groſley de Troyes, mort il y a quelques années.

Et les *Mémoires de l'Académie de ces Dames & de ces Meſſieurs*, qui termineront ce ſupplément & compléteront ce que nous avons de plus agréable en ce genre. Nous ne connoiſſons pas l'auteur de ce dernier ouvrage.

MM. les ſouſcripteurs ſeront les maîtres de prendre ces deux volumes ; mais, comme on veut proportionner le tirage aux demandes, on les prie de ſe faire inſcrire chez VISSE, libraire, rue de la Harpe, auprès de la rue Serpente ; & chez les principaux libraires de l'Europe.

Chaque volume sera de quatre à cinq cent pages, de mêmes format & caractère que les Œuvres du comte de Caylus, & orné de même de deux planches dont les dessins seront de M. Marillier, & les gravures exécutées sous la direction de M. Delaunay le jeune.

Le prix de chaque volume broché & étiqueté sera, pour MM. les souscripteurs, de 3 liv. 12 sols.

Avis pour placer les figures des Tomes IX & X des Œuvres du Comte de Caylus.

FÉERIES NOUVELLES. *Nonchalante & Papillon.* A la fin je vous tiens ; tout ce que j'aime ne sera plus en danger. *Tom. IX, p. 45.*

BELLINETTE. La figure qu'elle apperçut dans ce miroir lui fit faire des ris immodérés. *ibid. page 334.*

HISTOIRE DE GUILLAUME, COCHER. Allons, mam'selle, montez ; vous donnerez de quoi boire. *Tome X, page 12.*

LES ETRENNES DE LA SAINT-JEAN. *Les Epreuves de l'amour dans les quatre élémens.* O ciel ! ressuscitons-nous ? est-ce aujourd'hui le grand jour ? *ibid. page 454.*



FÉERIES NOUVELLES.

NONCHALANTE ET PAPILLON.

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui vécurent dans la plus grande union, & cette tendre union succéda à la passion la plus vive & la plus traversée dont on ait jamais entendu parler. La reine qui se nommoit Santorée, méritoit, par les graces de sa personne, par celles de son esprit,

& sur-tout par la tendresse de son cœur, tout le sentiment que Gris-de-Lin, son mari, avoit pour elle. Ce prince étoit d'autant plus aimable, qu'il avoit conservé sur le trône toutes les vertus & tous les agrémens d'un particulier ; aussi l'on ne peut douter qu'une fée n'eût présidé à sa naissance. En effet, cette fée, sans avoir été contredite par aucune de ses compagnes, après avoir évoqué tous les parens morts de Gris-de-Lin, avoit pris de chacun d'eux une vertu, aussi bien qu'un agrément, pour former le caractère d'un prince qu'elle vouloit obliger ; mais malheureusement elle donna la dose de tendresse un peu trop forte : les malheurs des honnêtes-gens n'ont presque point d'autre principe. Quoi qu'il en soit, jamais prince ne fut plus heureux que Gris-de-Lin. Il aimoit, autant que l'on peut aimer, un objet digne de son amour : cet aimable objet répondoit parfaitement à sa tendresse, & de plus, il étoit roi d'un fort beau royaume ; mais tant de faveurs de la fortune ne peuvent être d'une longue durée. La belle Santorée, en mettant au jour une fille charmante que l'on nomma Nonchalante, fut extrêmement malade. Le roi, par amour pour sa mère, ne voulut point qu'on douât ce gage de leur union. Il ne douta pas que, pour peu qu'elle ressemblât à Santorée, elle ne fût préférable à toutes les princesses de la terre. Mais les fées ne rendent pas toujours aux sentimens la justice qui

leur est due. Il leur parut que ce procédé entreprenoit sur leurs droits; & pour en punir le roi, elles augmentèrent la maladie de la reine. Elles annoncèrent à l'infortuné Gris-de-Lin les suites funestes de cette maladie, & la reine mourut. Il est constant que, sans la petite Nonchalante, rien au monde n'auroit pu déterminer le roi à survivre à une épouse si tendrement aimée. Il consentit donc à vivre pour cette seule raison; mais ce fut avec une si grande tristesse, qu'il devint incapable de toute affaire. La fée Lolotte, malgré ce qui s'étoit passé, se chargea de l'éducation de la petite princesse, & de celle du prince Papillon, neveu de Gris-de-Lin, que l'on avoit envoyé, presqu'au berceau, à la cour de Gris-de-Lin son oncle, parce qu'il s'étoit trouvé orphelin. Quoique l'on ne négligeât rien pour l'éducation de ces deux enfans, ils prouvèrent l'un & l'autre que les soins que l'on prend ne peuvent qu'adoucir les défauts de la nature, sans les détruire absolument. Nonchalante, belle & jolie tout ensemble, parfaitement bien faite, avec un esprit capable de tout, avoit pour tous les événemens un fond d'indifférence qu'il seroit difficile d'exprimer. Papillon, au contraire, charmant par sa figure, abusoit de sa vivacité; il saisissoit jusqu'aux plus grandes bagatelles avec une rapidité surprenante, & les abandonnoit avec une pareille promptitude. Comme ces enfans étoient à-

peu-près du même âge, ils parvinrent en même-tems à celui auquel les peuples pouvoient s'intéresser à eux, & former des projets convenables à leurs caractères. Alors les sentimens se trouvèrent partagés; les gens tranquilles & amateurs de la paix voyoient dans Nonchalante toutes les vertus qu'ils desiroient à leur reine; & ceux que le mouvement animoit, & les partisans de la gloire du royaume, espéroient tout d'un prince tel que Papillon. Ces différentes façons de penser annonçoient infailliblement une guerre civile & la division dans l'état: on devoit d'autant plus l'appréhender, que l'intérieur du palais n'étoit pas tranquille. Ces deux aimables enfans, en se rendant justice sur leurs agrémens, avoient cependant l'un pour l'autre un éloignement extrême causé par l'opposition de leurs caractères; & cette contrariété devenoit un obstacle invincible au mariage que tout le monde desiroit, & qui pouvoit seul calmer tous les esprits. Papillon, qui avoit beaucoup d'esprit, sentit, quoique dans un âge très-peu avancé, les avantages qu'il pouvoit tirer du parti qui se déclaroit hautement en sa faveur; mais soit qu'il fût déterminé par un sentiment d'honneur, à ne point faire tort à sa belle cousine, soit qu'il voulût satisfaire sa vivacité & sa légèreté naturelle, il forma le dessein de chercher les aventures, & de voyager *incognitò*. Aussi-tôt que cette idée se présenta à son esprit, il la mit en exécution: heureusement pour

lui, elle lui vint étant à cheval; car s'il eût été pied à terre, peut-être ne se seroit-il pas donné le tems d'en demander un à son écuyer : il partit donc sans avoir d'autre projet que celui de s'éloigner; il ne fut d'abord occupé que du soin de sortir du royaume. Ce départ inopiné mit tout l'état en trouble, & l'on regretta généralement un prince d'une aussi grande espérance, & dont on ignoroit absolument la destinée. Tout insensible qu'étoit Gris-de-Lin à tous les événemens de la vie, il fut touché de cette perte; & quoiqu'il ne pût voir la princesse sa fille sans verser des torrens de larmes, il voulut juger par lui-même de ses talens & de sa capacité; mais indépendamment de la paresse d'esprit avec laquelle elle étoit née, elle avoit auprès d'elle une fée qui la gâtoit tout autant que si elle eût été sa grand-mère. Cette fée avoit conçu pour Nonchalante, depuis le moment de sa naissance, une amitié mal entendue, souvent plus dangereuse que la haîne. Gris-de-Lin s'en apperçut, & ne put s'empêcher d'en faire des reproches à la bonne Lolotte. Il la fit convenir de ses torts, & elle lui promit de ne plus nourrir l'indifférence de la princesse. En effet, elle tint parole, & depuis cet instant, la pauvre Nonchalante eut beaucoup à souffrir : on l'obligea de s'occuper du soin de sa parure, du choix de ses étoffes, & de la variété de ses plaisirs; mais plutôt que d'entrer dans le moindre détail, elle portoit ses

vieux habits, demeuroit dans le plus grand négligé, & ne pensoit jamais à se montrer en public. On n'en demeura pas là, Gris-de-Lin voulut qu'on lui parlât des affaires de son royaume, & qu'elle parût au conseil pour y donner son avis, & se mettre par ce moyen au fait du gouvernement. Alors son palais, ses états lui devinrent à tel point importuns, qu'elle conjura Lolotte de l'emmener hors d'un pays où tout lui étoit devenu insupportable. La fée refusa d'abord avec beaucoup de fermeté de satisfaire cette fantaisie; mais que ne peuvent point les larmes de la plus jolie enfant du monde, quand elle est aimée! Lolotte lui accorda enfin sa demande; & sans lui faire quitter un canapé qu'elle préféroit à toutes les commodités de son appartement, elle l'enleva, & la conduisit dans sa grotte. Ce second départ mit tous les sujets au désespoir, & Gris-de-Lin en fut aussi touché qu'il le pouvoit être. Mais revenons à Papillon, & voyons ce que sa vivacité lui fit rencontrer.

Quoique les états de Nonchalante fussent d'une grande étendue, le cheval de ce jeune prince eut assez de force pour le lui faire traverser : ce fut aussi tout ce qu'il put faire; car à-peine étoit-il hors de la frontière, qu'il se rendit. Papillon fut donc obligé de marcher à pied; & quoique cette façon de voyager ne répondît point à sa vivacité, il fallut cependant s'y déterminer. Il se trouvoit alors

dans une forêt dont l'antiquité respectable inspiroit une secrette horreur : il suivit un chemin qui lui parut assez fréquenté ; & malgré toute la diligence dont il étoit capable, il fut surpris par la nuit : une petite lumière qu'il apperçut suspendit sa lassitude : il voulut s'en approcher ; mais plus il faisoit d'efforts pour y parvenir, & plus il lui paroissoit qu'elle s'éloignoit ; les inégalités du terrein & l'épaisseur du bois la déroboient souvent à ses yeux : quelle situation pour un prince extrêmement vif qui n'étoit jamais sorti d'une cour, & dont par conséquent on avoit toujours prévenu les desirs ! Aussi l'on peut dire qu'il soutint cette traverse avec une impatience extrême. Enfin n'en pouvant plus de faim & de lassitude, il arriva tout auprès de cette lumière, vers laquelle il dressoit depuis si long-tems ses pas : elle le conduisit à une méchante chaumière, il y frappa rudement, une vieille femme lui répondit ; mais comme elle ne venoit point assez promptement, il redoubla ses coups, & parla d'un ton d'autorité (car c'est avec peine que l'on en perd l'habitude) : la vieille cependant n'en alloit pas plus vîte, elle répondoit toujours simplement & avec douceur à tout ce qu'il disoit en dehors, *patience* : elle paroissoit déterminée à lui ouvrir ; mais elle fut encore long-tems avant que de lui faire ce plaisir ; il l'entendoit qui chassoit son chat, dans la crainte qu'il ne sortît en ouvrant la porte :

il distinguoit clairement, par la conversation qu'elle avoit avec elle-même, qu'elle retournoit sur ses pas pour moucher sa lampe, afin de mieux distinguer celui qui frappoit à sa porte; & s'appercevant alors qu'il ne se trouvoit pas assez d'huile dans la lampe, elle se crut obligée d'en remettre; en un mot, elle fit mille autres choses semblables en répondant toujours, *patience*; quelquefois elle ajoutoit seulement, eh! mon dieu, patience; & ce ne fut enfin qu'après bien du tems que cette porte s'ouvrit. Le prince ne trouva dans cette cabane que l'image de la pauvreté, & pas la moindre apparence de nourriture. Cet aspect le mit presqu'au désespoir; il témoigna à la bonne vieille son extrême fatigue & l'excès de son appétit, mais elle ne lui répondit point autre chose que ce triste mot de patience; cependant, venant à l'examen des secours qu'elle pouvoit lui donner: Vous aurez, lui dit-elle, d'un ton doux, une botte de paille pour vous coucher: la voilà, continua-t-elle, derrière la porte (qu'elle avoit eu grand soin de refermer) & de quoi manger, répondit brusquement Papillon? Attendez, lui répliqua-t-elle, patience; je vais cueillir des pois dans le jardin; nous les écosserons paisiblement, ensuite nous allumerons du feu; & puis quand nous les aurons bien fait cuire, nous les mangerons sans nous presser; & puis je serai mort, ajouta le prince: dame, je

ne vais pas plus vîte, moi, reprit doucement la vieille, non sans ajouter encore selon sa louable coutume, donnez-vous patience, qui pour cette fois fut suivi du proverbe : *tout vient à point qui peut attendre*; toutes ces choses étoient bien dures à souffrir, aussi Papillon étoit-il dans un état violent; mais que faire, il falloit bien en passer par-là; allons cueillir les pois, dit alors la bonne femme; prenez la lampe pour m'éclairer; le prince lui obéit; mais sa promptitude éteignit plusieurs fois la lumière, il fallut la rallumer à deux petits charbons presqu'éteints & couverts d'un peu de cendre proprement ramassée dans le milieu de la cheminée; & enfin après bien des peines, les pois furent cueillis; on revint à la maison, on parvint à les écosser, & quand le feu fut allumé, ce qui fut encore très-long, il fallut les compter, car la vieille ne voulut absolument en faire cuire que cinquante-quatre; le prince eut beau représenter la médiocrité de ce nombre, & combien un pois de plus ou de moins étoit de peu d'importance. Il fallut encore en passer par-là; les pois tombèrent plusieurs fois par la vivacité du prince, par conséquent il fallut non-seulement les ramasser, mais encore en vérifier le compte; enfin on les mit sur le feu, & quand ils furent presque cuits, la bonne femme tira des balances d'une vieille armoire, prit un petit morceau de pain, & se mit en devoir de le partager & de

le peser, mais Papillon ne lui en donna pas le tems; il se jetta dessus, le mangea, & lui dit à son tour, patience. » Vous croyez plaisanter, lui dit-elle » toujours doucement, mais non; vous me nom- » mez véritablement, & vous apprendrez bientôt » à me connoître ». Ils soupèrent cependant, & les vingt-sept pois qu'il eut pour sa part, & qu'elle lui donna bien exactement, joints à quelques verres d'une eau très-claire, le nourrirent à merveille, & il dormit du sommeil le plus tranquille sur la paille qu'elle lui avoit promise; le lendemain matin, elle lui donna pour déjeûner du pain bis & du lait qu'il mangea de tout son cœur, enchanté qu'il ne se trouvât à ce repas ni rien à cueillir, ni rien à compter; ensuite il la pria de lui apprendre qui elle étoit. J'y consens, lui répondit-elle, mais cela sera bien long. Eh bien, reprit le prince, si cela est, je vous en quitte; mais, continua la vieille, il faut à votre âge écouter les vieillards, & vous accoutumer à la patience; mais, mais, dit-il, d'un ton d'impatience, il ne faut pas non plus que les vieillards nous excédent; dites-moi seulement, continua-t-il, quel est le pays où je me trouve? Volontiers, lui répondit la vieille; vous êtes dans la forêt de l'Oiseau noir, & c'est-là qu'il rend ses oracles. Un oracle, dit le prince, je vais le consulter; il voulut donner quelqu'argent à la vieille, mais elle le refusa; il le jetta sur la table, & partit

comme

éclair, fans avoir demandé le chemin de ce qu'il avoit envie de voir; il prit à tout hazard le premier fentier qui fe préfenta devant lui, & toujours courant, & fe perdant fouvent, il s'éloigna fans regret d'une maifon qui lui avoit encore moins déplu que le caractère de celle qui l'habitoit. Il marcha quelque tems au hazard, mais enfin il apperçut dans l'éloignement un grand bâtiment qui dominoit fur toute la forêt, & dont la couleur étoit noire: cet objet, auffi lugubre que fingulier, lui parut le temple où fe rendoit l'oracle qui le faifoit courir; il marcha cependant encore long-tems, & fort peu avant le coucher du foleil, il arriva aux premières grilles du palais noir. Il étoit environné de plufieurs enceintes de bâtimens & de foffés, dont les eaux & les pierres qui les revêtiffoient étoient de couleur affortiffante au temple. Quand il fut à la première porte, il lut fans peine une infcription écrite en gros caractères de fer rouge, qui contenoit ces paroles: *Mortel curieux de favoir ta deftinée, frappe fur le timbre noir, & fois foumis à mon culte.*

Le prince, pour exécuter cet ordre, ramaffa une groffe pierre, & la lança contre le timbre qui rendit un fon terrible & caverneux. A ce bruit, la porte s'ouvrit, & dès qu'il fut entré elle fe referma avec une rapidité prodigieufe; dans le même inftant il partit des bâtimens voifins plufieurs millions de chauve-fouris, dont les cris & l'obfcurité qu'elles

répandirent dans l'air, augmentèrent infiniment l'horreur de ce lieu. Tout autre que Papillon en eût été effrayé ; mais il marcha d'un pas ferme & déterminé jusqu'à la feconde grille, que foixante negres couverts de grands voiles noirs lui vinrent ouvrir ; il voulut leur parler, mais il reconnut que fon langage leur étoit tout-à-fait étranger. Ce tourment, qu'il ne connoiffoit pas encore, de penfer vivement & de ne pouvoir fe faire entendre, lui rappella triftement le fouvenir de la bonne femme *patience*. Mais ce ne fut pas tout, car il fut encore obligé de fe foumettre à ces foixante negres qui le défarmèrent ; après cette affligeante cérémonie, il fut conduit très-civilement par les miniftres noirs dans un appartement magnifique, où l'ébene, le jais & les teintures noires brilloient à l'envi. Réduit à parler par fignes, il exprima le befoin qu'il avoit de manger, & par fignes auffi on lui fit entendre que dans quelques heures il feroit fatisfait : en effet, on vint le prendre (toujours avec autant de refpect que de lenteur,) pour le conduire dans une efpece de réfectoire ; il s'y plaça, auffi bien que tous les negres, à l'endroit qui lui étoit deftiné. Il vit quelques plats pofés devant lui, ils étoient de différentes couleurs, mais toutes tirant fur le noir ; il en voulut prendre un pour fatisfaire au plutôt fa faim, mais il s'apperçut qu'il étoit, comme tous les autres, attaché à la table ; & il remarqua que fa nouvelle, mais

lugubre compagnie, se servoit d'un chalumeau, & que le plus doucement du monde chacun suçoit sa portion : il fallut donc employer le chalumeau qu'il trouva devant lui, & manger d'une façon aussi peu conforme à sa vivacité. Après le soupé, on passa dans une salle, où les negres, deux à deux, s'établirent à un jeu d'échecs, dont il fut obligé d'être le témoin; quand on eut fini la dernière partie, qui fut très-disputée, & par-conséquent infiniment longue, on le conduisit dans son appartement, toujours avec la même lenteur & toujours avec le même respect. L'espérance de consulter l'oracle, & celle de sortir de ce triste séjour, l'éveillèrent de grand matin, il témoigna l'envie qu'il avoit d'aller au temple; mais sans lui rien répondre on le conduisit aux bains, en lui faisant entendre qu'il falloit se purifier; il se déshabilla promptement, & voulut se précipiter dans l'eau, mais tous les negres l'arrêtèrent, & ne lui permirent d'y entrer qu'à la hauteur d'un pouce, & ce fut avec bien de la peine & beaucoup de chagrin pour lui, qu'on lui fit entendre que son bain augmenteroit tous les jours d'une pareille mesure. Quand il fut convaincu de cette triste nécessité, il perdit absolument patience, il conjura, pressa par signes, & parla même, quoiqu'il fût bien assuré que l'on n'entendoit rien de ce qu'il disoit; mais tout fut inutile, il fallut se soumettre, & soixante jours se passèrent à rendre son bain complet. Toujours

mangeant avec un chalumeau, toujours obſervant le ſilence, toujours conduit & complimenté lentement, & toujours voyant jouer aux échecs, le jeu qui de tous lui étoit le plus antipathique, enfin il il parvint au bonheur d'avoir de l'eau juſqu'au menton, & le lendemain de cet heureux jour, les negres revêtus de leurs voiles noirs, ayant chacun une chauve-ſouris ſur la tête, marchèrent à petit pas, en chantant du nez un cantique des plus lugubres; ils arrivèrent avec le prince à la grille qui les ſéparoit de l'intérieur du temple. A leurs chants, une autre troupe de negres, mais qui marchoit beaucoup plus lentement encore, vint recevoir le malheureux Papillon; toute la différence qu'il put remarquer entre ce dernier cortege & le premier, c'eſt que ceux qui compoſoient celui-ci, avoient chacun un corbeau ſur le poing, dont le croaſſement étoit inſupportable. On prit alors le prince ſous les bras, moins pour lui faire honneur que pour le contenir; après une très-longue marche, on arriva aux premiers degrés du temple; le prince crut être à la fin de ſes peines, mais on fut encore plus de deux heures à lui donner le voile noir; après quoi il parvint enfin dans le temple, où il fut encore au moins autant de tems ſpectateur des différentes prières que l'on y fit: l'impatience du prince s'étoit convertie, il y avoit déja long-tems, en des baillemens continuels & vraiſemblablement ſcandaleux; mais rien

n'étoit capable d'interrompre l'ordre des cérémonies; & quoiqu'il en fût le principal objet, on ne s'étoit point du-tout occupé de l'ennui qu'il témoignoit avec si peu de modération. L'intérieur du temple étoit, comme l'extérieur, revêtu du marbre le plus noir; un grand rideau tout aussi noir que le reste le séparoit en deux parties. Après les fumigations les plus épaisses, ce rideau fut tiré, & l'oiseau noir parut dans toute sa majesté. C'étoit une espece d'aigle, mais beaucoup plus gros qu'un rock; il étoit perché sur une barre de fer qui traversoit le temple. A son aspect, tous les negres se prosternèrent, n'osant soutenir ses regards. Quand il eut trois fois battu des aîles, & que trois fois le tems se fut éclairci, il prononça distinctement ces mots dans la langue de Papillon : *Prince, tu ne peux être heureux que par ce qui t'est opposé.* Aussi-tôt que ces paroles eurent été prononcées, le rideau se referma, & tous les negres, tant de l'intérieur que de l'extérieur du temple, vinrent respectueusement le baiser des deux côtés. Après cette longue cérémonie, on lui donna un corbeau noir sur le poing, & on le reconduisit tout aussi lentement à la grille, qui s'ouvrit comme la première fois. Là, il rendit son corbeau, & fut remis entre les mains des premiers negres; une chauve-souris se plaça d'elle-même sur sa tête, & cette escorte le ramena à son premier gîte, pour prendre autant de bains en rétrogradant, qu'il en avoit déja

pris. Pour-lors il fut embrassé par les derniers negres, qui le conduisirent civilement à la grille du timbre noir, & lui rendirent ses armes avec tous les signes & toutes les démonstrations d'amitié possibles. Il répondit très-mal à leurs politesses, car la porte ne fut pas plutôt ouverte, qu'il se mit à courir de toutes ses forces, sans autre dessein que celui de s'éloigner d'un lieu dans lequel il ne concevoit pas qu'il eût pu vivre; il se repentit mille fois de la curiosité qui l'avoit engagé à venir consulter un aussi triste oracle qui ne lui avoit rien appris; il fit quelques réflexions, (fort courtes à la vérité) sur l'inutilité & les inconvéniens de la curiosité. Après plusieurs jours d'une vie très-dure & très-pénible, il sortit de la forêt, & se trouva sur les bords d'un grand fleuve, dont il suivit le cours, dans l'espérance de rencontrer quelque moyen de le traverser. Il étoit dans cet embarras, lorsqu'un jour, au lever du soleil, il apperçut un objet d'une blancheur éblouissante; son empressement redoubla à cet aspect, il reconnut que c'étoit un vaisseau, le plus blanc, le mieux fait & le plus joli du monde; il étoit mouillé dans le grand fleuve, & sa chaloupe étoit à terre. Le prince ne put résister long-tems à l'envie d'en faire usage, non-plus qu'à celle de visiter le bâtiment; il cria inutilement pour en faire sortir quelqu'un, & impatienté du silence qu'on y gardoit, il sauta légèrement dans la chaloupe, & se conduisit

avec une extrême facilité ; car cette chaloupe ne pesoit rien, puisqu'elle étoit de papier blanc, aussi bien que le vaisseau. Le prince y monta sans aucune difficulté, & n'y trouvant personne, il examina sans obstacles tout ce qu'il eut envie de voir, & remarquant qu'il y avoit non-seulement un bon lit, mais encore toutes les choses nécessaires à la vie, il résolut d'en profiter jusqu'à nouvel ordre. Comme il avoit été fort bien élevé à la cour de Gris-de-lin, il savoit un peu de tout, & la nécessité jointe aux connoissances qu'il avoit acquises lui firent trouver une partie des manœuvres les plus nécessaires. Le vaisseau, le fleuve, les campagnes, tout ce qui se présenta à ses yeux lui parut inhabité. La légèreté dont étoit son bâtiment, répondant à sa vivacité, le dédommagea de l'ennui qu'auroit pu lui causer une aussi grande solitude ; enfin, après quelques jours de navigation, le courant du fleuve l'entraînant toujours vers son embouchure, il se trouva, presque sans s'en être apperçu, dans la grande mer. Il ne l'avoit jamais vue, l'aspect de cette immensité d'eau l'étonna ; tout courageux qu'il étoit, il fut effrayé & voulut rentrer dans la rivière ; mais les courans plus forts que lui l'emportèrent au large, & le vent le prenant alors en pouppe, lui fit perdre la terre en fort peu de tems. Il se souvint alors de la défense qu'on lui avoit faite dans son enfance, de badiner avec l'eau, mais il n'étoit

plus tems. Il sentit toute l'horreur de sa situation, & ne savoit comment se garantir du péril où son peu de réflexion l'avoit exposé; tout ce qu'il put faire fut de s'impatienter & de s'ennuyer, deux choses dont il s'acquittoit merveilleusement bien. Pour comble de maux, il fut pris par des calmes, & l'on n'a jamais pu comprendre comment il avoit résisté à un état qui déplaît même aux plus patiens; aussi regretta-t-il alors le temple de l'oiseau noir, car il y voyoit au moins des hommes, il leur faisoit des signes, & l'espérance d'en sortir le soutenoit dans ses chagrins; au lieu que dans son navire de papier blanc, il n'avoit aucune espece de société, & ne pouvoit prévoir comment il seroit délivré de cette ennuyeuse prison. Sa navigation fut extrêmement longue, & il ne découvroit aucune terre; la première qu'il reconnut & dont son navire approcha, lui causa une si grande joie, & son empressement pour débarquer fut si fort, qu'il se jetta à la mer, résolu de gagner la côte à la nage; mais son projet fut inutile, car son vaisseau se trouva toujours sous ses pieds, toutes les fois qu'après s'être précipité dans la mer il revenoit au-dessus de l'eau. Il fut donc obligé, malgré lui, de se soumettre aux vents, de se tenir enfermé dans sa chambre, & de sécher ses habits au feu d'un réchaud à l'esprit-de-vin, qui lui servoit pour accommoder les vivres qu'il trouvoit en abondance, & dont il ne manqua

jamais. Cette dernière impatience ne fut pas de longue durée, le vaiſſeau arriva de lui même dans un port formé par la nature, & bordé des plus grands arbres. Cette vue enchanta le prince, & quand il fut près de terre il y ſauta légèrement, & contre ſon eſpérance il ſe vit enfin délivré de la perſécution de ſon vaiſſeau; il marcha pour ne le plus voir, traverſa promptement la plus belle forêt du monde, & s'arrêta au bord d'une fontaine délicieuſe par la pureté de ſon eau & par la beauté des cedres dont elle étoit ombragée. A-peine y fut-il arrivé, qu'il vit une gazelle preſque aux abois qui vint tomber à ſes pieds en prononçant ces paroles : Ah Papillon! ſecourez-moi. Le prince étonné & touché de la beauté & de la délicateſſe de ce petit animal, ramaſſa ſes armes, & fut au-devant d'un lion vert qui pourſuivoit la gazelle avec ardeur. L'intrépide Papillon l'attaqua; le combat fut vif, mais enfin Papillon demeura vainqueur. Le lion en tombant ſiffla trois fois avec tant de force, que la forêt en retentit, & que le bruit s'en fit entendre à plus de deux lieues à la ronde, après quoi ce lion expira, n'ayant apparemment plus rien à faire dans ce monde. Papillon s'embarraſſant auſſi peu de lui que de ſon ſifflet, ſe tourna du côté de la belle gazelle, & lui dit: Eh bien, êtes-vous contente à-préſent? Puiſque vous ſavez parler, dites-moi promptement ce que c'eſt que tout ceci, & pourquoi vous me con-

noissez? Il faut que je me repose long-tems, lui répliqua-t-elle, & de plus vous n'avez pas le loisir de m'écouter, car cette affaire n'est pas finie, vous êtes trop pressé; regardez, continua-t-elle sans s'échauffer davantage, regardez derrière vous. Papillon se retourna promptement, & vit en effet un géant qui marchoit droit à lui à grands pas. Qui diable, s'écria le géant d'une voix formidable, a donc fait siffler mon lion? C'est moi, répondit fièrement le prince; mais regarde, il ne sifflera plus, sur ma parole. Ah! mon pauvre Bibi, répliqua le géant, quel malheur! mon cher petit ami! mais au moins je vengerai ta mort. A ces mots, il présente à Papillon le grand serpent qu'il tenoit à sa main, & la seule arme qu'il eût apportée; le prince, sans s'étonner, porte au serpent un coup mortel, & dans le moment il devint géant, & le géant devint serpent. Les coups de Papillon firent jusqu'à six fois une semblable métamorphose; mais enfin le prince donna un si grand coup de sabre, qu'il coupa le serpent en deux, en ramassa un morceau & le jetta au nez du géant, qui tomba sans connoissance dans les pattes du lion; dans ce moment, un nuage épais les déroba à la vue du jeune prince, & les enleva avec une extrême rapidité. Papillon, sans se donner le tems de remettre son épée, s'adressant à la gazelle, lui dit: Vous avez à-présent repris vos sens, vous ne craignez plus rien; expliquez-moi donc ce

que vous êtes & ce que veulent dire ce lion, ce vilain géant & son camarade le serpent, mais sur-tout dépêchez-vous. Vous serez satisfait, lui répondit-elle, mais rien ne presse : je voudrois vous mener au château vert, & je voudrois bien aussi ne pas aller à pied, c'est une chose si fatigante ! de plus, le château ne laisse pas d'être fort éloigné. Mettons-nous donc tout-à-l'heure en chemin pour nous y rendre, reprit le prince avec impatience, ou bien je vous laisserai là, vous & votre histoire; n'est-ce pas une chose honteuse qu'une jeune & jolie gazelle comme vous ne puisse marcher à pied? Partons donc promptement, car plus le château est éloigné, & plus nous devons faire diligence : allons, allons, continua-t-il, nous irons doucement, c'est tout ce que je puis vous accorder; d'ailleurs, nous causerons en chemin. Faisons mieux, reprit-elle; portez-moi sur vos épaules; mais comme je n'aime point que les autres se donnent de la peine (& vous moins qu'un autre), vous me porterez, il est vrai, mais vous monterez sur ce limaçon. En effet, elle lui en montra un (en étendant à-peine la plus jolie patte du monde) qu'il prit pour un gros quartier de pierre, tant il étoit d'une taille énorme. Moi ! que je monte sur un limaçon ! reprit Papillon; vous moquez-vous? c'est donc pour n'arriver que dans un an? Eh bien, ne le faites pas, répondit la gazelle, nous demeurerons ici, pour moi je m'y trouve fort bien,

la fontaine eſt fraîche & l'herbe eſt tendre ; mais croyez-moi, ſuivez le conſeil que je vous donne, & montez. Toute oppoſée que la choſe étoit au caractère de Papillon, elle lui parut ſi ridicule qu'il obéit, & après avoir mis la jolie gazelle ſur ſes épaules ; le limaçon, à ſes ordres & aux coups de talon qu'il lui donnoit ſans ceſſe, gliſſoit aſſez paſſablement. La gazelle lui diſoit inutilement que cette voiture étoit la plus douce qu'elle eût encore trouvée, il n'en ſentoit que la lenteur. Enfin, après une très-longue marche, ils arrivèrent au château vert. Tous ceux qui l'habitoient furent attirés par la ſingularité de la marche & de la voiture. La gazelle ayant bien voulu qu'on la mît à terre, reprit ſur les degrés du périſtile une forme auſſi douce qu'aimable, & fit connoître à Papillon ſa belle couſine. La joie & la reconnoiſſance que la princeſſe lui témoigna fut tranquille & douce ; celle du prince, au contraire, fut auſſi vive qu'animée. Toutes les femmes avec leſquelles Nonchalante vivoit depuis quelque tems, accoutumés à deviner, apprirent par deux ou trois paroles que l'emportement de ſa joie lui fit prononcer, la défaite du géant, & les prodiges de valeur de ſon couſin. Nonchalante marcha lentement pour ſe repoſer dans le grand appartement du château. Papillon la ſuivit pour obtenir promptement le récit qu'il avoit déja demandé ; la vue de ſa couſine le lui faiſoit infiniment deſirer ; mais il fallût encore

avant que de satisfaire sa curiosité, qu'il reçût les complimens des habitans des terres vertes, qui, par la mort du géant, venoient le reconnoître pour leur souverain. Il coupa court à la moitié des harangues, qui étoient toujours trop longues; les complimenteurs furent congédiés tout aussi-tôt que la chose fut possible, & Papillon obtint enfin de Nonchalante le récit de ses aventures, qu'elle commença ainsi:

Après votre départ, ennuyée des fatigues du gouvernement dont on voulut absolument m'instruire, je conjurai la bonne Lolotte que vous avez connue, de m'emmener chez elle; ce fut avec bien de la peine qu'elle m'accorda cette faveur, mais enfin elle y consentit: elle m'enleva sur mon canapé, & je passai quelques jours délicieux dans sa grotte, où tout étoit aussi commode que tranquille. Elle fut obligée d'aller à l'assemblée des fées, mais elle m'apprit à son retour, en fondant en larmes, que les complaisances qu'elle avoit eues pour moi lui avoient coûté bien cher, qu'on l'en avoit grondée avec beaucoup de vivacité, & que le conseil lui avoit ordonné de me mettre entre les mains de Mirlifiche, déja chargée du soin de votre personne. & dont la conduite étoit très-bonne à votre égard. Oh oui, fort bonne, interrompit Papillon, si c'est elle qui m'a causé tous les ennuis que j'ai éprouvés; vous en jugerez tout-à-l'heure. Continuez, continuez, ma belle cousine, car je sais ce qui m'est

arrivé à moi, mais j'ignore tout ce qui vous regarde. Je fus d'abord très-affligée, reprit Nonchalante, des pleurs de la bonne Lolotte, mais je m'en consolai ensuite par l'idée des ressources que fournit la tranquillité. Je ne tardai pas à voir arriver la fée Mirlifiche, montée sur sa grande licorne. Elle s'arrêta devant la grotte que nous habitions, & me demanda à la bonne Lolotte, dont les pleurs redoublèrent dans cet instant; mais ne pouvant me refuser, elle me prit dans ses bras, me donna plusieurs baisers de nourrice, & me mit elle-même en croupe derrière la fée. Tenez-vous bien, petite fille, me dit Mirlifiche, si vous ne voulez pas vous casser le cou. Effectivement, j'eus besoin de toutes mes forces pour ne pas tomber; car sa vilaine monture alloit un trot si rude, que souvent je perdois haleine. Nous trotâmes cependant un très-long tems, & quand nous fûmes arrivées à une grosse ferme, le fermier & la fermière accoururent au-devant de la fée, d'aussi loin qu'ils la virent, & l'aidèrent à descendre de sa licorne. J'ai su depuis qu'ils étoient roi & reine, & que les fées les avoient réduits à cet état, autant pour les punir de leur ignorance & de leur paresse, que pour tâcher de les en corriger. Quand Mirlifiche fut descendue, & que l'on m'eut portée à terre, presque morte de fatigue, elle voulut absolument que je donnasse les soins nécessaires à sa licorne. Pour cet

effet, elle m'ordonna de monter au grenier au foin, où l'on n'alloit que par une échelle, & de lui apporter l'une après l'autre quatre-vingt poignées de foin pour la nuit de sa monture. Je n'ai jamais ressenti une aussi grande lassitude, & je frémis encore quand j'y pense. Cependant j'obéis; j'apportai devant elle les quatre-vingt poignées de foin, je les reportai ensuite par son ordre, de la même façon, dans l'écurie. Ce ne fut pas tout; on me fit travailler au soupé, & quand il fut achevé, je crus en être quitte & pouvoir jouir paisiblement d'un petit lit que la fée avoit fait apporter auprès du sien; point du tout: je fus non-seulement obligée de le préparer (car il n'étoit pas fait), mais encore celui qu'on avoit apporté pour Mirlifiche. J'aurois cent fois préféré le sommeil que j'aurois pris sur une chaise, plutôt que dans un lit qui me coûtoit tant de peine; mais il fallut obéir, fermer les rideaux de la fée, & lui rendre mille services qui ne finissoient point, & auxquels je n'étois point du tout accoutumée. Enfin, n'en pouvant plus, & ne sachant pas encore me déshabiller toute seule, je me jettai sur mon lit dans l'état où j'étois; la fée qui s'en apperçut me tira des charmes d'un premier sommeil, pour me faire déshabiller; mais malgré ses menaces, je ne laissai pas d'en garder une partie, & je fus assez heureuse pour qu'elle ne s'en apperçût pas; & je vous dirai confidemment que je me suis toujours assez bien trouvée

de la désobéissance ; *on est, il est vrai, souvent grondée, mais on gagne toujours quelque chose du côté de la peine.* Dès le point du jour, Mirlifiche me réveilla, & m'obligea de me lever pour aller savoir comment se portoit sa licorne, & pour lui rendre compte du foin qu'il lui restoit à manger ; elle réitéra ses ordres, & me contraignit de faire plusieurs voyages, tantôt pour l'instruire du tems qu'il faisoit, tantôt pour l'informer de l'heure. Je m'acquittai si mal, & j'exécutai si lentement ses ordres, qu'avant de partir elle appella le roi & la reine qui l'avoient reçue avec le plus profond respect : Princes, leur dit-elle en montant sur sa licorne, continuez à faire bien valoir votre ferme, si vous voulez remonter sur le trône ; je suis plus contente de vous cette année ; mais je vous laisse cette petite princesse, en me montrant à eux, faites-la-moi travailler d'importance, & que je la trouve corrigée ; autrement. . . . . Elle n'en dit pas davantage, piqua sa monture, & dans un instant disparut à nos yeux. Le roi & la reine se tournant alors de mon côté, me demandèrent ce que je savois faire : *rien du tout*, répondis-je d'un air qui devoit assurément les persuader. Malgré cette réponse, ils entrèrent dans le détail & le choix des occupations, pour savoir laquelle seroit plus de mon goût ; mais je les assurai toujours que je n'en avois point d'autre que celui de ne rien faire ; & je finis par les conjurer
de

de me laisser dormir. Ils eurent non-seulement la bonté d'y consentir, mais encore celle de m'apporter à manger dans mon lit, dont je ne voulus pas sortir de tout le jour. Le lendemain au matin, la bonne reine vint me trouver, & me dit d'un air embarrassé : Ma belle enfant, il faut nécessairement vous résoudre à vous lever, je sais bien que c'est une jolie chose que de ne rien faire; telle que vous me voyez, je le sais par moi-même; car enfin, quand nous étions roi & reine, nous ne faisions rien, mon mari & moi; mais je dis rien du-tout, & j'espère bien qu'un jour viendra que nous en ferons tout autant : mais nous n'en sommes pas là, ni vous ni nous. Vous avez entendu ce que la fée nous a dit en partant, vous nous feriez gronder, & peut-être vous nous exposeriez à pis encore, si nous ne vous faisions pas travailler; ainsi, levez-vous, mon enfant, car mon mari l'a résolu comme cela : nous n'avons parlé que de vous hier au soir, & même toute la nuit : allons, venez déjeûner, j'ai de la bonne crême qui vous attend. Ce ne fut pas encore sans peine que je suivis son conseil, & tout alla bien jusqu'au déjeûné. Quand il fut achevé, on agita de nouveau ce que l'on me donneroit à faire; mais je disois toujours : Croyez-moi, ne me chargez de rien. Enfin, la reine accommoda plus de quatre livres de chanvre autour d'une grosse quenouille qu'elle accompagna d'un fu-

ſeau, en m'envoyant garder les moutons, & en m'aſſurant que cet ouvrage étoit d'autant plus agréable, que je me repoſerois tant que je le voudrois. Quelque ſéduiſante que pût être ſa promeſſe, je fis encore de nouvelles repréſentations, mais elles furent inutiles, & je fus obligée de partir. Je ne marchai pas long-tems ſans trouver une ombre charmante; l'endroit me parut délicieux, je m'aſſis ſur l'herbe tendre, & me faiſant un chevet de ma quenouille, comme j'aurois fait s'il n'y avoit point eu de moutons dans le monde; pour eux, ils ſe conduiſirent comme s'il n'y avoit eu perſonne pour les garder, ils ſe répandirent à leur volonté dans la campagne, en fourrageant tous les grains. Les payſans du canton étoient trop intéreſſés au dégât pour le paſſer ſous ſilence; au bruit qu'ils firent, le roi & la reine ſortirent de leur ferme, & voyant ce qui ſe paſſoit, ils ſe mirent à courir après leurs moutons, avec d'autant plus de raiſon, qu'on vouloit leur faire payer le déſordre. Pour moi j'étois tranquille, je les regardois courir, & j'y ſerois encore (car j'étois fort à mon aiſe) ſi le roi & la reine, tout eſſoufflés de leur courſe, ne m'euſſent apperçue dans cette ſituation. Ils m'obligèrent à me lever, & m'ordonnèrent de les ſuivre, ce qui ne ſe paſſa pas ſans eſſuyer beaucoup de reproches de leur part; on me chargea par la ſuite, comme vous pouvez penſer, de toute autre choſe que du ſoin

de garder les moutons; mais je m'en acquittai toujours de la même façon. Enfin, je sus si bien mettre au désespoir les gens du monde les plus patiens, que craignant un jour que la reine ne me battît, je sortis de la ferme pour éviter sa colère, & je trouvai devant moi le bateau qui servoit à pêcher dans la petite rivière qui traversoit la ferme. A-peine y fus-je assise, que le courant de l'eau m'emmena tout doucement; je ne m'y opposai point, & je m'embarrassai fort peu de la reine, qui me suivoit en criant comme une aigle: Eh! mon bateau, mon bateau; venez donc, mon mari, la petite fille l'emmene. Elle se lassa à la fin de le suivre & de crier, & moi je me laissai aller au gré du courant de la rivière; je trouvai la chose si douce & si jolie, que je passai la nuit dans cette situation. J'y aurois passé ma vie, si, au lever du soleil, mon bateau ne se fût arrêté sur les bords d'une prairie charmante; le besoin, plus que la curiosité, me contraignit de m'approcher de quelques maisons d'une forme très-singulière. Quand j'eus marché quelques pas, j'apperçus en l'air un nombre infini de choses brillantes qui n'étoient attachées à rien, & qui cependant demeuroient fixes; je marchai de ce côté, & je me trouvai tout auprès d'un cordon de soie qui pendoit jusqu'à terre; je le pris parce qu'il se trouva sous ma main, & dans un instant toutes les sonnettes d'argent (car c'étoit ce que j'avois ap-

perçu de brillant) formèrent le plus joli & le plus agréable de tous les carillons ; je m'assis pour l'écouter, & quand il eut cessé, il vint autant d'oiseaux qu'il y avoit de sonnettes, se poser sur chacune d'elles. Ils chantèrent d'une façon ravissante, & quand cet agréable concert fut fini, je vis venir à moi une grande & majestueuse femme d'un âge assez avancé & d'un embonpoint considérable ; elle étoit suivie de tous les oiseaux de l'univers, les uns grossissoient sa cour, les autres étoient occupés auprès d'elle à toutes les fonctions dont la vanité a fait un service ordinaire. Dès qu'elle fut auprès de moi, elle me dit : Qui vous a donné la hardiesse, petite fille que vous êtes, de venir ici où je ne souffre pas un habitant à plus de cent lieues à la ronde, dans la crainte d'effaroucher mes oiseaux ? Encore si vous étiez bonne à quelque chose, continua-t-elle en me regardant, je verrois à quoi je pourrois vous employer. Madame, lui dis-je en me relevant, vous pouvez me laisser ici en toute sureté, certainement je n'irai pas dénicher vos oiseaux ; mais par pitié, daignez me faire donner à manger. J'y consens, me répondit-elle, avant que de vous traiter comme vous le méritez ; pour-lors une demi-douzaine de geais, que je jugeai être ses pages, volèrent à la grande volière qu'elle habitoit, & revinrent chargés de toutes sortes de biscuits, que je trouvai parfaitement bons ; en un mot, je

fus servie à merveille, mais avec trop de promptitude & de vivacité, car je n'aime point à me presser; je trouvai sur toutes choses le fruit charmant & délicieux, car les oiseaux s'y connoissent à merveille. Je me sentis une si grande envie de demeurer dans ce pays, que je ne pus m'empêcher de la témoigner encore une fois à la dame qui me traitoit si bien. Vous! me répondit-elle avec un air de mépris & d'ironie; vous, demeurer ici, dans un pays où tout est aussi vif! Vraiment non, vous n'y pensez pas, continua-t-elle, & ce n'est pas là non-plus ce que je veux faire de vous; j'ai rempli les devoirs de l'hospitalité, & c'est tout ce que vous aurez de moi. Alors elle tira avec beaucoup de vivacité le cordon de soie dont j'ai déja parlé, & bien loin de produire ces sons enchanteurs qui m'avoient fait un si grand plaisir, elle mit en branle une cloche dont le son terrible m'épouvanta; un instant après, je vis paroître un oiseau noir d'une taille monstrueuse, qui abattit son vol aux pieds de la fée, & qui lui dit avec une voix proportionnée à sa taille: Que voulez-vous, ma sœur? Je veux, lui dit-elle, que vous emportiez tout-à-l'heure cette belle Nonchalante à mon cousin le géant du château vert; vous lui direz de ma part de la faire travailler jour & nuit aux belles tapisseries qu'il fait faire. A ces mots, malgré mes cris, l'oiseau noir m'enleva & partit d'un vol rapide. Bon! dit Papillon, vous vous moc-

quez, ma cousine, dites donc des plus lents; je le connois ce vilain oiseau noir, & jamais lenteur n'égala celle dont il est environné. Il en sera tout ce que vous voudrez, répliqua Nonchalante, je n'aime pas à disputer, ce n'est peut-être pas le même que vous connoissez; mais enfin celui-là m'emporta prodigieusement vîte, & me posa fort doucement dans ce château dont vous êtes à présent le maître: nous entrâmes par une des fenêtres qu'il trouva ouverte, & quand il m'eut présentée de la part de la fée des oiseaux, au géant dont vous avez eu la bonté de me défaire, il partit en disant: Adieu, cousin, jusqu'au revoir. A-peine avois-je eu le tems de considérer le lieu dans lequel je me trouvois, que le géant me dit: Vous êtes donc une paresseuse, puisque l'on vous envoie ici? nous en avons fait travailler d'autres. Voyez, ajouta-t-il, comme tout cela est occupé! Je levai les yeux pour lors, & je vis dans une galerie immense, des métiers, des devidoirs, des laines, des desseins, &c; il y avoit tel métier sur lequel plus de douze personnes étoient occupées: cet aspect me fit évanouir. Quand j'eus repris mes sens, on me demanda ce que je savois faire; ce fut en vain qu'avec une extrême bonne-foi & la plus grande envie de persuader, je répondis comme j'avois fait dans la ferme, *rien*; le géant me dit à cela que l'on m'instruiroit, & qu'il y avoit de l'ouvrage pour

tout le monde. On travailloit dans le château à faire des tentures de tapisseries de tous les contes nouveaux que les fées approuvoient le plus. Le roi Guillemot, Nabottine, Silencieux, Babillarde & Violette paroissoient dans tout leur éclat. On voulut me faire travailler, mais des premières classes où l'on m'avoit mise en arrivant, on me fit toujours descendre jusqu'aux ouvrages les plus simples. On me donna vainement les pénitences qui réussissoient le plus ordinairement sur les autres, & ce fut aussi vainement que le géant me fit voir sa ménagerie; elle étoit prodigieusement grande, & composée de tous les enfans qui n'avoient pas voulu travailler. Tout cela ne me fit aucune impression, & je fus enfin réduite à tirer de l'eau pour la teinture des laines; comme je ne m'en suis pas mieux acquittée que des autres choses, le géant s'est emporté ce matin contre moi, & m'a fait prendre la forme d'une gazelle; tout de suite il m'a conduite à sa ménagerie, & la timidité naturelle de cet animal l'a emporté en moi sur le goût que j'ai pour le repos; la vue d'un chien m'a fait prendre la fuite, & je suis sortie de la cour du château. Le géant a lâché son lion vert après moi, avec ordre de me ramener, à quelque prix que ce fût; mais cependant je me serois peut-être laissée prendre ou dévorer, plutôt que de courir si long-tems, si mon bonheur ne m'eût fait vous rencontrer à la fontaine.

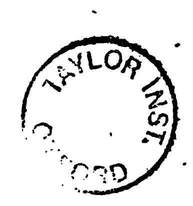
La princeſſe termina le récit de ſes aventures par l'éloge du repos & d'une vie douce & tranquille; mais Papillon l'aſſura qu'il n'étoit que trop demeuré en place, & que depuis qu'il ne l'avoit vue, il avoit éprouvé des ſituations qui ne l'avoient point du-tout amuſé; & tout de ſuite il lui conta fort vîte l'hiſtoire de la bonne femme, celle de l'oiſeau noir, & lui fit le récit de ſon voyage dans le vaiſſeau de papier blanc. Enſuite ils donnèrent l'un & l'autre la liberté à tout ce qui ſe trouva dans le château & dans la ménagerie, dont les animaux avoient repris leurs premières formes de princes & de princeſſes, au moment du combat du géant. Ils partirent en leur donnant mille bénédictions; Nonchalante les conjura de ne plus travailler, & fit brûler tous les métiers; elle accompagna la liberté qu'elle leur accorda de préſens magnifiques qu'une de ſes femmes leur diſtribua. Cependant Nonchalante & Papillon n'étoient pas d'accord ſur l'exécution de leurs projets; & quoique tout leur fût ſoumis dans le château vert, on obéiſſoit lentement à tout ce que Papillon ordonnoit, & l'on alloit très-vîte au-devant de ce que Nonchalante ne deſiroit ſouvent pas. Mais enfin ils s'accoutumèrent à ſe confier leurs peines, & condamnèrent, ſans s'en appercevoir, tout ce qui déplaiſoit à l'un & à l'autre; enſuite ils en vinrent à s'en conſoler, & ils ne furent pas long-tems ſans ſe prêter réciproquement au carac-

tère l'un de l'autre : ils parvinrent aisément à l'applaudissement, & de l'applaudissement au sentiment ils n'eurent qu'un pas à faire ; car c'est ainsi que le cœur séduit toujours l'esprit, on croit aimer, & l'on aime en effet ce qui nous étoit naturellement opposé. Les progrès de leurs sentimens furent si prompts, que Papillon, demeuré vif pour la seule Nonchalante, étoit indifférent pour tout le reste de la nature, & que Nonchalante ne l'étoit plus pour aucun objet. Papillon fit construire une feuillée dans un des bosquets du parc, & comme il avoit longtems parcouru les forêts, il avoit remarqué l'antipathie que tous les oiseaux ont pour le hibou ; car les gens vifs retrouvent tôt ou tard les idées dont ils ont été frappés, sans y faire aucune attention. Il imagina donc le premier le plaisir d'une pipée, qui, sans donner aucune peine, pouvoit plaire à sa belle cousine, & lui procurer en même tems la satisfaction de donner la liberté aux malheureux oiseaux qui viendroient à la perdre. Nonchalante de son côté, proposa le prix des courses de chevaux, dont elle varia infiniment les especes. Papillon ne pensant plus qu'aux plaisirs tranquilles, faisoit planter des bosquets, donnoit des fêtes sur l'eau, qu'il faisoit terminer par des pêches magnifiques & galantes, & la princesse imaginoit des chasses, des danses, & tout ce que le mouvement pouvoit inspirer d'agréable, non sans y trouver des

plaisirs infinis, & sans partager les peines & les fatigues dont ils sont toujours accompagnés; on peut croire aisément que leurs sentimens, joints à la solitude du château vert & à l'autorité dont ils jouissoient dans un âge aussi peu avancé, auroient peut-être conduit leurs affaires avec une diligence assez peu convenable, si les fées, toujours attentives à leurs démarches & à leurs intérêts particuliers, ne fussent arrivées pour en ralentir les progrès. Elles furent piquées que l'amour eût fait en un instant ce que tout leur art & leurs réflexions n'avoient pu produire; elles résolurent donc, d'un commun accord, de mettre leurs sentimens à de dures épreuves, & de tourmenter ces jeunes amans. C'est ainsi que les fées, ne pouvant plus éprouver les douceurs de l'amour, & faisant leur possible pour le détruire, malgré l'expérience du contraire, travaillent toujours à l'animer. Pour réussir dans leur nouveau projet, elles donnèrent à Nonchalante l'apparence de la fievre la plus ardente, & à Papillon celle de la langueur la plus excessive; elles leur persuadèrent aisément la grandeur du danger auquel ils étoient exposés, & leur causèrent la plus vive des inquiétudes. Pour lors Mirlifiche attentive au moment de les trouver séparés, leur apparut, & s'adressant d'abord à Nonchalante : Papillon, lui dit-elle, me paroît bien malade: Hélas! oui, madame, lui répondit la princesse fondante en larmes, il se

meurt, envoyez-moi chez le roi fermier, faites revivre le géant, & vous verrez comment je saurai leur obéir, me voilà soumise à tout; mais guérissez-le, je vous en conjure. Si vous voulez, lui répliqua gravement la fée, sauver la vie à Papillon, il ne tient qu'à vous; partez dans le moment, & ne négligez rien pour trouver la souris qui trotte & le pinçon qui vole; apportez-les-moi, & songez que le tems presse. A-peine eut-elle achevé de parler, que Nonchalante étoit déja sortie du château vert. Peu de tems après, la fée eut une semblable conversation avec le prince, qui la conjura le plus tendrement du monde de lui faire tout souffrir, pourvu qu'elle secourût sa belle cousine; il l'assura que les oracles noirs, les navires de papier blanc, ne seroient plus des obstacles, si par ce moyen il obtenoit d'elle la grace qu'il lui demandoit avec tant d'ardeur. Mirlifiche convint de l'état dangereux auquel la princesse étoit réduite: mais en même tems elle l'assura que s'il lui pouvoit donner la taupe couleur de rose, elle se flattoit de la guérir. Papillon ne voyant que le danger de Nonchalante, sortit aussi du château, & prit par hazard une route opposée à celle que suivoit sa belle cousine. Voilà donc nos amans différemment occupés: la princesse ne cherchant que les bois, toujours courant & toujours écoutant, se donnoit un mouvement continuel pour trouver, & qui plus est, pour attraper deux animaux

qui lui paroiſſoient bien difficiles à ſurprendre; mais elle cherchoit cependant avec empreſſement & ſans relâche. Le prince, au contraire, avoit les yeux continuellement fixés ſur les prairies, & toujours attentif au mouvement de toutes les taupes; il marchoit lentement ſur la pointe des pieds, en retenant ſon haleine, très-ſouvent immobile, au point qu'on l'auroit pris pour une belle ſtatue. Si le deſir de réuſſir n'a pas toujours donné les talens, on peut aſſurer qu'au moins c'eſt à lui que l'on en doit la perfection. Auſſi, dans un eſpace de tems fort médiocre, aucune taupe n'échappoit au prince; mais quelle étoit ſa douleur, & combien ſon inquiétude ſe trouvoit-elle augmentée, en voyant celles qu'il prenoit avec tant de peine, noires comme elles le ſont ordinairement! Bien loin de s'impatienter, il ſembloit à chaque inſtant prendre de nouvelles forces pour continuer une chaſſe auſſi triſte. Mais ces traits de patience & de vivacité, qu'ils pouſſoient l'un & l'autre à l'excès, ſont les miracles ordinaires de l'amour. La recherche qu'ils faiſoient, d'une façon ſi fort oppoſée à leur caractère, ne fut interrompue par aucun événement, ils ne reconnurent pas même le pays où ils étoient parvenus. Quand on eſt occupé pour ce que l'on aime, & ſur-tout pour ſe ſauver d'un danger que l'on croit éminent, que voit-on, ou qu'arrive-t-il qui puiſſe cauſer la moindre diſtraction? Auſſi le prince & la princeſſe


TAYLOR INST.



A la fin je vous tiens, tout ce que j'aime ne sera plus en danger.

Marillier, Direx. Patas, Sculp.

n'en éprouvèrent-ils aucune; ils s'écrièrent tous deux au même instant: *A la fin je vous tiens, tout ce que j'aime ne sera plus en danger.* Au son de leurs voix dont ils furent frappés, ils tournèrent la tête & la reconnurent. Pour lors, ne pensant plus qu'au plaisir de se voir, ils abandonnèrent l'idée de ce qu'ils cherchoient avec tant de peines & tant de soins, ils oublièrent toutes les choses qu'ils avoient à se dire, & la surprise qu'ils éprouvèrent les empêcha de prononcer une seule parole; mais pendant le délicieux silence qu'ils observoient, le bon roi Gris-de-lin, qui se promenoit tristement seul, & comme à son ordinaire (car c'étoit auprès de son parc que nos amans étoient arrivés sans qu'ils s'en fussent apperçus), le bon roi, dis-je, les reconnut, & courant à eux, il suspendit pour quelques momens le charme avec lequel ils se voyoient. Quelque grande que fût leur joie en retrouvant un si bon père, (en effet Papillon n'en connoissoit point d'autre) elle ne les empêcha pas de sentir dans le moment la perte qu'ils venoient de faire; car au lieu de retrouver auprès d'eux le pinçon, la souris & la belle taupe, ils n'apperçurent qu'une belle femme qu'ils ne connoissoient pas, l'oiseau noir & le géant. A la vue de cette beauté, Gris-de-lin tomba évanoui dans ses bras; c'étoit la belle Santorée qui n'avoit été qu'enlevée, & dont l'enlévement fait peut-être partie de quelqu'autre conte. Enfin, ne pouvant résister au bonheur

qu'elle éprouvoit, elle perdit auſſi connoiſſance. Dans le tems que leurs enfans ſe donnoient auprès d'eux des ſoins dignes de la bonté de leur cœur, l'oiſeau noir & le géant reprirent leur ancienne figure de génies, & ce même inſtant, marqué par les deſtinées pour d'auſſi grands événemens, vit accourir dans leurs chars Mirlifiche & Lolotte; elles firent revenir les princes de leur évanouiſſement; & cette compagnie, contente de retrouver ce qu'ils aimoient (car les génies étoient fort attachés à leur figure naturelle), ſe rendit au palais, où l'on célébra les noces de Nonchalante & de Papillon. Les fées & les génies n'épargnèrent rien pour les rendre magnifiques & brillantes; ils employèrent, pour y réuſſir, tous leurs ſecrets & leur eſprit; mais ce qui fut préférable à ce prodigieux éclat dont le cœur ne peut être que foiblement touché, c'eſt que l'amour les rendit charmantes par les plaiſirs. Après une auſſi belle union, la belle Santorée & Gris-de-lin ne voulurent plus ſe mêler d'aucune affaire, & ſe retirèrent dans un lieu tranquille, ſuffiſamment occupés pendant le cours de leur vie, de tous les ſentimens de l'eſtime la mieux fondée, & de la plus vive tendreſſe; leurs enfans les imitèrent dans leur façon d'aimer, c'eſt-à-dire, qu'ils rendirent leurs peuples heureux, & par-conſéquent le furent eux-mêmes.



LE PALAIS

DES IDÉES.

CONTE.

IL y avoit autrefois un roi & une reine, qui laissèrent un fils & un royaume sous la tutelle de la fée Minatine. Elle étoit bonne & bienfaisante, le royaume fut donc très-bien gouverné, & le prince, nommé Constant, très-bien élevé.

Quand il eut atteint un certain âge, la fée consentit au desir qu'il eut de voyager. Cette école, où tout le monde se dévoile en action, est peut-être la plus utile de toutes : les Princes sont ceux qui en auroient le plus besoin, & qui en font le moins d'usage.

Quand le jour fixé pour le départ du prince fut arrivé, Minatine se sépara de lui avec une douleur infinie; elle ne lui recommanda autre chose que d'éviter les charmes de Rosanie. Constant le promit à

sa bonne amie, & partit bien persuadé que rien au monde ne pourroit le faire manquer à sa parole. Le nom de Constant, mais plus encore les agrémens de sa figure, lui firent éprouver les bontés d'un grand nombre de jolies femmes dans les pays qu'il parcourut. Il avoit cru connoître l'amour, mais il ne connoissoit que l'abus que l'on en fait, & que la vanité dont on est susceptible à un certain âge. Content des conquêtes qu'il avoit faites, enflé de ses succès, il oublia insensiblement la parole qu'il avoit donnée à Minatine; tout ce qu'il apprenoit de merveilleux & de charmant de Rosamie, le détermina à juger par lui-même de la vérité des récits qu'il en avoit entendu faire & qu'il croyoit au-dessus de la nature humaine.

Il laissa la nombreuse suite qui l'accompagnoit, à quelques journées de la ville capitale où Rosanie faisoit son séjour; il s'y rendit *incognitò*. Il arriva précisément le jour que l'on célébroit la fête des fleurs. L'usage du pays ordonnoit à l'héritière de l'empire, ou bien à la première princesse du sang, de présider à la fête du printems, & de paroître à la tête de toutes les jolies personnes que l'on rassembloit avec soin dans le royaume; car dans ce pays (la seule famille royale exceptée), l'adresse & la valeur étoient la noblesse des hommes, les graces & la beauté des femmes étoient leurs titres & leur dot. Celles qui composoient la suite de la princesse ne

pouvoient

pouvoient avoir ni plus de seize ans, ni moins de douze. Il y avoit une semaine fixée pour cette fête; & dans cette semaine on choisissoit le plus beau jour pour la célébrer. On jugeoit au lever de l'aurore de la sérénité de l'air; les haut-bois, les musettes avertissoient toute la ville, par des airs tendres & gais, que la cérémonie devoit se faire. Constant arriva donc au moment que toute la ville sortoit pour voir un spectacle préférable à tous ceux de l'univers, puisque celui-ci avoit tous les printems de la nature pour objet. Le prince suivit la foule, & s'arrêta, comme tout le monde, quand il fut arrivé dans une prairie qui s'élevoit par une pente douce; le plus élevé de ce terrein étoit orné d'une décoration de fleurs, au milieu de laquelle paroissoit un trône de pareille structure, sur lequel Constant apprit que Rosanie étoit assise.

A proportion de leur beauté, les filles étoient assises plus ou moins près de la princesse; toutes les autres qui composoient cette aimable fête, au nombre de plus de deux mille, formoient sur des gradins semés de fleurs un amphithéatre dont le milieu étoit suffisamment espacé. Toutes ces beautés, parées de leurs cheveux, vêtues de gazes & de toutes les les choses simples qui pouvoient les rendre agréables, étoient coëffées de fleurs; en sorte que tout à la fois l'odeur de ces parfums naturels, & la vue de tant d'agréables objets, enchantoient les regards

& répandoient dans le cœur cette volupté si bien connue sous le nom de fille du ciel, & que les hommes doivent rechercher avec un si grand soin. Constant parcourut des yeux une assemblée plus brillante que l'olympe ne put jamais l'être. Il fit le tour intérieur de l'enceinte; & quand il fut en face de Rosanie, il en fut ébloui. Elle joignoit à toutes les graces de la figure ce contentement que donne la certitude de ne pouvoir être effacée par aucune autre beauté, & cette tranquillité de l'ame qui sied si bien au visage; elle s'apperçut aisément de l'impression qu'elle faisoit sur le jeune étranger. La moins coquette des femmes n'ignora jamais les effets de sa beauté. Les appels d'un héraut retirèrent le prince de l'admiration où la vue de tant de charmes le tenoit comme enseveli. Le héraut proclama les exercices de la jeunesse, & cria que la beauté à laquelle on étoit attaché, ou celle qui paroîtroit la plus agréable, seroit le prix de la force ou de l'adresse que l'on alloit montrer aux yeux de l'assemblée, en se soumettant cependant aux usages du pays, & à la décision de la princesse, qui seule pouvoit en ordonner. Par un mouvement dont il ne se donna pas le tems de se rendre compte à lui-même, Constant se présenta le premier sur les rangs, avec cette vivacité que l'amour & la jeunesse peuvent seuls inspirer. Il gagna tous les prix, mais avec une supériorité & une distinction dont tous les spectateurs

furent aussi surpris que les vaincus en furent consternés.

Il vint aux genoux de Rosanie recevoir les prix qu'il avoit gagnés d'une façon si distinguée; pourlors, la voyant de plus près, son admiration ne lui laissa que l'usage de la vue. Quand il fut au pied du trône, Rosanie lui dit qu'il pouvoit choisir, de toutes les beautés qui l'environnoient, celle que son amour lui feroit préférer. Constant lui répondit avec empressement : Je ne suis flatté d'être vainqueur, que parce que je vais être couronné de votre main, & je ne suis sensible à la victoire qu'autant que l'avantage que je viens de remporter peut me mettre à portée de m'avouer votre esclave. Vous ignorez les usages de ce pays, lui répondit la charmante Rosaunie; les princesses ne choisissent pas plus dans ce pays que dans les autres; il ne leur convient d'être préférées qu'à leurs semblables; vous oubliez votre rang & le mien. Elle prononça ces dernières paroles avec autant de fierté que d'aigreur.

Cette aigreur qui commençoit leur première entrevue, à souvent été le commencement des plus grands attachèmens. Le prince rougit de l'état de simplicité dans lequel il paroissoit aux yeux de celle qu'il adoroit déja. L'amour-propre l'engagea presque à se déclarer.

Rosanie, surprise à son tour de la rapidité de ses triomphes, lui dit en le couronnant de sa propre

couronne de fleurs, (parce que le maître des cérémonies n'avoit point trouvé sur ses registres ni l'exemple d'un vainqueur aussi désintéressé, ou plutôt aussi téméraire, ni celui de toutes les victoires remportées par le même homme, & qu'une demi-douzaine de couronnes auroient un peu trop chargé la tête du vainqueur ;) Rosanie donc en accordant une telle faveur au prince, lui dit : Choisissez dans toutes ces beautés, il n'en est point qui ne puisse être à vous dans ce moment même.

Cette offre est insultante, s'écria le prince. Que vous savez mêler d'amertume aux bontés que vous avez pour moi ! Je n'aurois pas disputé le prix, si je n'avois cru que ce prix étoit un moyen de vous acquérir ; & sans le secours de cette idée, il est certain que je n'aurois pas triomphé. Disputez entre vous l'honneur de posséder ces beautés, dit-il à l'assemblée, je n'ai combattu que pour l'honneur. Il dit ces mots en se retirant, & les prononça avec cette aigreur de l'amour mécontent & révolté.

Les exercices ayant recommencé par son désistement, il ne put s'empêcher de se mêler dans la foule, ni résister au desir de venir s'enivrer de nouveau du plaisir de regarder Rosanie.

Quand la cérémonie fut finie, & que les mariages eurent été célébrés selon l'usage ordinaire, le prince se retira, & vint chercher une retraite dans le fauxbourg le moins fréquenté de la ville. Il envoya sur

le champ l'écuyer qui seul l'avoit suivi, chercher son équipage & ses gens.

Il est aisé de croire que l'on parla du bel étranger dans toute la ville; son adresse & sa force furent le sujet des conversations. Les beautés qu'il avoit méprisées trouvoient toutes des raisons pour blâmer la froideur de son procédé; on étoit piqué contre lui. C'étoit, il est vrai, le louer plus qu'on n'en avoit la volonté; on disoit à chaque moment que l'on ne vouloit plus en parler, & cependant la conversation tomboit toujours sur son chapitre. On se demandoit sans cesse: Mais d'où est-il venu? Quand est-il arrivé? Et vous, ne le connoissez-vous point? On recommençoit ces questions, ou de semblables, quoiqu'à l'instant on se fût répondu. Enfin l'on faisoit toutes les questions possibles; elles étoient accompagnées de toutes les répétitions imaginables, tantôt ayant l'aigreur, tantôt l'admiration pour motifs. Tous ces propos, comme je l'ai déja dit, tels qu'ils fussent, étoient un éloge bien réel; enfin, toutes les perquisitions furent inutiles.

Dans les grandes villes les propos sont vifs, mais ils ne sont pas de durée. On commençoit à ne plus parler du prince, lorsque trois jours après on le vit paroître à la promenade publique, dans un équipage digne de lui & de la fée qui en avoit ordonné. Son amour lui avoit fait ajouter tout ce que la galanterie peut avoir de plus agréable, à tout ce que la

fée Minatine lui avoit donné de superbe & de magnifique. Il fut reconnu dans le char le plus galant pour le vainqueur de toute la jeunesse, & pour l'objet des regrets de toutes les belles du pays.

La parure ajoute à la plus belle figure : comment parut-il donc aux yeux de toute la cour ! Il vint descendre au palais de Rosanie, se fit nommer en demandant audience au roi, à la reine & à la princesse. Elle lui fut accordée sur-le-champ, & ce fut là que, soit par la modestie avec laquelle il répondit aux éloges que méritoient & sa force & son adresse, soit par les graces que l'envie de plaire fait répandre dans la conversation, il charma toute la cour, & ce fut avec un plaisir général que l'on apprit de lui-même qu'il espéroit faire quelque séjour dans le pays. Il s'y établit en effet ; mais s'il toucha quelquefois l'esprit de Rosanie, il ne fit aucun progrès sur son cœur.

Constant servit Rosanie avec toute l'habileté possible dans les guerres étrangères qui lui furent déclarées ; il ne lui fut pas d'un moindre secours dans les troubles de son empire, puisqu'il calma mille fois des esprits séditieux & mal-intentionnés, dont sa capitale n'étoit que trop remplie.

Rosanie lui fit oublier pendant plusieurs années qu'il avoit un royaume, & sur toutes choses, sa malheureuse passion lui avoit toujours fait craindre de revoir Minatine. Les égaremens de l'amour ont

redouté de tout tems les conſeils de l'amitié éclairée. Que n'auroit-il point oublié, puiſqu'il s'oublioit lui-même ? Un jour que, plus outré de ſes malheurs, & qu'il étoit auſſi vivement affligé qu'on peut l'être quand l'amour eſt ſans eſpérance, il deſira de voir la fée ſa véritable amie : la deſirer & la voir ne furent qu'une même choſe, elle parut donc à ſes yeux. Vous êtes aſſez puni de n'avoir pas ſuivi mes conſeils, cher prince, lui dit-elle avec douceur, ſans que je vous accable encore des reproches que vous méritez. Si la nature entière & mon art pouvoient vous rendre Roſanie indifférente, il eſt bien certain que le bouleverſement de l'une ſeroit l'effet de l'autre ; mais quand on aime une fois Roſanie, la mort peut ſeule délivrer de l'attachement que l'on a pour elle. Je vous ai prédit ce que vous ſouffrez ; l'amour ſeul, vous le ſavez, peut récompenſer l'amour, & tous les prodiges ne peuvent donner aucune ſatisfaction au ſentiment : je ne puis donc que vous plaindre ; la ſeule choſe qu'il me ſoit poſſible de faire pour vous prouver ma ſincère amitié, c'eſt de vous donner une conſolation que votre amour ne déſavouera pas. Pour-lors elle le toucha de ſa baguette, & lui accorda la faculté d'entrer dans le Palais des idées. Elle y joignit celle de le pouvoir conſtruire dans tous les lieux où il ſe trouveroit, & dans tous les inſtans qu'il le pourroit deſirer.

Ce palais entretient & nourrit la conſtance ; mais

il eſt impoſſible à décrire avec préciſion. Tantôt il repréſente tout ce que l'art & le goût peuvent compoſer de plus parfait; dans l'inſtant même il devient une cabane auſſi pauvre que ſolitaire; il eſt également ſitué ou dans un vallon délicieux, ou ſur un rocher eſcarpé. La mer, les rivières, les forêts & les prairies ſe trouvent dans ſon enceinte, la ſolitude & l'obſcurité des cavernes ſuccedent en un moment à la cohue & à l'illumination d'un bal; les objets lugubres prennent en un inſtant la place des plus agréables. Le prince Conſtant faiſoit un uſage continuel de ce Palais, puiſqu'il y voyoit ſans ceſſe Roſanie, & qu'elle s'y préſentoit accompagnée de tous ſes charmes. Mille tableaux, tous animés & tous parfaitement reſſemblans, la retraçoient ſans ceſſe ſous toutes les formes poſſibles. Il s'entretenoit avec elle; pour-lors il lui diſoit ce qu'il avoit toujours oublié de lui dire; mais quand, après l'avoir vue douce, tendre & complaiſante, il ſortoit de ſon palais, la cruelle réalité devenoit alors le tourment de ſon cœur.

Roſanie reconnut cependant quelque différence dans la conduite générale du prince. Souvent il eſt arrivé que l'on ne veut point répondre à la tendreſſe d'un amant, mais que cependant on n'eſt point déterminé à le perdre. Soit que la princeſſe fût dans le cas de cette vanité, ſoit qu'elle fût frappée d'une autre idée, car il eſt bien difficile de ſavoir préciſé-

ment tout ce que penſe une jeune perſonne. Cette réflexion la piqua de curioſité, cet auteur de tant d'inconvéniens. Elle fit ſentir à Conſtant qu'elle le ſoupçonnoit d'avoir quelque diſſipation, & d'être moins à plaindre qu'il ne vouloit le faire croire. La ſeule apparence de ſoupçon, le rapport que l'amour-propre fait lui trouver avec un reproche, alarmèrent le malheureux Conſtant. Jamais il ne fut de ſecret pour ce qu'on aime véritablement. Il fit l'aveu du préſent de la fée, mais il fut décrit à Roſanie avec la vivacité de l'amour ſatisfait.

Je vous y vois ſans ceſſe, lui dit-il: quand le malheur me ſépare de vous, ma vive imagination vous y peint à tous les momens telle que vous êtes, & mon cœur vous dicte vos réponſes; jugez de mon bonheur dans ces heureux inſtans. Je vous donne des fêtes; & tout ce qui peut ſervir à ma délicateſſe & à vous prouver mes ſentimens, ſe trouve ſoumis à mes ordres. Je donne une tendre interprétation aux paroles les plus indifférentes que votre froideur me fait recevoir en réponſe de tout ce que je puis vous dire de tendre & de paſſionné. Enfin, dans cette heureuſe retraite toute la nature eſt ſoumiſe à mon amour. Vous êtes amoureux, lui dit Roſanie, par-conſéquent votre palais ne vous repréſente que l'amour; mais pour moi qui ne connois point la tendreſſe, ſi j'en poſſédois un ſemblable, il me ſemble que j'en ferois un uſage charmant,

par les images agréables & séduisantes qu'il me traceroit sans cesse. Je crois, lui répondit Constant, que ces palais doivent non-seulement leurs agrémens, mais encore leur existence à l'amour ; mais quoi qu'il en soit, vous en desirez un, & quoique tout m'alarme de votre part, & que je craigne avec raison que vous ne fassiez usage d'un tel présent pour vous passer plus aisément de moi que vous ne le faites encore, tout ce que vous desirez est mon unique loi ; je vais donc conjurer la fée de vous satisfaire. A ces mots, Minatine parut au milieu d'eux ; elle toucha Rosanie d'un coup de sa baguette comme elle avoit touché le prince, & pour-lors elle disparut.

Dès le premier moment de solitude dont la princesse put disposer, elle voulut employer le nouveau don qu'on venoit de lui faire ; mais quoiqu'elle eût beaucoup d'esprit, à-peine les objets se retraçoient-ils à elle ; rien de ce qu'elle vouloit se représenter n'avoit de consistance, & tout s'évanouissoit : tant il est vrai que le cœur seul peut fixer les idées !

C'est, à mon sens, un préjugé favorable pour l'amour, que celui de voir une personne indifférente tomber dans la rêverie : un amant, s'il n'en est point jaloux, doit en être charmé.

Les objets qui se peignirent à Rosanie étoient froids ; ils étoient dépourvus de cette grace & de

cette chaleur si nécessaires à toute peinture. Après quelque tems d'un usage aussi peu important que celui auquel la princesse employoit son palais, elle apperçut un jour Constant; mais elle ne fit au commencement que l'entrevoir, & ce ne fut même qu'à l'extrémité d'une galerie infiniment longue, & très-éloignée d'elle. Ses attentions, sa fidélité, son parfait dévouement, donnèrent insensiblement des couleurs plus vives à son portrait, & par-conséquent plus de consistance à son palais. Toutes ces réflexions frappèrent enfin le cœur de Rosanie, il en fut attendri. Cette tendre pitié précede ordinairement le triomphe de l'amour.

La seule vertu ne peut prévenir ni bannir l'attention d'une première idée; elle frappe avec tant de simplicité, qu'il n'est pas possible de se la reprocher, non-plus que d'être en garde contre elle. Elle s'insinue pour l'ordinaire par des degrés très-peu sensibles, & quand elle a produit une assez forte impression pour que l'indifférence en soit alarmée.

Le détail des sentimens de Rosanie & leur progrès furent donc à-peu-près tels que je viens de les décrire.

Elle étoit intérieurement convaincue de sa défaite, cependant elle faisoit encore souvent des questions à Constant, sur la manière dont il la voyoit dans son palais. Le rapport qu'elle trouvoit avec son récit & celui de ses propres sentimens, lui donnoit

quelquefois du chagrin, & très-ſouvent de l'humeur. Quoique ſeule, elle rougiſſoit des impreſſions que l'amour faiſoit ſur ſon cœur, & les combats de ſa fierté faiſoient payer cher à Conſtant les commencemens de ſon triomphe. Si l'amour laiſſoit à un amant la liberté de ſon eſprit, il ſeroit enchanté de reconnoître une humeur qui précede toujours l'aveu des ſentimens & la ſoumiſſion du cœur d'une jeune perſonne. Roſanie, ſouvent après les queſtions dont je viens de parler, quittoit bruſquement un prince qui reſſentoit trop d'amour pour ne pas éprouver tout l'aveuglement, & même toute la ſottiſe que cette paſſion donne à l'homme du monde doué du plus grand eſprit. Il s'affligeoit donc de ce qui le conduiſoit au but de tous ſes vœux. Auſſi-tôt après avoir quitté conſtant, Roſanie le trouvoit dans ſon palais, & le voyoit affligé de ſon dernier procédé; elle vouloit quelquefois s'en applaudir, mais elle finiſſoit toujours par ſe le reprocher, & même par en être alarmée.

Tant de troubles ceſsèrent à la fin. Un jour que ſortant chacun de leur palais, ils ſe rencontrèrent, leur converſation commença par cet heureux ſilence où tout parle en nous hors la voix. Cette douce ſituation où l'ame eſt alors attentive, fut enfin interrompue; le récit de ce dont ils étoient occupés & le tranſport de leurs cœurs devinrent une déclaration réciproque.

Rien ne s'étoit jamais opposé au bonheur de Constant que l'indifférence de Rosanie; l'aveu du don de son cœur précéda de quelque tems celui de sa main, & leur mariage fut bientôt conclu à leur grande satisfaction.

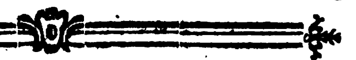
Nos amans, quoiqu'époux, voulurent à leur ordinaire mettre leurs palais en usage, mais ils n'existoient plus. Minatine n'étoit pas une fée du commun; elle s'étoit sérieusement appliquée à l'étude du cœur humain. Elle leur avoit donc retiré ce don qui leur avoit été à l'un & à l'autre d'un si grand secours; mais elle n'avoit pas usé de cette précaution à la légère; elle craignit que les idées ne fussent contraires au bonheur de leur situation présente: car enfin les idées conduisent aisément à la jalousie. C'est en-vain qu'on lui donnera le beau nom de délicatesse; la délicatesse d'un mari est presque toujours une jalousie terrible, & certainement elle est toujours au moins une fadeur. Minatine prit donc le sage parti de soustraire les idées à l'un & à l'autre; & mon avis est qu'elle fit bien.

Ils reçurent en échange de ce qu'ils perdoient, le don du palais de la plus aimable réalité. C'est un palais plein de délices, qui s'écroule, il est vrai, quelquefois de lui-même, mais jamais ce malheur ne lui arrive que par la faute de ses fondemens; & quand le rapport de l'humeur, celui des goûts, & les douceurs de l'amitié, joints à l'amour par-

fait, ont élevé ce charmant édifice, il surpasse en solidité tout ce que nous connoissons dans le monde; d'autant plus que les breches que le tems ou diverses circonstances peuvent y occasionner, sont réparées chaque jour par les plaisirs infinis que produisent & le cœur & l'esprit.

Ce fut sur des principes aussi délicieux que solides que vécurent Constant & Rosanie, plus heureux mille fois par leurs sentimens que par la possession de deux grands royaumes, & par tout ce que les hommes regardent comme la fortune. La véritable est, en tout sens, dans notre cœur.





LA PRINCESSE LUMINEUSE.

CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine; la reine s'appelloit Marjolaine, & le roi se nommoit Biribi. Ils vécurent toujours dans une fort grande union, quoiqu'ils se fussent mariés par amour.

La passion qui les dominoit l'un & l'autre étoit celle du jeu : elle les occupoit les jours & les nuits. Il passe pour constant que le roi Biribi fut l'inventeur d'un jeu qui porte aujourd'hui son nom. Le roi passoit la journée dans son cabinet, à imaginer des tableaux pour son jeu, & à faire peindre des cases plus singulières les unes que les autres. Ces tableaux étoient tous applaudis, non-seulement parce qu'ils étoient de la composition du roi, mais encore parce que les habitans de ce grand état aimoient naturellement le jeu.

Le roi Biribi employa très-utilement le goût que

ſes ſujets avoient pour le jeu : il tailloit lui-même, pour donner l'exemple, & il étoit de toutes les banques qu'il établit dans toutes les villes de ſon royaume. Il eut ſoin, pour la commodité & l'amuſement des différens états, d'en avoir à tout prix.

Il fit un réglement très-raiſonnable pour favoriſer ſes banquiers généraux ; c'étoit un édit par lequel il étoit expreſſément ordonné qu'une perſonne de chaque famille tireroit ou feroit tirer une boule par jour, & cela ſans qu'aucune raiſon pût diſpenſer de cette obéiſſance. Les femmes étoient ordinairement chargées par la famille d'exécuter une ordonnance auſſi avantageuſe pour les banques ; car on ne s'en tient pas ſi aiſément à une ſeule boule.

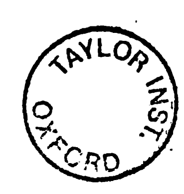
Le roi Biribi, dans le fonds, n'étoit pas joueur, jamais banquier ne le fut ; il n'aimoit que l'argent, & ſentoit tout l'avantage de ſon jeu. Il ſoulagea ſon peuple de tous les impôts & de toutes les entrées, & ne voulut pour le revenu de ſa couronne que le profit des banques. Jamais droits ne furent payés par les femmes avec plus de bonne volonté & plus d'exactitude, & jamais prince ne ſe trouva des ſommes plus conſidérables dans ſes coffres.

Cette cour, ſuivant l'uſage, étoit gouvernée par deux fées d'un caractère bien différent : l'une ſe nommoit Balſamine ; elle étoit bonne naturellement, & la juſteſſe de ſon eſprit étoit infinie. Elle blâmoit beaucoup le goût déclaré du roi & de la reine

pour

pour le jeu, & cette façon de tirer l'argent de ses sujets, & voulut souvent faire honte au roi, non-seulement de ce qu'il tenoit la banque, mais encore de ce qu'il étoit de part avec les banquiers; mais ses remontrances furent inutiles.

L'autre fée, qui possédoit bien plus la faveur & la confiance de Biribi, parce que la conformité des goûts les rapprochoit, se nommoit la fée Sansdent. C'étoit une vieille joueuse, qui, dans de certains cas de perte, auroit été capable de jouer jusqu'à sa baguette. Elle étoit hâve & sèche; les veilles & l'altération du jeu lui avoient brûlé le sang, & le sang brûlé lui donnoit une humeur épouvantable & lui faisoit très-souvent tenir des propos que tout autre qu'un banquier de Biribi n'auroit pas soutenu. Elle joignoit à cette altération le malheur de n'aimer pas trop le plaisir des autres, & d'être un tant soit peu envieuse : voilà son caractère. Quant à sa façon de se mettre, jamais elle n'étoit achevée de coëffer, & l'on ne pouvoit être plus mal vêtue; car tout ce qu'elle tiroit de ses appointemens de fée, au lieu d'aller à son entretien, se fondoit dans la banque. L'on ignore peut-être que, malgré le grand pouvoir des fées, elles sont soumises à un conseil qui leur demande un compte exact de l'emploi qu'elles ont fait de l'argent du trésor. Sans ce réglement, il n'est pas douteux que Sansdent n'eût joué, & par conséquent perdu tout l'argent que les fées pouvoient



avoir, quelque confidérables que leurs richesses eussent été.

La reine étoit une bonne femme assez simple, qui pontoit toute la journée avec un zele & une patience sans exemple. Le roi, qui connoissoit parfaitement la force de son jeu, donnoit des sommes immenses à la reine pour ses menus plaisirs & pour son entretien, sachant très-bien ce que deviendroit cet argent. En effet, elle perdoit tout ce qu'on lui donnoit, & n'étoit pas mieux parée que Sansdent. Elles se servoient d'excuse l'une à l'autre. Biribi, toujours attentif à donner de bons exemples, avoit expressément défendu que l'on marquât la reine elle même, c'étoit tout dire pour les autres. Quand le roi tenoit la banque, c'étoit la bonne Marjolaine qui lui servoit de croupier, & qui donnoit les jettons, à la vérité, dans une cuillière d'or garnie de diamans; & le gentilhomme de la chambre, qui étoit d'année, présentoit le sac; car il faut convenir qu'on ne pouvoit tenir Biribi avec plus de dignité que ce grand prince le tenoit. Il ne quittoit le jeu que pour recevoir l'argent de tous ses banquiers généraux, vérifier leurs comptes, renvoyer de l'argent à ceux qui, par hasard, avoient été débanqués; enfin il étoit occupé à tenir en ordre un aussi grand nombre de banques; il ne négligeoit pas non-plus de faire punir les familles qui n'avoient pas tiré de boules suivant l'ordonnance. Il faisoit mettre dans les gazettes tous les

pleins qui avoient été gagnés dans la semaine, avec les noms des prédestinés; & sur toutes choses, il faisoit citer, avec un peu d'augmentation, les pertes que les banques avoient faites.

Voilà quel étoit au juste l'état de la cour de ce roi, lorsque la reine Marjolaine se trouva grosse. Les veilles non-plus que le jeu ne l'empêchèrent point de se bien porter pendant le cours de sa grossesse, & d'accoucher fort heureusement d'une princesse qui parut aux yeux de tout le monde belle comme le plus beau jour.

Balsamine se chargea du soin de son éducation, & la nomma Lumineuse. Pour Sansdent, qui s'apperçut de tous les charmes qui paroissoient déja dans cet admirable enfant, elle ressentit une envie qui comme je l'ai déja dit, lui étoit naturelle, & qui fut encore rédoublée, parce qu'elle prévit qu'une petite princesse dont elle s'étoit chargée depuis deux ans, qu'elle aimoit autant qu'elle pouvoit aimer, & qui se nommoit Pivoine, seroit d'une figure bien différente de celle de Lumineuse, & que son esprit seroit très-inférieur au sien. Toutes ces raisons l'engagèrent à soumettre Lumineuse à tous les inconvéniens qui ne sont que trop ordinaires dans le monde, de façon même qu'aucun pouvoir de fée ne pourroit les lui faire éviter. Balsamine n'avoit encore eu que le tems d'exempter des malheurs de la vie de Lumineuse que la petite vérole; mais hélas! il

en eſt beaucoup d'autres encore, & la princeſſe, malgré l'amitié de la fée, ne s'y trouva que trop ſoumiſe. Balſamine s'apperçut de la méchanceté de ſa compagne; mais comme il n'étoit plus poſſible d'y remédier, elle prit, ſur cette affaire, le ſage parti du ſilence. La taille & la figure de Lumineuſe, qui ne pouvoient être plus parfaites, étoient encore ſurpaſſées par la vivacité & la juſteſſe d'un eſprit également porté à la douceur & à la pareſſe.

Balſamine ne lui donna pas le moindre conſeil ſur le jeu, dont elle déſapprouvoit les excès; elle ſavoit très-bien que les enfans n'ont preſque jamais de goût pour les choſes que leurs parens ont trop aimées; auſſi eut-elle toute ſa vie un éloignement infini pour cette paſſion.

Quand Lumineuſe eut atteint l'âge de quinze ans, elle enchantoit par ſes regards, & charmoit par ſon eſprit; elle eût effacé bien d'autres beautés que celle de la princeſſe Pivoine, que Sansdent avoit auprès d'elle à la cour du roi Biribi. Sa taille étoit courte & groſſe, & jamais aucune fille à ſon âge n'avoit eu une ſi prodigieuſe gorge. Elle n'avoit point d'autre eſprit que celui du jeu, & répétoit de mémoire les plaiſanteries qu'elle avoit entendu faire ſur les caſes du tableau. Jamais Sansdent ne l'avoit grondée que parce qu'elle ne filoit pas bien ſon argent, ou parce qu'elle ne demeuroit pas à la fin des parties, pour parer la table & retenir plus long-tems les

joueurs. Lumineuse & elle ne s'aimoient pas beaucoup, quoiqu'elles eussent passé leur jeunesse ensemble.

Le roi ni la reine n'aimoient pas beaucoup leur fille ; la raison en étoit bien simple, leurs goûts étoient différens. Marjolaine ayant plusieurs fois fait venir la princesse sa fille à son jeu, pour la dissiper & l'amuser, elle avoit toujours fait des baillemens excessifs, pour lesquels on l'avoit renvoyée, en la traitant de petite sotte, &c. Ces réprimandes engageoient toujours Pivoine à se rengorger, parce qu'elle les regardoit comme une louange indirecte que l'on donnoit à son caractère.

Balsamine étant fort considérée dans tout le corps de la féerie, fut mandée pour traiter d'affaires importantes ; ce fut le tems de son absence que Sansdent choisit pour proposer au roi & à la reine de marier Lumineuse. Sansdent leur proposa donc le roi des Brouillards pour être leur gendre. Elle leur fit valoir non-seulement la grandeur de son alliance, en leur disant qu'il étoit un peu parent de la Nuit, & fort aimé des médecins ; mais encore elle leur représenta que la beauté de Lumineuse leur attireroit infailliblement des guerres pendant lesquelles il leur seroit très-difficile de pouvoir jouer, & dont les dépenses diminueroient considérablement le fonds des banques.

Le roi des Brouillards est un bon-homme, qui

n'a pas, à la vérité, un grand commerce dans le monde, il n'eſt pas reçu dans beaucoup de maiſons; mais il emmenera votre fille, & vous ſerez au moins certains de la voir pendant les hivers.

D'auſſi bonnes raiſons déterminèrent le roi & la reine. La demande de Lumineuſe fut faite dès le même jour avec toutes les cérémonies ordinaires; le contrat fut ſigné ſur le champ, & dès le ſoir même les noces furent célébrées. Lumineuſe étoit douce, Balſamine étoit abſente; que peut faire une princeſſe qui n'a que quinze ans, & qui n'oſe s'oppoſer à la volonté de ſes parens? Elle ſe ſoumit, & c'étoit tout ce qu'elle pouvoit faire. Les noces furent obſcures, malgré la quantité de bougies qui rempliſſoient les appartemens. Le roi des Brouillards & ſa ſuite, qu'il avoit fort diminuée par conſidération, faiſoient tort aux lumières. Toute la cour fut enrhumée, parce que tous ces brouillards répandoient une fort grande humidité. Le trop heureux époux de la belle Lumineuſe étoit un grand & gros homme âgé pour le moins de ſoixante ans; il avoit la voix rauque, il parloit peu, mais ce qu'il diſoit étoit infiniment diffus. Il parut vêtu comme les petits enfans voués au blanc; toute ſa cour portoit le même uniforme, auſſi-bien que celui des cheveux plats, qui ne relevoient ni leur figure ni leur bonne mine. Le lendemain des noces, le marié parut, comme il arrive ordinairement, fort amoureux,

& Lumineuse toute aussi froide qu'elle étoit la veille de son mariage, & ne fut point animée par toutes les mauvaises plaisanteries que l'on fait dans les noces.

Le roi son mari, après avoir fait ses grosses plaisanteries, voulut conduire la nouvelle reine dans une portion de ses états qu'il avoit établis dans une prairie voisine de la capitale du roi son beau-père, & pour donner une idée de sa magnificence, il invita toute la cour du roi Biribi à un grand soupé. Les exhalaisons formoient son palais, mais le goût de l'architecture étoit un peu gothique, & la porte d'entrée étoit véritablement si basse, qu'il fallut que tout le monde baissât la tête pour entrer dans le palais. Quand toute la compagnie fut assemblée, l'on ferma une espece de trappe, de façon que l'on ne savoit plus, ni par où l'on étoit entré, ni par où l'on ressortiroit.

Le roi, provincial par nature & par habitude, en inféra que l'on devoit boire bien long-tems. Le mets qui dominoit le plus dans ce festin, & dont la profusion fut extrême, fut celui des bécasses.

Quoique toute la cour du roi Biribi fût venue à ce repas, en redingottes & en capotes, quoique le roi des Brouillards eût eu l'attention de faire donner, comme à l'audience du grand seigneur, des caffetans de toile cirée, l'humidité de son palais incommoda tout le monde; & malgré l'envie qu'il

eut de prolonger le repas, & les mauvais propos qu'il tint pour en venir à bout, le soupé fut court; & tout le monde s'étant retiré, Lumineuse fut laissée dans les états du roi son mari, abandonnée à ses pleurs.

Le roi Biribi & la reine Marjolaine ayant fini la seule affaire qui pouvoit les distraire du jeu, retournèrent chez eux avec leur bonne amie Sansdent. Elle avoit toujours eu le projet de couronner les soins qu'elle avoit pris de la princesse Pivoine, par un mariage avantageux; pour cet effet, elle avoit jetté les yeux sur le prince Grenadin, dont les états étoient voisins de ceux du roi Biribi, & dont la figure & le mérite faisoient grand bruit dans le monde. Ce prince étoit un si bon parti, que Balsamine, toute sage & toute éclairée qu'elle étoit, n'en avoit jamais desiré d'autre pour la princesse Lumineuse.

Quand cette bonne fée revint, quelle fut sa douleur de ne plus trouver sa chère Lumineuse ! La conversation fut vive entre les fées; le roi & la reine répondirent aux reproches qu'elle leur fit, qu'ils avoient déféré aux conseils de leur amie Sansdent. Balsamine fut piquée du peu de considération que l'on avoit eue pour elle; elle partit, & fut de ce pas chez la belle Lumineuse, qu'elle trouva seule dans son boudoir. Leur entrevue auroit attendri les témoins dont le cœur auroit été le plus dur.

Lumineuse l'embrassa mille fois en lui disant:

Pourquoi m'avez-vous quittée, ma bonne amie? vous ſavez que je n'ai de reſſources qu'en vous; ne me quittez donc jamais. Balſamine lui répondit avec tendreſſe : N'ayez point d'inquiétude, tôt ou tard je vous vengerai de Sansdent: Hélas, lui répondit la princeſſe, je paſſerai toute ma vie dans une obſcurité inſupportable, je ne pourrai jamais accoutumer mon tempérament à l'humidité qui regne dans ces ſombres lieux. Je conſens volontiers à vivre ſans aucune ſociété, pourvu que vous ne m'abandonniez pas, ma chère Balſamine. Le roi mon mari, pour mon malheur, reſſent de l'amour pour moi, & je n'ai pour lui qu'une indifférence bien digne de lui & de ſes triſtes états. Eſpérez, lui dit Balſamine, une ſituation plus heureuſe, ne vous laiſſez point aller au déſeſpoir; comptez que je ne vous abandonnerai point, & qu'au moins je vous tiendrai fidelle compagnie, puiſque Sansdent m'a miſe hors d'état de vous donner d'autres preuves de mon amitié. Lumineuſe reſſentit ce ſoulagement que donnent les ſecours de l'amitié. Le roi des Brouillards qui s'apperçut de quel ſecours la compagnie de Balſamine étoit à la reine ſa femme, la combla de toutes les amitiés poſſibles. Quoiqu'il fût naturellement froid, il reſſentoit vivement l'indifférence que Lumineuſe avoit pour lui.

Auſſi-tôt que la noce de Lumineuſe eut été terminée, & que la nouvelle reine eut été remiſe entre

les mains du vieux roi ſon mari, j'ai dit, s'il m'en ſouvient, que Sansdent, Marjolaine & le roi Biribi retournèrent promptement ſe mettre à une table de jeu; les jours ſuivans, la même choſe ſe répéta, & l'on reprit le même train de vie que celui qui avoit précédé les noces. Sansdent, qui ne perdoit point ſon projet de vue, pour ſa groſſe favorite Pivoine, s'occupa ſérieuſement du mariage de Grenadin avec ſa protégée.

Ce prince charmant étoit demeuré jeune ſous la tutelle de la reine Brillante, ſa mère; le roi ſon père, avoit gagné une pleuréſie à la chaſſe du papillon, dont il mourut fort regretté de ſes ſujets. Brillante fut donc déclarée régente; elle éleva Grenadin avec tous les ſoins imaginables. Ce prince avoit un éloignement marqué pour le mariage; mais il avoit une galanterie réelle dans l'eſprit, avec laquelle il faiſoit les délices de la cour de la reine ſa mère. Telle étoit la diſpoſition de cette cour, lorſque Sansdent envoya pluſieurs fois le même ſonge à la reine brillante, qui l'entretenoit de l'éloignement que Grenadin avoit pour le mariage; & l'aſſuroit que cette averſion ne finiroit que dans les états du roi Biribi, dans leſquels il trouveroit la fée Sansdent, à laquelle il pouvoit s'adreſſer en toute ſureté. Ce ſonge fut envoyé ſi ſouvent à la reine, & toujours ſi fort accompagné des mêmes circonſtances, qu'enfin elle ſe détermina à ſuivre l'avertiſſement qu'il lui donnoit.

Le prince partit donc avec un équipage digne de sa naissance & de son goût naturel. Il fut reçu par le roi Biribi avec tous les honneurs dus à son rang ; & comme l'on croit assez ordinairement à tout le monde le même goût que celui que l'on a, l'on redoubla les parties de jeu, dans le dessein de lui faire plus d'honneur. Sansdent s'apperçut avec chagrin du dégoût de Grenadin pour le jeu. Elle ne vouloit cependant pas avoir le démenti de son projet ; elle résolut donc de donner au prince ce que l'on appelle une fête dans toutes les formes. Elle construisit avec sa baguette, dans les jardins du palais, qui n'étoient pas trop bien entretenus, une salle d'un goût d'architecture admirable, & elle résolut d'y donner un bal où toute la cour fut invitée. Mais hélas ! personne dans le pays ne savoit plus danser. Pivoine se trouva la seule qui sût à-peu-près faire le pas de menuet ; encore comment le faisoit-elle ! Mais elle n'avoit point du-tout d'oreille ; & sans les attentions du prince, & son excessive politesse, elle étoit si mal-adroite, que plus de dix fois elle seroit tombée à la renverse, sa queue se mettant toujours entre ses jambes, ou bien s'embarrassant dans ses pantoufles. Un bal où il y avoit aussi peu de danseurs, se trouva nécessairement très-court. Que faire en attendant le soupé ? Il fallut donc se mettre au jeu. Voilà donc la partie établie, & Grenadin, à côté de la grosse Pivoine, obligé

par politesse de jouer. On fit une fois l'éloge de la noblesse avec laquelle il perdoit son argent; Pivoine lui dit mille gentillesses de celles qu'elle avoit entendu faire au jeu; elle lui conseilloit bien sérieusement de prendre tantôt l'arlequin, tantôt une autre figure. Il y a quatre jours qu'il n'est venu, lui disoit-elle, je l'ai marqué sur mes tablettes. Elle lui demandoit en grace de prendre les chiffres de 25, de 7 ou de 52, & lui rendoit un compte très-exact de la cabale, à laquelle le prince ne put comprendre un mot, malgré l'explication de la princesse; & comme il plaisantoit avec graces sur ces propos, dont il ne pouvoit être la dupe avec l'esprit qu'il avoit, Pivoine lui dit: Cependant, ce sont des choses qu'il faut savoir, non-seulement parce qu'elles réussissent au jeu, mais encore parce qu'elles en donnent l'air. Croiriez-vous bien même, ajoutoit-elle, que je leur ai obligation de m'avoir fait obtenir la préférence sur une princesse avec laquelle j'ai été élevée dans cette cour, & qui n'a jamais pu en retenir un mot, tant elle avoit l'esprit bouché. Le soupé fut servi long-tems avant que l'on se mît à table; les joueurs étoient piqués, on l'avoit retardé plusieurs fois, & quand il fut servi, on le laissa longtems refroidir encore. Pendant le soupé, on voulut mettre quelques conversations agréables sur le tapis, mais elles retombèrent toujours sur le jeu; sur un coup piquant, sur la noblesse du jeu d'un tel, sur

ſon exactitude à payer; enfin, ces agréables propos occupèrent tout le tems du ſoupé. A-peine le fruit fut-il ſervi, que l'on courut ſe remettre au jeu; la politeſſe du prince le fit ſouffrir beaucoup intérieurement, & l'engagea à s'entretenir avec la groſſe Pivoine, aſſez pour s'en dégoûter pour toujours, & ſuffiſamment pour qu'elle ſe prît pour lui d'un goût très-vif.

La converſation tomba ſur Lumineuſe, & Pivoine dit tout ce qu'elle en imagina de plus mal, ce qui fit un effet oppoſé dans l'eſprit du prince. Pivoine voulut tourner en ridicule l'averſion de Lumineuſe pour le jeu, & la façon dont elle ſavoit s'occuper dans ſon appartement, & demeurer ſeule. Ces détails, contre ſon intention, firent une impreſſion favorable ſur l'eſprit de Grenadin, & il fut touché de la façon dont on avoit ſacrifié une auſſi belle princeſſe à un roi tel que celui que Pivoine lui avoit dépeint. Le prince reſſentit une eſpece de chagrin de ce que Lumineuſe avoit épouſé un ſemblable mari; ce chagrin fut ſuivi du déplaiſir d'imaginer qu'elle fût mariée; enſuite il forma des regrets de ce qu'il n'avoit pas été inſtruit plutôt de toutes les perfections de la princeſſe; il s'affligea de n'avoir pas voyagé l'année d'auparavant, & ſe repentit de ne s'être pas propoſé lui-même pour l'épouſer. Un portrait de Lumineuſe, que la reine lui montra par hazard, fortifia toutes ſes idées, & lui en donna

de nouvelles. Occupé de toutes ces choses, sans presque croire y penser que comme on est frappé des événemens singuliers, d'abord qu'il appercévoit du brouillard, il sortoit du palais, en se servant du prétexte d'aller à la chasse. Il espéroit qu'à force de chercher, un jour peut-être il la verroit elle-même. Il en vint, pour satisfaire sa curiosité jusqu'au point de courir les brouillards, comme au printems l'on cherche les premiers rayons du soleil, ou comme en été l'on recherche la fraîcheur de l'ombre. Il passa quelque tems dans une aussi triste occupation. Enfin, il apperçut un jour dans une prairie fort étendue, un grand brouillard des plus épais, avec le mouvement que l'on remarque quelquefois dans ces sortes d'exhalaisons. Le soleil venoit de se lever, & doroit tout le reste de la campagne. Le prince accourut à ce brouillard. (On ne pourra jamais rendre un compte bien précis de cette espece d'instinct qui conduit & qui frappe les amans.) En effet, ses espérances ne furent point déçues. Ce brouillard étoit un des petits palais de la reine, & le plus léger de ceux qu'elle habitoit. Le roi des Brouillards le faisoit marcher dans des lieux plus marécageux, dans le dessein de faire des recrues pour un projet qu'il méditoit vers le nord. La reine étoit sur une espece de terrasse, ou pour mieux dire, à l'extrémité du brouillard, pour voir le soleil & respirer un air plus pur & plus serein. Le prince la reconnut

aiſément, & ne put s'empêcher de s'écrier : Enfin donc, belle Lumineuſe, j'ai pu vous voir ! La reine, frappée de ce compliment, le regarda avec l'attention que ſa figure pouvoit mériter, & ſans rien répondre qui pût la commettre, elle témoigna par un regard que le compliment lui étoit agréable. Qu'un amant entend aiſément ce langage ! Le palais pourſuivant ſon chemin, laiſſa le prince enchanté de ce qu'il avoit vu, & la reine courut promptement inſtruire Balſamine de cette petite aventure. La fée conſulta ſon livre d'heures, & lui dit en ſoupirant : Hélas ! ma chère princeſſe, vous avez vu le prince Grenadin, celui que j'eſpérois de vous faire épouſer.

La reine apprenant que celui qu'elle venoit de voir étoit un prince, ſa figure lui parut encore plus agréable, par le rapport des conditions. Elle fit la comparaiſon de Grenadin & du roi ſon mari. L'eſprit fait tout ce chemin en un moment, & la vertu la plus auſtère ne peut empêcher les premières impreſſions. Enfin, la ſolitude, l'amitié, & plus encore la plénitude du cœur, engagèrent la princeſſe à faire l'aveu de tous ſes ſentimens à Balſamine. Ce ne fut d'abord que pour avoir le ſimple plaiſir d'en parler. La fée, ne pouvant ſe refuſer à une converſation auſſi naturelle, s'y livra avec toute la patience qu'il faut qu'un confident apporte pour eſſuyer toutes les répétitions & les redites d'un cœur

amoureux. Elle lui devoit d'autant plus cette complaisance, que, suivant la loi que Sansdent avoit imposée au moment de la naissance de Lumineuse, Balsamine ne pouvoit lui prédire l'avenir, ce qui, dans le fond; n'étoit point un aussi grand mal : car l'espérance de l'amour prédit suffisamment de choses aux amans. Il ne lui étoit donc possible que de lui représenter le passé & le présent. Après avoir fait une conjuration simple, elle lut tout haut dans son petit livre d'heures, parce que tout ce que l'on desiroit savoir du passé & du présent s'y trouvoit écrit. Elle lut donc tout ce que j'ai rapporté de l'indifférence & de la galanterie de Grenadin, lorsqu'il étoit à la cour de la reine sa mère. Ensuite elle lut le songe que Sansdent avoit envoyé, le départ & l'arrivée du prince à la cour du roi Biribi, son ennui pour le jeu, le détail de la danse & celui des grosses gentillesses de Pivoine. Balsamine entra dans le détail le plus exact de tout ce qui s'étoit passé.

La reine ne cessoit de lire dans les heures de la fée. Elles étoient ornées de miniatures sur vélin, & ces charmantes peintures exprimoient au naturel tous les événemens qui pouvoient intéresser ou amuser. Lumineuse y vit avec plaisir le prince retourner chez le roi Biribi, après la rencontre qu'elle en avoit faite. Elle s'apperçut du redoublement de son ennui, & de la recherche exacte qu'il faisoit de tous

les

les brouillards les plus épais ; elle craignit mille fois pour sa poitrine. Elle fut témoin de tous les soins qu'il se donna pour avoir une copie de son portrait. Ce fut avec contentement qu'elle remarqua tout ce que la princesse Pivoine souffroit de son indifférence pour elle. Enfin elle lut que, comme il y avoit des brouillards dans ses états, & qu'il avoit autant d'espérance de la trouver dans ce pays que par-tout ailleurs, il prenoit le parti d'y retourner, après avoir constamment refusé toutes les offres avantageuses que Sansdent lui avoit faites pour le mariage de Pivoine, & après avoir perdu, le plus noblement du monde, des sommes très-considérables à la banque du roi. Lumineuse s'apperçut que Sansdent vouloit punir le prince, & venger Pivoine du peu de cas qu'il avoit fait de sa personne. Elle courut à Balsamine, en lui disant : Sauvez-le, ma chère amie, elle va peut-être le métamorphoser ; qu'au moins il ne perde pas sa figure. Soyez tranquille, lui répondit la bonne fée, j'en ai eu bon soin. En effet, il ne lui arriva pas le moindre accident, & la reine le vit partir sans obstacle.

Grenadin s'abandonnoit aveuglément à sa passion ; il déclamoit quelquefois contre sa destinée, & surtout contre le songe de la reine Brillante. Pour la reine Lumineuse, elle avoit du moins son petit livre ; mais elle n'en étoit pas plus heureuse pour cela. Quand on aime bien, on ne pense que médiocrement

aux fecours que l'on a, & l'on n'eft jamais occupé que du regret de ce dont on eft privé.

Le roi des Brouillards, agité & tourmenté de l'indifférence de Lumineufe, & dont l'âge étoit en effet affez avancé, tomba dans une efpece de langueur. Les médecins confeillèrent au roi de prendre quelquefois un air plus vif que celui qu'il refpiroit ordinairement. Il obéit à cette ordonnance, & malheureufement (pour lui s'entend) il reçut un coup de foleil dont il mourut quelques jours après. La reine lui avoit donné tous les foins imaginables; en un mot, fes procédés furent admirables en cette trifte occafion, & tous les brouillards en furent enchantés.

Quand on eut rendu les derniers devoirs au roi, & qu'on l'eut porté dans un grand lac, le tombeau des rois fes prédéceffeurs, Lumineufe forma la réfolution de quitter cette trifte demeure, & de retourner dans les états du roi fon père, à qui elle l'écrivit. Le roi Biribi répondit à fa fille qu'elle n'avoit qu'à fe démettre hardiment de toute l'autorité qu'elle avoit fur fes peuples, & qu'elle trouveroit toujours un afyle dans fes états. Après cette réponfe, Lumineufe fit tous fes paquets avec une diligence incroyable; les brouillards ne vouloient point abandonner leur reine; ils reffentoient tous pour elle un véritable attachement. Toutes les inftances qu'ils firent pour engager la reine à ne les

point abandonner, furent inutiles. Elle les dégagea du serment de fidélité, & les quitta ; & c'est la raison pour laquelle ils errent de différens côtés, personne, depuis ce tems, ne s'étant voulu donner la peine de les réunir, non-plus que celle de les gouverner. Tout ce que j'ai su de particulier sur la division de ce grand état, c'est que la plus grande partie se retira en Angleterre.

Lumineuse parut à la cour du roi son père, plus belle encore qu'elle n'en étoit partie. La fraîcheur & la beauté de son teint étoient encore augmentées ; elle n'étoit nullement hâlée en venant d'un semblable pays. Le grand deuil avec lequel elle arriva lui servit de prétexte pour ne point faire la partie du roi, & pour s'éloigner peu-à-peu d'un genre de vie qui ne lui convenoit point. Ce grand deuil se portoit tout en blanc, suivant l'usage des veuves des Brouillards, & ce qui peut-être eût déparé beaucoup d'autres beautés, ne la rendoit que plus belle encore. Quelque tems après son arrivée, de l'avis de la bonne Balsamine, elle demanda un terrein au roi Biribi, dans lequel, avec le secours de la fée, elle bâtit un palais magnifique, dont la simplicité extérieure, & dont l'intérieur réunissoient le goût & la magnificence. Ce fut-là qu'elle rassembloit une cour de personnes choisies, de l'un & de l'autre sexe. Les jardins répondoient à la magnificence du palais ; mais le bosquet de la vérité dont Balsamine lui avoit fait

un présent particulier, étoit la chose la plus utile à une personne qui ne vouloit être environnée que de gens sincères. Ce bosquet renfermoit les plus admirables statues de marbre blanc; la vérité, toute nue, dominoit sur toutes les autres, & c'étoit aussi sur elle, que, par la disposition du plan, les regards étoient d'abord attachés. La candeur étoit exprimée sur son visage, & l'on y voyoit en même tems les impressions que les vices savent lui faire ressentir. Ce grand bosquet, dans lequel la vérité paroissoit toute seule, se divisoit en plusieurs espaces qui renfermoient les différentes vertus que les hommes doivent suivre. Ces espaces formoient des temples de verdure consacrés à chacune de ces divinités. L'amour se voyoit dans l'un avec la délicatesse & la fidélité. La valeur paroissoit dans un autre, accompagnée de la douceur & du sang-froid.

La reconnoissance des bienfaits avoit pour compagnes la mémoire & la sensibilité. L'honneur des femmes étoit placé entre la pudeur & la modestie. Le temple de la religion étoit orné de la bonne-foi & de la persuasion.

Ce superbe bosquet étoit ouvert à tout le monde; un vieillard accompagnoit ceux que la curiosité y conduisoit.

Que des gens se présentèrent à ce bosquet avec la hardiesse & la suffisance qui ne sont que trop communes à la cour! Combien de courtisans virent

la vérité, qui, tout d'un coup à leur aſpect, paroiſſant couverte de lambeaux dorés, ſe déroboit à leurs yeux, ſans leur laiſſer voir que le maſque du menſonge, & l'horreur de ſa figure! Que d'amans de l'un & de l'autre ſexe obligèrent la figure de l'amour à prendre celle de la fauſſeté; & cette même fidélité, tant de fois atteſtée, devenir à l'inſtant l'inconſtance au pied léger, ou la coquetterie aux yeux pervers! Combien d'autres, au lieu de voir paroître à leurs yeux, l'amour tel qu'ils eſpéroient de le trouver, ne furent frappés que du faux air! Que de fauſſes valeurs parurent, tantôt avec le viſage de la peur & les geſtes de l'épouvante, & tantôt dépourvues du ſang-froid, ayant beſoin de l'action pour ſe ſoutenir; d'autres, enfin, que l'on n'appercevoit point ſans la férocité! L'ingratitude, à tous les momens, paroiſſoit à la place de la reconnoiſſance. L'oubli prenoit celle de la mémoire, & la ſenſibilité s'évanouiſſoit avec la mémoire. Que de femmes dont le maintien de prude chaſſa la modeſtie pour y ſubſtituer la débauche, & dont l'aſpect fit évanouir la pudeur! Que d'hypocriſie & de projets humains ne voyoit-on point dans le temple de la ſtatue de la religion!

Ce boſquet ſervit à Lumineuſe, auſſi bien que ſes lumières naturelles, pour ne raſſembler autour d'elle que des gens ſincères: ſa cour n'étoit pas nombreuſe, mais elle étoit charmante.

La princesse n'étoit intérieurement occupée que de Grenadin. Elle avoit vu, dans le petit livre de Balsamine, que le prince, ennuyé de tout ce qui se présentoit à lui, n'avoit pu faire un plus long séjour à la cour de la reine Brillante; que toujours occupé du desir de la voir, il étoit parti pour faire la recherche des plus épais brouillards, & que, pour cet effet, il avoit marché tout seul vers les pays les plus affreux du nord. Il ne lui fut plus possible alors de résister au plaisir de le tirer d'inquiétude, de lui faire savoir la mort du roi son mari, l'état de liberté dont elle jouissoit, & le lieu de son séjour; mais elle ne pouvoit espérer aucun des secours que les fées donnent aux jeunes princesses qu'elles protegent. Ce fut à l'amour à lui faciliter ce qu'elle desiroit. Elle ouvrit une des fenêtres de son palais, & fit venir à elle un brouillard léger qu'elle apperçut dans ses jardins. Elle le reconnut pour être rempli de vivacité & du desir d'obliger; & pour l'avoir servi avec beaucoup d'attachement; il étoit naturellement grand voyageur. Elle lui dit le lieu dans lequel il trouveroit Grenadin, & lui donna ses ordres. Dès l'instant que Grenadin eut appris le lieu du séjour de Lumineuse, il évita les brouillards avec autant de soin qu'il les avoit recherchés, il reprit avec empressement le chemin des états de Biribi.

L'on peut se souvenir des procédés de Sansdent; ils avoient, par toutes sortes de raisons, déplu à

Balſamine. Cette bonne fée, ſage juſques dans ſa colère, ne voulut point éclater qu'elle n'eût établi Lumineuſe d'une façon auſſi agréable que ſolide. Quelque tems après, les deux fées eurent une converſation des plus vives. La diſpute s'échauffa ſi fort qu'elle ne pouvoit plus ſe terminer que par un combat ſingulier, & dont la fin eût été peut-être le bouleverſement de l'état; mais le conſeil des fées en ayant été averti dans le même moment, elles furent mandées l'une & l'autre. Les fées étant arrivées devant ce ſage tribunal, racontèrent tout ce qui leur étoit arrivé.

Sansdent fut condamnée ſur tous les chefs, & fut envoyée chez les ſauvages Iroquois, ſous prétexte de les civiliſer, mais, dans le fond, pour la punir par un honnête exil, qui lui fut d'autant plus ſenſible, qu'il n'y avoit pas dans ce pays la plus foible reſſource du côté du jeu. On envoya chercher Pivoine, ſans vouloir donner à Sansdent la permiſſion de faire ſes adieux au roi Biribi & à la reine Marjolaine. On lui donna en partant celle de marier la princeſſe Pivoine à quelque roi des Sauvages, & pour-lors le conſeil les congédia l'une & l'autre, ſans qu'il fût attendri par leurs larmes.

Balſamine, à ſon retour, trouva le roi Biribi & la reine Marjolaine, qui, tout triſtes qu'ils étoient de l'abſence de Sansdent & de l'inquiétude de ne la plus revoir, jouoient en attendant la déciſion des

événemens. Ils vinrent au-devant de la fée avec la démarche embarrassée que donnent les torts. Ils furent fort étonnés de voir qu'elle les pria de ne se point déranger, & de continuer leur partie; mais elle vouloit les punir d'une façon qui, sans faire d'éclat, ne leur fût pas moins sensible. Toutes les banques furent détruites par la fortune des pontes, & cette fortune se trouva si sagement départie, que tous les joueurs du royaume regagnèrent précisément ce qu'ils avoient perdu, & se trouvèrent au même degré d'opulence où les réglemens du jeu les avoient trouvés. Il étoit tems que cette répartition fût faite, car presque toutes les familles de ce grand état étoient absolument ruinées. Balsamine voulut consoler le roi des pertes considérables qu'il venoit de faire, en lui faisant envisager quels étoient les inconvéniens & la honte de la vie qu'il avoit menée jusqu'alors; elle lui conseilla, de la façon dont on ordonne, de se rapporter, pour le gouvernement de son état, aux conseils de Lumineuse; & son incapacité se joignant aux autres raisons, le déterminèrent à suivre l'ordre ou le conseil de la fée.

Lumineuse, indépendamment de l'esprit infini qu'elle avoit, & des connoissances dont elle étoit ornée, aidée des sages conseils de Balsamine, rétablit la police, l'ordre, & fit enfin fleurir le commerce dans un royaume dont les affaires étoient depuis long-tems bien dérangées; & ces changemens

avantageux se firent en très-peu de tems. Le choix des hommes étant la partie la plus essentielle d'un gouvernement, le bosquet de la vérité lui servit utilement pour connoître le fond des cœurs, le degré des vertus de ceux qu'elle employoit. Balsamine inventa, pour l'amusement du roi Biribi, de la reine Marjolaine, & pour celui de leur petite cour, tous les jeux de commerce, comme l'oie, le trou-madame, & mille autres, dont une partie est passée jusqu'à nous, sans compter le jeu du roman, & ceux qui mettent au fait de l'orthographe & de la géographie; jeux qui, pour-lors, étoient absolument nécessaires pour l'oubli que l'on avoit fait de ces connoissances.

Balsamine, au nom de Lumineuse, défendit expressément, & sous les peines les plus rigoureuses, tous les jeux de reste, & sur-tout le Biribi, elle fit brûler dans la grande place tous les tableaux, les sacs & les boules qu'elle avoit fait revenir de tous les coins du royaume; & je ne comprends pas comment, avec toutes ces précautions, ce jeu a pu passer jusqu'à nous, sur-tout après un si long espace de tems.

Grenadin averti, comme nous l'avons rapporté, par le brouillard, partit aussi-tôt qu'il eut appris toutes ces heureuses nouvelles; mais il étoit si loin, si loin, que Lumineuse & Balsamine avoient eu le tems de faire tout ce qui vient d'être rapporté

avant qu'il eût eu celui d'arriver. Le prince, qui croyoit trouver encore les états du roi Biribi tels qu'il les avoit laissés, craignoit non-seulement de revoir Sansdent, parce qu'il l'avoit laissée furieuse contre lui, & qu'il étoit naturel qu'il en redoutât les menaces; mais il craignoit encore plus de revoir Pivoine, parce qu'elle l'aimoit, & que rien ne déplaît autant à un homme bien amoureux que l'amour d'un objet désagréable. Le prince prit le parti d'arriver déguisé dans la capitale.

Quelle joie pour un amant de recevoir en réponse de chaque question un éloge de ce qu'il aime! Le récit d'une vertu, un exemple de douceur, un trait d'esprit & de sagesse; enfin, de voir l'amour de tout un peuple qui ne se lasse point de répondre aux questions réitérées de la curiosité que donne l'amour! Le prince Grenadin, enchanté de tant de récits flatteurs, ne garda plus *l'incognitò*; & déclarant sa naissance & son nom, il se fit conduire chez la fée qui faisoit les fonctions de premier ministre. Leur entrevue fut courte, parce que la fée le conduisit aussi-tôt chez la princesse, qui, par son livre, avoit été témoin de toutes les impressions qu'avoit reçues son amant, & qui jugeoit de tous les instans qui le conduisoient à elle. Si Balsamine ne se fût pas heureusement trouvée en tiers, la conversation n'eût pas été vive du côté des paroles, pour avoir trop de choses à se dire : pour en penser trop, ils

ne pouvoient se parler. Et qui ne voudroit se taire à ce prix, & faire l'épreuve d'un pareil silence! Grenadin demanda la permission d'être son premier courtisan, en l'assurant que puisqu'elle étoit libre, & que sa délicatesse n'avoit plus à souffrir, il s'estimoit trop heureux de la voir & de l'admirer. Cette permission lui fut aisément accordée.

Crenadin avoua à Lumineuse un amour dont elle ne doutoit pas. Elle convint elle-même du goût qu'elle avoit pour lui. Grenadin se jetta à ses genoux, la conjurant de courônner son amour, & de lui permettre d'aspirer à l'honneur de sa main.

Cette princesse adorable se rendit & consentit aux desirs de son amant; mais afin de n'avoir rien à se reprocher, & de pouvoir pleinement satisfaire sa raison, elle voulut exiger du prince de faire l'épreuve du bosquet de la vérité. Grenadin fut très-offensé de sa proposition. Tout ce que vous m'ordonnerez, lui dit-il, pour vous prouver l'attachement le plus téndre & le plus sincère, il est certain que je le ferai. Mais se peut-il que vous doutiez de moi, de la sincérité de mes sentimens? Se peut-il que je vous doive à toute autre chose qu'à votre consentement, qu'à mon amour? Enfin, Grenadin prononça ces paroles avec la vivacité de la délicatesse offensée, & d'une façon si touchante, que Lumineuse, frappée de son amour, lui demanda pardon de lui avoir fait une telle proposition, & la désavoua

pleinement, en le faiſant maître de ſa perſonne & de ſes états. C'eſt à-préſent que l'épreuve me convient, lui dit le prince en lui baiſant la main avec transport, & c'eſt à-préſent que j'y cours ſans la redouter. En effet, Grenadin s'éloignant de la princeſſe avec ardeur, courut au boſquet. Lumineuſe le ſuivit, agitée de tous les troubles, de toutes les inquiétudes, & de toutes les eſpérances de l'amour. Mais quelle fut la joie de cette tendre amante, quand elle apperçut la vérité qui s'embelliſſoit à la vue de ſon amant, l'amour qui accouroit à lui ſuivi d'un nombre infini d'attributs preſqu'inconnus dans le monde, de voir l'honneur & la valeur, enfin toutes les vertus ſe mettre à ſa ſuite & le préſenter à l'amour ! Quel tranſport pour Grenadin, de voir qu'il avoit été ſuivi par Lumineuſe, à laquelle la pudeur & la modeſtie étoient accourues, & quelle ſatisfaction de diſtinguer l'embarras de l'amour & de ſon aimable ſuite, qui ne ſavoient auquel des deux, de la princeſſe ou de lui, il étoit plus juſte de déférer !

L'amour enfin & la vérité formèrent eux-mêmes dans les boſquets l'union éternelle des deux plus parfaits amans, & ces deux divinités ne les quittèrent jamais pendant le cours d'une vie qui fut auſſi longue que fortunée.



BLEUETTE ET COQUELICOT.

CONTE.

Il y avoit une fois une fée nommée Bonnebonne, qui se dégoûta des grands emplois de la féerie, auxquels son caractère & ses talens l'avoient élevée. Elle choisit pour sa retraite une île placée au milieu d'un très-beau lac dont les côtes étoient formées par le pays le plus riche, le plus riant & le plus fertile. Cette heureuse retraite fut nommée l'île du Bonheur; l'on sait qu'elle a existé, l'on se persuade même qu'elle est toujours dans le pays dont on est voisin; mais les géographes ne l'ont encore placée sur aucune carte, & je n'ai point lu qu'aucun voyageur y soit jamais abordé : il nous suffit que les annales des fées nous en aient donné connoissance.

Bonnebonne, dégoûtée du monde, & n'aimant

point à faite sa cour, demanda à la reine des fées la permission de se retirer : elle se rendit dans l'île du Bonheur ; & ce fut là qu'avec la plus belle bibliotheque, & toutes les connoissances qu'elle avoit acquises dans le monde, elle devint la plus habile de toutes les fées. Elle faisoit le bonheur de tous ses voisins, & la reconnoissance étoit le fondement de son autorité. Indépendamment de ce que son goût la portoit à obliger, & que l'éloignement du grand monde ne diminue point le sentiment, c'est une grande satisfaction que celle de voir tout ce qui nous environne heureux.

Pour satisfaire à ce véritable plaisir, & n'être pas en même-tems accablée de toutes les ridicules demandes, elle avoit placé à fort peu de distance l'une de l'autre, sur les bords du lac, des colonnes de marbre blanc, auxquelles s'adressoient ceux qui avoient des demandes ou des plaintes à lui faire. Ces colonnes étoient construites de façon qu'en parlant fort bas, elles rapportoient distinctement le son de la voix dans un cabinet du château. Bonnebonne y faisoit demeurer ordinairement une niece qu'elle élevoit pour être fée, & qui lui rendoit compte le soir de tout ce que les colonnes avoient rapporté ; la fée pour-lors en décidoit. La principale occupation de Bonnebonne étoit d'élever & de rendre heureux des enfans ; elle donnoit à déjeûné, comme à colation, tout ce que l'on pouvoit desirer

en ſucre & en pâtiſſerie; mais quand on avoit habité quinze jours cette heureuſe demeure, on ne ſe ſoucioit plus de dragées, on paſſoit la journée à ſe promener ſur l'herbe, à cueillir des noiſettes dans les bois, ou des fleurs dans les parterres; on alloit ſur le lac dans de jolis bateaux, on les menoit ſoi-même; enfin, l'on faiſoit tout le jour ce que l'on avoit envie de faire, & le bonheur conſiſte principalement dans la liberté: il eſt vrai qu'il y avoit des mies & des précepteurs, mais ils étoient inviſibles; ils avertiſſoient Bonnebonne de ce que l'on avoit fait de mal; & pour-lors elle faiſoit une réprimande, mais toujours avec douceur, parce qu'elle étoit la meilleure femme du monde. Quelquefois les mies & les précepteurs ceſſoient d'être inviſibles, & pour-lors on les voyoit ſouper enſemble ſur l'herbe, ou bien danſer aux chanſons, ou s'amuſer à faire des jouets & des poupées; enfin, rien n'avoit l'air de la ſévérité dans cette heureuſe habitation; auſſi tout le monde ſouhaitoit de l'habiter, & l'on n'en ſortoit jamais ſans éprouver la plus grande des afflictions. Mais comme tout eſt ſoumis à la deſtinée, & que les fées elles-mêmes lui doivent obéir, quand on étoit parvenu à un certain âge, c'eſt-à-dire, depuis douze juſqu'à quinze ans, & lorſque les leçons de la fée avoient fait une ſorte d'impreſſion ſur l'eſprit de ſes éleves, & qu'elle les trouvoit aſſez formés pour entrer dans le monde, elle étoit obligée

de les renvoyer, ce qu'elle faisoit en les comblant de caresses & de présens, & les assurant d'une amitié dont elle leur donnoit souvent des preuves dans le cours de leur vie.

Dans le nombre des enfans qu'elle avoit obtenus de la confiance de leurs parens, il se trouvoit une petite fille nommée Bleuette, si jolie & si sage, que Bonnebonne la préféroit à toutes les autres, & qu'elle l'aimoit à la folie; elle étoit caressante sans être incommode, & vive sans être importune; sa figure annonçoit la douceur de son caractère; sa beauté s'accrut avec l'âge; Bleuette possédoit encore cet éclat qui produit l'éblouissement, & c'est à sa rare beauté que nous devons cette façon de parler, encore usitée dans le langage familier, où, pour parler de ce qui nous a ébloui, l'on dit, j'ai vu des Bleuettes.

Un jeune enfant, plus âgé qu'elle de deux ans ou environ, habitoit aussi l'île du bonheur, il se nommoit Coquelicot; sa figure étoit charmante, elle étoit aussi vive que son esprit, & ses gentillesses naturelles plaisoient également à Bonnebonne. Ce qui les rendoit bien plus charmans l'un & l'autre, c'est que dès leur enfance ils devinrent inséparables, & que la vivacité de l'un, se soumettant à la douceur & à la tendresse de l'autre, rendoit leurs caractères plus modérés & plus aimables. Bonnebonne jouissoit sans cesse de l'impression & du progrès que le véritable

véritable amour faisoit sur l'innocence & sur l'ingénuité, elle en étoit continuellement occupée ; & tous les autres bonheurs qu'elle savoit si parfaitement procurer, ne pouvoient être comparés à celui-ci ; en effet, quelle félicité peut être mise en balance avec celle que produit l'union de deux cœurs que l'amour unit par la convenance & le rapport des humeurs ? Coquelicot, vif comme il étoit, peut-être même un peu emporté, n'étoit modéré & n'avoit de douceur que pour ce qui regardoit Bleuette, qui de son côté n'étoit animée & n'avoit de vivacité que par rapport à Coquelicot. La naissance & le progrès de leurs sentimens avoient fait leurs délices ; la douce situation qu'ils éprouvoient faisoit les charmes de la vie de Bonnebonne, car elle disoit cent fois : Mon dieu qu'ils sont jolis, ces pauvres enfans, qu'ils s'aiment bien, qu'ils sont heureux ! ils ne pensent point à sortir de mon île, jamais plus heureux sujets n'ont habité mon empire.

Un jour que sur le soir d'un des plus beaux jours de l'été, tous les aimables enfans jouoient & s'amusoient dans les différens lieux de ce séjour enchanté ; il parut tout-à-coup dans les airs un char traîné par six griffons couleur de feu ; le char étoit de la même couleur, relevée par des ornemens noirs ; il portoit la fée Arganto coëffée en brune, avec un ou deux pieds de rouge, sa parure étoit assortissante à son char. Ses griffons abattirent leur

vol au perron du château, où Bonnebonne & sa niece se trouvèrent pour faire les honneurs de la fée, & lui donner la main pour descendre. Après les premiers complimens, Arganto témoigna à Bonnebonne, que ne pouvant comprendre les plaisirs de la retraite, & dégoûtée par quelques mécontentemens de la cour, elle avoit voulu juger par elle-même des agrémens d'une semblable vie, & que pour en être parfaitement éclaircie, elle venoit dans la résolution de passer quelques jours avec elle. Bonnebonne lui répondit avec douceur, qu'elle la satisferoit volontiers, & qu'elle n'auroit rien de caché pour elle. Les beautés de la nature, ajouta-t-elle, sont des tableaux dont je suis occupée, ses fruits sont mes trésors; ses secrets, l'objet de mes recherches, & ma dissipation n'est attachée qu'au bonheur des autres; l'enfance est l'état de l'humanité qui peut être rendu le plus heureux; vous ne me trouverez donc environnée que des plus jolis enfans que la nature ait produits : En disant cela, elles s'avancèrent dans l'île, en trouvant à chaque pas des troupes de petits enfans de tout sexe & de tout âge, dont les traits naturels inspiroient une véritable gaieté; les uns dansoient, les autres jouoient à colin-maillard; ceux-là s'amusoient à la madame; enfin, ils passoient subitement d'une fantaisie à l'autre; leurs caractères se développoient, & l'on pouvoit aisément imaginer celui qu'ils devoient avoir dans

un âge plus avancé. Arganto trouva que ce délassement de Bonnebonne étoit assez médiocre, elle en jugea en personne du monde, c'est-à-dire, avec mépris : elle dit à sa compagne qu'elle ne concevoit ces sortes de plaisirs qu'autant que l'on employoit son esprit à les faire valoir ; ce fut en-vain que Bonnebonne en voulut faire l'éloge, elle ne la persuada point ; enfin, en continuant leur promenade, elles apperçurent Bleuette & Coquelicot qui s'entretenoient, qui ne voyoient qu'eux seuls dans la nature, qui n'attendoient leurs plaisirs, leurs desirs, leurs occupations & leur volonté, que d'eux seuls. Bonnebonne les appella, ils accoururent à elle avec cette confiance & cette amitié que les bontés & la reconnoissance savent inspiter. Arganto fut frappée de l'agrément de leur figure, elle le leur témoigna, ils en rougirent & remercièrent la fée l'un pour l'autre ; Je conçois, dit-elle à Bonnebonne, que la nature ne peut pas présenter un plus agréable tableau que celui de ces aimables enfans ; mais, continua-t-elle, ont-ils autant d'esprit que leur physionomie en promet ? Ils en ont assurément, répondit Bonnebonne, il ne vous plaira peut-être pas, car il n'est que naturel ; de plus, ils s'aiment trop pour en montrer, sur-tout à quelqu'un qu'ils ne connoissent point ; les fées leur firent mille caresses, & les laissèrent ensemble.

Bonnebonne convint avec Arganto qu'elle ne se

contraindroit point pendant leur séjour, & qu'elle pourroit se livrer à ses études ordinaires; mais comme cette dernière ne pouvoit se taire de l'impression que Bleuette & Coquelicot avoient faite sur elle, elle voulut qu'ils lui tinssent compagnie.

Arganto étoit née méchante, & la méchanceté ne souffre qu'avec impatience le bonheur des autres, & n'est occupée que du soin de le détruire, sans autre motif que celui de nuire. Sur ces funestes principes, elle employa le tems de son séjour à leur dépeindre la froideur & l'insipidité du lieu qu'ils habitoient, eux que la nature avoit formés pour les délices & l'ornement des cours les plus brillantes: pour-lors elle leur faisoit une description avantageuse du séjour des rois. Vous êtes enchantés, leur disoit-elle sans cesse, de la vie que vous menez, mais en connoissez-vous quelqu'autre? Le brillant du monde, les fêtes qui sont données à la seule beauté, les préférences qui lui sont à tous les momens accordées, sont les véritables triomphes d'une jolie personne; c'est ainsi qu'elle parloit à Bleuette. Et vous, s'adressant à Coquelicot, avec de l'esprit comme vous en avez, que ne ferez-vous point dans une cour? Vous devez certainement avoir de la valeur; de quoi votre mérite ne sera-t-il pas capable? Ces discours pervers firent peu-à-peu l'impression qu'Arganto desiroit sur l'esprit de ces aimables enfans.

Ils se cherchoient à leur ordinaire, mais ils se

ſurprenoient, occupés d'autre choſe que d'eux-mêmes; ils commencèrent par s'en faire quelques reproches, enſuite ils ſe firent des aveux réciproques; car ils ne pouvoient preſque plus ſe parler d'autre choſe que des idées de la fée; l'amour & l'eſpérance de ne ſe point quitter, étoient encore, il eſt vrai, le fondement de leurs projets, mais enfin, la curioſité, la nouveauté de tout ce que leur avoit dit Arganto, & plus que toutes ces choſes, l'amour-propre; le poiſon de la vie, ſéduiſit à la fin leur innocence; ils s'abandonnèrent à la méchante fée, qui, pour les faire tomber plus aiſément dans le piege qu'elle leur tendoit, n'oublia pas de détruire le reſpect, l'amitié & la reconnoiſſance qu'ils avoient pour Bonnebonne, en leur diſant: C'eſt une fée de province dont les goûts ſont peu élevés; ſon caractère ne convenant pas à la cour, elle eſt trop heureuſe de pouvoir vous garder auprès d'elle; elle ſacrifie votre fortune à l'agrément & à l'utilité dont vous lui êtes. Ce fut par de ſemblables diſcours qu'elle préparoit l'ingratitude de ces enfans; elle leur promit encore de ne les point abandonner, & les aſſura qu'étant fée plus puiſſante que Bonnebonne, ils ne devoient s'inquiéter de rien; elle fit plus, elle prévint dans leur eſprit tous les diſcours que cette ſage fée pourroit leur tenir quand elle ſeroit inſtruite de la réſolution qu'ils prenoient; enfin, ils lui promirent de la ſuivre après qu'elle leur eut encore

de nouveau donné sa parole de ne les point séparer.

Quand Arganto fut bien assurée du parti qu'ils avoient pris, elle dit à Bonnebonne qu'il étoit tems qu'elle cessât de l'incommoder dans sa retraite, elle la pria en même-tems de trouver bon qu'elle emmenât avec elle Bleuette & Coquelicot; la bonne fée, qui ne s'étoit nullement apperçue, & qui n'avoit aucun soupçon des desseins d'Arganto, parce qu'elle leur avoit elle-même ordonné de faire leur cour & d'obéir à la fée pendant qu'elle étoit retirée dans son cabinet, & sur-tout parce que le bon cœur ne prévoit point l'ingratitude; Bonnebonne, dis-je, consentit à la demande qu'elle lui fit, au cas cependant que la proposition leur conviendroit, bien persuadée qu'ils ne voudroient jamais la quitter. On les fit avertir sur le champ. Quel fut l'étonnement de Bonnebonne quand ils acceptèrent la proposition de suivre la fée, & de l'abandonner! Elle leur tint inutilement tous les propos les plus remplis d'amitié & de bon conseil; ils étoient prévenus: Bonnebonne leur dit alors avec douceur: C'est la persuasion qui fait le bonheur; vous cesseriez d'être heureux dans ce séjour, puisque vous imaginez une plus grande félicité dans un autre pays; partez, que rien ne vous retienne, leur dit-elle les larmes aux yeux, puissiez-vous être contens. Bleuette & Coquelicot se trouvèrent émus par ces tendres discours, au point de tomber aux genoux de cette adorable fée, &

de la conjurer de vouloir bien oublier qu'ils euſſent eu ſeulement l'idée de ſe ſéparer d'elle; le ſaiſiſſement qu'ils éprouvèrent en ce moment, les fit tomber l'un & l'autre en foibleſſe; ainſi, les méchancetés d'Arganto devenoient inutiles par ce retour de leur cœur; elle-même fut touchée d'un ſpectacle auſſi tendre, & ſe vit preſqu'au moment de ſe repentir du chagrin qu'elle cauſoit à trois perſonnes, qui n'étoient à plaindre que pour avoir eu trop de confiance en elle; ne ſachant quel parti prendre, elle ſe préparoit à partir toute ſeule, quand Bonnebonne lui dit: Je pourrois me plaindre de la façon dont vous avez abuſé de l'accueil que je vous ai fait; mais le plus grand fruit de l'étude & de la ſolitude, eſt celui de pardonner. Je ne ſuis donc nullement touchée pour moi, je le ſuis du malheur de ces jeunes enfans; je les aimois pour eux. Je ne veux plus les emmener, lui répondit Arganto, vous voyez qu'ils m'ont refuſée, & vous ne pouvez douter de l'attachement qu'ils ont pour vous. Non, lui répliqua Bonnebonne, je me trouve forcée à vous prier d'emmener ce que j'aimois le mieux dans ma retraite; vous les avez pervertis, leur cœur n'eſt plus tel qu'il étoit, ils ne demeureroient plus avec moi que par complaiſance. Quand ils auroient aſſez d'art pour me la déguiſer, pourrois-je ignorer leurs penſées? Emmenez-les donc, je vous en conjure, & ménagez-les au moins dans les malheurs

auxquels vous avez voulu les livrer. Puiſque vous le voulez abſolument, reprit Arganto, je vais vous ſatisfaire ; pour-lors on les porta l'un & l'autre dans ſon char, tout évanouis qu'ils étoient. Les griffons d'Arganto volèrent avec rapidité, & arrivèrent promptement dans le royaume des erreurs.

Le roi qui le gouvernoit alors ſe croyoit le plus grand de tous les princes. La flatterie lui avoit perſuadé qu'il étoit du ſang des dieux. En conſéquence de cette idée, il ſe faiſoit adorer par ſes ſujets. Son trône d'or & de pierreries, ſur lequel il ne paroiſſoit qu'une fois par mois, étoit environné de tigres, de lions & d'éléphans enchaînés du même métal, & couverts des broderies les plus ſuperbes.

Sans entrer dans un plus grand détail de l'étiquette de cette cour, le roi pratiquoit à chaque inſtant tout ce que l'orgueil du diadême peut inſpirer. Arganto étoit ſa bonne amie, elle partageoit ſes plaiſirs, & ce fut dans le ſuperbe palais qu'elle avoit à ſa cour, qu'elle conduiſit Bleuette & Coquelicot.

Dans l'inſtant qu'ils revinrent à la vie, ils eurent le plaiſir de ſe revoir. La richeſſe du lieu dans lequel ils ſe trouvèrent, les étonna. Leur incertitude ne fut pas longue ; Arganto vint pour les en tirer. Ils lui demandèrent en l'abordant des nouvelles de Bonnébonne. La fée leur apprit qu'elle avoit conſenti à leur fortune, & qu'elle l'avoit conjurée elle-même de les emmener. Bleuette & Coquelicot ſe

trouvèrent soulagés par ce récit, car ils avoient craint de lui déplaire. Arganto leur dit ensuite : Pour vous, belle Bleuette, voici l'appartement que je vous destine, votre maison sera faite ce soir, en attendant, voici vos femmes que je vous présente. A ces mots, il en parut une douzaine, toutes bien faites, & chargées des choses frivoles devenues si nécessaires au luxe & à la parure. Elles furent suivies par un pareil nombre de valets-de-chambre qui portoient des coffres & des cassettes, & qui dressèrent en un moment la plus superbe toilette. Les habits de la saison parurent ensuite avec une si grande profusion, qu'ils occupoient les chaises, les lits & les canapés de ce grand appartement. Quand tout fut arrangé au gré de la fée, elle dit à Bleuette : Ceci vous appartient, vous n'avez point d'autre étude à faire que celle d'apprendre à vous en servir. Ensuite elle lui montra une corbeille remplie de bijoux, & un carré tout rempli de pierreries, aussi parfaites en elle-mêmes qu'agréablement montées. Elle lui dit : Belle Bleuette, ce petit écrin vous amusera. Passons à-présent dans l'appartement que je destine à Coquelicot. Bleuette suivit la fée sans être en état de pouvoir répondre ; sa surprise & son étonnement lui paroissoient un beau songe. Ils passèrent tous les trois dans un autre appartement. Il étoit simple, mais propre. Quatre valets-de-chambre, qui se trouvèrent dans la seconde piece, vinrent lui présenter

des habits auſſi galans que ſuperbes, afin qu'il choisît celui dont il vouloit être paré ce jour-là. L'on ouvrit enſuite la porte d'un fort grand cabinet, dans lequel l'on vit toutes ſortes d'inſtrumens de muſique. Ce même cabinet étoit orné d'une bibliotheque remplie de livres d'hiſtoires, & ſur-tout de romans & de contes de fées. Voilà, lui dit Arganto, de quoi vous délaſſer quand vous aurez envie de donner quelque relâche à vos plaiſirs ou de vous repoſer de vos exercices. Enſuite elle ordonna à celui qu'elle avoit choiſi pour être ſon écuyer de paroître. Vous pouvez, dit-elle à Coquelicot, prendre ſes conſeils; c'eſt un homme sûr & de fort bonne compagnie : faites voir, continua-t-elle, à monſieur les choſes dont vous êtes chargé. Il parut alors des gens de livrée qui portoient les armes les plus magnifiques & les plus parfaites pour la guerre & pour la chaſſe. Ce n'eſt pas tout encore; mettons, dit Arganto, la tête à la fenêtre. Ils lui obéirent, & ils apperçurent cinquante chevaux de main, tenus par vingt-cinq palefreniers ſuperbement vêtus & très-bien montés. Voilà, dit-elle, vos chevaux de chaſſe & de manege. Enſuite elle ordonna aux carroſſes de paroître; berlines, berlingots, vis-à-vis, caleches de toutes les eſpeces, défiloient ſous les fenêtres, attelés des plus jolis chevaux du monde, & les mieux nattés. Coquelicot éprouvant la même ſatisfaction que Bleuette, obſervoit auſſi le même ſilence. Ap-

prenez l'un & l'autre à faire uſage de ce que je viens de vous donner, leur dit Arganto, vous êtes charmans l'un & l'autre; mais, croyez-moi, la parure eſt néceſſaire à la beauté. Pour-lors, elle les laiſſa chacun dans leur appartement, queſtionnant leurs nouveaux domeſtiques ſur l'utilité de tout ce dont ils étoient environnés, car ils n'oſoient encore donner des ordres. Ils s'habillèrent enfin, & Coquelicot ayant paſſé chez Bleuette, ils furent étonnés de l'effet agréable de la parure, & ſe récriant cent fois ſur le bon goût d'Arganto, ils ſe perſuadèrent d'autant plus aiſément tout ce qu'elle leur avoit dit de Bonnebonne, dont la ſimplicité commençoit à les faire rougir.

Toute la cour inſtruite de l'arrivée de Bleuette & de Coquelicot, ſoit par curioſité, ſoit par envie de plaire à la fée, vint chez elle avec empreſſement. Le roi lui-même lui fit cet honneur. Les éloges des hommes pour Bleuette, & ceux des femmes pour Coquelicot, les ſatisfirent également. Ils trouvèrent que le langage dont on ſe ſervoit dans ce pays avoit un tour agréable qui leur étoit inconnu; ils en furent frappés, & ne ſongèrent plus qu'à l'imiter. Bleuette, dès le premier jour, s'apperçut que Coquelicot n'étoit pas fait pour ſes habits, & qu'il avoit un air emprunté que n'avoient point les autres jeunes-gens dont elle étoit environnée; enfin l'un & l'autre ſe trouvèrent occupés de mille idées nouvelles. Ils ſe voyoient tous

les jours, il eſt vrai, mais ils ſe cherchoient moins; & les tendres converſations, où la naïveté, l'ingénuité, la candeur & la vérité avoient autrefois tant de part, n'étoient plus en uſage parmi eux; ils cherchoient ſeulement à placer les mots & les tours de phraſe qui les avoient frappés dans ce nouveau ſéjour.

La parure, la magnificence & l'éclat avec lequel ils éblouirent toute la cour, engagèrent tout le monde à leur donner les titres de prince & de princeſſe. Ils ſavoient bien qu'ils ne les méritoient pas, par la baſſeſſe de leur naiſſance; mais l'erreur des autres ſatisfaiſant leur vanité, ils convinrent entre eux de tenir le cas ſecret, & chacun eſpéra, dans ſon particulier, que la beauté & le mérite les conduiroient en effet à parvenir à cet état.

Coquelicot étoit parfaitement joli, & ſa taille étoit charmante. Il fit ſes exercices avec un merveilleux ſuccès; preſque toutes les dames ſe l'arrachoient. Bleuette n'étoit en aucune façon jalouſe de ſes conquêtes; & quoique dans ces ſortes de ſituations l'on ne ſoit pas toujours équitable, elle avoit du moins la juſtice de ne lui pas faire le moindre reproche; elle en auroit elle-même cependant mérité, car la cour & les grands airs leur avoient également dérangé le cœur & l'eſprit. Bleuette, de ſon côté, ne cherchant qu'à plaire & qu'à l'emporter ſur toutes les autres beautés de la cour, ſuivit le penchant

flatteur de la coquetterie. L'on peut juger si, pensant comme je viens de le dire, elle fut long-tems à faire usage de tous les présens de la fée. Bientôt elle inventa des modes que toutes les autres, belles ou laides, étoient, malgré elles, obligées de suivre. Pendant quelque tems, cette coquetterie satisfaisant sa vanité, ne présentoit à ses yeux que des rivales jalouses, que des hommes enivrés & séduits, flattés ou désespérés par des regards & des discours trompeurs & pervers; mais Bleuette étoit belle, elle avoit tant d'esprit & de graces, qu'en faisant leur malheur, elle étoit l'objet de tous les éloges, & celui de tous les empressemens des gens les mieux faits de la cour; elle s'étoit même si bien gouvernée, qu'il étoit impossible de faire le moindre reproche à sa vertu.

Coquelicot, de son côté, volage adorateur de mille objets divers, flatta sa vanité, sans jamais satisfaire son cœur.

Telle étoit la véritable & malheureuse situation qu'éprouvoient les deux personnes autrefois les plus tendres & les plus aimables, lorsque cette vanité, l'écueil de bien des fortunes, fut elle-même vivement offensée.

L'on peut se souvenir qu'éblouis l'un & l'autre de l'éclat dont ils étoient environnés, ils avoient reçu avec plaisir les titres de princes: rien n'est ignoré dans le monde, & cette vanité devroit seule inspirer du dégoût pour le mensonge, si la vertu n'étoit pas

suffisante. Un enfant, élevé comme ils l'avoient été dans l'île du Bonheur, s'en étant écarté comme tant d'autres avoient fait, en parcourant divers pays, fut attiré à la cour qu'habitoient Bleuette & Coquelicot. Il fut étonné de trouver les grands titres de princes ajoutés à leur véritable nom. Il courut cependant au palais de la fée pour les aller embrasser; mais loin de le bien recevoir, ils ne daignèrent seulement pas le reconnoître. Il en fit ses plaintes à qui voulut les entendre, & toute la cour fut promptement instruite que les princes Bleuette & Coquelicot étoient fils de deux honnêtes gens à la vérité, mais qui étoient de pauvres bergers. La cour est un pays où l'on ne pardonne rien, & où les ridicules sont recherchés avec un soin extrême; ainsi, l'on profita de ceux-ci. Les chansons & les épigrammes coururent en un moment, il ne leur fut pas possible même d'en ignorer; car, selon la louable coutume des auteurs de ces sortes d'ouvrages, la première copie est adressée à la personne intéressée. Coquelicot fut plaisanté par quelques-uns des agréables de la cour; mais il en tira une prompte satisfaction, & le combat dans lequel il tua son adversaire, lui fit honneur dans un pays ou la vérité est si rare, mais dans lequel on ne pardonne cependant point au mensonge. L'on rendit justice à sa valeur, mais on ne lui fit plus le même accueil; car enfin, quoique les richesses fassent tout obtenir, le ridicule d'une

baſſe naiſſance qui s'eſt montrée avec vanité, s'oublie rarement à la cour. Pour Bleuette, que ſon orgueil bleſſé rendoit plus fière encore, & qui comptoit réparer par ſa beauté & par ſes agrémens les bruits déſagréables qui ſe répandoient de ſa bergerie paſſée, Bleuette, dis-je, eut en ſurplus la douleur de voir ſacrifier quelques lettres qu'elle avoit eu l'imprudence d'écrire. Ses attraits humiliés, & ſa réputation commiſe (quoiqu'injuſtement) lui causèrent un véritable chagrin, & l'engagèrent à faire des réflexions. Se rappellant alors le ſouvenir de ſon bonheur paſſé, les diſcours de Bonnebonne ſe préſentèrent à ſon eſprit.

Bleuette étant donc agitée de toutes ces idées qui la conduiſoient à ſes premiers ſentimens pour Coquelicot, ne vit plus qu'avec regret tout ce qu'elle avoit fait depuis qu'elle étoit à la cour. Elle en fut honteuſe; mais il ne lui fut pas poſſible de ſe déterminer à lui parler à cœur ouvert. Il prendra, diſoit-elle, pour coquetterie ou dépit, le retour le plus ſincère, & je ne pourrai m'en plaindre. Il croira que ma naiſſance connue, & devenue publique dans ce pays, a dérangé mes projets de fortune, & qu'elle me ramene à lui par honte & par néceſſité. Non, continua-t-elle, je ne le rendrai pas le témoin de toute la foibleſſe de mon cœur, & de toutes les peines que me font éprouver les fauſſes bontés d'Arganto.

De ſemblables idées agitoient Coquelicot de ſon côté. Il croyoit que tous ceux qui le traitoient en prince, comme ils avoient fait auparavant, le faiſoient par dériſion & pour ſe moquer de lui. Il ne doutoit pas que ceux ſur qui le bruit s'étoit répandu, ayant changé de conduite à ſon égard, ne lui donnaſſent des démentis continuels : cette ſituation, toute affligeante qu'elle puiſſe être, n'étoit pas le ſeul des maux dont il étoit accablé. Le ſouvenir de Bleuette, tendre, fidelle, ſimple & naïve, les idées du ſéjour de Bonnebonne, & celles des graces & de la douceur de ſon commerce, répandirent dans ſon ame un ſi grand dégoût ſur tout ce qu'on appelle dans le monde des plaiſirs, & qu'il avoit pris lui-même pour la félicité, qu'il prit le parti de fuir la cour. Ils n'avoient qu'à ſe parler l'un & l'autre, ils ſe ſeroient perſuadés & conſolés ; mais jeunes encore, ils ſe déterminèrent à la choſe du monde que l'on doit le plus éviter en amour comme en amitié, c'eſt le ſilence. Car enfin, il augmente, il empoiſonne le tort que l'on a, auſſi-bien que celui que l'on donne aux autres : ainſi donc, n'oſant ſe regarder, (tant la honte de leurs procédés avoit fait d'impreſſion ſur leurs cœurs) ils prirent ſéparément, & ſans ſe rien communiquer, le parti de la retraite. La ſolitude leur paroiſſant la ſituation la plus capable de les conſoler, ils partirent le même matin, comme ils auroient pu faire s'ils avoient agi de

de concert. Ils choisirent l'habit le plus simple, non sans regretter celui qu'ils avoient apporté à la cour. Il les auroit rapprochés de leur première innocence, en leur rappellant toutes les idées de leur félicité passée. Ils n'emportèrent que leurs portraits qu'Arganto avoit fait peindre en miniature, tels qu'ils étoient au sortir de l'île du Bonheur.

Ils prirent des chemins fort opposés; mais à mesure qu'ils s'éloignoient de la cour, la nature parloit à leur cœur. Le chant des oiseaux, la sérénité de l'air, la vue de la campagne, cette douce liberté qu'elle inspire; tout leur rappelloit leur bonheur passé, tout les attendrissoit & les ramenoit l'un à l'autre. Mais comment nous retrouverons-nous, se disoient-ils sans cesse à eux-mêmes? Je l'aurois convaincu, il m'auroit pardonné; retournons à la cour. Mais comment y pourrois-je reparoître? (car chacun d'eux croyoit que l'autre n'en avoit point abandonné le séjour.) Dans un état aussi triste que celui qu'ils éprouvoient, le souvenir de Bonnebonne se présenta à leur esprit: c'est l'amitié que l'on implore dans les adversités. Ils résolurent donc de recourir à ses bontés. Quand ils n'auroient pas connu par eux-mêmes les délices de l'île du Bonheur; quand ils n'auroient pas été flattés de revoir les lieux témoins de leur bonheur passé, il est si naturel de rechercher une semblable habitation, que l'on se met souvent en marche sur la parole des autres;

ils partirent donc. Il leur fut bien aisé d'en retrouver le chemin, eux qui l'avoient si dignement habité. Leur dessein étoit de s'adresser à une des colonnes dont j'ai parlé, & qui portoient les demandes que l'on vouloit faire à la fée. Quelle fut leur surprise, ou plutôt quel fut leur ravissement de se retrouver, de se voir dans un lieu, dans un habillement qui leur disoit tout! Après les premiers transports où les yeux suffisent à-peine à l'ame pour se satisfaire, la première parole qu'ils prononcèrent, fut : Pardonnez-moi, je ne puis vivre sans vous. Une chose qui se trouve à-la-fois demandée & desirée, est ordinairement bientôt accordée; il ne leur fut pas nécessaire d'implorer plus long-tems le secours de la fée. L'union de leurs desirs les avoit déja transportés dans les plus beaux endroits de l'île. Ils voulurent se justifier & demander pardon à Bonnebonne, mais elle les en empêcha. Je sais tout ce qui vous est arrivé, leur dit-elle, j'ai partagé vos peines, quoiqu'elles fussent méritées; jouissez du bonheur de mon empire, vous êtes à-présent plus en état d'en connoître les délices.

Ils vécurent heureux puisqu'ils ne cessèrent point de s'aimer, & qu'ils moururent au même instant. Bonnebonne donna leurs noms à des fleurs champêtres, dans le dessein de rendre leurs noms immortels.

MIGNONNETTE.

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui régnoient bonnement & simplement sur des sujets aussi bonnes gens qu'eux, de façon qu'ils étoient également heureux; mais comme il n'y a point d'état dans le monde qui n'ait ses peines, le bonheur du roi & de la reine étoit troublé par l'humeur d'une fée qui les protégeoit depuis leur enfance. Madame Grognon, c'est ainsi qu'elle se nommoit, marmottoit toujours quelque chose entre ses dents, & répétoit cent fois la même chose, trouvant à redire à tout ce que l'on faisoit, ou pour mieux dire, à tout ce qui s'étoit jamais fait. Il est vrai qu'elle n'avoit que ce seul petit défaut, & que du reste elle étoit la meilleure femme du monde; car, à dire les choses comme elles étoient, elle obligeoit souvent. Le roi & la reine la prioient très-souvent de leur accorder des enfans, & madame Grognon leur répondoit toujours : Vraiment oui, des enfans; & pourquoi faire? pour les entendre crier, pour vous faire enrager &

moi aussi ? A quoi cela sert-il, des enfans ? on ne sait qu'en faire. Les filles sont difficiles à garder aussi-bien qu'à marier, & les garçons deviennent des libertins. Ce discours, & mille autres semblables, étoient les seules réponses qu'elle faisoit aux instantes prières de leurs majestés. Le ton d'humeur avec lequel elles étoient faites, & la façon de parler du nez, les rendoit insupportables. Cependant le roi & la reine les écoutoient avec une patience admirable. Enfin, soit par un effet du hasard, soit par la permission de la fée, car elle avoit quelquefois de bons momens, la reine devint grosse; & comme de raison, on fit part à madame Grognon d'un événement aussi heureux pour le roi & pour l'état. Elle arriva donc aussi-tôt, non pour en faire son compliment, ni pour prendre part à la joie de toute la cour, mais pour demander à la reine pourquoi elle étoit grosse, & lui reprocher en même-tems de ne l'avoir pas été plutôt; elle dit enfin ce jour-là tant de choses désagréables à la reine, que cette pauvre princesse ne put retenir ses larmes; elles coulèrent en si grande abondance, que le roi qui l'aimoit beaucoup, & dont la tendresse étoit augmentée par la situation où elle se trouvoit, ne put s'empêcher de se mettre en colère, & de lui répondre des choses un peu fortes, & malheureusement il lui reprocha son humeur. Dieu sait combien madame Grognon tira parti de cette conversation, & combien, voyant que l'on avoit

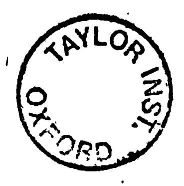
tort avec elle, car effectivement le roi en avoit un peu trop dit, elle en profita pour rappeller tous les torts qu'elle prétendoit avoir reçus en sa vie. Elle témoigna par une grande abondance de paroles la joie d'avoir raison pour la première fois, & jura par sa baguette & son clavier, de se venger du peu de déférence que l'on avoit pour elle.... Le roi lui répondit encore, tant il étoit aveuglé par sa colère, qu'il ne craignoit rien, & que les rois étoient indépendans. Oui, vous êtes roi, dit madame Grognon, mais vraiment vous êtes un beau grand roi, bien docile, & vous avez bien profité de l'éducation que je vous ai donnée : vous êtes roi, continua-t-elle, nous savons bien graces à qui vous l'êtes devenu; mais vous allez être père, puisque vous en avez tant d'envie : vous le serez, j'en jure, plus que vous ne le voudrez. Je suis bien aise de voir de quelle façon vous me répondrez, & nous verrons comment vous vous en trouverez. Ensuite elle le quitta brusquement pour aller gronder tous ceux qu'elle rencontra. La reine fut alarmée de cette aventure & des menaces de la fée; elle fit sentir au roi, quand sa colère fut passée, les suites fâcheuses qu'elle pouvoit avoir; mais ne sachant quel remede y apporter, ils demeurèrent l'un & l'autre dans une grande inquiétude. Ceux qui ont des humeurs, ne sont pas toujours dans les mêmes accès; souvent même ils se repentent d'en avoir fait souffrir les autres. Soit

que madame Grognon fût dans ce cas, ou qu'elle fût plus à son aise dans cette cour pour y gronder, elle y reparut, sans parler de ce qui s'étoit passé, mais de plus mauvaise humeur que jamais, non-seulement parce qu'elle avoit eu tort, mais parce que le roi & la reine furent plus soumis qu'ils ne l'avoient encore été. Cependant, la reine étant devenue grosse à l'excès, mit au monde sept beaux enfans; & quand elle dit à la fée avec une douleur extrême; Madame, voilà bien des enfans, madame Grognon lui répondit : Dame aussi, vous en avez voulu des enfans, en voilà : à vous entendre, je croyois que vous n'en auriez jamais assez; c'est votre affaire, accommodez-vous; mais vous n'y êtes pas encore, je vous en avertis, & vous verrez bien autre chose. Si vous aviez été soumise à ma prudence, & si vous m'aviez laissé faire, vous auriez eu des enfans comme tout le monde; mais vous en avez voulu, oh! vous en aurez, sur ma parole. Mais, madame, lui répondit la reine : J'en ai déja, ce me semble, un nombre suffisant. Bon, bon! c'est une bagatelle que sept, lui dit madame Grognon. En effet, la reine s'étant absolument rétablie, devint grosse en très-peu de tems, & accoucha, comme la première fois, de sept princes ou princesses qu'il fallut recevoir sans se plaindre, dans la crainte d'en avoir encore davantage. Madame Grognon, après l'avoir grondée de ce nombre prodigieux d'enfans,

tout autant que si la chose eût dépendu d'elle, lui promit, touchée par ses larmes & par sa docilité, qu'elle n'en auroit plus. Mais quatorze princes du sang sont très-embarrassans dans un état, & quelque riche que l'on soit, un si grand nombre d'enfans coûtent à nourrir, à élever, & puis après à établir. Madame Grognon oublia, comme tous ceux qui ont de l'humeur, qu'elle s'étoit mise elle-même dans l'embarras d'une si nombreuse famille; & jusqu'à ce que les petits-enfans fussent en âge d'être grands, elle ne fut point fâchée d'avoir à reprendre toutes les mies & les nourrices qu'il fallut avoir en grand nombre pour les élever. C'étoit un train quand elle étoit dans la chambre des enfans, si grand que l'on ne savoit où se fourrer. La simplicité des cours d'autrefois étoit extrême, & les enfans des rois jouoient tous les jours avec ceux des particuliers, ce qui n'étoit pas étonnant, puisqu'ils alloient ensemble à la même école; la politique trouvoit alors des raisons pour autoriser cet usage, qu'elle ne trouve plus aujourd'hui. Il y avoit tout auprès du palais un bon charbonnier qui vivoit tranquillement dans sa petite maison, du charbon qu'il vendoit; tous ses voisins le considéroient, parce qu'il étoit le plus honnête homme du monde; le roi lui-même avoit une grande confiance en sa capacité, & le consultoit sur les affaires de l'état; on le nommoit le charbonnier tout court, & l'on ne vouloit point, à plus de deux lieues à

la ronde, avoir d'autre charbon que le ſien. Il en portoit dans toutes les maiſons des plus grands ſeigneurs & des fées, & par-tout on le recevoit à merveille; ſi bien même que les petits-enfans n'en avoient aucune peur, & que l'on ne leur diſoit point de lui : Soyez ſages, voilà le charbonnier qui va vous emporter. Quand il avoit travaillé tout le jour, il revenoit dans ſa petite maiſon goûter le repos & le liberté, car il étoit le maître chez lui. Il étoit veuf depuis long-tems, & ſa femme, avec laquelle il avoit vécu, ne lui avoit laiſſé qu'une petite fille nommée Mignonnette, qu'il aimoit à la folie; la régularité de ſes traits perçoit à travers la vapeur du charbon dont la maiſon de ſon père étoit remplie; & malgré les mauvais habits dont elle étoit vêtue, on étoit frappé de toutes les graces dont la nature l'avoit comblée. Le petit Pinçon, le dernier des enfans du roi, étoit auſſi vif que joli, & par ſon inſtinct naturel, il cherchoit toujours Mignonnette, la préférant à tous les autres petits enfans pour jouer avec elle, ſi bien même qu'on ne voyoit preſque jamais l'un ſans l'autre. Le charbonnier cependant ſentoit qu'il avançoit en âge, & il étoit inquiet ſur le ſort de Mignonnette quand il ne ſeroit plus. La bonté que le roi avoit pour lui ne lui paroiſſoit pas une reſſource pour elle. Bon! diſoit-il tout haut en rêvant à cette affaire, il eſt accablé de famille, ce roi-là; il a tant de choſes à demander

à madame Grognon, pour lui-même, qu'il n'oseroit jamais lui dire un mot pour ma fille; & quand il me prometteroit de le faire, je ne m'y fierois pas, continuoit-il; & il finissoit toujours ses réflexions par trouver le roi plus malheureux que lui. Mais enfin, après y avoir bien pensé, il ne savoit quel parti prendre, & rien ne soulageoit son inquiétude. Il alloit donc dans toutes les maisons du voisinage; mais il étoit encore mieux reçu dans celle d'une fée bienfaisante, qui se nommoit la bonne Prâline, & c'est elle en effet qui a donné son nom aux dragées que nous connoissons, parce qu'elle les avoit inventées. Cette bonne fée apperçut un jour le charbonnier dans la cour de son château, elle lui fit plusieurs questions auxquelles il répondit d'une façon qui la contenta; l'inquiétude qu'il lui témoigna sur le sort de Mignonnette, l'attendrit au point qu'elle résolut d'en prendre soin. Elle lui ordonna donc de la lui amener le dimanche suivant; le bon-homme, tout-à-la-fois charmé de l'établissement de sa fille, & fâché de s'en séparer, exécuta l'ordre qu'il en avoit reçu: il lui fit mettre du linge blanc & porter ses sabots neufs qu'il lui avoit achetés la veille, avec de beaux dessins dessus. Mignonnette sautoit autour de lui, couroit devant, revenoit lui prendre la main, en disant toujours: Nous allons au château: c'étoit en effet tout ce que le charbonnier lui avoit dit de leur voyage. Prâline les reçut à merveille, &



malgré les beautés du château, & tout le ſucre & les dragées qu'on lui donna, Mignonnette ne vouloit point quitter ſon cher papa ; & quand elle ne le vit plus, elle pleura pour la première fois de ſa vie. Ce bon ſentiment toucha la fée, qui ne l'en aima que davantage. Tous ceux qui furent témoins de cette ſéparation, diſoient : Ma petite fille n'en feroit pas tant pour moi ; mais enfin, petit-à-petit, Mignonnette ceſſa de pleurer, & la fée qui en faiſoit tout ce qu'elle vouloit, ſans être à la peine ni de la gronder, ni de lui dire deux fois la même choſe, la rendit en très-peu de tems la plus jolie enfant du monde, & qui couroit toujours les bras ouverts pour embraſſer ſon papa, & cela du plus loin qu'elle le voyoit, au riſque même de gâter & de noircir les beaux habits que la fée lui donnoit ſans ceſſe. Après avoir fait des careſſes à ſon papa, elle lui demandoit toujours des nouvelles de Pinçon, & lui donnoit ſes plus beaux jouets & ſes meilleures dragées pour lui porter. Le charbonnier s'acquittoit de ſa commiſſion, & le petit prince de ſon côté, demandoit toujours des nouvelles de Mignonnette, & diſoit qu'il voudroit bien la revoir. Mignonnette, toujours plus aimée de la fée, parvint à l'âge de douze ans, & ce fut dans ce tems que Prâline fit un jour monter le charbonnier dans ſon cabinet ; elle étoit ſi bonne qu'elle ne voulut jamais l'entretenir debout ; & ce ne fut pas ſans peine qu'elle le fit aſſeoir ; il eſt vrai

qu'il étoit aſſez ſingulier de voir le charbonnier, dans un fauteuil de ſatin blanc brodé, qui ne ſavoit quelle contenance tenir. Quand il fut aſſis, la fée lui dit : Bon-homme, j'aime votre fille; madame, c'eſt votre grace, lui répondit le charbonnier; mais vous avez bien raiſon, elle eſt ſi gentille! & je veux, reprit la bonne Prâline, vous conſulter ſur ce que j'en ferai; vous ſavez, ou vous ne ſavez pas, continua-t-elle, que je ſerai bientôt obligée d'aller habiter un autre pays : eh bien, madame, dit le charbonnier, vous l'emmenerez avec vous, ſi vous avez tant de bonté; c'eſt ce que je ne puis faire, répliqua la fée, mais je la puis bien établir, voyez ce que vous deſirez pour elle. Eh bien, madame, lui répondit le charbonnier, faites-la reine d'un auſſi petit royaume qu'il vous plaira. La fée, ſurpriſe de cette propoſition, lui repréſenta que plus on étoit élevé, plus on avoit de peine : le charbonnier l'aſſura toujours qu'il avoit entendu dire qu'il y avoit des peines par-tout, & que celles de la royauté avoient au moins plus de conſolation; ce n'eſt pas, ajouta-t-il, que je vous prie de me faire roi, moi; non, je veux demeurer charbonnier, c'eſt un métier que je fais, & je ne ſais peut-être pas l'autre; mais Mignonnette eſt jeune, il ne lui ſera pas difficile d'apprendre celui que je vous propoſe; je ſais bien à-peu-près comme il ſe fait, car je le vois faire tous les jours. Nous verrons, lui dit Prâline, en le ren-

voyant, ce qui me ſera poſſible; mais je vous avertis d'avance qu'elle aura beaucoup à ſouffrir. Bon! madame, lui répondit-il, j'ai ſouffert pour n'attraper pas grand choſe; ayez ſeulement la bonté de la faire reine, voilà tout ce que je vous demande, continua-t-il en s'en allant.

Pendant ce tems, madame Grognon avoit établi preſque tous les enfans du roi & de la reine; elle avoit envoyé les uns chercher fortune, & ils avoient trouvé des royaumes; les princeſſes avoient été bien mariées, ſans que l'on ait jamais ſu préciſément le détail de leurs aventures. Le cadet des quatorze, le petit Pinçon, étoit le ſeul pour lequel elle n'avoit rien fait. Un jour elle arriva à la cour du roi & de la reine dans ſes diſpoſitions ordinaires; & trouvant le petit prince que ſon père & ſa mère careſſoient, elle leur dit : Voilà bien un enfant gâté, c'eſt vraiment là le moyen d'en faire quelque choſe! je parie toutes choſes au monde que cela ne ſait rien du tout: Voyons, continua-t-elle en s'adreſſant au jeune prince, dites-moi vos leçons tout-à-l'heure, & ſi vous y manquez d'un mot, je vous donnerai le fouet. Pinçon dit ſes leçons à merveille, parce qu'il les ſavoit toujours ſur le bout du doigt: il ajouta même beaucoup de choſes très-ſurprenantes pour ſon âge. Le roi & la reine n'oſoient témoigner leur joie, dans la crainte de redoubler l'humeur de madame Grognon, qui répétoit toujours que les leçons qu'on lui

donnoit ne valoient rien, & qu'elles étoient trop ſavantes & trop fortes pour un enfant; & ſe retournant vers le roi & la reine, elle leur dit : Mais pourquoi ne m'avez-vous encore rien demandé pour celui-ci ? Voilà comme vous êtes toujours vous autres; vous m'avez fait placer tous vos benêts d'enfans, qui ſeront les plus ſots rois du monde ; & parce que celui-ci peut valoir quelque choſe, vous le voulez gâter tout à votre aiſe; car je le vois clairement, c'eſt-là votre bien-aimé; oh bien! je vous déclare qu'il n'en ſera pas ainſi, & que je veux, moi, le faire partir tout-à-l'heure : Il eſt bien fait, cet enfant, continua-t-elle, ce ſeroit un meurtre que de vous le laiſſer plus long-tems, & je ne veux pas avoir cela à me reprocher; on ne ſait que trop dans le monde que je ſuis de vos amis, & je ne ſouffrirai pas que l'on me jette la pierre pour une fantaiſie muſquée comme la vôtre. Ah çà, point tant de façons, voyons enſemble ce que nous en ferons, car je prends volontiers conſeil. Le roi & la reine lui répondirent avec douceur, que c'étoit à elle à en décider, & qu'ils n'avoient point de volonté. Eh bien, dit madame Grognon, il faut le faire voyager ; c'eſt bien dit, madame, reprirent à-la-fois le roi & la reine; mais daignez penſer, continua cette dernière, que nos autres enfans ont épuiſé nos tréſors; & que ne pouvant le faire voyager d'une façon convenable à ſon rang, voyez quel déſagré-

ment ce feroit pour nous, pourfuivirent-ils, s'il alloit dire tout le long du chemin, étant en mauvais équipage : Je fuis fils du roi & de la reine. Ah! vous avez de la vanité, s'écria madame Grognon, elle eft vraiment bien placée! c'eft un beau meuble que la vanité, quand on a quatorze enfans ! mais après tout, il ne vous en a guère coûté que la peine de les faire ; ah ! je fuis bien aife de vous entendre parler comme vous faites, & d'apprendre à vous connoître. Vous dites que vos enfans vous ont ruinés, & c'eft ainfi que vous êtes méconnoiffans de tout ce que j'ai fait pour eux ; je vous l'ai toujours bien dit que vous aviez un mauvais cœur. Madame, lui répondit la reine, nous avons toutes nos dépenfes écrites dans un livre de la main de mon mari; c'eft une chofe fort convenable que celle-là, interrompit madame Grognon, a-t-on jamais parlé d'un roi qui ait fait des chofes femblables ? J'en ai vu par centaine, des rois; mais aucun n'a feulement imaginé rien d'auffi miférable : affurément je n'ai pas à me reprocher de ne vous rien dire, & de ne vous pas avertir de tout ce que vous faites de mal; mais puifque vous ne tirez aucun parti de mes confeils, je vois que je fuis trop bonne, & je me corrigerai de vous en donner. Allons, finiffons cette affaire, car tout ceci commence à m'échauffer la bile; ce petit garçon eft vif comme un papillon, vous l'avez toujours applaudi, & certainement il ira dire tout le

long du chemin : Je ſuis fils du roi & de la reine ; & lui adreſſant la parole, elle lui dit : Pourquoi irez-vous dire une choſe comme celle-là ? Madame, lui répondit Pinçon, je ne dirai que ce que vous m'ordonnerez. Ce n'eſt pas cela dont il s'agit, répliqua madame Grognon, répondez à ce que je vous demande : Pourquoi direz-vous une choſe que vous ſavez qui n'eſt pas bien ? car vous n'y manquerez pas, puiſque votre père & votre mère, qui vous connoiſſent bien, & qui vous excuſent encore davantage, m'en ont fait leurs plaintes ? Madame, lui répondit le petit Pinçon, ils vous ont dit qu'ils le craignoient ; mais je vous promets de n'en rien faire. Ah, ah ! comme cela raiſonne déja ! mais je n'en ſuis pas ſurpriſe, il a de qui tenir pour répondre & pour être indocile ; on ſe reſſemble de plus loin, & bon chien chaſſe de race ; mais je vous jure que vous ne le direz pas le long du chemin, j'y mettrai bon ordre. Dans ce moment, elle le toucha de ſa baguette, & il devint le petit oiſeau qui porte encore aujourd'hui ſon nom. Le roi & la reine, qui voulurent l'embraſſer, ne touchèrent plus qu'un pinçon, car le changement ſe fit en un clin d'œil : ils le prirent l'un après l'autre ſur leur doigt ; mais à peine eurent-ils le tems de le baiſer, car il prit ſon vol en obéiſſant aux ordres de la fée, qui prononça ces terribles paroles : Vas où tu peux, fais ce que tu dois. Les larmes du roi & de la reine attendrirent.

un peu madame Grognon; cependant elle les quitta en leur disant : Aussi c'est votre faute, voilà comme vous êtes, & vous voyez ce que vous me faites faire. En rognonant dans sa vinaigrette, tirée par six pies, & par autant de geais, qui faisoient un bruit épouvantable en traînant la voiture, madame Grognon, fort échauffée de tout ce qui venoit de lui arriver, se rendit au conseil des fées qui se tenoit ce jour-là. Elle se trouva par hasard aux côtés de la bonne Prâline ; & comme il est naturel de parler de ce dont on est occupé, elle l'entretint de toutes les affaires du roi & de la reine, & des peines qu'elle avoit eues pour établir quatorze enfans; mais toujours en accusant le roi & la reine qu'elle grondoit, & auxquels elle parloit comme s'ils avoient été présens : elle finit par demander à Prâline si elle n'auroit point à sa disposition quelque royaume ou quelque princesse qui pût convenir au petit Pinçon. Prâline, qui étoit la meilleure femme du monde, & qui condamnoit en elle-même l'humeur de madame Grognon, l'assura qu'elle s'en chargeroit volontiers, pourvu qu'elle ne s'en mêlât plus, & qu'elle lui permît d'éprouver son caractère & ses sentimens. Faites-en tout ce qu'il vous plaira, lui répondit-elle en parlant du nez plus que jamais, faites-en tout ce qu'il vous plaira, pourvu que je n'en entende plus parler; & pour-lors elle céda avec joie à madame Prâline tous ses droits de féerie sur

le

le petit Pinçon : elles en passèrent même un acte des plus authentiques.

Prâline, frappée des rapports que la nature avoit mis entre Mignonnette & Pinçon, résolut de les examiner avec plus d'attention, dans le dessein de faire la fortune & le bonheur de cette petite fille; mais elle étoit pressée par le tems, car le jour de son départ approchoit : il falloit cependant trouver le moyen de les laisser sans inconvénient sur leur bonne-foi, travailler eux-mêmes à leur établissement. Son premier soin fut de courir après Pinçon, qui, charmé de voler, & naturellement vif, paroissoit difficile à prendre; mais un jeune oiseau peut-il résister au pouvoir d'une fée? Prâline le prit aisément dans un trébuchet : elle le mit aussi-tôt dans une belle cage, & le porta dans son château; d'abord que le prince apperçut Mignonnette, il reprit sa première gaieté; Il battit des aîles, il se mit aux barreaux de sa cage, faisant tous ses efforts pour les rompre & pour s'approcher d'elle, quel plaisir pour lui de s'entendre dire par Mignonnette : Bonjour mon fils; bonjour mon petit ami! mon dieu qu'il est joli! & quel chagrin de ne pouvoir lui répondre que par son ramage! Mais il l'adoucissoit, il le rendoit charmant, & lui donnoit toutes les marques de tendresse que peut donner un oiseau. Mignonnette en fut touchée, sans avoir aucune idée de la vérité, & dit si naturellement à Prâline qu'elle avoit toujours

aimé les pinçons, en demandant celui-ci avec empressement, que la fée le lui donna en souriant. Touchée des impressions de la nature, elle lui recommanda seulement d'en avoir un grand soin; Mignonnette le promit sans peine, & l'exécuta avec plaisir. Le jour du départ de la fée étant arrivé, elle dit adieu à Mignonnette : Ayez soin du pinçon lui dit-elle, & sur-tout qu'il ne sorte point de sa cage; car s'il venoit à s'envoler, je me brouillerois avec vous, & vous seriez bien malheureuse. Pour-lors Prâline monta dans son char de papier gris; son château, ses domestiques, ses chevaux & ses jardins prirent avec elle le chemin des airs, & Mignonnette se trouva seule & bien triste dans une petite maison de porcelaine, charmante à la vérité; mais quand on a du chagrin, à quoi sert une belle habitation? Le jardin présentoit à tous les momens des cerises, des groseilles & des oranges, enfin tous les fruits imaginables, toujours mûrs & délicieux à manger. Le four, des petits gâteaux, des biscuits & des macarons; & l'office étoit garni de toutes les confitures que nous connoissons : tant de bonnes choses étoient capables de consoler & d'amuser; mais elle s'apperçut que le pinçon qui lui étoit si cher étoit toujours endormi dans sa cage. Elle alloit le voir à tous momens, sans qu'il donnât la moindre marque de réveil. Elle faisoit en elle-même de secrets reproches à la fée, de la priver d'une aussi douce consolation. Enfin

après avoir tenté tous les moyens de le réveiller, elle prit son parti, & voulut regarder l'oiseau de plus près, pour voir si elle ne pourroit découvrir le mystère que devoit renfermer la conduite de la fée. Ce ne fut pas sans peine qu'elle forma cette résolution, & sans éprouver les remords & les craintes que l'on a toujours quand on fait quelque chose qui nous est expressément défendu. Elle ouvrit plus d'une fois la cage, mais elle la refermoit aussi-tôt; ensuite elle se reprocha sa timidité, & devenant plus hardie, elle prit l'oiseau dans sa jolie petite main; mais à-peine fut-il sorti de sa cage qu'il s'envola, & se posa sur le bord d'une fenêtre que, pour comble de maux, elle avoit laissée ouverte, tant elle étoit éloignée de prévoir cet accident. Saisie de trouble & de douleur, elle courut pour le reprendre; mais le pinçon volant à quelques pas dans le jardin, elle le suivit en sautant par la fenêtre, qui n'étoit à la vérité qu'au rez-de-chaussée; mais elle étoit si troublée qu'elle en auroit fait autant d'un quatrième étage. Les discours qu'elle lui tenoit pour le reprendre étoient aussi tendres que naïfs. Cependant le pinçon voloit toujours, d'abord qu'elle se croyoit au moment de l'attraper. Non-seulement il sortit de l'enceinte de la maison; mais après avoir parcouru la campagne, il arriva sur le bord d'une grande forêt, que Mignonnette n'apperçut qu'avec une douleur extrême, persuadée qu'il étoit impossible de retrouver

un pinçon dans une forêt. Cette inquiétude ne l'agita pas long-tems, car l'oiseau, sur lequel elle avoit toujours les yeux, devint en un moment le prince qu'elle avoit vu dans son enfance : Quoi ! c'est vous, s'écria-t-elle, & vous me fuyez ! Oui, c'est moi, charmante Mignonnette, lui répondit-il ; mais un pouvoir surnaturel m'obligeoit à vous éviter ; je veux m'approcher de vous, & je sens qu'il m'en empêche ; en effet, ils reconnurent qu'ils étoient obligés d'être au moins éloignés de quatre pas. Mignonnette, charmée, oublia promptement qu'elle avoit désobéi à la fée, & ses craintes se calmèrent à mesure que l'amour s'empara de son cœur.

N'osant l'un & l'autre retourner à la maison dont ils venoient de partir, & de plus, n'en sachant pas trop le chemin, ils entrèrent dans la forêt, où cueillant des noisettes, & se faisant mille questions sur ce qui leur étoit arrivé depuis qu'ils ne s'étoient vus, sur la joie de se revoir & sur l'espérance de ne se point quitter, l'innocence de leur cœur auroit pu rendre leur entrevue dangereuse, sans la distance qui leur étoit imposée. Ils apperçurent une maison de paysan, & marchèrent de ce côté pour y demander retraite pendant la nuit, en attendant le parti qu'ils prendroient pour le lendemain. Ils ne furent pas long-tems sans y arriver ; mais le prince qui ne vouloit pas exposer Mignonnette, lui dit : Attendez-moi sous ce grand arbre ; je vais examiner la maison,

& voir qui ſont les gens qui l'habitent. Il quitta donc Mignonnette pour approcher d'une bonne femme qui balayoit le devant de ſa porte; il lui demanda ſi elle voudroit le recevoir pendant la nuit, lui & Mignonnette; la vieille lui répondit : Vous m'avez bien l'air d'être l'un & l'autre des enfans déſobéiſſans qui fuyez vos parens, & qui ne méritez pas que l'on ait aucune pitié de vous. Pinçon rougit d'abord, mais il lui dit enſuite les choſes du monde les plus ſéduiſantes; il lui offrit de travailler pour la ſoulager, il parla enfin comme un homme touché pour ce qu'il aime, & qui craignoit que Mignonnette ne paſſât la nuit dans le bois, expoſée aux loups & aux ogres dont il avoit ſouvent entendu parler. Pendant qu'il faiſoit ſon poſſible pour fléchir la vieille, le géant Chicotin qui chaſſoit l'ours dans la forêt, paſſa tout auprès de Mignonnette; il étoit le roi, ou plutôt le tyran du pays. Mignonnette lui parut charmante; mais il fut ſurpris de ne la pas trouver charmée de le voir; & ſans lui dire autre choſe, il donna ordre à ceux qui le ſuivoient de prendre cette petite fille, & de la lui donner ſous ſon bras; il fut obéi, & piquant des deux, il gagna promptement le chemin de ſa capitale; les cris de Mignonnette ne le purent attendrir, & ce fut alors qu'elle ſe repentit d'avoir été déſobéiſſante, mais il n'étoit plus tems; ces mêmes cris interrompirent la converſation de Pinçon & de la vieille; il

la quitta brusquement ; & courant au lieu où il avoit laissé Mignonnette, quelle fut sa douleur quand il la vit sous le bras du géant ! Il est très-sûr que s'il avoit été avec elle au moment de cette violence, il auroit péri mille fois plutôt que de le souffrir, mais il perdit promptement de vue Chicotin & sa suite ; & sans regarder autre chose que la trace des chevaux, il marcha sur leurs pas. Le jour qui finit ne lui permit pas d'aller plus loin, & l'obscurité de la nuit le plongea dans un état de douleur qui ne se peut comprendre ; il est à croire même qu'il n'auroit pas eu la force d'y résister ; mais s'étant assis, il apperçut à ses côtés une petite lumière, qu'il prit d'abord pour un ver luisant auquel il ne fit pas d'attention. Cette lumière augmenta si considérablement dans la suite, qu'elle devint assez grande pour renfermer une femme vêtue de brun, qui lui dit : Consolez-vous, Pinçon, ne vous abandonnez point au désespoir ; prenez cette gourde & cette pannetière, vous les trouverez toujours remplies de ce que vous aurez envie de boire & de manger ; gardez encore cette petite baguette de noisetier, & mettez-la sous votre pied gauche ; nommez-moi toutes les fois que vous aurez besoin de moi, & je viendrai à votre secours ; ce chien qui m'accompagne a ordre de ne vous point quitter, vous pourrez en avoir besoin ; adieu, Pinçon, continua-t-elle, je suis la bonne Prâline. Tant de bontés & de présens n'avoient que

foiblement touché le prince ; mais à ce nom, dont Mignonnette l'avoit entretenu, il embrassa les genoux de la fée, en lui disant : Ah ! madame, on enleve Mignonnette, se peut-il que vous soyez occupée d'autre chose que du secours que vous lui devez ! je sais ce qui vient de lui arriver, poursuivit la fée ; mais elle m'a désobéi, je n'en veux plus entendre parler, vous seul pouvez la secourir. A ces mots la lumière s'éteignit, & Pinçon ne vit plus rien. Au milieu de sa douleur, il se trouva flatté d'être le seul qui pût être utile à Mignonnette ; cependant mille idées de jalousie & d'inquiétude le tourmentèrent, & les caresses de son nouveau chien ne furent pas capables de dissiper un seul moment sa douleur. Le jour qu'il attendoit avec tant impatience arriva ; il continua son chemin avec une si grande ardeur, qu'il arriva le soir même à la capitale du géant, où tout le monde ne parloit que de la beauté de Mignonnette & de l'amour que Chicotin avoit pour elle. On disoit que le roi l'épouseroit incessamment ; on ajoutoit que l'on faisoit déja la maison de la nouvelle reine ; car le peuple entasse les faits, & les augmente avec autant de facilité qu'un amant inquiet se les persuade. Ces nouvelles perçoient le cœur de Pinçon ; & ceux avec lesquels il s'étoit entretenu, le voyant avec une pannetière, disoient tous : Voilà un joli berger ; que ne va-t-il garder les moutons du roi ? aussi-bien en a-t-il besoin d'un, & certaine-

ment on lui donneroit cette charge si l'on savoit seulement qu'il fût à louer. Ces discours, joints à l'envie qu'il avoit de s'approcher de Mignonnette, l'engagèrent à s'aller présenter au roi pour garder ses moutons; en effet, Chicotin l'ayant examiné, l'en trouva très-capable; & comme il ne fit aucune difficulté sur ce qu'on lui donneroit pour ses peines, il fut reçu berger du roi; mais cette charge ne l'approchant pas beaucoup des appartemens, il n'en fut pas beaucoup plus avancé; il entendoit seulement dire dans la maison que Chicotin étoit fort triste, parce que Mignonnette ne l'aimoit point. Ces nouvelles le consoloient un peu; mais quelques jours après, en conduisant son troupeau, il vit sortir du palais un char à toute bride, dans lequel il reconnut Mignonnette environnée de douze negres à cheval, qui tous avoient de grands sabres à la main: Où courez-vous? leur cria Pinçon, le plus inutilement du monde, en leur présentant le fer de sa houlette. Mignonnette, appercevant Pinçon dans un si grand péril, perdit connoissance, & Pinçon demeura sans aucun sentiment. Quand il eut repris ses sens, il eut recours à sa baguette, & Prâline arriva tout aussi-tôt. Ah! madame, lui dit-il, Mignonnette est perdue, peut-être ne vit-elle plus. Non, lui répondit la fée; Chicotin, mécontent de la façon dont elle lui répondoit, & de la fidélité qu'elle vous garde, la fait conduire dans la tour

ſombre, c'eſt à vous à trouver les moyens d'y entrer; imaginez, & je vous ſeconderai; ſongez ſeulement qu'ayant déja été oiſeau, je ne puis vous donner cette forme; au reſte, je vous avertis que Mignonnette aura beaucoup à ſouffrir, car cette tour eſt une terrible priſon; mais elle eſt traitée comme elle le mérite, pourquoi m'a-t-elle déſobéi? dit-elle; & elle diſparut. Le prince, ou plutôt ſon chien, conduiſit triſtement les moutons du roi ſur le chemin qu'avoit pris le chat de Mignonnette; il ne fut pas long-tems ſans appercevoir cette funeſte tour; elle étoit au milieu d'une plaine, & n'avoit ni porte ni fenêtre; on n'y pouvoit entrer que par un chemin pratiqué ſous terre, dont l'ouverture étoit cachée dans la montagne voiſine, & dont il falloit ſavoir le ſecret. Pinçon fut bien heureux d'avoir un chien auſſi habile que celui que la fée lui avoit donné, car il faiſoit toute la beſogne, & pour lui ſes yeux étoient continuellement attachés ſur la tour ſombre. Plus il l'examinoit, & plus il étoit convaincu de l'impoſſibilité de pouvoir s'y introduire; mais l'amour, qui vient à bout de tout, lui en fournit enfin les moyens. Après avoir mille fois regretté ſon ancien état de Pinçon, dont il n'avoit jamais fait d'autre uſage que celui de voler indifféremment, il conjura la bonne fée Prâline de le changer en cerf-volant; elle y conſentit, & donna le pouvoir à ſon chien de l'exécuter. Après avoir aboyé trois fois, il prenoit

la baguette dans sa gueule, & touchant le prince, il devenoit cerf-volant, ou cessoit de l'être, suivant l'occasion; ensuite, par le secours de ce même chien, dont l'adresse & la fidélité étoient extrêmes, il se fit enlever, & parvint aisément sur la tour. Quelle joie pour lui que celle de se voir auprès de Mignonnette, d'entendre les assurances de son amour! & quel plaisir il ressentoit (car il avoit conservé l'usage de la parole) à lui témoigner sa reconnoissance des sentimens qu'elle avoit pour lui, & de la couronne qu'elle avoit refusée pour l'amour de lui! Il auroit aisément oublié qu'il ne pouvoit pas toujours demeurer sur la tour, & qu'il étoit obligé de mener son troupeau, si le chien, plus attentif à son devoir qu'il ne l'étoit lui-même, n'avoit eu le soin de retirer la corde quand il en étoit tems. Pour-lors Pinçon étant arrivé à terre, reprenoit sa jolie figure, & conduisoit ses moutons au palais du roi, n'étant occupé que de l'heureux instant qui l'amenoit auprès de Mignonnette; aussi les jours qu'il n'y avoit point de vent pour l'enlever, sa douleur étoit-elle extrême, mais il avoit du moins la consolation de penser que Mignonnette partageoit son chagrin. Ils se virent, & se parlèrent quelque tems de cette sorte; mais enfin, comme il y a toujours des gens qui se mêlent de ce qui ne les regarde pas, d'autres qui veulent être instruits, & qu'il s'en trouve encore en plus grand nombre de ceux qui veulent faire leur

cour, le cerf-volant fut remarqué; on le vit s'arrêter sur la tour sombre, & l'on en rendit compte à Chicotin, qui vint au plutôt dans la plaine, résolu de punir les téméraires qui osoient par cette voie faire tenir des lettres à Mignonnette; car il n'imaginoit pas que le cerf-volant pût être utile à aucune autre chose. Mignonnette & Pinçon s'entretenoient alors le plus tendrement du monde, & cette conversation si douce fut interrompue par la vivacité avec laquelle le chien fidele enleva promptement le prince; il en agissoit ainsi, parce que Chicotin couroit à lui après avoir crié plusieurs fois : Où est le berger? où est le berger? Il faut que je le tue, puisqu'il ne m'a pas averti de tout ce qui se passe ici; & le chien craignant avec raison que le géant en lui prenant la corde qu'il tenoit dans sa gueule, ne disposât à son gré du prince, auquel il étoit fort attaché, prit le parti de la lâcher, & d'abandonner le cerf-volant au vent, qui ce jour-là étoit d'une grande force. Le cerf-volant alla tomber à plus d'une lieue sur la montagne, & le chien eut encore le tems de se charger de la gourde, de la pannetière & de la baguette de son maître, avant que Chicotin l'eût approché. Il lui fut aisé d'éviter sa poursuite, & remarquant le lieu où le prince étoit tombé, il le joignit en un instant, & il lui fit aussi-tôt reprendre sa première forme. Ils se cachèrent l'un & l'autre sans peine dans la montagne, à la faveur de la nuit

qui survint, tandis que Chicotin, écumant de colère, fut obligé de ramener lui-même ses moutons à son palais; & pour empêcher que personne n'approchât de Mignonnette, il fit venir toutes ses armées dans la plaine, en leur ordonnant de faire sentinelle jour & nuit, & d'empêcher qui que ce pût être d'approcher de la tour sombre. Pinçon voyoit tout cela de la montagne où il étoit demeuré ; & ne pensant qu'aux moyens de délivrer Mignonnette, il invoqua de nouveau le secours de Prâline ; mais quand le prince lui eut demandé des armées pour combattre celles du roi Chicotin , elle disparut sans lui rien dire, en lui laissant seulement une poignée de verges & un grand sac de dragées. Il est bien difficile d'entendre raillerie quand on se croit plaisanté sur la chose qui touche le plus; cependant le prince ne témoigna aucune humeur du ridicule de ce présent; mais avec la confiance que l'on doit avoir pour les fées, & rempli de celle que l'amour fait donner, il prit le sac sous son bras gauche, mit à sa main droite sa poignée de verges, & suivi de son chien, il marcha fièrement aux ennemis. A mesure qu'il en approchoit, il voyoit que leur taille diminuoit, & que leurs rangs s'ébranloient; surpris de cet événement, quand il fut à portée de se faire entendre, & qu'il reconnut clairement que tous ces grands soldats & tous ces grenadiers à moustache étoient devenus des enfans de quatre ans, il leur cria en faisant la grosse voix:

rendez-vous tout-à-l'heure, ou le fouet; pour-lors presque toute l'armée plia devant lui, & s'enfuit en pleurant. Le chien qui courut après, acheva de les mettre en désordre, & de les épouvanter. Il donna des dragées à tous ceux qu'il put joindre; &, par ce moyen, ils devinrent soumis à ses ordres, & déterminés à le suivre par-tout. L'exemple de ceux-ci en ramena plusieurs de ceux qui avoient pris la fuite; de façon que Chicotin n'eut plus d'armée pour se défendre, mais que Pinçon en commandoit une formidable, car tous ceux qui s'étoient donnés à lui de bonne-foi, reprenoient leur taille & leur force. Chicotin arriva sur la fin de l'affaire, pour être témoin de la perte de son armée; & malgré sa force & sa grande taille, à la vue de Pinçon, il devint non-seulement tout aussi enfant que les autres, mais encore un très-petit nain, avec les jambes crochues: le prince lui fit faire un bonnet à la dragone, & un habit de livrée avec des manches pendantes, pour le mettre en état de porter la queue de Mignonnette dans les appartemens. Le premier soin de Pinçon, après cette grande victoire, fut celui de courir promptement à l'entrée de la tour sombre; & de délivrer Mignonnette. Alors l'éloignement auquel ils étoient condamnés ne subsistoit plus; les inquiétudes qu'elle avoit eues en dernier lieu pour le cerf-volant l'avoient si prodigieusement abattue qu'elle n'étoit pas reconnoissable; mais le plaisir de recouvrer la

liberté, & celui de la devoir à un amant aimé, la rendirent en un moment plus jolie qu'elle ne l'avoit jamais été. Mignonnette & Pinçon commençoient à s'entretenir, quand ils furent arrivés dans la ville, avec cette joie que l'on éprouve après les heureux événemens, lorsque Prâline & madame Grognon arrivèrent de différens côtés, & chacune dans sa voiture. Ces heureux amans marquèrent aux fées leur reconnoissance, & les prièrent de décider de leur sort. Madame Grognon leur répondit : Pour moi, je vous déclare que je ne me suis point mêlée de vous ; il faudroit être folle pour se charger de pareille marchandise, aussi je n'en prendrai pas le moindre soin ; est-ce que je n'en ai pas assez de toute votre famille, ajouta-t-elle ? Qui jamais a eu tant de parens que vous en avez ? en prenant Pinçon à parti ; encore quels parens ! Ma sœur, lui dit Prâline avec douceur, vous savez nos conventions, ayez seulement la bonté d'envoyer chercher le roi & la reine, & commandez-leur d'amener le charbonnier, je me charge de tout le reste ; c'est-à-dire, lui répondit madame Grognon, que je suis ici le fiacre de la noce. Eh non, ma sœur, lui répliqua Prâline ; mais si vous ne voulez pas vous charger de ce soin, ayez seulement la bonté de le dire, & j'irai s'il le faut. Madame Grognon en disant toujours : Voilà une belle commission ! voilà une belle chienne de commission ! ordonna à sa vinaigrette (qui s'élargissoit

ſuivant le beſoin) d'aller chercher le roi, la reine & le charbonnier; & pendant que Prâline embraſſoit & careſſoit ces aimables enfans, elle rencontra Chicotin, devenu petit laquais; car pour gronder, tout lui étoit bon, & dieu ſait tout ce qu'elle lui dit, combien elle lui reprocha d'avoir eu de l'humeur & de la vanité : Vous en voilà puni, lui dit-elle, & c'eſt bien fait, car perſonne ne vous plaint, & tous vos ſujets ſe moquent à préſent de vous; ils s'en ſont toujours bien moqués, mais c'étoit tout bas, à-préſent vous n'avez qu'à les écouter. Elle profita de cette diſſipation que le haſard lui avoit donnée juſqu'à l'arrivée du roi & de la reine, auxquels elle dit en débarquant : Ce n'eſt pas moi toujours qui vous fais venir ici, & je ſuis bien fâchée de vous y voir, car vous allez devenir plus difficiles à vivre que vous n'avez jamais été; on ne pourra plus vous parler; oh bien, ce ne ſera pas moi qui vous donnerai des conſeils, ils ſeroient joliment écoutés; vous en donnera qui voudra; mais peu m'importe, voilà ce que j'y trouve de meilleur. Allons, paſſez là-dedans, vous en mourez d'envie, & je vois clairement que je vous ſuis inſupportable, mais tout cela ſe retrouvera, ſur ma parole. En regardant le charbonnier : Ne voilà-t-il pas, dit-elle, un bel objet, pour être à la noce d'un prince? Il n'étoit pas homme à demeurer ſans réplique, non-plus qu'à ſe contraindre ſur la vérité; mais heureu-

sement la bonne Prâline interrompit la conversation, en priant la compagnie d'entrer dans le palais. Elle ne put jamais obtenir de madame Grognon de demeurer dans un lieu où la joie éclatoit de toutes parts; en effet, en nazillant, en marmottant à voix basse plusieurs choses-à-la-fois, elle remonta dans sa voiture, & quitta la compagnie. Mignonnette embrassa mille fois son cher papa, à qui rien n'avoit manqué; car Prâline lui avoit donné la maison de porcelaine, dans laquelle il avoit souvent reçu & *régalé* le roi & la reine. Ils embrassèrent leur cher petit Pinçon, & consentirent au mariage de Mignonnette que Prâline leur proposa. Après avoir dispensé les sujets de Chicotin du serment qu'ils lui avoient prêté, elle fit reconnoître Pinçon, qui se trouva par ce moyen roi d'un beau & grand royaume, & mari de la jolie Mignonnette, dont il eut de beaux enfans, bien sages, qui furent aussi rois & reines; *tant il est vrai qu'une fille bien sage & bien jolie fait sa fortune & celle de ses parens.*



L'ENCHANTEMENT



L'ENCHANTEMENT IMPOSSIBLE.

CONTE.

Il étoit une fois un roi fort aimé de ses sujets, & qui de son côté les aimoit beaucoup. Ce prince avoit une répugnance infinie pour le mariage, & ce qui est encore de plus étonnant, l'amour n'avoit jamais fait la plus foible impression sur son cœur. Ses sujets lui représentèrent avec tant d'instance la nécessité de se donner un successeur, que le bon roi consentit à leur demande. Mais comme toutes les femmes qu'il avoit vues jusqu'alors ne lui avoient pas inspiré le plus foible desir, il résolut d'aller chercher dans les pays étrangers ce que le sien n'avoit pu présenter; & malgré les plaisanteries aigres & piquantes des belles & des laides femmes de son pays, il entreprit ses voyages, après avoir donné une forme aussi tranquille que solide au gouvernement de ses états. Il ne voulut être accompagné que d'un seul écuyer, homme de très-bon sens, mais qui n'avoit

pas beaucoup de brillant dans l'eſprit. Ces ſortes de compagnies ne ſont pas les plus mauvaiſes en voyage.

Le roi parcourut inutilement pluſieurs royaumes, en faiſant tous ſes efforts pour devenir amoureux; mais ſon heure n'étoit pas encore venue, il reprenoit le chemin de ſes états, après deux ans d'abſence & de fatigues, & revenoit avec la même indifférence qu'il avoit emportée de ſon pays. Quoiqu'il en ſoit, en traverſant une forêt, il entendit un miaulement de chats épouvantable. Le bon écuyer ne ſavoit que penſer du commencement d'une telle aventure. Toutes les hiſtoires de ſorciers qu'il avoit entendu raconter lui revinrent alors dans l'eſprit. Pour le roi, il fut aſſez ferme : le courage & la curioſité l'engagèrent à attendre quelle ſeroit la fin d'un bruit auſſi étrange que déſagréable. Enfin, le bruit s'approchant du lieu où ils étoient, ils virent paſſer cent chats d'Eſpagne qui traverſèrent la forêt ſous leurs yeux. On les auroit couverts d'un manteau, tant ils étoient bien ameutés, & tant ils étoient bien ſur la voie. Ils étoient appuyés par deux des plus grands ſinges que l'on ait jamais vus. Ils portoient des ſur-touts de couleur amaranthe, leurs bottes étoient les plus jolies du monde & les mieux faites. Ils étoient montés ſur deux ſuperbes dogues d'Angleterre, & piquoient à toute bride en ſoufflant dans de petites trompettes de la foire. Le roi, ſurpris d'un

tel spectacle, les regardoit avec attention, quand il vit paroître une vingtaine de petits nains, les uns montés sur des loups cerviers, & menant des relais; d'autres à pied, qui conduisoient différens couples de chats. Ils étoient vêtus d'amaranthes comme les piqueurs; cette couleur étoit la livrée de l'équipage. Un moment après il apperçut une jeune personne, charmante par sa beauté & par l'air fin avec lequel elle montoit un grand tigre, dont les allures étoient admirables. Elle passa devant le roi, courant à toute bride, sans s'arrêter & sans même le saluer; mais quoiquelle eût à-peine jetté les yeux sur lui, il fut enchanté d'elle, & sa liberté disparut comme un éclair.

Dans le trouble qui le saisit alors, il apperçut un nain écarté de l'équipage, & demeuré derrière les autres; ce fut à lui qu'il s'adressa, avec cette prévenance que donne la curiosité de l'amour, pour s'instruire de ce qui le touche. Le nain lui apprit que la personne qu'il venoit de voir, étoit la princesse Mutine, fille du roi Prudent, dans les états duquel il se trouvoit. Il lui apprit encore que cette princesse aimoit beaucoup la chasse, & qu'il venoit de voir passer son équipage du lapin. Le roi ne s'informa plus que du chemin qu'il devoit prendre pour se rendre à la cour. Le nain le lui montra, & piqua des deux pour rejoindre la chasse; & le roi, par une impatience qui accompagne toujours un amour

naiſſant, piqua de ce côté, & ſe trouva en moins de deux heures dans la capitale des états du roi Prudent. Il ſe fit préſenter au roi & à la reine, qui le reçurent à bras ouverts, d'autant mieux qu'il déclara ſon nom & celui de ſes états. La belle Mutine revint de la chaſſe quelque tems après cette préſentation. Ayant appris que ce jour-là elle avoit forcé deux lapins, il voulut la complimenter ſur une chaſſe auſſi heureuſe; mais la princeſſe ne lui répondit pas un mot. Il fut un peu ſurpris de ce ſilence; cependant il le fut encore plus, quand il vit que pendant le ſoupé elle n'en dit pas davantage. Il s'apperçut ſeulement qu'il y avoit des momens où il ſembloit qu'elle vouloit dire quelque choſe; mais il remarqua que le roi Prudent ou la reine ſa femme (ne buvant jamais en même-tems) prenoient auſſitôt la parole. Ce ſilence n'empêcha pas ſon amour d'augmenter pour Mutine. Le roi ſe retira dans le bel appartement qu'on lui avoit deſtiné, & ce fut là que le bon écuyer ne fut point emporté par la joie de voir ſon maître amoureux. Il ne cacha pas au roi qu'il en étoit fâché. Et pourquoi ce chagrin? lui répondit le roi: la princeſſe eſt ſi belle! c'eſt aſſurément tout ce que je pouvois deſirer. Elle eſt belle, dit le bon écuyer; mais pour être heureux, il faut autre choſe en amour que de la beauté. Tenez, ſire, ajouta-t-il, elle a quelque choſe de dur dans la phyſionomie. C'eſt de la fierté, s'écria le roi, &

rien ne sied mieux à une belle personne. Fierté, dureté, continua l'écuyer, tout comme vous voudrez; mais le choix qu'elle a fait pour ses plaisirs, de tant d'animaux malfaisans, est à mon sens une preuve convaincante de sa férocité naturelle. De plus, l'attention avec laquelle on l'empêche de parler m'est fort suspecte : le roi son père n'est pas nommé Prudent pour rien : je me défie même de ce nom de Mutine, il ne peut être qu'un adoucissement ou qu'un diminutif des impressions qu'elle a données : car, vous le savez mieux que moi, il n'est que trop d'usage de flatter les défauts des personnes de son rang.

Les réflexions du bon écuyer étoient sensées; mais comme les difficultés ne font qu'augmenter l'amour dans le cœur de tous les hommes, & sur-tout dans celui des rois, qui n'aiment point être contredits; celui-ci, dès le lendemain, demanda la princesse en mariage. Comme l'on avoit été instruit de l'indifférence du roi, le triomphe étoit complet pour les charmes de Mutine. La princesse lui fut accordée, mais à deux conditions : la première, que le mariage se feroit dès le lendemain; la seconde, qu'il ne parleroit point à la princesse qu'elle ne fût sa femme. L'on donna pour cette fois à ce silence, le prétexte du premier vœu qui vint en pensée, & ce vœu fut trouvé par le roi la preuve d'un cœur véritablement religieux. Ces grandes précautions furent

encore l'occasion de fort grands discours que tint l'écuyer, mais ils ne firent pas une plus grande impression que ceux qui les avoient précédés. Le roi finit, après les avoir écoutés, en lui disant : J'ai eu tant de peine à devenir amoureux ! je le suis, que diable veux-tu ? je m'y tiendrai. Le reste du jour se passa comme le lendemain, en bals & en festins. La princesse assista à tout, sans proférer une seule parole, & le premier mot qu'il lui entendit prononcer, ce fut ce oui fatal qui l'attachoit à lui pour toute sa vie. Dès qu'elle fut mariée, elle ne se contraignit plus, & la première journée ne se passa pas sans qu'elle eût fait une distribution d'injures & de sottises très-étoffées à ses dames d'honneur. Enfin, les paroles les plus douces dont elle accompagnoit le service du monde le plus difficile, n'avoient point d'autre caractère que celui de l'humeur & de la brusquerie. Le roi son mari ne fut pas plus exempt que les autres de ces façons de parler ; mais comme il étoit amoureux, & que d'ailleurs il étoit bon-homme, il souffrit tout patiemment.

Peu de jours après leur mariage, les nouveaux mariés prirent le chemin de leur royaume, & Murtine ne fut regrettée de personne dans les états du roi son père. L'accueil que Prudent avoit toujours fait aux étrangers, n'avoit eu pour motif que l'espérance d'un amour pareil à celui que sa fille venoit d'inspirer, & celle d'une passion qui fût assez forte

pour faire passer par-dessus la connoissance de l'esprit & du caractère.

Le bon écuyer n'avoit eu que trop raison dans ses remontraces, & le roi s'en apperçut trop tard. Tout le tems que la nouvelle reine fut en chemin, elle fit éprouver à toute sa suite le désespoir, la douleur & l'impatience; mais quand une fois elle fut arrivée dans son royaume, son humeur & sa méchanceté redoublèrent encore.

Au bout d'un mois de séjour dans ses états, sa réputation fut parfaite; il n'y eut plus qu'une voix pour la regarder comme la plus méchante reine du monde.

Un jour qu'elle monta à cheval, & qu'elle se promenoit dans un bois voisin de son palais, elle apperçut une vieille femme qui marchoit à pied, & qui suivoit le grand chemin; elle étoit vêtue simplement. Cette bonne femme, après lui avoir fait la révérence de son mieux, continua sa route; mais la reine, qui ne cherchoit qu'une occasion pour exhaler son humeur, envoya un de ses pages courir après elle, & se la fit amener. Quand elle fut en sa présence, elle lui dit : Je te trouve bien impertinente de ne m'avoir pas fait une révérence plus profonde. Sais-tu que je suis la reine? Peu s'en faut que je ne te fasse donner cent coups d'étrivières. Madame, lui dit la vieille, je n'ai jamais trop su quelle étoit la mesure des révérences; il est assez apparent

que je n'ai pas voulu vous manquer. Comment! reprit la reine, elle ose répondre! qu'on l'attache tout à l'heure à la queue de mon cheval, je vais la mener bon train chez le meilleur maître à danser de la ville, pour lui montrer à me faire la révérence. On exécuta l'ordre de la reine. La vieille crioit miséricorde pendant qu'on l'attachoit; ce fut en-vain qu'elle se vanta de la protection des fées, la reine ne tint pas plus de compte de ce dernier propos que des autres: J'en fais autant de cas que de toi, lui dit-elle, & quand toi-même tu serois une fée, j'en agirois comme je fais. La vieille se laissa patiemment attacher à la queue du cheval, mais quand la reine voulut donner un coup d'éperon, il devint immobile; ce fut inutilement qu'elle redoubla les coups de talon, il étoit devenu cheval de bronze. Les cordes qui attachoient la vieille se changèrent en un moment en guirlandes de fleurs, & la vieille elle-même parut tout d'un coup haute de huit pieds. Pour-lors, regardant Mutine avec des yeux fiers & dédaigneux, elle lui dit: Méchante femme, indigne du nom de reine que tu portes, j'ai voulu juger par moi-même si tu méritois la mauvaise réputation que l'on t'a donnée dans le monde. J'en suis convaincue, tu vas juger si les fées sont aussi peu redoutables que tu viens de le dire. Aussi-tôt la fée Paisible (car c'étoit elle-même) siffla dans les deux doigts de sa main, & l'on vit arriver un charriot tiré par six autruches, les plus

belles du monde, & dans ce charriot l'on reconnut la fée Grave, plus grave encore que son nom. Elle étoit alors la doyenne des fées, & présidoit aux affaires qui regardoient le corps de la féerie. Son escorte étoit composée d'une douzaine d'autres fées montées sur des dragons à courte queue. Malgré l'étonnement que lui causa l'arrivée des fées, la reine Mutine ne perdit rien de l'air orgueilleux & méchant qui lui étoit si naturel. Quand cette brillante compagnie eut mis pied à terre, la fée Paisible leur raconta toute son aventure. La fée Grave qui faisoit sa charge avec beaucoup de sévérité, approuva la conduite de Paisible ; ensuite elle opina pour que la reine fût transformée dans le même métal que son cheval; mais la fée Paisible ne fut point de cet avis. Par une bonté sans exemple, elle adoucit toutes les voies rigoureuses qui tendoient à la punition de la reine. Enfin, graces à cette bonne fée, elle fut seulement condamnée à devenir son esclave jusqu'à ce qu'elle fût accouchée, car j'avois oublié de dire qu'elle étoit au commencement d'une grossesse. Ce même arrêt, qui fut rendu en plein champ, ordonnoit que l'enfant qu'elle mettroit au monde, demeureroit esclave de la fée, en sa place, & qu'après ses couches, la reine auroit la liberté de retourner auprès du roi son mari. On eut la politesse de faire signifier au roi l'arrêt qui venoit d'être rendu. Il fut obligé d'y consentir ; mais quand il

s'y ſeroit oppoſé, qu'eût pu faire le bon prince?

Après cette juſtice, les fées retournèrent chacune à leurs affaires, & Paiſible attendit un inſtant ſon équipage qu'elle avoit envoyé chercher. C'étoit un petit char de jais, de pluſieurs couleurs, tiré par ſix biches blanches comme la neige, parées de houſſes de ſatin verd brodé d'or. D'un coup de ſa baguette, les habits de la reine furent changés en vêtemens d'eſclave. Dans cet équipage, on la fit monter ſur une mule quinteuſe, & ce fut au grand trot qu'elle ſuivit le char de la fée. Au bout d'une heure de trot, la reine arriva dans la maiſon de Paiſible. Elle étoit, comme on le peut croire, dans une grande affliction, mais ſon orgueil l'empêcha de verſer une ſeule larme. La fée l'envoya à la cuiſine pour travailler, après lui avoir donné le nom de Furieuſe, celui de Mutine étant trop délicat pour les méchancetés auxquelles elle étoit portée. Furieuſe, lui dit la fée Paiſible, je vous ai ſauvé la vie, & peut-être ma conſcience en ſera-t-elle chargée; je ne veux pas vous accabler de travail, à cauſe de l'enfant dont vous êtes groſſe, & qui, comme vous le ſavez, doit être mon eſclave; je vous retire de la cuiſine, & je vous charge du ſoin de balayer mon appartement, & de celui de ne pas laiſſer une puce à ma petite chienne chriſtine. Furieuſe comprit aiſément qu'il n'y avoit point à appeller d'une telle ordonnance; elle prit donc le ſage parti de s'acquitter exactement de

ce dont on l'avoit chargée pendant le tems de sa grossesse. Quand ce tems fut fini, elle accoucha fort heureusement d'une princesse belle comme le jour, & lorsque sa santé fut rétablie, la fée lui fit un grand sermon sur sa vie passée, lui fit promettre d'être plus sage à l'avenir, & la renvoya au roi son mari.

L'on peut juger par les bontés que la fée Paisible avoit eues pour une si méchante reine, de toutes les attentions qu'elle eut pour la jeune princesse qui lui étoit demeurée entre les mains. Elle en vint jusqu'à l'aimer à la folie, c'est ce qui l'engagea à la faire douer par deux autres fées. Elle fut long-tems en balance sur le choix des deux marraines auxquelles elle prendroit confiance, car elle craignoit que le ressentiment qu'elles avoient toutes contre la mère, ne s'étendît jusques sur la fille. Enfin, elle pensa que les fées Divertissante & Eveillée n'avoient pas naturellement autant d'humeur que les autres. D'abord qu'elle les eut fait avertir, elles arrivèrent dans une berline de fleurs d'Italie, tirée par six bidets gris, dont les crins étoient du plus beau couleur de feu. L'Eveillée étoit habillée de plumes de perroquet, & coëffée en chien fou. Pour la fée Divertissante, elle avoit une robe de peau de caméléon qui la faisoit paroître de toutes les couleurs imaginables. Paisible les reçut l'une & l'autre à merveille, & pour les engager à faire ce qu'elle attendoit d'elles, l'on

m'a fort affuré qu'elle les mit (dans le bon foupé qu'elle leur donna) un peu en pointe de vin. Après de fi fages précautions, elle leur fit apporter ce bel enfant. Il étoit dans un berceau de criftal de roche; mais fa beauté brilloit cent fois plus que fon ajuftement. La petite princeffe fourit devant les fées, & leur fit de petites careffes qui la rendirent fi agréable, qu'elles réfolurent de la mettre à l'abri, autant qu'elles le pourroient, de la colère de leurs anciennes. Elles commencèrent par lui donner le nom de Galantine. La fée Paifible leur dit enfuite : Vous favez que les châtimens que nous employons le plus ordinairement parmi nous & qui font le plus en ufage, confiftent à changer la beauté en laideur, l'efprit en imbécillité, & le plus fouvent, d'avoir recours à la métamorphofe; comme il ne nous eft pas poffible à chacune de douer de plus d'un don celle que nous voulons obliger, mon avis eft qu'une de nous donne à ce bel enfant, la beauté; que l'autre lui donne l'efprit; & quant à moi, que je la doue de ne pouvoir jamais changer de forme. Cet avis fut trouvé bon, & s'exécuta fur le champ. Lorfque Galantine eut été douée, les deux fées s'en retournèrent, & Paifible employa tous fes foins à l'éducation de la petite princeffe. Jamais foins ne furent employés plus heureufement; car à quatre ans, fa grace & fa beauté faifoient déja grand bruit dans le monde. Elle n'en fit que trop; car cette affaire ayant été rapportée au con-

ſeil des fées, Paiſible vit un jour arriver dans la cour de ſon palais la fée Grave montée ſur un lion. Elle portoit une longue robe fort ample, & par-conſéquent fort pliſſée, dont la couleur étoit bleue céleſte. Elle étoit coëffée d'un bonnet carré de brocard d'or. Paiſible la reconnut avec autant d'inquiétude que de chagrin, car ſon habillement & ſa monture lui prouvoient qu'elle vouloit rendre quelqu'arrêt; mais quand elle apperçut que la fée Rêveuſe la ſuivoit montée ſur une licorne, & qu'elle étoit habillée de maroquin noir doublé de taffetas changeant, & pareillement coëffée d'un bonnet carré, elle ne douta plus que cette viſite n'eût quelque motif bien ſérieux. En effet, la fée Grave prenant la parole, lui dit : Je ſuis ſurpriſe de la conduite que vous avez tenue à l'égard de Mutine; c'eſt au nom de tout le corps des fées qu'elle a offenſé que je viens vous en faire des reproches. Vous pouvez pardonner vos offenſes particulières; mais vous n'avez pas le même droit ſur celles qui regardent tout le corps; cependant vous l'avez traitée avec douceur & avec bonté pendant tout le tems qu'elle a été chez vous; ainſi, je viens pour exécuter un ordre équitable, & punir une fille innocente des torts d'une mère coupable. Vous avez voulu qu'elle fût belle & ſpirituelle, & d'un autre côté vous avez mis obſtacle aux métamorphoſes; je ſaurai bien l'empêcher de jouir pendant toute ſa vie de ces avantages dont vous l'avez ornée, &

que je ne puis lui ôter. Elle ne pourra sortir d'une prison enchantée que je vais lui construire, qu'elle ne se soit rendue aux desirs d'un amant aimé. C'est mon affaire d'empêcher que la chose ne puisse arriver. L'enchantement consistoit dans une tour fort haute & fort large, bâtie des coquillages de toutes les couleurs, au milieu de la mer. Au rez-de-chaussée il y avoit une grande salle pour les bains, où l'on faisoit entrer l'eau quand on le vouloit. Cette salle étoit entourée de gradins & de tablettes sur lesquels on pouvoit se promener à pied sec. Le premier étage composoit l'appartement de la princesse, & c'étoit véritablement une chose magnifique. Le second se distribuoit en plusieurs pieces; dans l'une, on voyoit une belle bibliotheque; dans une autre, une garde-robe pleine de linge superbe & d'habits pour tous les âges, plus magnifiques les uns que les autres; une autre piece étoit destinée à la musique; une autre n'étoit remplie que de liqueurs & des vins les plus agréables; une autre enfin (& c'étoit la plus grande de toutes) ne présentoit à la vue que toutes sortes de confitures seches & liquides, que des dragées, & toutes les pâtisseries imaginables qui, par la force de l'enchantement, devoient toujours demeurer chaudes comme à la sortie du four. L'extrémité de la tour étoit terminée par une plate-forme, sur laquelle il y avoit un parterre où les fleurs les plus agréables se renouvelloient & se

ſuccédoient ſans ceſſe. L'on trouvoit dans ce même jardin un arbre fruitier de chaque eſpece; où toutes les fois que l'on cueilloit un fruit, un autre venoit auſſi-tôt prendre la place. Ce beau lieu étoit orné de cabinets de verdure, que l'ombre & les arbuſtes odoriférans rendoient délicieux, & ces agrémens étoient encore redoublés par le chant de mille oiſeaux enchantés. Quand les fées eurent conduit Galantine dans la tour, avec une gouvernante nommée Bonnette, elles remontèrent ſur leur baleine, & s'éloignant à une certaine diſtance de ce grand édifice, la fée Grave, d'un coup de ſa baguette, fit venir deux mille requins des plus méchans de la mer, & leur ordonna de faire une garde des plus exactes, afin de ne laiſſer approcher aucun homme de la tour, & de mettre en pieces tous ceux qui ſeroient aſſez hardis pour en approcher; mais comme les bâtimens ne craignent pas beaucoup les requins, elle fit venir auſſi quantité de remora, auxquels elle ordonna de ſe tenir à l'avancé, & d'arrêter indifféremment tous les bâtimens que le haſard ou leur volonté conduiroient vers la tour. La fée Grave ſe trouva ſi fatiguée d'avoir fait autant de choſes en auſſi peu de tems, qu'elle pria Rêveuſe de voler au haut de la tour, & de l'enchanter du côté de l'air avec tant d'exactitude, qu'un oiſeau même ne pût en approcher. La fée obéit, mais comme elle étoit infiniment diſtraite, elle ſe brouilla dans ſes cérémonies, &

ne laissa pas de faire quelques fautes. Si l'enchantement de l'eau n'avoit pas été plus régulier que celui-ci, l'honneur de Galantine, dont on étoit si fort occupé, eût été mal assuré par mer.

La bonne gouvernante ne fut occupée que du soin de bien élever Galantine; & quoiqu'elle regardât tous les talens qu'auroit la princesse comme devant toujours être ignorés, elle ne négligea rien pour lui donner une bonne éducation, & pour l'orner de tous les talens imaginables. Quand la princesse eut atteint sa douzième année, il parut à sa gouvernante qu'elle étoit un prodige. Toutes les belles qualités qu'elle découvroit dans la princesse, l'affligeoient par les réflexions qu'elle faisoit sur la triste destinée d'une personne aussi aimable. Galantine, qui ne savoit pas un mot de ce qui la regardoit, la voyant un jour plus triste qu'à l'ordinaire, lui en demanda la raison avec tant d'empressement, que Bonnette lui raconta toute son histoire, & celle de la reine sa mère.

Galantine fut frappée de ce récit comme d'un coup de foudre. Je n'avois point encore, dit-elle, fait de réflexions sur mon état, & je croyois que lorsque je serois grande, je n'habiterois plus la solitude où je me trouve; mais puisque je suis condamnée à passer toute ma vie dans ce désert, ne vaudroit-il pas autant que je fusse morte? La princesse garda quelques momens le silence après ces tristes plaintes; puis elle ajouta: Vous dites, ma chère Bonnette,

que

que l'enchantement auquel je suis soumise ne peut finir que lorsque j'aimerai, & que j'en aurai des preuves; ces deux choses sont-elles donc si difficiles? Je ne sais ce que c'est, mais je ne vois rien à quoi je ne puisse me résoudre pour sortir d'ici. Bonnette ne put s'empêcher de rire de la simplicité de Galantine; ensuite elle lui répondit : Pour aimer, pour en donner des preuves, il faudroit que quelque jeune prince pût entrer ici, qu'il vous aimât, & que vous l'aimassiez dans le dessein d'en faire votre mari, autrement ces choses dont vous me parlez ne doivent point vous arriver; de plus, vous voyez bien vous-même qu'aucun homme ne peut entrer ici; ne vous ai-je pas raconté toutes les précautions que l'on a prises, soit du côté de la mer, soit de celui de l'air? Il faut donc, ma chère Galantine, vous résoudre à passer ici toute votre vie.

Cette conversation fit un grand changement sur l'esprit de la princesse; tout ce qui l'amusoit auparavant n'eut plus de charmes pour elle; son ennui devint excessif, elle passoit ses jours à pleurer & à penser aux moyens de sortir de la tour.

Un jour que la princesse étoit sur son balcon, elle vit sortir de l'eau une figure extraordinaire; elle appella promptement Bonnette pour la lui faire remarquer; c'étoit une espece d'homme dont le visage étoit bleuâtre, & dont les cheveux, mal frisés, étoient vert de mer; il avançoit du côté de la tour,

& les requins ne mettoient aucun obſtacle à ſon deſſein. Je crois, dit la gouvernante, que c'eſt un homme marin; un homme, dites-vous! s'écria Galantine; deſcendons à la porte de la tour, nous le verrons de plus près : d'abord qu'elles y furent arrivées, cet homme s'arrêta pour regarder la princeſſe, & fit en la voyant pluſieurs ſignes d'admiration. Il dit pluſieurs choſes d'une voix fort enrouée, mais comme il vit qu'on n'entendoit point ſon langage, il eut recours aux ſignes. Il tenoit dans ſa main un petit panier de jonc rempli des coquillages les plus rares, qu'il préſenta à la princeſſe; elle le prit en lui faiſant des ſignes de remerciement; mais comme la nuit approchoit, elle ſe retira, & l'homme marin ſe plongea dans la mer.

D'abord que Galantine fut arrivée dans ſon appartement, elle dit à ſa gouvernante avec chagrin: Je trouve cet homme effroyable; pourquoi ces vilains requins qui nous gardent, laiſſent-ils approcher de préférence un homme auſſi laid? car apparemment ils ne reſſemblent pas tous à celui-là? Il s'en faut bien qu'ils lui reſſemblent, lui répondit Bonnette. A l'égard de la façon dont les requins ont laiſſé approcher celui-ci, comme ils ſont habitans du même élément, ils ne ſe font apparemment point de mal les uns aux autres; il ſe peut faire même qu'ils ſoient ou parens ou amis.

Quelques jours après cette première aventure,

Bonnette & Galantine furent attirées à une des fenêtres de la tour, par une espece d'harmonie qui leur parut extraordinaire, & qui l'étoit en effet; c'étoit le même homme marin qu'elles avoient déja vu, qui toujours dans l'eau jusqu'à la ceinture, & la tête couverte de roseaux, souffloit de toutes ses forces dans une espece de conque marine, dont le son approchoit beaucoup de celui de nos anciens cornets à bouquin. La princesse vint encore à la porte de la tour, & reçut avec politesse le corail & les autres curiosités marines qu'il lui présenta. Depuis cette seconde visite, il venoit tous les jours sous les fenêtres de la princesse, faire des plongeons, des grimaces, ou bien jouer de ce bel instrument dont j'ai parlé. Galantine se contentoit de lui faire quelques révérences de son balcon; mais elle ne descendoit plus, malgré les prières que l'homme marin lui faisoit par ses signes. Quelques jours après, la princesse le vit arriver avec une autre personne de son espece, mais d'un sexe différent; elle étoit coëffée avec beaucoup de goût, & faisoit entendre une voix charmante. Cette augmentation de compagnie engagea Galantine & Bonnette à descendre à la porte de la tour. Elles furent bien surprises de voir que la dame, qu'elles voyoient pour la première fois, après avoir essayé plusieurs langages, leur parla celui qui leur étoit naturel, & qu'elle fit un compliment à Galantine sur sa beauté. Elle apperçut que le rez-de-chaussée, ou

la salle des bains, dont j'ai parlé, étoit ouverte, & qu'elle étoit remplie d'eau : Voilà, lui dit-elle, un lieu fait exprès pour nous recevoir, car il ne nous est pas possible de vivre absolument hors de notre élément. Elle se plaça comme on se place dans une baignoire, & son frère se mit à côté d'elle dans la même attitude, car elle étoit sœur de l'homme dont nous avons déja parlé. La princesse & sa gouvernante se reposèrent sur les marches qui faisoient le tour de la salle. Je crois, madame, dit la sirène, que vous avez abandonné le séjour de la terre, parce que vous étiez obsédée par une trop grande foule d'amans. Si c'est-là le sujet de votre retraite, vos intentions ne seront pas remplies, car mon frère meurt déja d'amour pour vous; & quand les habitans de notre grande ville vous auront apperçue, il est bien sûr qu'il les aura tous pour rivaux. Le frère, dans ce moment, se douta que l'on parloit de lui, il approuva donc de la main & du geste; on ne parloit plus de lui, qu'il approuvoit encore. La sirène lui détailla le chagrin que son frère avoit de ne pouvoir se faire entendre; je lui sers d'interprete par le moyen des langues que j'ai apprises d'une fée. Vous avez donc aussi des fées parmi vous? dit Galantine. Elle accompagna cette question d'un grand soupir; oui, madame, nous en avons, lui répondit la sirène. Mais, si je ne me trompe, vous avez reçu quelques chagrins de celles qui habitent la terre? du moins,

ce ſoupir qui vient de vous échapper me donne lieu de le croire. La princeſſe, à laquelle on n'avoit recommandé aucun ſecret ſur ſes avantages, ne perdit en ce cas que le plaiſir de l'indiſcrétion. Elle raconta donc tout ce que Bonnette lui avoit conté à elle-même. Vous êtes à plaindre, lui dit la ſirène, quand elle eût achevé de l'inſtruire; cependant vos maux ne ſont peut-être pas ſans remede : mais il eſt tems de finir une première viſite. La princeſſe charmée de l'eſpérance dont elle la flattoit, lui fit mille amitiés, & elles ſe ſéparèrent en ſe promettant de ſe voir très-ſouvent.

La princeſſe parut charmée de cette aventure; indépendamment de l'eſpérance que la ſirène lui avoit donnée, c'étoit beaucoup que d'avoir trouvé quelqu'un avec qui il lui fût poſſible de s'entretenir. Nous allons, diſoit-elle à ſa gouvernante, faire connoiſſance avec pluſieurs de ces marins, ils ne feront peut-être pas tous auſſi vilains que le premier que nous avons vu. Enfin, nous ne ſerons pas éternellement dans la plus profonde ſolitude. Mon dieu! lui répondit Bonnette, que les jeunes perſonnes ſe flattent aiſément! Je vous dis, moi, que j'ai peur de ces gens-là. Mais que dites-vous, ajouta-t-elle, du bel amant dont vous avez fait la conquête? Que je ne l'aimerai jamais, répondit la princeſſe, & qu'il me déplaît infiniment; mais enfin, pourſuivit-elle, je veux voir ſi, par le moyen de ſa parente, la fée

Marine, il ne pourra pas me rendre quelque ſervice. Je vous le répete encore, diſoit toujours Bonnette; ces viſages dont les couleurs ſont biſarres, & ces grandes queues doivent vous faire peur; mais Galantine plus jeune, étoit par conſéquent plus hardie & moins ſage. La ſirène vint la revoir pluſieurs fois, & lui parla toujours de l'amour de ſon frère; & la princeſſe, toujours occupée de ſa priſon, en parloit toujours auſſi à la ſirène, qui lui promit à la fin de lui amener au premier jour la fée Marine, & l'aſſura qu'elle l'inſtruiroit de ce qu'elle auroit à faire. Cette fée vint dès le lendemain avec la ſirène; la princeſſe la reçut comme ſa libératrice. Quelques momens après ſon arrivée, elle propoſa à Galantine de lui faire voir les dedans de la tour, & d'aller faire enſemble un tour dans le parterre; car (avec le ſecours de deux béquilles) elle pouvoit ſe promener & marcher; il lui étoit aiſé, attendu ſon état de fée, de demeurer hors de l'eau tant qu'elle en avoit envie; cependant elle étoit obligée de ſe mouiller le front de tems en tems. Pour ſatisfaire à cette néceſſité, elle portoit toujours une petite fontaine d'argent pendue à ſa ceinture. Galantine accepta la propoſition de la fée, & Bonnette demeura dans la ſalle pour entretenir le reſte de la compagnie. Quand elles furent arrivées dans le jardin, ne perdons point de tems, dit-elle à la princeſſe, voyons un peu ſi je puis vous rendre ſervice. Galantine lui conta très-

exactement toute son histoire; & la fée pour-lors prenant la parole, lui dit : Je ne puis rien pour vous, ma chère princesse, du côté de la terre, & mon pouvoir ne va point au-delà de mon élément; mais vous avez une ressource pour laquelle je puis vous offrir tous les secours qui dépendent de moi. Si vous voulez faire l'honneur à Gluantin de l'épouser, honneur qu'il desire avec une ardeur infinie, vous pourrez habiter avec nous. Je vous apprendrai en un moment à plonger & à nager tout aussi-bien que nous le pouvons faire; j'endurcirai votre peau sans en altérer la blancheur, & je la préparerai de façon que la fraîcheur de l'eau, bien loin de vous incommoder, vous fera même un grand plaisir; mon cousin, ajouta-t-elle, est naturellement un des bons partis qu'il y ait dans la mer; & je lui ferai de si grands avantages en faveur de votre alliance, que rien n'égalera votre bonheur. La fée parla avec tant de force, que la princesse fut en balance, & qu'elle demanda quelques jours pour faire ses réflexions. Comme elles se préparoient à retourner joindre la compagnie, elles apperçurent un vaisseau. La princesse n'en avoit jamais vu aussi distinctement que celui-ci, parce qu'aucun n'avoit jamais osé approcher si près de la tour. L'on distinguoit aisément sur le tillac de ce navire, un jeune-homme couché sous un pavillon magnifique, qui paroissoit fort attentif à regarder avec ses lunettes du côté de la tour; mais l'éloigne-

ment empêchoit que l'on ne pût en distinguer davantage. Le vaisseau commençant à s'éloigner, Galantine & la fée retournèrent joindre la compagnie, celle-ci, fort contente de sa négociation, assura la princesse en la quittant, qu'elle reviendroit bientôt savoir sa volonté.

Aussi-tôt que la fée fut partie, Galantine conta tout ce qui s'étoit passé à sa gouvernante, qui fut très-affligée de voir le parti que sa pupille étoit à la veille de prendre ; elle craignoit infiniment de devenir elle-même sur ses vieux jours une vieille sirène. Pour remédier à tous les inconvéniens qu'elle prévoyoit, voici ce dont elle s'avisa. Comme elle peignoit parfaitement bien en miniature, elle fit, dès le lendemain matin, un portrait qui représentoit un jeune-homme dont les cheveux étoient blonds & frisés par grosses boucles ; il avoit le plus beau teint du monde, les yeux bleus & le nez un peu retroussé ; enfin elle rassembla tous les traits d'une figure charmante, & l'on verra par la suite qu'il falloit qu'un pouvoir surnaturel l'eût aidée dans son ouvrage qu'elle n'avoit entrepris que pour faire voir à Galantine la différence qu'il y avoit d'un homme à son amant marin, & dans le dessein de la détourner d'un mariage qui n'étoit nullement de son goût. Quand elle présenta son ouvrage, la princesse en fut frappée d'admiration, & lui demanda s'il étoit possible qu'il y eût un homme au monde qui ressemblât à ce

portrait. Bonnette l'assura que rien n'étoit plus ordinaire, & qu'il y en avoit encore de plus beaux. J'ai peine à le croire, lui répondit Galantine; mais, hélas! celui-ci ni ses pareils ne peuvent jamais être pour moi, ils ne me verront point, & je ne les verrai de ma vie. Que je suis malheureuse! s'écria-t-elle; cependant Galantine passa la journée à considérer cette peinture; elle eut l'effet que Bonnette en avoit attendu, elle ruina les affaires de Gluantin qui étoient en assez bon train; mais la gouvernante se repentit d'avoir fait un trop beau portrait, car la princesse perdoit, pour le voir plus long-tems, le boire & le manger. Si jamais l'amour qu'un portrait a pu inspirer a été accompagné de quelque vraisemblance, c'est assurément dans le cas & dans les circonstances de cette histoire.

La fée Marine revint peu de jours après la visite dont on a fait le détail, pour savoir quelles étoient les intentions de Galantine; mais cette jeune personne, toute occupée de sa nouvelle passion (car c'étoit du véritable amour qu'elle avoit conçu) ne put se ménager avec prudence. Elle rompit donc brusquement avec la fée; mais ce qui ne fut pas trop bien, c'est qu'elle laissa voir tant de mépris & tant d'aversion pour Gluantin, que la fée Marine, outrée de ce refus, quitta la princesse, bien résolue de s'en venger. Cependant la princesse avoit fait une conquête qu'elle ignoroit. Le vaisseau qu'elle avoit

vu si proche de son habitation, portoit le plus beau prince du monde; il avoit entendu parler de l'enchantement de la tour, il voulut en avoir approché plus près que personne; il avoit sur son bâtiment des lunettes d'approche excellentes, & si bonnes, qu'en examinant la tour enchantée dans le seul dessein de satisfaire sa curiosité, il apperçut la princesse; & la preuve qu'il la vit bien distinctement, & de la bonté de ses lunettes, c'est qu'il en devint éperdument amoureux. Il voulut comme un jeune-homme, & comme un nouvel amant, deux choses qui font toujours tout risquer, aller mouiller auprès de la tour, faire mettre sa chaloupe à la mer, & se présenter à tous les dangers que l'enchantement pouvoit faire courir; mais tout son équipage l'en empêcha, en se prosternant à ses pieds. Son écuyer, que la peur avoit le plus saisi, ou que les connoissances rendoient plus éclairé, fut aussi le plus éloquent. Vous nous conduisez tous à une mort inévitable, lui dit-il, seigneur; daignez venir mouiller à terre, je vous promets d'aller trouver la fée Commode, elle est ma parente, & m'a toujours fort aimé; je réponds de son zele & de son talent, je suis bien certain qu'elle vous rendra service. Le prince se rendit, quoiqu'avec peine, à tant de bonnes raisons. Il débarqua donc à la côte la plus voisine, & fit partir son écuyer pour aller trouver sa parente, implorer sa protection & lui demander des secours.

Pour lui, il fit dresser une tente sur le bord de la mer; & toujours la lunette à la main, il regardoit, ou la princesse, ou sa prison; & son imagination, qui s'échauffoit, lui retraçoit souvent des choses qui n'avoient de réalité que dans sa tête. Au bout de quelques jours, l'écuyer revint avec la fée Commode; le prince lui fit des caresses extraordinaires, l'écuyer l'avoit instruite en chemin de ce dont il s'agissoit. Je vais, dit-elle au prince, pour ne point perdre de tems, envoyer un pigeon blanc, en qui j'ai une confiance infinie pour sonder l'enchantement; s'il trouve quelqu'endroit foible, il entrera dans le parterre & dans le jardin qui couronnent la tour: je lui ordonne de nous en rapporter quelques fleurs pour preuve qu'il aura pu y parvenir. S'il a pu y arriver, je trouverai bien le moyen de vous y introduire. Mais, dit le prince, ne pourrois-je pas, par le moyen de votre pigeon, écrire un mot à la princesse, pour l'instruire de la passion qu'elle m'a inspiré? Vous le pouvez, lui dit Commode, & même je vous en donne le conseil; aussi-tôt le prince écrivit cette lettre.



LETTRE
DU PRINCE BLONDIN
A GALANTINE.

» Je vous adore, & je ſuis inſtruit de votre
» deſtinée ; ſi vous voulez, belle princeſſe, rece-
» voir l'hommage de mon cœur, il n'y a rien que
» je n'entreprenne pour me rendre le plus heureux
» de tous les hommes en finiſſant vos malheurs.

BLONDIN.

Quand ce billet fut écrit, on l'attacha au cou du pigeon, qui n'attendoit que ſes dépêches, car il avoit déja reçu ſes ordres. Il prit ſon vol de bonne grace, & partit à tire d'aîles; mais quand il approcha de la tour, il en ſortit un vent impétueux qui le repouſſoit avec violence; il ne fut point rebuté d'un tel obſtacle, il fit enfin tant de tours qu'il trouva l'endroit que la fée Rêveuſe avoit mal enchanté; auſſi-tôt il ſe gliſſa & vola dans le parterre pour attendre la princeſſe, & pour ſe repoſer. La princeſſe ſe promenoit ordinairement ſeule, par goût, parce qu'elle avoit une paſſion dans le cœur; par néceſſité, parce que la gouvernante ne pouvoit plus monter

qu'avec beaucoup de peine. D'abord que le pigeon la vit paroître, il fut au-devant d'elle de la façon du monde la plus flatteuse. Galantine le caressa; & lui voyant au cou un ruban couleur de rose, elle voulut voir de quelle utilité il pouvoit être; quelle fut sa surprise en voyant le billet! Elle le lut; voici quelle fut la réponse dont elle chargea le beau pigeon.

LETTRE

DE LA PRINCESSE GALANTINE

AU PRINCE BLONDIN.

« Vous m'avez vu, & vous m'aimez, dites-» vous, je ne puis vous aimer, ni vous promettre » de vous aimer sans vous avoir vu; envoyez-moi » votre portrait par le même courrier : si je vous » le renvoie, n'ayez aucune espérance; mais si je » le garde, en travaillant pour moi, vous travail-» lerez pour vous ».

GALANTINE.

Elle attacha cette lettre de la même façon que celle qu'elle venoit de recevoir, & congédia le pigeon, qui n'oublia pas qu'il lui étoit ordonné

d'emporter une fleur du parterre ; mais comme il n'ignoroit pas les idées vives que les amans attachent souvent aux bagatelles, il en déroba une qu'il apperçut sur le sein de la princesse, & s'envola. Le retour de cet oiseau causa une si grande joie au prince, que, sans l'inquiétude qu'il avoit encore, il en seroit peut-être devenu fou. Il vouloit faire repartir le pigeon sur le champ, & le charger d'un portrait de lui, que, par le plus grand hasard du monde, il avoit dans son équipage ; mais la fée lui demanda pour son courier une heure de repos, que le prince employa à faire ces vers, dont il accompagna son portrait.

Que vous avez touché mon cœur !
Que vous l'avez rendu sensible !
Hélas! que ne m'est-il possible
De vous exprimer son ardeur !
Oui, mon bonheur seroit extrême,
Si le charmant objet que j'aime
A la fin ressentoit un peu
Quelqu'étincelle de ce feu ;
Je ne perdrois pas l'espérance
De finir cet enchantement,
Armé d'amour & de constance,
Rien ne rebute un tendre amant.

Le pigeon se mit donc en campagne, chargé de

ces vers & du portrait; la princesse n'étant pas certaine qu'il dût arriver, l'attendoit cependant; elle étoit dans le jardin, & n'avoit rien conté à sa gouvernante de cette dernière aventure; car elle commençoit à ressentir le mystère, & cette réserve que les premiers sentimens inspirent à une jeune personne. Elle prit avec empressement le portrait dont le pigeon étoit chargé, & sa surprise fut infinie, quand en ouvrant la boîte, elle trouva que le portrait du prince Blondin ressembloit parfaitement à celui que Bonnette avoit peint. Par un de ces hasards heureux dont on ne peut rendre compte, la joie de Galantine fut extrême en faisant cette agréable découverte! & pour exprimer d'une manière galante tout ce qu'elle ressentoit elle-même, elle ôta le portrait du prince de la boîte qui le renfermoit, mit à sa place celui qu'elle aimoit le plus de tous ceux que Bonnette avoit peints, & renvoya sur le champ le pigeon qui commençoit un peu à se fatiguer, & qui n'auroit pu résister à servir bien long-tems des amans dont le commerce étoit aussi vif. Le prince Blondin avoit toujours les yeux tournés vers la tour, dans l'attente de son courier. Il vit enfin arriver le bienheureux pigeon; mais que devint-il quand il reconnut à son cou la même boîte dont il l'avoit chargé! Il en pensa mourir de douleur. La fée, qui ne le quittoit point, le consola de son mieux, elle prit elle-même cette boîte qu'il ne daignoit seulement

pas regarder, elle l'ouvrit, & lui fit voir combien il avoit tort de s'affliger. En un moment il passa dans une extrémité de joie qui ne pouvoit être comparée qu'à celle de son chagrin. Ne perdons point de tems, lui dit alors Commode; je ne puis vous rendre heureux qu'en vous changeant en oiseau; je vous rendrai votre première forme quand il en sera tems. Le prince sans balancer se soumit au déguisement, & à tout ce qui pouvoit l'approcher de ce qu'il adoroit. Pour-lors la bonne Commode le toucha de sa baguette, & il devint en un instant le plus joli colibri du monde, qui joignoit aux agrémens que la nature avoit départis à ce charmant oiseau, celui de parler le plus agréablement du monde. Le pigeon fut encore chargé de le conduire. Galantine fut étonnée de voir un oiseau qu'elle ne connoissoit pas; mais le voyant arriver avec le pigeon, son cœur fut ému; & le colibri en volant à elle, lui dit: Bonjour, belle princesse; elle n'avoit jamais entendu parler d'oiseaux; cette nouveauté redoubla le plaisir avec lequel elle reçut celui-ci; elle le prit sur son doigt, & tout aussi-tôt il lui dit: Baisez, baisez Colibri; elle y consentit avec joie, & lui fit mille caresses. Je laisse à penser si le prince étoit content, & s'il n'étoit pas fâché en même-tems de n'être qu'un colibri; car les amans sont les seuls dans le monde qui éprouvent les contraires en même-tems. Quand la princesse, enchantée de son nouvel oiseau, se fut long-tems promenée

promenée avec lui, elle vint se reposer dans un des cabinets de verdure du jardin, & se coucha sur un lit de roses sans épines; elle étoit alors dans le plus aimable négligé; tout ce qui lui étoit arrivé, tout ce que son cœur avoit éprouvé dans le jour, ne lui avoit pas donné le tems de songer seulement qu'il y eût une toilette dans le monde. La chaleur l'avoit engagée à ne point renfermer des beautés que seule elle pouvoit montrer. Elle plaça colibri dans son sein, & commençoit à se livrer aux charmes d'un doux sommeil, lorsque Commode trouva bien le moyen de la réveiller en rendant au prince sa première forme; ce qui s'exécuta si promptement, qu'en ouvrant les yeux, elle se trouva dans les bras d'un amant qu'elle aimoit.

L'étonnement, l'agitation du cœur, l'ignorance même dans laquelle elle avoit vécu, & le premier embarras de cette espece, n'étoient guère capables de la défendre contre l'amant le plus tendre: aussi l'enchantement fut-il détruit. Dans ce moment, la tour fut agitée, elle trembla, & commençoit à s'entr'ouvrir; Bonnette, alarmée, & qui étoit dans l'appartement d'en-bas, monta sur la terrasse pour périr du moins auprès de la princesse. Les secousses violentes dont la tour étoit agitée, redoubloient à chaque moment; mais quand elle arriva sur le haut de la tour, & qu'elle la vit penchée & prête à s'écrouler dans la mer, elle s'évanouit, au moment que les deux

fées, Paisible & Commode, arrivèrent dans un char de glace de Venise, tiré par six gros aigles. Sauvez-vous promptement, dirent-elles aux deux amans, cette tour va tomber, & vous péririez avec elle. Ils montèrent dans le char des fées, sans avoir le tems de leur faire aucun compliment. Le prince eut cependant celui de jetter la gouvernante, toute évanouie qu'elle étoit, dans le fond de la voiture. A-peine commencèrent-ils à s'élever dans l'air, que la tour s'abîma avec un bruit effroyable; car la fée Marine, Gluantin & ses amis étoient ceux qui, pour se venger de la princesse, avoient sappé les fondemens de la tour. La fée Marine, voyant que le secours des fées s'opposoit à ses desseins, voulut voir si, par une guerre ouverte, elle ne pourroit pas s'emparer de Galantine. Elle forma tout d'un coup une grande voiture d'exhalaisons, dans laquelle elle se plaça avec toute sa famille, & la remplit d'huitres à l'écaille, de rochers, de pierres & d'autres bagatelles de cette espece. Avec cette voiture & ces munitions, elle se fit conduire par un grand vent du côté de la terre, & coupa le chemin à la voiture de glace. La fée Marine fit plus, elle ordonna à tout ce qui se trouva à dix lieues à la ronde, de canards sauvages, de macreuses, & autres oiseaux dépendans de la mer, de venir obscurcir l'air, & s'opposer au débarquement des fées : ce qui fut exécuté avez un nazillement insupportable. Nos deux amans se crurent perdus.

Comme ils étoient dans le goût de détruire des enchantemens, ils auroient encore bien volontiers pris des mesures contre celui-ci ; mais les fées ne le jugèrent pas à-propos. Commode tira du coffre de la voiture une grande quantité de pétards & de fusées qu'elle avoit apportés, dans le dessein de faire apparemment un petit feu d'artifice. Quoiqu'il en soit, elle s'en servit utilement ; car elle en jetta un si grand nombre contre cette importune volatile, qu'elle fut obligée de s'écarter. Alors le charriot ennemi mit sa dernière ressource en œuvre. Aucun des marins ne doutoit point qu'avec les pierres & les huîtres ils n'eussent bientôt abîmé & mis en pieces le char de glaces. Le projet n'étoit point mauvais, il est même à présumer qu'il auroit eu tout l'effet qu'ils en attendoient; mais la fée Paisible tira de sa poche un miroir ardent qu'elle portoit toujours avec elle. Il faut être de bonne-foi, je n'ai jamais trop su pour quel dessein elle s'étoit chargée de cet ustensile. Elle plaça son miroir de manière qu'elle chauffa ses ennemis d'une façon qui leur étoit aussi importune qu'inconnue. Ils jettèrent des cris épouvantables ; & les exhalaisons s'étant fondues dans le moment, toute la famille marine, & la fée elle-même, furent précipitées pêle-mêle dans la mer. Nos fées victorieuses continuèrent leur chemin dans le dessein d'arriver dans les états de la reine Mutine. Ils trouvèrent qu'elle ne vivoit plus ; elle avoit voulu, moitié par la crainte

d'une nouvelle punition, moitié par raison, contraindre la dureté de son caractère; elle avoit pour cet effet tant ravalé de méchancetés & de noirceurs; elle s'étoit si prodigieusement contrainte, qu'après avoir eu plusieurs grandes maladies, elle avoit à la fin succombé, il y avoit déja quelques années. Le bon roi qui l'avoit épousée, goûta bien aisément les douceurs du veuvage; & quoiqu'il n'eût point eu d'autres enfans que sa fille qu'il n'espéroit pas de revoir, rien dans le monde n'auroit pu l'engager à se marier une seconde fois. Il gouvernoit ses états fort paisiblement; & le bon roi Prudent, le grand-père de Galantine, venoit d'arriver chez lui, malgré son grand âge, dans le dessein de passer les vacances avec lui. Quelle joie ces bons princes éprouvèrent-ils! Elle se communiqua à toute leur cour, en voyant arriver les fées qui ramenoient une princesse charmante, la fille de leur roi. L'on ordonna que les noces des deux amans seroient célébrées dès le lendemain. On dépêcha dans le moment même des couriers de tous les côtés pour prier les fées de vouloir bien les honorer de leur présence. On n'oublia pas, comme l'on peut croire, de prier la fée Grave. Elles arrivèrent, en effet, de toutes parts. Les fêtes, les bals, les tournois, les grands festins continuèrent très-long-tems. On fit la guerre, en même-tems que beaucoup de remercîemens, à la fée Rêveuse, des fautes qu'elle avoit commises dans son

enchantement. Elle en fut quitte pour dire que les amans étoient toujours plus adroits que les enchantemens n'étoient exacts, & qu'il n'étoit pas possible qu'il s'en trouvât d'insurmontables pour eux.

J'oubliois de dire que la gouvernante revint de son évanouissement, lorsqu'elle fut arrivée au palais. Enfin tout le monde fut content; & les fées ayant pris part pendant plusieurs jours à la joie publique, retournèrent à leurs affaires, ou bien à d'autres plaisirs. Nos amans s'aimèrent toujours, & furent les plus heureux princes de la terre.





LA PRINCESSE MINUTIE, ET LE ROI FLORIDOR.

CONTE.

Il y avoit une fois un roi & une reine qui moururent assez jeunes, & qui laissèrent un fort beau royaume à la princesse leur fille unique, qui n'avoit alors tout au plus que treize ans. Elle s'imagina qu'elle savoit régner, & tous ses bons sujets se le persuadèrent aussi, sans trop savoir pourquoi ; cependant c'est une profession qui ne laisse pas d'avoir sa difficulté.

Le roi & la reine eurent du moins en mourant

la consolation de laisser la princesse leur fille sous la protection d'une fée de leurs amies. Elle s'appelloit Mirdandene : c'étoit une très-bonne femme ; mais elle joignoit au défaut de se laisser prévenir, celui de n'en jamais revenir. Quant à la petite reine, elle étoit si petite, qu'on l'avoit appellée Minutie.

Voilà donc ce beau royaume gouverné par la prévention & la minutie. Jamais la princesse n'avoit été corrigée du goût qu'elle témoignoit pour les bagatelles ; ce fut pour elle qu'on inventa ces petites étrennes, tous ces colifichets qui, depuis, nous ont accablés.

Cette princesse signala la grandeur de ses idées par un trait que je choisis entre mille. Elle ne voulut pas garder pour général de ses armées, & même elle exila de sa cour un vieillard recommandable par les services qu'il avoit rendus à l'état. Et pourquoi ? Parce qu'il étoit venu chez elle avec un chapeau bordé d'argent, dans le même tems qu'il portoit un habit galonné d'or. Elle trouva qu'un homme capable d'une telle négligence à la cour, seroit aussi très-capable, par la même raison, de se laisser surprendre par l'ennemi. Le discernement qu'elle se flatta d'avoir montré dans cette occasion, & la solidité que la fée trouvoit dans ses plus petites idées, auroient dérangé une tête bien plus forte.

Assez près de ce grand pays il y avoit un petit royaume, mais si petit, que je ne sais à quoi le

comparer. Une reine-mère l'avoit long-tems gouverné au nom du prince Floridor; mais cette bonne reine mourut. Floridor, le fils le plus tendre que l'on ait connu, ressentit vivement cette perte, & conserva toujours la reconnoissance des obligations qu'il lui avoit. Une des plus grandes étoit une éducation parfaite, la plus dure du côté du corps, ce qui l'avoit rendu aussi robuste que dispos; & la plus douce du côté de l'esprit, ce qui lui en avoit donné les agrémens & la solidité. Ce jeune prince étoit beau & bien fait. Il gouvernoit sagement, sans abuser d'une autorité despotique. Ses desirs étoient réglés; en un mot, il eût été un particulier aimable. Ses sujets l'adoroient, & les étrangers qui passoient à sa cour, convenoient qu'il eût fait le bonheur du plus grand des empires : mais ce que l'on ignoroit, c'est qu'il devoit à une fourmi charmante un aussi grand nombre d'avantages. Elle s'étoit attachée à lui dès son enfance. A la mort de la reine, la bonne fourmi fut la seule consolation à laquelle il pût avoir recours. Il ne faisoit aucune démarche sans aller auparavant consulter la fourmi dans un bois des jardins du palais, qu'elle avoit choisi pour sa résidence. Souvent il abandonnoit sa cour & les plaisirs pour aller chercher sa conversation. Aucune saison ne l'empêchoit de paroître à ses yeux, & quelque rigoureux que pût être l'hiver, elle sortoit toujours de la fourmillière la mieux réglée qui fût à cent lieues

à la ronde. Elle lui donnoit des conseils aussi remplis de prudence que de sagesse. L'on conçoit aisément que la jolie fourmi dont nous parlons, étoit une fée; son histoire arrivée il y a plus de sept mille ans, se trouve rapportée l'an vingt-deux mille du monde, à la page quatre cent soixante du volume de cette année. Il eût donc été aisé à la fourmi de donner au roi, qu'elle aimoit, quelques royaumes; les fées en disposent à leur fantaisie : mais la fourmi étoit prudente, & la prudence conduit toujours à la justice. Ce n'est pas qu'elle ne souhaitât avec ardeur l'avancement de Floridor; mais elle vouloit qu'il n'employât pour l'obtenir que des moyens qui pussent flatter la véritable gloire qu'elle avoit imprimée dans son cœur. La fourmi est naturellement patiente; elle attendit donc les occasions de mettre dans tout leur jour les vertus de son éleve. La conduite de Minutie, & la prévention de Mirdandene, lui en fournirent bientôt les moyens. L'on apprit que le feu de la révolte s'étoit allumé dans le grand royaume de Minutie. Quand cette nouvelle eut été confirmée par toutes les gazettes, la bonne fée fourmi voulut que Floridor partît avec un simple écuyer pour aller secourir la reine sa voisine. Elle le rassura sur le gouvernement de ses états pendant son absence, en lui promettant de ne les point abandonner. Elle ne lui donna en partant qu'un franc moineau, un petit couteau, que l'on appelle communément une jambette,

& une coquille de noix. Les présens que je vous fais, lui dit-elle, vous paroissent médiocres; mais soyez tranquille avec eux, ils vous serviront au besoin, & j'espère que vous vous en trouverez bien. Il lui promit sans peine une confiance qu'elle avoit bien méritée dans son esprit; & quand il lui eut fait de tendres adieux, il se mit en chemin, regretté de tout son petit peuple, comme s'il eût été le frère, le fils, ou l'ami de chacun de ses sujets.

Il arriva dans la capitale des états de Minutie; il la trouva toute en rumeur, parce que l'on venoit d'apprendre qu'un roi voisin s'avançoit à grandes journées, suivi d'une des plus terribles armées. Il venoit à dessein de s'emparer du royaume. Floridor apprit que la reine s'étoit retirée dans une maison délicieuse qu'elle avoit auprès de sa capitale, où tous les colifichets brilloient à l'envi. Cette retraite avoit cependant un motif; elle vouloit méditer bien sérieusement, & décider sans être interrompue, si les troupes que la fée avoit ordonné qu'on levât pour s'opposer à l'usurpation, porteroient ou des cocardes bleues ou des cocardes rouges. Cependant la reine avoit alors vingt ans. Le roi Floridor s'étant informé du chemin qui conduisoit à cette maison de campagne, y courut avec empressement. Sa belle figure prévint Mirdandene en sa faveur. Le compliment qu'il fit à la reine & à elle ne fit qu'augmenter la bonne opinion que son abord avoit inspirée, & les

s de ses services furent d'autant mieux reçues, l'état étoit dans une situation fort embarrassante. ıtie parut charmante à Floridor. Dès ce moment i en devint éperdument amoureux ; pour-lors ele & cette vivacité toujours inséparables de our, éclatèrent dans ses discours & dans ses ns, comme il brilla dans ses yeux; & ce fut avec oin extrême qu'il se mit au fait de la situation nte des affaires. Il voulut avoir recours au pou- de la fée; mais l'aveugle prévention de Mir- ene l'avoit engagée depuis long-tems à donner guette à Minutie; dans le dessein de la divertir, tte princesse en avoit fait un usage si prodigieux, le étoit usée, & qu'elle n'avoit plus de force vertu, sur-tout pour les choses sérieuses. Flo- alla dans la capitale; mais il ne trouva ni for- ions, ni munitions.

epend ant l'usurpateur approchoit de plus en plus. dor ne vit qu'un rival dans la personne du roi ni ; & ne trouvant aucune ressource, il fut obli- proposer à la reine le parti de la fuite, en frant fièrement un asyle dans ses états. La pru- lui conseilloit alors un parti que son courage ntoit, mais il s'agissoit de sauver une princesse eureuse ; cependant il ne fit cette proposition x conditions de revenir lui-même s'exposer à les dangers, & faire tous ses efforts pour rendre reine un trône qui lui appartenoit aussi légiti-

mement, tout aussi-tôt qu'il auroit mis sa pers
en sureté dans son petit royaume. Mirdandene
vaincue par-tout ce que le roi lui représenta, acc
la proposition du prince, & la reine ne cons
au départ, que lorsqu'on lui eut promis que le ch
dont elle devoit se servir pendant le voyage au
un harnois couleur de rose, & que Floridor
eut fait présent du moineau que la fée lui avoit do
en partant. L'oiseau fut bientôt donné : mais quo
le départ pressât, il fallut attendre que l'on eût
venir de la ville un harnois de cheval, tel qu
reine le desiroit ; il vint enfin, & Floridor &
nutie, sans autre suite que Mirdandene, priren
route des états du roi. Floridor étoit enchanté
conduire Minutie chez lui, & d'imaginer qu'il é
utile à ce qu'il adoroit; être amoureux & voyage
ce sont des choses qui souvent en font beauco
dire; Floridor en annonçant la petitesse de ses éta
dont il rougissoit quelquefois, ne put se taire
obligations qu'il avoit à la bonne fourmi ; cep
dant en venant au détail de son départ, la no
le petit couteau & le moineau parurent à la re
des présens fort singuliers. Elle eut envie de voir
noix ; le roi la lui donna sans peine ; d'abord qu'
fut entre ses mains, elle s'écria : Bons dieux! qu'
ce que j'entends? elle prêta l'oreille avec plus d'
tention, & pour-lors elle dit avec une surprise mê
de curiosité : J'entends (mais distinctement) c

s voix d'hommes, des henniſſemens de che-
, des trompettes, enfin un murmure fort ſin-
; voilà la plus jolie choſe du monde, continua-
Dans le tems que le prince étoit occupé lui-
de ce qui faiſoit l'amuſement de ce qu'il ai-
il apperçut les coureurs de l'armée des révol-
prêts à le joindre, & par-conſéquent prêts à
rêter; pour-lors dans ce péril, par un mou-
nt machinal, il caſſa la noix, & il en vit ſortir
mille hommes effectifs, tant cavalerie, infan-
que dragons, avec l'artillerie & les munitions
ſaires. Il ſe mit à leur tête; & faiſant face à
emi, il fit (ſans jamais ſe laiſſer entamer) la
belle retraite du monde; il s'empara par ce
en des montagnes qui ſe trouvoient ſur ſon
ge, & ſauva la reine des mains de ſes ſujets
tés. Après cette belle manœuvre de guerre,
e laiſſa pas d'être fatigante, & l'alarme du dan-
ue la reine avoit couru, ils ſe repoſèrent quel-
jours ſur la montagne; mais comme tout le
étoit en armes, en avançant pour continuer
oute, ils apperçurent une autre armée bien plus
oreuſe que celle qu'ils avoient évitée, & qu'ils
ouvoient attaquer ſans témérité. Dans cette
le ſituation, la reine lui demanda le petit cou-
que la fourmi lui avoit donné, pour s'en ſervir
elque bagatelle dont elle s'amuſoit; mais trou-
qu'il ne coupoit pas à ſa fantaiſie, elle le jetta,

en disant : Voilà un plaisant couteau; aussi-tôt qu'il eut touché la terre, il fit un trou très-considérable; le roi fut frappé du talent de sa jambette, & sur le champ traça tout autour de la montagne des retranchemens profonds qui la rendoient imprenable; quand cette opération fut faite, & qui ne l'occupa que le tems nécessaire pour en faire le tour, le moineau dont il avoit fait présent à Minutie, prenant son vol, saisit le sommet de la montagne, & battant des aîles, s'écria d'une voix terrible : Laissez-moi faire, vous allez voir beau jeu ; sortez-tous de dessus la montagne, marchez à l'ennemi, & ne vous embarrassez de rien. Il fut obéi sur le champ, & le moineau enleva la montagne tout aussi facilement qu'il auroit fait un brin de paille, & parcourant les airs, il la laissa tomber sur l'armée ennemie, dont il écrasa, sans doute, une grande partie; le reste prit la fuite, & laissa le passage libre. Le prince, qui n'étoit occupé que du desir de voir la reine en sureté, souhaita de pouvoir se livrer à la vîtesse de ses chevaux; mais comme une marche d'armée conduit nécessairement à la lenteur, il eût bien voulu qu'elle se trouvât rentrée dans sa coquille ; à-peine en eût-il formé le souhait, qu'en effet elle s'y trouva renfermée; il la remit dans sa poche, ils arrivèrent dans le petit royaume, où la bonne fourmi les reçut avec toutes les marques de la plus pure amitié.

Quand Floridor eut donné tous ses soins pour

que Minutie fût à son aise, & qu'elle ne manquât de rien dans son palais, il ne songea plus qu'à son départ, d'autant plus aisément que l'amitié de la bonne fourmi le rassuroit sur tout ce qui pouvoit regarder la reine. Pendant le voyage qu'il venoit de faire, & le peu de tems qu'il avoit passé dans ses états, il eut la liberté de faire à Minutie l'aveu d'un amour qu'elle eut la douceur de se laisser persuader; enfin il fallut se séparer, leurs adieux furent tendres, & Floridor partit sans aucun secours que celui d'une lettre de Minutie, adressée à tous ses bons & fideles sujets, par laquelle elle leur commandoit d'obéir au roi Floridor en tout ce qu'il leur ordonneroit.

La bonne fourmi ne lui donna ni la noix ni le petit couteau qui lui avoient été remis à son retour; la reine voulut seulement qu'il reçût de ses mains le moineau qu'il lui avoit donné, en le priant de le porter toujours sur lui, aussi bien qu'une écharpe de nompareille qu'elle avoit faite elle-même. Le roi suivit exactement la même route qu'il avoit tenue pour conduire la reine, non-seulement parce que les amans sont touchés de revoir les lieux embellis par ce qu'ils aiment, mais encore parce que c'étoit le chemin le plus court. Lorsqu'il fut auprès de la montagne transplantée, le moineau s'élevant dans les airs, partit pour la prendre avec la même facilité que celle qu'il avoit employée quelques jours

auparavant, & la reporta au même endroit d'où
l'avoit enlevée. Le moineau faisant usage de
terrible voix dont il savoit si bien se servir qua
il le vouloit, dit à tous ceux qui s'étoient trouv
enfermés sous la montagne : Soyez fideles à M
nutie, faites ce que le roi Floridor vous comma
dera de sa part.... Et pour-lors ce singulier m
neau disparut. La montagne étoit creuse, ainsi to
ceux qui se trouvèrent pris, étoient comme so
une cloche; il ne leur manqua rien pendant to
le tems qu'ils y furent renfermés. Tous les sold
& les officiers qui revoyoient le jour avec un
grand plaisir, frappés de ce qu'ils venoient d'e
tendre, coururent en foule auprès de Floridor, do
la belle figure étoit intéressante; le regardant comm
un dieu, ils voulurent l'adorer. Le roi touché
leur obéissance & du nouveau serment de fidéli
qu'ils jurèrent entre ses mains pour leur légitim
reine, reçut leurs respects, & non leur adoratio
après leur avoir montré la lettre dont il étoit charg
Il fit la revue de cette armée, il en choisit ci
quante mille des plus beaux, & de ceux dont
bonne volonté fait toujours réussir les projets d
généraux. Il établit dans sa nouvelle armée une di
cipline très-exacte, dont il étoit à la fois l'aute
& l'exemple; & ce fut avec ces troupes qu'il ren
invincibles, qu'il défit les troupes innombrables d'u
usurpateur qu'il tua lui-même dans un des dernie
combats

nbats, & sa mort rendit à Minutie un royaume
elle avoit absolument perdu.

Floridor parcourut toutes les provinces de ce
nd état, & rétablit l'autorité de Minutie qu'il
retrouver.

Mais quel changement ne trouva-t-il point dans
aractère & dans l'esprit de cette jolie reine ! Les
seils de la bonne fourmi, & plus que tout, l'a-
ur & l'envie de plaire & d'être digne de Flori-
, l'avoient corrigée. Elle fut honteuse d'avoir
jours fait de petites choses avec de grands se-
rs, pendant que son amant en avoit fait de si
ndes avec de si petits. Ils se marièrent & vécurent
reux.



LA BELLE HERMINE ET COLIBRI,

CONTE (1).

IL étoit une fois un roi que l'on avoit fort
élevé, ce qui surprenoit tout le monde, ca
mauvaise éducation n'étoit pas autrefois si commu
jamais on n'avoit osé le contredire; en un mot,
avoit si bien fait, que je ne crois pas qu'il sût l
aussi, tous ses sujets se moquoient de lui, com
on fera toujours de tous ceux qui ne voudront
apprendre. Un roi si fort ignorant n'auroit cer
nement pas gardé long-tems son royaume, si

(1) Ce conte n'est qu'un fragment, on ne sait p
quoi l'auteur ne l'a pas achevé.

ées ne l'avoient protégé, il est vrai cependant qu'il aisoit le bonheur de ses sujets autant qu'il le pou-voit; & comme il aimoit beaucoup les plaisirs, il eur donnoit continuellement des fêtes qui les con-soloient de la perte des provinces qu'il cédoit à ses voisins, plutôt que d'avoir la moindre guerre. Il voit été marié fort jeune avec une fort belle prin-cesse qui mourut très-peu de tems après, & qui le aissa père d'une fille belle comme le plus beau jour, x que l'on connoît dans l'histoire sous le nom de belle Hermine.

A-peine avoit-elle sept ans, qu'on admiroit sa aille, ses graces & sa beauté; elle ne passoit point lans les salles du palais que tout monde ne s'écriât, nalgré le respect qu'on lui devoit : Qu'elle est belle! qu'elle a de graces! mais la princesse, loin d'en levenir plus fière, n'en étoit que plus douce & plus honnête. La vénérable Anémone, qui étoit une fée du premier ordre, ayant entendu parler d'une semblable merveille, voulut en juger par elle-même; elle prit la figure d'une bonne petite vieille qui marchoit avec beaucoup de peine, appuyée sur un gros bâton d'épine, & vint au grand puits du palais attendre la princesse, qui devoit passer auprès en venant de la laiterie; elle portoit un petit pot rempli de la meilleure crême du monde, qu'elle avoit été chercher pour son déjeûné. Elle apperçut cette bonne vieille qui sembloit desirer de l'eau, mais

qui n'osoit s'exposer à remuer seulement la cha
& le seau pour en tirer. La princesse démêla l'
barras de cette pauvre femme; & s'approchant d'e
elle lui dit : Je voudrois pouvoir vous aider,
bonne mère; nous ne serions pas assez fortes to
deux pour tirer de l'eau, n'est-ce pas? Hélas! n
mademoiselle, répondit la vieille; attendez un
ment, reprit la princesse, & je vais vous envo
quelqu'un pour vous aider; mais il est bien ma
je ne trouverai personne; je crois qu'il n'est enc
que midi, & les valets ne se leveront pas av
deux heures. Hélas! mademoiselle, continua
vieille, je me meurs de soif; tenez, lui dit la b
Hermine, buvez ceci; pour-lors elle lui donna
petit pot, je crois que cela vous fera plus de bi
c'est le dessus de toutes les terrines de la laiterie
roi; la vieille l'accepta, en disant: Qui ne p
voir souffrir, mérite d'être heureux; & pour-lo
reprenant sa première figure, elle parut aux y
de la princesse. Anémone, dans tout son natu
ne fit point de peur à la princesse en changeant
figure. Je veux, dit Anémone, avoir soin de vo
mais comme vous êtes environnée de fées qui
m'aiment point, priez le roi de mettre auprès
vous la première petite paysane qui vous paro
jolie; ne vous embarrassez pas d'autre chose,
prenez votre crême, & ne parlez de ceci à person
Anémone disparut aussi-tôt, & laissa la prince

ort étonnée. Le palais du roi étoit magnifique, & outes les recherches dont il étoit rempli, étoient n plus grand nombre que celles qu'inspire la volupté. Celle-ci est fondée sur les besoins, au lieu que la nollesse les prévient sans cesse. On ne pouvoit sentir n repos qu'on n'avoit jamais eu besoin de desirer; n étoit venu au point de regarder la vivacité de conversation comme une des fatigues du corps. On y murmuroit continuellement contre les saisons, mille esclaves réparoient sans cesse, avec une eine extrême, l'inconvénient que l'on reprochoit u tems. Les mêmes délicatesses régnoient dans les epas; la faim étoit toujours prévenue; en un mot, ne éternelle satiété régnoit sur tout. Parmi les fêtes ui se donnoient continuellement, celle des foiblesses toit la plus considérable; on n'avoit rien négligé our la rendre solemnelle, & le peuple s'étoit aisément persuadé qu'il étoit bien plus doux de les adorer ue de s'en garantir. Les prêtres même y trouvoient eur avantage; c'étoit le jour qu'on la célébroit qu'Anémone avoit fait connoissance avec la belle Hermine. Le soir (car on ne connoissoit point le matin) n se faisoit porter sur un lit; beaucoup de gens toient même entre deux draps, & l'on venoit faire es prières dans le temple dédié à tous les dieux, ou lutôt à tous les goûts, car les foiblesses sont générales; mais dans la crainte d'offenser celle de quelqu'un, on ne faisoit aucun sacrifice, & l'on se

gardoit bien de brûler aucun parfum, pour ménager avec grand soin les vapeurs, car c'étoit une maladie très-commune dans ce pays. La belle Hermine, en suivant sur son petit lit le grand lit du monarque son père, apperçut une petite paysane qui regardoit passer la cour avec la curiosité que peut donner une nouveauté magnifique & singulière. Elle fit signe qu'on l'arrêtât : car en ce lieu, on ne donnoit aucun ordre que par signe. Le lit de la princesse s'arrêta donc, elle considéra cette petite fille avec attention, & quelques regards modestes & spirituels lui persuadèrent aisément qu'elle étoit l'objet de sa recherche. Elle lui demanda son nom, & sut qu'elle s'appelloit Birette. Elle voulut la faire mettre sur son lit; mais la petite fille l'assura que pour recevoir ses ordres, elle feroit un chemin plus considérable; en effet, la distance n'étoit pas grande, & l'on portoit très-lentement, dans la crainte de fatiguer ceux qui étoient dans le lit. Birette suivit donc la princesse; & paroissant à la cérémonie dans le lieu le plus éminent, elle fut remarquée de tout le monde. Le roi lui-même envoya pour s'en informer, & la princesse lui fit dire que cette petite fille qu'elle avoit trouvée en chemin, lui avoit plu, & qu'elle le prioit de la lui donner auprès d'elle. Ce prince y consentit, & dit : Puisque la princesse l'aime, qu'on la rende heureuse, & qu'on la mette bien à son aise; on détacha sur-le-champ quelques porteurs

du relais du roi, pour aller chercher un lit dans la ſacriſtie, qu'ils apportèrent auſſi-tôt à Birette, mais elle le refuſa, ce qui fut blâmé de tout le monde, & l'on ſe diſoit : Voyez ce que c'eſt que les gens de la campagne, ils ne veulent pas ſe coucher dans le temple; d'autres cherchoient à l'excuſer. Comment voulez-vous, diſoient-ils, qu'elle ſache ſa religion, & qu'elle connoiſſe ſes commodités, la pauvre fille ne s'eſt peut-être jamais couchée que la nuit, & mille autres propos de cette eſpece. Le ſervice commença, il conſiſtoit en une muſique tendre & voluptueuſe : les paroles célébroient le repos; on y chantoit encore que la mort étoit un repos qui leur ſeroit plus ou moins aſſuré, ſelon qu'ils l'auroient obtenu dans ce monde; & pour ne ſe point fatiguer l'eſprit par des idées déſagréables, on ne faiſoit aucune mention de la peine & du travail. Après la cérémonie, tout le monde pénétré de la mélodie de cette hymne, ſe fit porter chez ſoi; le peuple que l'on plaignoit de ne pouvoir jouir d'une pareille commodité, trouvoit des lits dans le temple, ſur leſquels il aſſiſtoit aux prières, l'attitude la plus commode étant en ce pays la plus dévote. Le roi fit venir Birette à ſon retour; il en fut très-content, quoiqu'elle lui dît pluſieurs choſes qui lui donnèrent la peine d'écrire, peine qu'il ſupporta avec bonté; cette aimable enfant employa le tour ſimple & naïf pour conduire la belle Hermine à des réflexions, pour

lui faire sentir au milieu des objets les plus séduisans les erreurs de ce royaume, & les préventions dans lesquelles il étoit plongé. Elle faisoit remarquer à la princesse tous les ridicules de sa cour & du gouvernement; & feignant de trouver tout nouveau, elle avoit un prétexte suffisant pour faire passer sur le compte de son ignorance, les critiques de tout ce qu'on lui faisoit remarquer. Elle supposa même que son père avoit beaucoup voyagé; & racontant ce qu'elle lui avoit entendu dire, elle ne citoit que la vertu, la valeur & la générosité. De semblables discours paroissoient ridicules & barbares à tous les courtisans. Un de ceux qui avoit le plus d'esprit dit au roi, un jour que Birette avoit prononcé le nom de guerre, & qu'il se l'étoit fait expliquer : Jamais il n'y a rien eu, poursuivit-il, de plus opposé à la raison & à l'humanité. La valeur n'est qu'une brutalité contraire à l'envie de se conserver. On veut en-vain lui donner le nom de vertu, car les mêmes hommes qui l'admettent & qui la révèrent, sont obligés de dire qu'elle doit être accompagnée de la générosité qui veut, par exemple, que l'on pardonne à son ennemi, & que, par exemple, on ne le tue point à terre; n'est-il pas plus simple de n'avoir point d'ennemi, & de n'avoir aucune envie de détruire son semblable? Pourquoi ne pas commencer par être généreux, sans faire usage de la valeur? C'est ce que nous faisons dans les états de notre grand

monarque. Les canons, par exemple, & l'usage pervers de la poudre, inventés pour la destruction des hommes, ne nous servent à nous que pour notre amusement & notre satisfaction; nous en faisons des fusées; les feux d'artifices embellissent nos fêtes & nos nuits, & nos canons ne sont jamais chargés que d'une composition d'ambre & de canelle, que l'on tire tous les jours plusieurs fois, dans le dessein de parfumer l'air que nous respirons. On disoit tous les jours devant ce prince mille autres choses inutiles à rapporter, mais toujours dans le même goût, qui faisoit la critique de Birette. Elle auroit aisément trouvé de quoi répondre à des propos si misérables, mais elle n'étoit occupée que de la belle Hermine, & contente des lumières de son esprit, elle y semoit les principes de toutes les vertus héroïques. Quand elle la trouva suffisamment persuadée de beaucoup d'idées justes, elle jugea qu'il étoit tems de lui faire voir des pays dans lesquels elle pourroit voir, pratiquer, & faire cas des choses qu'elle lui avoit vantées, & sur-tout l'éloigner des objets qu'elle avoit devant les yeux; elle espéroit en même-tems prévenir les dangers de l'amour par un choix si bon qu'il pût être éternel. Elle desiroit qu'il pût tomber sur un petit prince dont elle avoit protégé toute la famille, & qui se nommoit Colibri. Ses bonnes qualités le rendoient digne d'une aussi belle princesse; mais il falloit que l'amour s'en mêlât, car tout le

pouvoir des fées ne peut ni le faire naître, ni le faire cesser. Birette fit consentir la belle Hermine à quitter la cour du roi son père; & la faisant monter sur son char, elle la conduisit chez les Pallantins, peuples semblables à ceux que l'injustice de ces derniers tems a fait nommer sauvages, quoique la pureté des mœurs, l'innocence & la valeur brillassent à l'envi parmi eux. La propriété étoit ignorée dans ce pays, ou du moins elle cessoit d'être connue à la seule idée du besoin d'un autre homme. La princesse fut bien étonnée, quand à son arrivée elle apperçut un nombre prodigieux d'hommes presque nuds, armés d'arcs, de fleches, qui, faisant consister leur principal mérite dans les forces du corps, n'étoient occupés que du moyen de les entretenir, & d'augmenter leur adresse. Anémone les protégeoit depuis long-tems; & comme elle préféroit & respectoit les sentimens de la belle nature, elle avoit confié l'éducation du prince Colibri à ces peuples, heureux par la douceur & la situation de leur climat, & plus encore par celle de leur caractère : sans en rien dire à la princesse, elle lui avoit donné le don d'entendre le langage de ces peuples, & celui d'en être entendue. Elle sentit donc avec étonnement la différence d'une conversation aussi simple qu'énergique, & de laquelle on avoit retranché tous les mots pleins d'affectation, si fort en usage à la cour du roi son père. Doué de cette facilité, le jeune prince, qui se croyoit un jeune

lantin, qui avoit d'autres moyens que l'adresse & vertu pour s'élever au-dessus des autres, fut nmé par ces peuples pour faire un compliment belle amie d'Anémone; & voici ce qu'il lui dit: s yeux sont plus beaux que les astres qui domint dans le ciel; sans doute que tes vertus répont à tes beautés; demeure dans nos pays pour us en donner de nouveaux exemples, & nous rmer par la candeur de ton ame, comme tu nous ouis par la douceur de ton visage. La princesse laissa pas d'être flattée d'un éloge aussi simple, & répondit avec douceur, qu'elle venoit elle-même ır s'instruire dans un pays aussi sage que celui Pallantins. Anémone avoit une maison absolunt semblable à celle que chaque particulier devoit oir; elles étoient basses & propres, & toutes oient un jardin bordé d'un ruisseau, & le luxe pouvoit s'introduire dans un pays dont on avoit mi la propriété, & les tristes idées du tien & du en. Quoique la chasse fût la plus grande richesse Pallantins, elle se faisoit en commun, aussi-bien e la culture des terres; & le travail, toujours si le dans les autres pays, n'étoit en celui-ci qu'un usement, il se faisoit en chantant. Les femmes oient occupées aux travaux domestiques, & ces cupations ne les empêchoient pas de se voir & attendre ensemble leurs maris, dont le retour satisfoit tous les soirs leur impatience. Les enfans étoient



élevés en commun ; les femmes qui n'avoient poi
d'esprit étoient désignées pour être nourrices, & le
état étoit fort adouci ; mais celles qui avoient le pl
mérité dans cet état étoient, à cinquante ans, cha
gées de l'éducation des filles jusqu'au tems du maria
général, où les choix particuliers étoient toujou
préférés. Les exercices du corps se faisoient en publi
& servoient de spectacle. L'étude des Pallantins
consistoit que dans la connoissance & l'examen
la nature. Anémone leur en avoit, pour ainsi dir
ouvert les livres ; ils apprenoient non-seulement
qu'elle leur avoit enseigné, mais elle savoit beauco
de gré à ceux qui faisoient la plus petite découvert
leur religion étoit simple, & n'étoit point défigur
par la superstition. La belle Hermine paroissoit tr
simple & trop naturelle dans la cour du roi son pèr
cependant elle parut chez les Pallantins si composé
qu'elle en fut frappée elle-même, & qu'elle en roug
plusieurs fois ; ce fut alors qu'elle sentit la vérité d
conseils d'Anémone, & la justesse des critiques qu'el
avoit faites de la cour du roi son père. Cependa
frappée de tant d'exemples, elle se livra sans r
serve à l'étude ordonnée dans ce pays, & sur-to
à la pratique d'une religion dont la société est
temple, & chaque particulier le sacrificateur.

Colibri ne perdoit pas une occasion de la vo
& de l'admirer ; il cherchoit à se distinguer a
milieu de tant d'hommes vertueux. Heureux pays

à l'on faisoit de semblables déclarations! C'étoit usage de ne faire connoître son amour que par une onduite agréable, jusqu'au mariage, que l'on cé- ébroit le premier jour du printems. Quand une ersonne en avoit touché plusieurs, le choix appar- enoit à celle qui étoit aimée, & la loi étoit en ce oint égale pour les hommes & pour les femmes. l est cependant vrai que bien loin de tirer vanité e la pluralité des hommages, comme on fait par- out ailleurs, on étoit persuadé que l'on avoit em- loyé la coquetterie pour les engager, ainsi l'on toit plus blâmé qu'applaudi. Les rivaux ne cher- hoient jamais à mériter la préférence que par leur ertu, & ne témoignoient point le ressentiment nséparable de l'amour mécontent, qu'en se rendant lus aimables dans la société, & faisant voir ainsi 'injustice qu'on leur avoit faite en ne les choisissant as. Ils pouvoient devenir plus heureux par la suite, ar les mariages étoient rompus dès que l'humeur ou 'aigreur survenoient dans leurs alliances; cependant es divorces étoient fort rares. On peut juger quelle toit la conduite de ces peuples sur les autres sen- imens, puisque l'équité régloit ainsi la plus vive les passions. Colibri, après avoir attendu la fête les mariages, parut un des premiers sur le grand mphithéâtre de gazon où l'on faisoit cette cérémo- ie. Les filles occupoient un côté du carré vis-à-vis es jeunes gens, & les vieillards de l'un & l'autre

fexe, qui décidoient les différends au cas qu'il
furvînt, étoient en face des gens mariés. Les fil
avant que de prendre leurs places, paroiffoient c
gées de différens ouvrages qu'elles avoient f
elles portoient avec grace ceux même qui fembl
les plus vils, & qui n'étoient pas les moins co
dérés dans cet état. Mais pour en rendre le co
d'œil plus agréable, ils étoient parés de plume
de fleurs, dont les différentes couleurs formo
une piquante variété. Les jeunes-gens paroiffo
enfuite; leurs armes étoient ornées de fleurs &
plumes; après quoi, pour faire voir leur adref
ils couroient & luttoient les uns contre les aut
On ne donnoit aucun prix au vainqueur; il n
attendoit ce jour-là que de l'objet aimé. Les fi
s'avançoient enfuite; &, pour marquer le ch
qu'elles faifoient, elles préfentoient aux jeunes-g
l'ouvrage qui les avoit fait briller aux yeux
l'affemblée, & recevoient leurs armes; ce qui p
duifoit un changement de fcène très-agréable. Ce
qui n'étoient point acceptées, & les hommes
l'on n'avoit point choifis, retournoient à leur pl
pour attendre la décifion des anciens, qui les exh
toient ordinairement à chercher à plaire, & à c
riger les défauts qui les avoient empêchés de réuf
Cette exhortation ne fe faifoit qu'après un bal
général, danfé avec beaucoup de graces par
heureux amans. Les chants en étoient fimples,

, qui tendoient tous à l'objet aimé, ou qui ne
éloignoient que pour exprimer le plaisir de s'en
procher, inspiroient les desirs & la volupté.
Colibri vit avec étonnement que la belle Her-
e n'étoit point à la tête des autres filles ; elle
it assise avec Anémone dans la place distinguée
elle occupoit au milieu des vieillards. Un mariage
eil à celui que l'on célébroit ne lui convenoit
nt, & le divorce qui régnoit dans ce pays con-
oit encore moins à la fierté de son cœur. Co-
i de son côté, qui ne connoissoit que les usages
Pallantins, regarda son procédé comme une
iété, & jugea facilement que les projets qu'il
it faits pour témoigner sa force & son adresse,
venoient inutiles, & que toutes les espérances
n bonheur aussi prochain que celui dont il s'étoit
té étoient renversées. La vue de l'amphitéatre
de la félicité de tant d'amans lui devint impossible
outenir. Il feignit donc de se trouver mal, pour
sortir ; il erra par la ville. La solitude que l'on
rouvoit convenoit à la triste situation de son cœur,
is aussi tout lui rappelloit la belle Hermine, qu'il
oit si souvent cherchée dans les mêmes endroits ;
bientôt ne conservant plus d'espérance, il s'é-
gna de ces lieux, dont le séjour avoit fait ses
ices. Il suivit des chemins détournés ; & se jet-
t dans les montagnes, il arriva sur les bords de
riviere froide. Ce nom lui fit espérer qu'il pour-

roit trouver sur ses bords une liberté qu'il regret
sans cesse. Le pays arrosé par cette triste rivière
prodigieusement peuplé, & le gouvernement
républicain. L'avarice y domine; aussi les habi
ont le visage pâle, le cœur agité & l'esprit c
traint. On y marie les enfans dès le berceau,
que l'amour ne les détourne pas un seul instant
occupations lucratives. La délicatesse & tous
plaisirs du cœur étoient inconnus chez ces peu
barbares. De pareils objets étoient bien éloignés
guérir Colibri; il regrettoit encore plus la belle H
mine, & ressentoit plus vivement le malheur
n'avoir pu lui plaire. Mais plus il souffroit dans
lieu si contraire à ses sentimens, plus il vouloi
fixer son séjour: car il est des situations déplaisa
que l'on aime à prolonger. Anémone, d'un au
côté, attentive à tout ce que le prince pensoit,
qui n'ignoroit aucune de ses actions, en étoit
inquiette; & persistant toujours dans son proj
elle proposa à la belle Hermine de quitter les P
lantins. Après avoir exhorté les heureux Pallan
à ne point abandonner leurs usages & leurs lo
& les avoir assurés de son amitié, elle partit d
son même char avec la princesse. Elles traversèr
les airs avec une extrême rapidité, & franchir
en fort peu de tems les montagnes qui sépar
les Pallantins de leurs voisins, & se trouvèr
sur les bords de la rivière froide; mais av

ie d'entrer dans la ville capitale, elle prit la fi-
re d'un marchand, & donna à la princeſſe celle
in jeune homme qui paſſoit pour ſon fils. Colibri
troit pour beaucoup dans ſon projet, car elle
oit aſſurée de le rencontrer, comme cela arriva.
ans la triſte ſituation où il étoit, il ne fut pas
ſenſible au plaiſir d'être accueilli par un homme
ii lui parloit ſa langue naturelle; mais la fée étoit
onvenue avec la princeſſe de ne point ſe faire
onnoître. La belle Hermine fut charmée de trouver
n homme qu'elle eſtimoit, dans un pays qu'elle
onnoiſſoit peu, & où tout ce qu'elle voyoit com-
ençoit à lui déplaire. La fée n'ignoroit pas que les
npreſſions qui rapprochent les eſprits ne peuvent
mais nuire à l'amour; elles augmentèrent encore
ar la triſteſſe prodigieuſe de Colibri. La belle Her-
iine en voulut ſavoir la cauſe, & ſa curioſité fut
ſément ſatisfaite, car le prince n'avoit que ſes
alheurs à confier. L'amour, qu'il dépeignoit avec
int de force, ſon départ, la vivacité de ſes ſen-
mens, l'exil auquel il s'étoit condamné, tout cela,
is-je, fut raconté avec cette naïveté que donne
 vérité, & cette éloquence qu'inſpire le ſentiment.
'eſprit de la belle Hermine en fut frappé, ce qu'elle
ntendoit ne pouvoit lui être ſuſpect. Anémone em-
loya ſon eſprit pour faire naître une pitié & un
ttendriſſement dont l'amour eſt preſque toujours
récédé. Un pays ſemblable à celui de la rivière

froide a bientôt inſpiré le dégoût; ainſi, après qu'Anémone eut éprouvé ſous la figure d'un marchand quelques tromperies, & vu des preuves éclatantes du vice & des effets que l'amour des richeſſes produit dans le cœur humain, elle ne jugea pas qu'un ſéjour plus long dans ce pays fût néceſſaire. La fée ſe fit donc connoître à Colibri, & le fit monter dans ſon char. Allons, leur dit-elle, paſſer quelque tems dans un lieu où nous verrons des objets plus dignes de nous. Colibri, dans un étonnement difficile à concevoir, ne ſentit plus ſes malheurs. Il voyoit la princeſſe, & l'aveu qu'il lui avoit fait ſans pouvoir lui déplaire, étoit un grand ſoulagement; mais leur embarras étoit extrême. La princeſſe en reprenant ſa figure parut à ſes yeux avec autant d'éclat que le ſoleil, lorſqu'en un inſtant il abat en automne un brouillard épais qu'il ſurmonte. La belle Hermine . . . .

Fin des Féeries nouvelles.

CINQ

CONTES

DE

FÉES.



LE PRINCE DES CŒURS ET LA PRINCESSE GRENADINE.

CONTE.

Il y avoit une fois un roi qui gouvernoit assez joliment ses états pour un homme de son âge, car il n'avoit que vingt ans; il étoit de ces rois que la destinée met sur le trône, & qui d'eux-mêmes n'y seroient jamais montés; sa figure étoit assez commune & son caractère assez passable; mais comme

il y a des ſympathies dont on ne peut rendre compt
tel qu'il étoit, il charma la fée Furette qui l'avo
élevé. L'injuſtice de l'amour conſiſte principaleme
dans le peu de juſtice que l'on ſe rend à ſoi-mêm
Furette en eſt un exemple, elle oublia promptem
la diſproportion de ſon âge & de celui du princ
enfin tout ce qui devoit naturellement les ſépar
Je n'ignore point que les fées n'ont point d'âge,
que par leur pouvoir elles ont la facilité de paroîtr
quand elles veulent, belles, jolies, grandes & petit
Mais le prince ayant été élevé par la fée, avoit é
trop long-tems témoin de ſa figure véritable po
être ſéduit par les fauſſes beautés qu'elle pouvo
emprunter. Quand on éleve un enfant, prend-o
les précautions que l'amour & l'envie de plaire ſave
ſuggérer ? Les divinités les plus éclairées n'ont j
mais prévu l'amour qu'elles ont reſſenti : auſſi Rub
c'eſt le nom du roi, ne connoiſſant la fée que ſo
une figure ſévère qui l'avoit toujours alarmé,
par une autorité qui lui avoit déplu, trouvoit da
ſon caractère cent défauts, que peut-être même el
n'avoit point; car la dépendance rend preſque to
jours injuſte. Le roi reçut donc fort mal les propo
ſitions qu'elle lui fit de l'épouſer, & fut ſur-to
alarmé des proteſtations de conſtance dont elle a
compagna ſa déclaration; il allégua d'un air em
barraſſé, les raiſons de l'état qui l'engageoient à fai
une alliance dont il pût avoir des enfans. C'étoit fo

honnêtement lui reprocher son âge ; il s'en apperçut, & voulant réparer la sottise qu'il avoit dite, il en dit cent autres pour le moins aussi considérables. Sans vouloir excuser le roi, (& je ne suis pas assez bon courtisan pour être suspect) ceux qui sont connus pour avoir plus d'esprit, seroient encore embarrassés pour se tirer honnêtement d'une pareille situation ; il ne fit donc en cette occasion que ce que la plupart des hommes auroient fait, & c'en est assez pour un roi. Furette cependant ressentit vivement l'affront qu'elle venoit de recevoir, elle en fut d'autant plus piquée, qu'elle ne connoissoit au prince aucun attachement. Elle se trompoit en ce point, une rivale l'auroit encore plus affligée, mais le chagrin que l'on éprouve, paroît toujours le plus complet. Par quel malheur ne peut-on en dire autant des plaisirs ? Furette, piquée ou affligée, il n'importe, forma très-naturellement la résolution de se venger. L'usage du monde lui fit dissimuler son projet, & la réflexion la confirma dans le dessein de punir le roi par l'amour ; elle éprouvoit elle-même que les peines & les malheurs de cette passion sont les plus sensibles de tous. Il est vrai que Rubi n'étoit point encore amoureux ; mais l'homme est rarement exempt des foibles ou des travers, dont la vengeance fait profiter. Le desir d'avoir une femme, les projets de voir une reine à la cour, occupoient le prince ; car les petites idées de ménage & d'enfans trouvent encore

place sur le trône. Furette profita de ces dispositions & lui fit proposer la première princesse qui se présenta à son esprit. Le mariage étoit à-peu-près convenable, il étoit en quelque façon l'ouvrage de la fée; elle ne se fit donc pas prier pour y consentir quand Rubi lui demanda son agrément, avec la déférence due à son rang. Le prince, après avoir satisfait à son devoir, n'eut pas le moindre soupçon du mécontentement ni du chagrin qu'elle pouvoit avoir; il se persuada même que sa conduite avoit été si bonne que la fée ne pouvoit conserver aucun souvenir de ce qui s'étoit passé. Ce n'est pas que Furette se fût absolument déguisée; toute puissante qu'elle étoit sur la nature entière, elle étoit foible sur les sentimens, & la révolte du cœur ne peut jamais se cacher parfaitement; mais Rubi étoit né sans finesse & le monde lui étoit inconnu. Cependant la fée, pour arriver à son but, parut applaudir & s'intéresser au choix qu'il avoit fait de la princesse Emeraude; elle dit même autant & plus de sottises que personne de la cour, sur les avantages de cette alliance, sur les graces de la figure, & sur les agrémens de l'esprit de la princesse, quoique dans la vérité rien de tout cela n'existât: mais les courtisans sont adroits pour trouver des raisons de blâme ou d'éloges, suivant les circonstances. On ne fut plus occupé à cette cour que de fêtes, que du tour & de l'esprit qui devoient accompagner les présens; la galanterie r

véillée ne préſenta plus à l'eſprit & aux yeux de tous ceux qui la compoſoient que des choſes agréables. Furette dont la vengeance approchoit, voulut auſſi paroître contribuer à la joie publique, & ſe conformer au ton du jour : Pour cet effet, elle bâtit en une nuit avec ſa baguette un château ſuperbe ; il étoit d'une architecture auſtère, & placé dans une ſituation magnifique, ſi peu éloigné de la capitale, qu'on en diſtinguoit la magnificence des fenêtres du palais du roi, dont il embelliſſoit le point-de-vue. Quand la baguette eut parfaitement répondu aux deſirs de la fée, elle parut au lever de Rubi, & devant toute la cour qui voyoit ce château, & qui demandoit ce que ce pouvoit être, ce que cela vouloit dire, pourquoi il étoit là .... & mille autres choſes que les gens oiſifs & inutiles ont ſeuls le talent de produire ; la fée, dis-je, ſupplia Rubi de vouloir accepter ce préſent : Vous n'avez point de maiſon de campagne, ajouta-t-elle, & ce château a cent propriétés que ſon habitation vous découvrira : rien ne peut le détruire, ajouta-t-elle, le tems & les efforts humains ne ſervent qu'à redoubler ſa ſolidité ; quand on en connoît l'habitation, on ne peut jamais ſe réſoudre à l'abandonner ; les abords comme vous le voyez, ſire, en ſont délicieux, tout y reſpire la galanterie ; c'eſt avec raiſon, car elle y fait ſon ſéjour, la délicateſſe & la vivacité de l'amour ſemblent n'avoir point d'autre demeure ; enfin, c'eſt dans ces

beaux lieux, où je vous demande, pour toute reconnoissance des soins que j'ai pris de votre éducation, de célébrer vos noces & de passer au moins les premiers jours de votre mariage. Mais, dit le roi charmé de la magnificence du présent, quoiqu'il ne soit pas honnête de critiquer une chose donnée, ce donjon, ces tours obscures que j'apperçois dans un fort grand éloignement, dépendent-ils du château ? Il me semble qu'ils n'y conviennent guère. Oui, sire, répondit la fée, ils en dépendent, vous les verrez avec le tems, & j'espère que vous connoîtrez leur usage. Rubi ne poussa pas plus loin sa curiosité & son espece de critique; les princes d'ailleurs sont dans l'usage de n'être polis que par des questions, aussi la réponse est-elle souvent indifférente; d'ailleurs Rubi étoit trop occupé du plaisir d'avoir incessamment une femme à lui; (c'est pousser loin la propriété que d'être sensible à celle-là) il se contenta donc d'apprendre de Furette que cette superbe maison se nommoit le palais de l'amour délicat, & ne pensa plus qu'à prouver à la princesse Emeraude, par toutes les attentions dont il fut capable, sur-tout par des couriers qu'elle trouvoit sur sa route, & qui partoient à toutes les heures du jour, combien il s'estimoit heureux de l'épouser. Le beau de cette extrême joie, c'est qu'il ne la connoissoit pas, & qu'il n'avoit pas même vu de portrait qui servît de prétexte à son empressement. Que de

s reſſemblent à ce bon roi, quand la maladie du
riage les prend!

Rubi parvint enfin au moment deſiré; les noces
ent célébrées dans le palais de l'amour délicat,
grand applaudiſſement de toute la cour, & au
nd contentement du roi. Il ſe croyoit le ſeul
nme heureux dans ſon royaume; & bientôt,
nme tous les maris, il fut perſuadé que jamais il
avoit eu de femme comparable à la ſienne, &
la nature s'étoit ſurpaſſée dans le préſent qu'elle
avoit fait.

La fée contente de la réuſſite de ſon projet, &
iſamment vengée de laiſſer le roi dans un palais,
it les maris, moins encore que les amans, ne
ent jamais, s'éloigna de la cour la nuit des noces;
dit même qu'elle la paſſa dans ce donjon & dans
tours dont le roi avoit été frappé; ce qu'il y a
certain, c'eſt qu'on ceſſa de la voir, & qu'elle
très-long-tems ſans reparoître. Rubi n'y penſa
s, car les princes oublient facilement, & dès-
qui que ce ſoit de la cour ne lui conſerva de
venir que pour en faire des critiques. Je n'ai pu
oir ce qu'elle devint, mais je ne crois pas, quel-
part qu'elle ait été, que ſon commerce & ſa
iété aient été fort agréables, ſur-tout dans le com-
ncement de ſon abſence.

La galanterie brilla les premiers jours du mariage
meraude & de Rubi; mais ces jours heureux ne

furent pas de durée : bientôt les alarmes ſuccédèrent à la véritable tendreſſe, l'inquiétude produiſit néceſſairement des difficultés dans le commerce : les reproches vinrent à la ſuite, la honte d'un ſentiment que l'on n'oſoit avouer inſpira des remords ; on ne vouloit point convenir de ſes torts, on s'en prit à ceux que l'on accuſoit de les avoir fait naître : l'aigreur & la méfiance s'emparèrent de leurs cœurs, & les remplirent de toutes les paſſions triſtes. Mais ces aveux qui ne ſont jamais faits par les perſonnes intéreſſées, tiennent beaucoup trop de l'hiſtorique. Voici comme on m'a aſſuré que la choſe s'étoit paſſée.

Ne trouvez-vous pas, dit le roi Rubi à la reine Emeraude, quelques jours après leur mariage, que ces jardins, ces fenêtres, ces portes ouvertes donnent un trop grand air, & que même elles fourniſſent trop de facilité aux importuns ? La reine dont la jalouſie vouloit s'éclairer, n'en voulut point convenir ; ce refus augmenta les ſoupçons du roi, & lui fit employer l'autorité pour ſe retirer dans un appartement plus ſombre, & qui les approchoit du donjon. Emeraude, quelques jours après, trouva que le cercle des dames étoit incommode, & ſurtout ennuyeux : car ils recevoient encore leur cour, & tenoient quelquefois de triſtes appartemens. La foule des hommes me paroît plus importune, répondit le roi, ainſi nous ne pouvons mieux faire

d'engager les courtisans à demeurer chez eux, nous laisser nous-mêmes plus en repos. Les es furent donnés en conséquence.

vec de pareilles dispositions, ils commencèrent se montrer moins en public, & bientôt ils se èrent tout-à-fait aux yeux, non-seulement de cour, mais encore de leurs maisons.

i les jaloux jouissoient de leur retraite, ils seroient sables; mais la peine ou la facilité qu'ils ont à l'obtenir, laissent également des traces de souci 'inquiétude dans leur esprit; car ils veulent tous se rendre compte, examiner, calculer & mé- les motifs. Enfin deux jaloux sont tristes dans ête-à-tête, & pour être occupés trop personement, ils ne le sont plus l'un de l'autre.

Ces malheureux princes abandonnèrent ainsi les ux & agréables bâtimens du Palais, ces avenues cieuses, ces jardins rians, assemblage parfait de ature & du goût, pour se retirer successivement peu-à-peu dans le funeste donjon. On y arri- par cent portes, qui, malgré l'épaisseur des s, étoient armées de verroux & de serrures à et; le jour n'y entroit qu'à-peine, le soleil le clair n'y répandoit qu'une triste obscurité, & te créature vivante étoit bannie de cet affreux ur, que le silence & la vue des murs écroulés doient encore plus terrible à l'imagination. Ce dans cette triste demeure, qu'après neuf mois

d'une captivité commune aux deux époux, la reine mit au monde une fille, & qu'elle mourut peu de jours après, délivrée d'un tourment plus affreux mille fois que la mort, de quelques horreurs qu'elle puisse être accompagnée.

Le roi fut sensible à la perte qu'il venoit de faire, mais il avoit été si prodigieusement jaloux, qu'il se trouva peut-être soulagé par son affliction, toute grande qu'elle pouvoit être.

Cependant, selon l'usage des passions dominantes, la jalousie régna toujours dans son cœur. C'est le comble de la sagesse que de convenir & d'être persuadé de ses torts; mais le roi en fut éloigné; il vouloit au contraire avoir eu raison, & pour autoriser sa conduite passée, non-seulement il ordonna à tous ceux qui composoient sa cour, de lui rapporter chacun une histoire des tromperies des femmes, & sur-tout des reines, mais il les écoutoit avec tant de plaisir, qu'il en fit un ample recueil, & l'on voyoit écrit de sa main, au bas de chaque événement : Ma femme pouvoit faire tout cela, j'ai donc bien fait; je crois qu'elle l'a fait, continoit-il; je veux donc m'écrire & me mettre au rang des jaloux trompés;... ce qu'il faisoit avec soin. Ce fut en-vain que ses courtisans lui représentèrent le peu de rapport qu'il y avoit entre ces histoires & la sienne, les précautions qu'il avoit prises, & le caractère de la reine Emeraude, en

rant que quand il eût été moins clairvoyant, les honneurs que l'on rend à une reine étoient it de gardiens de sa vertu : Les rois inté- s aux princesses dont voici le recueil, ré- loit-il, se sont flattés de ce dont vous voulez persuader, on auroit pu calmer leurs soupçons façon dont vous voulez calmer les miens; lonc bien fait de m'écrire, s'écrioit-il avec joie; c'est un soulagement pour un jaloux que d'a- des preuves, vraies ou prétendues, de la seule e qui lui paroisse redoutable. Enfin il fit si bien persuada à tout l'univers, comme des certi- , les craintes du monde les plus mal fondées. petite princesse sa fille acheva de lui faire er tout-à-fait la malheureuse Emeraude; elle ommoit Grenadine, & sa beauté parut avec dès sa plus tendre enfance. Rubi, soit par un nement de conduite, soit par le principe de ja- e répandu dans son sang, résolut de l'élever la plus grande retraite, & de ne rien négli- pour en faire une princesse fidelle à son mari. rojet étoit un motif satisfaisant, & qui l'enga- à ne pas abandonner le château, ou plutôt ison que Furette lui avoit donnée. Les femmes lus spirituelles & les plus savantes furent choi- pour former l'esprit de Grenadine & pour lui ner des talens; mais un amant, & la seule en- de plaire, sans même avoir d'objet déterminé,

forment, inſtruiſent & nourriſſent plus ſurement & plus facilement l'eſprit d'une femme, que toutes les ſciences ne pourroient faire.

Qu'arriva-t-il des ſoins & de la méthode recherchée de Rubi? Grenadine n'étant diſtraite par aucun objet, devint ſavante, il eſt vrai, mais ſon ſavoir étoit ſec; elle avoit de l'eſprit, mais elle ſe laiſſa trop aller au plaiſir d'en avoir. La métaphyſique fut la ſeule choſe qui la touchât, & par ce moyen elle devint précieuſe, & ne pouvant connoître l'amour que par l'eſprit, elle en parloit ſans ceſſe avec ces tours recherchés & ces termes affectés & inconnus au véritable ſentiment. Elle avoit lu les romans, mais ſon grand eſprit les mépriſoit. Douze volumes remplis d'une paſſion chaſte & épurée, lui paroiſſoient un monſtre de libertinage; l'héroïne avoit toujours trop tôt aimé à ſon gré, & beaucoup trop tôt elle l'avoit déclaré. Quand elle fut parvenue à l'âge de quinze ans, elle forma le projet d'un livre auquel elle travailla avec une grande attention; c'étoit un traité de la différence des eſtimes, celle d'inclination, de préoccupation, d'intérêt, de reconnoiſſance, d'amitié, d'alliance, de complaiſance & de jalouſie; voilà quelle étoit au vrai cette merveille dont ce ſiecle étoit occupé.

Dans une autre contrée, dont je n'ai jamais ſu le nom, il y avoit un prince fort jeune, qui n'avoit

it ni père ni mère, & qui avoit été élevé sous yeux de la fée tranquille; il se nommoit le nce des cœurs. Ce nom qui paroît une faur inventée par une maîtresse sotte ou par un courtisan, étoit réellement mérité par la façon nt il séduisoit les caractères les plus opposés. Il oit plaire, son portrait est tout fait. Tranquille oit employé tout son esprit & tout son sang-froid ur le douer en naissant; qui plus est, elle avoit ement cultivé ses propres dons. On n'étoit donc cupé que du Prince des cœurs dans ce côté du onde qu'il habitoit; le bonheur des sujets de ce nce aimable étoit complet, & par-conséquent vié de tous ses voisins. Les étrangers sages, que affaires ou la curiosité attiroient à cette cour, ssoient presque tous par y fixer leur demeure, du moins par témoigner les plus sensibles rets quand ils étoient obligés de s'en éloigner; ur les voyageurs à tête légère, manière de petitsîtres, car la mode n'en est pas nouvelle, ils s'y plaisoient & n'y faisoient pas un long séjour, n est une conséquence de l'autre.

Les éloges & la critique sont en général trèsu détaillés dans le monde; ainsi l'on publioit de us les côtés la science & les merveilles de Gredine, & l'on répétoit de bouche en bouche: C'est grand esprit; . . . ce qui produisoit un étonnent d'autant plus grand, que les femmes n'avoient

pas encore prétendu à cette sorte de gloire. Q
qu'il en soit, ces bruits causèrent au Prince
cœurs une curiosité qu'il voulut absolument sa
faire. Tranquille consentit avec peine à son dépa
tout ce qu'elle lui dit de l'impossibilité qu'il au
à voir Grenadine, loin de diminuer son empres
ment, ne fit que l'exciter; il partit donc sans bea
coup de suite, & ne voulut être accompagné d'auc
de ses gardes ni de ses courtisans; les uns emb
rassent, & les autres sont à charge quand on a
l'esprit; ce ne fut pas tout, il refusa constamme
tous les secours de la féerie, dont Tranquille l'a
roit volontiers accablé. Ce sentiment que l'on a
roit nommé délicatesse, s'il avoit aimé, n'étoit alo
vraisemblablement inspiré que par une espece
générosité qui ne veut aucun secours étranger,
pour mieux dire, par l'amour-propre. Il partit don
& tout déguisé qu'il étoit, il plaisoit dans tous
lieux où même il ne faisoit que passer, & qua
il séjournoit, il étoit sûr de se faire éternelleme
regretter; car il étoit doux sans fadeur; poli av
distinction, & lorsqu'il disputoit, c'étoit toujou
sans déplaire, souvent même il finissoit par pe
suader.

Le Prince des cœurs arriva sans aucun évén
ment digne d'être rapporté, à la cour du roi Ru
Il ne voulut point se faire connoître, pour exam
ner à loisir à quels gens il avoit affaire; plusieu

princes arrivoient tous les jours de tous les coins du monde, les uns pour satisfaire leur curiosité, les autres dans l'espérance de contenter leur ambition, & d'obtenir par leur mérite la princesse Grenadine, dont les états étoient considérables, & dont l'esprit & la beauté faisoient autant de bruit. Mais, me dira-t-on, comment ces princes étoient-ils si constamment à une princesse qu'ils ne voyoient point, & qu'ils n'avoient jamais vue? Car il est vrai que la jalousie du roi Rubi ne permettoit pas plus à la princesse de sortir de son palais, qu'aux princes d'y entrer.

Voici le fait: Les portraits de Grenadine étoient attachés à tous les coins de la ville, ils brilloient dans toutes les places, en marbre, en métaux, en cire, en huile, en détrempe, en miniature; on les voyoit en pastel, en bustes, en pied, en médaillons avec tous les attributs que la fable, l'histoire & l'allégorie peuvent inventer: enfin la ville en étoit presque tapissée, à-peine pouvoit-on distinguer les murailles, sur-tout dans la grande place, où les princes rompoient sans cesse des lances pour satisfaire leur vanité & prouver leur adresse. C'étoit encore dans cette même place qu'ils étoient obligés de présenter des vers, des contes & des ouvrages d'esprit, que le plus souvent ils faisoient faire par des poëtes & des savans, dont il y avoit abondance dans cette ville. On regardoit l'esprit comme un moyen

de réussir à cette cour ; les auteurs étoient donc arrivés en foule, d'abord par vanité, ensuite ils avoient magnifiquement tiré parti de leur esprit : aussi ce n'est pas sans raison qu'ils regrettent tous les jours ce tems heureux ; car les princes les payoient presqu'autant qu'ils croyoient mériter de l'être. Le succès des ouvrages étoit absolument confondu, sans que l'on pût jamais alléguer cette cruelle preuve que donne le débit. Les imprimeurs étoient payés au-delà de leur espérance ; on donnoit les ouvrages à toute la cour, on les répandoit par toute la ville ; par ce moyen les succès étoient égaux, chacun pouvoit se les attribuer, ainsi tout le monde étoit content. On apportoit encore à cette place, & de la part de la cour, des questions à résoudre, suivant la mode des Orientaux ; car la princesse admettoit tous les esprits, & ne connoissoit nulle autre dissipation. Dans le vrai, toute autre, qui n'auroit pas reçu une pareille éducation, eût été bien malheureuse ; mais les malheurs ne sont que relatifs ; elle ne connoissoit que ce qu'on appelle l'esprit, ou plutôt ses erreurs, & en jouissoit. Le plus grand génie de la capitale, ou celui que Grenadine regardoit comme tel, rapportoit avec fidélité le nom des auteurs, & faisoit un détail exact & circonstancié de toutes leurs productions, naturelles ou empruntées. Suivant ce récit, Grenadine faisoit faire à son tour des questions, pour

juger, par la réponſe, de leur mérite & de leur eſprit. Voilà quel étoit l'état de cette cour, où l'on étoit à l'eſprit pour toute nourriture, ſuivant la façon de parler de ce tems-là.

Le Prince des cœurs, charmé d'abord des portraits de la princeſſe, fut témoin de quelques réponſes faites par des princes ſes rivaux, aux queſtions & aux façons de s'énoncer ſuivantes : Comment diriez-vous que l'or & l'argent ſont néceſſaires au commerce ?... Je dirois que le commerce a deux divinités, les ſeconds ſoleils des villes, & les Jumeaux qui préſident à la navigation...... Cette réponſe avoit ſi bien réuſſi, que l'on avoit envoyé les tambours de la ville chez le prince qui l'avoit faite, ainſi qu'à la porte d'un autre à qui l'on avoit demandé comment il définiroit le diſcours. Je l'appellerois tout ſimplement, avoit-il répondu, le viſage de l'ame.... Des applaudiſſemens donnés à des choſes de cette eſpece, ſurprirent infiniment le prince des Cœurs ; il entendoit les mots, mais il n'étoit point du tout accoutumé à les voir aſſemblés de cette façon. Il commença par ſe reprocher ſon peu d'intelligence, & par s'accuſer de groſſièreté, car les gens bien-nés ne préſument pas d'eux-mêmes, & ſont les premiers à ſe donner des torts : cependant après une mûre réflexion, il trouva qu'il n'étoit pas ſi déraiſonnable. Il eſt conſtant que les façons de parler qu'il voyoit applaudir, l'auroient indubi-

tablement dégoûté de son projet, si la beauté des portraits & la physionomie qu'ils indiquoient ne l'eût empêché d'ajouter foi à ces récits. Il les imagina supposés, & n'en eut que plus d'envie de juger par lui-même, si les peintres & les sculpteurs n'avoient point flatté la princesse : ainsi, plus animé du desir de juger d'un esprit dont on chantoit continuellement les merveilles, il n'étoit occupé que des moyens de s'introduire dans le palais. Il est à remarquer qu'il n'avoit jamais osé se faire inscrire par le secrétaire de la cour; son nom lui parut une fadeur à laquelle jusqu'alors il n'avoit pas fait la moindre réflexion; il prit donc le parti du silence; il ne se confia qu'à lui-même, & n'espéra que du hasard. Cependant il s'attacha de plus en plus aux connoissances simples qu'il avoit faites dans la ville, il leur parut en peu de tems, malgré le goût du tems & le ton qui régnoit, l'homme du monde le plus aimable. Mais le prince qui ne suivoit que tout ce qui pouvoit l'approcher de son dessein, n'étant connu que sous un nom imaginé, & dont il avoit voulu déguiser le sien, s'attacha plus particuliérement à une dame du palais; elle étoit âgée, & son esprit étoit médiocre, mais elle aimoit ceux qui avoient la réputation d'en avoir; incapable d'en juger par elle-même, elle se trouvoit (apparemment par instinct) ennuyée, sans trop savoir pourquoi, de celui qui régnoit à la cour; la réputation que le prince s'étoit

quise auprès de ceux qui le lui avoient annoncé, rassura sur les doutes que ses premières visites lui voient donnés; elle avoit entendu tout ce que le rince lui avoit dit, & dans la bonne-foi, elle auroit ré que l'esprit étoit ce qu'on n'entendoit point; squ'alors elle n'en avoit point eu d'autre idée, ais quand elle fut bien convaincue qu'il y avoit n homme d'esprit que l'on pouvoit entendre, elle evint plus sensible à ses agrémens. Je n'approfondis oint les impressions que le prince fit sur son cœur; étoit aimable, on l'avoit assurée qu'il avoit de l'esrit, tout ce qu'il disoit étoit à sa portée; voilà en des raisons pour établir une chronique scandaeuse, mais l'histoire passant la chose sous silence, e n'est point à moi à perdre quelqu'un de réputaon, ni à lui donner une affaire qu'elle n'a peutre point eue. Quoi qu'il en soit, le prince ne fit sage du crédit qu'il acquit sur elle, que pour la ire consentir, au risque de tout ce qui pouvoit en river, de le mener avec elle au palais, en lui proettant de lui tenir compagnie & de la désennuyer; ar elle étoit convenue qu'elle périssoit d'ennui chez princesse. Il faut tout dire, je ne puis cacher u'elle lui avoit avoué toutes ses peines, & confié u'elle avoit montré à lire à la princesse, & que, algré l'obligation qu'elle lui avoit, puisque la prinesse n'auroit jamais rien su sans elle, elle éprouvoit on ingratitude; en un mot, qu'elle avoit ajouté en

fondant en larmes, qu'elle étoit disgraciée pour n'a-
voir pu se prêter à un nombre infini de mots & d
paroles qui s'étoient mises à la mode, & qu'elle n
croyoit pas bonnes parce qu'elle ne les lui avo
pas montrées. Le prince l'assura que sa façon d
penser étoit la meilleure ; & l'accabla d'éloges ;
l'auroit admirée si la chose eût été nécessaire : qu
n'auroit-il point fait pour voir la princesse !

On voit par la liaison qu'il avoit avec cette espec
de maîtresse d'école, que le prince n'avoit poin
cherché à faire des connoissances fort élevées ; ma
pour les plus importantes affaires, les petits amis n
sont pas les moins utiles, & l'on trouve souvent e
eux plus de droiture, de bon-sens & de saine raiso
que dans les courtisans ; ceux-ci n'ont pas le tem
d'être sincères, leurs idées ne sont point fixes, &
les préjugés des autres les dominent trop. On dé
guisa donc le prince en femme esclave, son âge &
sa figure autorisoient une précaution si nécessair
contre la sévérité du roi Rubi ; il s'étoit même en
gagé à garder un profond silence, pour ne cour
aucun risque & n'en point faire courir à sa pro
tectrice. Mais quand on voit une belle personne
qui l'on veut plaire, il est bien difficile de demeure
sans parler : en effet, le prince fut à-peine arriv
dans le palais, qu'il ne voulut plus garder le silence
ni s'arrêter auprès de la dame qui l'avoit amené, &
qui se rengorgeoit de l'avoir à ses côtés ; ainsi qu'

ſpoſition; il ne déguiſa point ſes agrémens, & ôt toutes les dames ſe diſputèrent ſa converſa- On eſt précieux par art, & naturel par ſen- t; ainſi le naturel plaît malgré que l'on en ait. ince eut aiſément les occaſions de voir pluſieurs a princeſſe; cette vue bannit inſenſiblement de ſprit tous les défauts, ou plutôt tous les ridi- contre leſquels il ſe croyoit armé: car il faut la vérité, elle étoit beaucoup plus belle que ſes portraits; il ſentit néanmoins qu'il ne pour- amais parler du ton qui régnoit à cette cour: ſans avoir bien démêlé toutes ſes idées, bien- s'en fit des reproches, & ſe perſuada qu'il tort. Il eſpéra de ſe corriger lui-même; l'exem- uffit pour faire changer de ſentimens: que ne ce même exemple, quand il eſt donné par ce 'on aime!

nine cependant, c'eſt le nom que le prince pris avec ſon déguiſement, plaiſoit à tout le le, mais comme une fille de la campagne, qui a naïveté amuſe des dames qui ſe rencontrent un château.

renadine ne fut pas long-tems ſans entendre r avec avantage de la jeune eſclave, elle vou- iger par elle-même des agrémens qu'on lui van- ans pouvoir les définir; elle la fit venir au pied n trône, & lui propoſa quelques queſtions ſur rens ſujets. Amine y répondit avec graces, mais

avec tant de simplicité, que la cour & la princ
elle-même ne pouvoient concevoir comment
en étoient quelquefois contentes & touchées. G
nadine, par un sentiment involontaire finit pa
demander ce que c'étoit que l'amour; la fausse A
lui répondit : C'est vous, princesse.... Alors
leva les épaules, & chacun se dit : En vérité,
dommage qu'ayant une sorte d'esprit, elle ait
aussi mal élevée. Ce n'est pas cela qu'il falloit
pondre, reprit la princesse avec un air d'instruc
& de supériorité d'esprit; il falloit dire que l'an
est le partisan des desirs;.... ne voyez-vous
continua-t-elle, que vous m'avez donné une lou
grossière, qui ne définit point en général, &
ne donne aucune idée en particulier? tout le m
enfin auroit dit ce que vous venez de dire, to
monde l'a d'abord entendu; employez donc v
esprit, ne le commettez point à la portée des
ordinaires & communs. Amine reçut cette co
tion avec douceur, & lui témoigna la reconnoiss
que méritoient ses bontés, avec tant de graces,
Grenadine en fut touchée, & qu'elle résolut d
former & de cultiver son esprit. Bientôt il ne lu
plus possible de s'en séparer, & bientôt elle vo
qu'Amine fût son esclave.

Mais pendant que Grenadine ne songeoit
former le langage & les façons de sa chère Am
l'amoureux prince n'étoit occupé que du desir ar

aire naître les sentimens dans son cœur; pour rvenir, il falloit en bannir l'esprit, & ce n'étoit l'ouvrage de l'esprit. Trop de détails des traits eux de Grenadine feroient ennuyeux, ainsi je asse sous silence pour arriver à des choses plus essantes.

est plus d'une espece d'heure du berger; le cœur, e semble, a les siennes; amour, sans qu'on y , amene ces instans. Voici de quelle façon celui- t amené.

n jour la princesse se glorifioit d'avoir demandé us ses amans, lequel étoit le plus ancien de l'a- r ou de la beauté; les uns avoient répondu que our étant un dieu, il avoit créé la beauté pour niser son empire, & que la princesse en étoit preuve; les autres soutenoient que l'amour & eauté étant inséparables, avoient pris naissance nême instant. Ces différens sentimens, accom- iés de fadeurs & de mots alambiqués, parta- ent toute la cour, & ces deux partis attendoient une égale impatience le jugement de Grena- ; mais avant de le prononcer, elle vouloit savoir ntiment d'Amine sur cette importante question. ausse esclave lui répondit avec cette tendre vi- té qui sera toujours élégante : J'ai vu, j'ai ai- ... Ces mots furent accompagnés d'un regard rsuasif, si tendre & si sincère, que la princesse lant répliquer par une habitude naturelle, son

cœur saisi ne trouva point de réponse ; la rou
redoubla sa beauté, & son esprit soumis fut é
de façon, que pour la première fois elle parla
réfléchir, & dit : Amine, y pensez-vous ? . . .
prince regarda cette réponse comme un reproch
sa témérité, & se retira, tandis que Grenadine tir
& déconcertée par les premières impressions de
mour que la réponse d'Amine avoit portées dans
cœur, craignit de la découvrir pour ce qu'ell
soupçonnoit d'être ; elle trembla pour ses jours,
redouta la sévérité du roi Rubi, qui lui parut dè
moment une tyrannie ; en un mot, elle crai
tout ce que l'amour fait craindre. Cependant,
une justice qui n'étoit qu'une délicatesse & q
applaudissement au goût qu'elle ressentoit, elle do
le prix à celui qui avoit donné l'avantage à la bea
Ce fut le dernier arrêt que rendit cette grande p
cesse, il occasionna plusieurs plaintes ; on n'a
point déclaré l'auteur de la réponse, on avoit
gligé toutes les formalités & les pratiques d'usa
mais la princesse n'en tint compte & n'en parla
davantage. Cependant, peu d'accord avec e
même, elle se fit quelques reproches ; mais l'e
est toujours parfaitement soumis à la passion,
s'en trouve trop peu pour l'objet aimé, & dès-
il est indifférent d'en avoir assez pour ce qui
étranger. Ainsi la grande place languit de questio
les princes, les auteurs mêmes osèrent à leur t

opoſer quelques doutes, & la princeſſe ſe con-
de rougir d'avoir fait ſes délices de ces ſortes
ıſemens.

s rivaux ſentent l'amour auparavant qu'il ſoit
ré à celui qui l'inſpire, ainſi les prétendans s'é-
èrent tous ſous différens prétextes, & partirent
capitale, tandis que les poëtes & les auteurs
urèrent déclamans contre l'inconſtance de la
n'ayant plus autre choſe à faire qu'à préparer
ſtes épithalammes pour le mariage de Grena-
quand il plairoit au ciel d'en ordonner.

mot d'aimer, quand on le reſſent, a plus de
té dans ſa prononciation, & témoigne peut-être
l'eſprit que n'en renferment tous les livres. Le
e des Cœurs en étoit convaincu, il ſe plaiſoit
à le répéter mille fois, & bientôt Grenadine
it la douce habitude. Cependant le prince n'en
point connu, & la princeſſe ſe contentoit ſeu-
nt de ſavoir qu'il étoit ſon amant; il plaiſoit
par lui-même, & par-là il ſe trouvoit au
ɔle du bonheur. Enfin, (car l'amour va vîte
d il eſt parvenu à un certain point; les héroïnes
ous les romans, autrefois mépriſées & tenues
groſſières, furent excuſées & juſtifiées,) la
ıe dame du palais, qui avoit montré à lire, fut
mpenſée d'avoir introduit Amine dans le palais;
reprit ſon ancienne faveur, on la trouva bonne
ne, on préféra ſa ſociété à celle des autres, on

l'accueillit, on l'aima même : non-seulement les c
tendres sont indulgens, mais la reconnoissance
amans est aussi vive qu'élégante.

Cependant il est naturel de vouloir connoîtr
qu'on aime ; j'ai même été surpris que Grena
eût ignoré si long-tems le nom de son amant :
vrai que l'on ne sauroit songer à tout, & qu'il
arrivé en elle de grandes révolutions. Un jour
elle en fit la question au prince, qui lui répondi
baissant les yeux : On m'appelle prince des Cœ
il est vrai que ce nom charmant quand d'autre
prononçoient, avoit un air de fatuité répété pa
même ; mais étant inconnu à tout le monde
falloit obéir, il ne devoit pas en imposer. A-p
eut-il achevé de prononcer son nom, que Gr
dine s'écria avec vivacité : Vous êtes prince !
mieux pour mon père.... Cette réponse,
éloignée du précieux, charma le prince & lui pro
combien il étoit aimé.

Cependant tous ces détails particuliers, & ce
nier événement s'étoient passés à l'insu du roi R
de quel droit n'auroit-il pas été trompé, comme
jaloux le seront éternellement ?

Furette, toujours animée contre lui, parce qu'
l'aimoit toujours, n'étoit occupée que des moy
de lui causer du chagrin ; il y a même quelques hi
riens qui assurent qu'elle donna des facilités au pri
des Cœurs pour s'introduire dans le palais de G

nadine; ce qu'il y a de très-assuré, c'est que Furette accourut avec une diligence extrême, & qu'elle arriva dans le moment que le prince fit l'aveu de sa passion ; il est encore certain que son premier soin fut d'avertir le roi de tout ce qui se passoit. Il ne voulut point ajouter foi aux premiers discours de la fée ; la certitude fit succéder la fureur à ce doute ; car l'amour-propre offensé ne pardonne point à ceux dont il est devenu la dupe ; aussi le roi tourmenté de toutes ces idées, conjura la fée de faire un exemple sévère, & de punir à la fois & la témérité du prince & la désobéissance de sa fille. Que ne fait point un jaloux pour être vengé ! On dit que ses prières furent tendres, & qu'il l'assura même que ce procédé pourroit toucher son cœur. Ainsi Furette, qui pour beaucoup moins auroit bouleversé l'univers, exauça sa prière : d'un coup de sa baguette, le prince devint le plus beau limaçon bleu que l'on ait encore vu, & la princesse, la plus jolie perruche que l'Amérique ait jamais produite. Ils étoient ensemble au moment de cette cruelle métamorphose, s'ils virent leur aimables figures s'évanouir, ils eurent du moins la consolation de n'être point séparés : mais quoiqu'on leur eût conservé l'esprit & la mémoire, quelle conversation peuvent avoir une perruche & un limaçon ? Ils pouvoient cependant être plus malheureux ; penser que l'on est aimé, se souvenir de ses plaisirs, c'est du moins une consolation. Le prince

ne pouvoit rien dire, on ne pouvoit même san
justice lui reprocher son silence; il n'en étoit pas
de la princesse, qui conservoit sous la figure de
ruche une attitude fière & convenable à une p
cesse de son rang. Elle portoit sa tête à merveil
ne perdoit pas une plume de son beau collier r
sa longue & belle queue la flattoit sans cesse;
même depuis ce tems, qu'en ayant conservé l
pression, toutes les dames les ont ajoutées à l
grands habits. Le malheur de sa situation, c'est
ne s'entendant point parler, elle croyoit dire les
jolies choses du monde, & même les plus tendres
pendant elle ne prononçoit point d'autres mots
*Catau! bonjour ma belle Catau. Qui est là? A
cave;*... & faisoit sur-tout de si sots éclats de r
que tout le monde en étoit excédé. Il falloit
même aussi amoureux que le prince, pour ne p
tous momens rentrer dans sa coquille beaucoup
vîte qu'il n'en étoit sorti. Furette consentit enc
à punir la dame du palais, car elle avoit conté le d
de l'aventure, & les jaloux exigent beaucoup
détails; ils veulent toujours savoir comment, co
bien, par où, & le fait simple ne leur suffit jam
Pour satisfaire la colère du roi Rubi, elle m
morphosa donc la dame du palais en docteur en dr
sans lui rien apprendre de plus que ce qu'elle sav
lui donnant seulement une envie démesurée de pa
& de professer, ce qu'elle fit au grand plaisir
étudia

dians, qui la tournoient en ridicule. Elle occupa chaire pendant un assez long tems, car la puni- n des princes ne laissa pas d'être assez longue : is enfin Tranquille y mit ordre, elle alla repré- ter au conseil des fées la conduite irrégulière de ette, ajoutant qu'elle étoit de mauvais exemple, qu'elle empêcheroit absolument les rois de con- aux fées l'éducation de leurs enfans. Le conseil prouva ses réflexions, & lui donna pouvoir de miner cette affaire à son gré. Aussi-tôt elle partit, serins qui conduisoient sa voiture la conduisirent milieu de Furette & du roi Rubi, qui s'entrete- ient & ne s'attendoient pas à voir leur tête-à-tête errompu. Le roi disoit : Quoi donc! on ne pourra nais garder une femme ? On le peut, lui répondoit rette; mais vous êtes trop bon, vous avez laissé p entrer de femmes dans le palais, elles sont mille s plus dangereuses que les hommes, & plus adroi- pour les intrigues. Mais, reprenoit le roi, il falloit n lui donner de l'éducation. La jalousie véritable soucie bien qu'on ait de l'esprit & des talens! lui pliquoit Furette. Ce fut dans cet instant que Tran- ille parut. Cette visite les surprit également, ils ent encore plus touchés des reproches doux, mais ndés, qu'elle leur fit de l'injustice de leurs pro- lés : Vous n'avez plus qu'un parti à prendre, outa-t-elle; c'est de vous épouser. Furette qui n'a is aucun pouvoir de féerie, a tout sacrifié à son

amour effréné, & vous feriez un ingrat, dit-au roi, si vous ne reconnoissiez par le don de v main, l'attachement malheureux qu'elle a eu jusq pour vous. Un ton tranquille persuade souvent qu'un autre; ainsi ils donnèrent leur consentem à cette union. Aussi-tôt après, Tranquille passa l'appartement qui renfermoit la perruche & le li çon, & leur rendit leurs premières figures, qu'au docteur en droit. Tandis que l'on faisoit les préparatifs pour les superbes noces de Grenad & du prince des Cœurs, Furette & Rubi voulur souffler à ces jeunes amans le triste poison de jalousie; mais leurs efforts furent inutiles, la cand & la probité fut toujours le fondement de leur uni tandis que Furette & Rubi, enfermés dans leur cr donjon, vécurent dans la rage, le désespoir & tourmens que sans cesse ils se causèrent par leur supportable jalousie.

Grenadine & Rubi sont donc une preuve que femmes, plus tendres & plus sensibles que les ho mes, sont plus aisément corrigées par l'amour.





LA PRINCESSE AZEROLLE, OU L'EXCÈS DE LA CONSTANCE.

CONTE.

DANS une de ces grandes lotéries, où les fées tiroient au sort les royaumes qu'elles devoient protéger, celui des Aglantiers tomba à la fée Babonette. C'étoit une bonne créature, trop simple pour connoître le mal, trop timide pour le désapprouver; crédule par bonté, bonne par foiblesse; nulle sorte d'esprit, point de mémoire, & d'une négligence pour

ſa perſonne, qui augmentoit beaucoup les déſa mens de ſa vieilleſſe.

Le conſeil des fées applaudit au ſort : Le royau des Aglantiers étoit gouverné par un roi ſi ſage, le titre de protectrice n'étoit qu'un titre d'honne mais dans ce tems-là, comme dans celui-ci, la p dence étoit preſque toujours le jouet des évé mens.

Babonette avoit à-peine pris poſſeſſion de charge, que le bon roi mourut d'apoplexie, en commandant à la fée un fils unique qu'il laiſſoit berceau.

Babonette ravie de faire valoir ſon autorité, fut pas plutôt déclarée régente, qu'elle ſe mit à q reller les mies du petit prince; elle chaſſa la no rice, parce qu'elle ne ſavoit pas un ſeul conte revenans, & la reprit, après l'avoir fait jurer qu'e retiendroit par-cœur tous ceux qu'elle lui conter Le nom du roi fut changé en celui de Doudou, p expreſſif, diſoit-elle, & plus propre à lui gagner cœur de ſon peuple.

Dès que le petit roi fut en âge de recevoir idées, Babonette ne ſongea qu'à lui inſpirer u averſion mortelle pour les femmes. D'ailleurs, ſoin de ſa ſanté l'occupoit uniquement; la crai de l'altérer, faiſoit renvoyer ſes maîtres au prem ſigne de dégoût pour les leçons; auſſi le prince quinze ans, en étoit-il encore à l'*a*, *b*, *c*; le re

royaume étoit conduit à-peu-près de la même rte.

Les miniſtres s'apperçurent aiſément de l'incapaté de Babonette ; mais loin d'apporter à l'éducaon du jeune roi les ſoins qui pouvoient y ſuppléer; s'applaudirent en ſecret de ſon ignorance. Cette uſſe politique ne s'eſt abolie qu'après une longue xpérience de ſon peu de ſuccès.

Le préjugé que la fée avoit inſpiré à Doudou ſe anifeſta bientôt. Dès qu'il put être obéi, il dendit aux femmes l'entrée de ſa cour. L'ennui qui éſulta de l'exécution de cet ordre, donna naiſſance cette phraſe, dont les vieilles gens abuſent : Il 'en étoit pas ainſi de notre tems; ... c'étoit alors ne maxime conſtatée.

Les jeunes-gens devinrent groſſiers, mal-propres, rognes & chaſſeurs; les miniſtres bâilloient au coneil, ſoupoient triſtement & ſe couchoient en queellant leurs valets; les courtiſans s'endormoient dans ous les coins de l'antichambre ; à-peine l'ambition voit-elle le pouvoir de les réveiller.

Les choſes étoient dans cet état, lorſque la fée Canadine arriva à la cour. La curioſité, quelques levoirs de bienſéance l'avoient engagée à faire une iſite à Babonette ; elle fut reçue comme une fée l'importance. Le roi, auſſi abſolu qu'un enfant gâté, 'oſa cependant refuſer de la voir ; mais l'audience u'il lui donna fut courte, ſérieuſe, embarraſſée,

& finit par trois ou quatre révérences qu'il fit en reculant, sans lever les yeux sur elle.

Cependant Canadine étoit faite pour attirer l'attention de ceux qui la voyoient. Sa taille & sa beauté étoient également majestueuses : Il est vrai que ses traits étoient un peu marqués ; elle pouvoit passer pour une beauté romaine ; mais elle avoit tant d'éclat, qu'à trente ans, elle paroissoit à-peine en avoir vingt. Décidée dans ses sentimens, ferme dans ses résolutions, violente quand on s'opposoit à ses desirs, désarmée par une soumission, bonne par principe, attentive par amour-propre, son commerce auroit été charmant, si une passion malheureuse n'eût obscurci une partie de ses bonnes qualités.

Fière des victoires qu'elle avoit remportées sur son cœur, en méprisant l'amour des plus grands rois ; elle n'avoit garde de se défier d'un enfant, beau à la vérité, mais si maussade, qu'une femme moins difficile l'auroit à-peine regardé. Cependant le premier coup-d'œil décida de la passion de Canadine. S'il y a des étoiles malheureuses, il y a des coups-d'œil qui ne sont pas moins cruels.

Canadine étonnée de l'impression que le jeune roi faisoit sur elle, ne l'attribua d'abord qu'à cette sorte de compassion qui nous affecte en voyant profaner des choses précieuses ; elle fit des reproches à Babonette du peu de soin qu'elle avoit pris à former un prince, qui, malgré sa rusticité, montroit tant de

aces naturelles, qu'avec fort peu d'art on en eût t un prodige. On voit bien que vous parlez comme e fée du monde, lui répondit Babonette, je ne e repens pas de ce que j'ai fait; les femmes font la rté de la jeuneffe; de mon tems, une jeune fée uroit ofé dire ce que vous dites : tout va à reurs à-préfent; je ne dis mot, mais fi les femmes oient plus fages, les hommes n'en vaudroient que éux. Au refte, ce que j'en dis n'eft pas pour vous ntrarier, j'en ferois bien fâchée : ne voudriez-vous s auffi que je tuaffe ce pauvre enfant pour apendre ceci, cela & puis encore autre chofe? C'eft en fait d'être favant, mais toutes ces géométries mettent que des fottifes dans la tête d'un jeuneomme : mon Doudou fe porte bien, c'eft le prinpal; quand je le marierai, nous verrons....

Canadine ne doutant plus qu'il ne fût inutile de mbattre des préjugés fi bien établis, ne penfa qu'à parer le tort qu'ils avoient fait au jeune roi, en fe opofant de le perfectionner. Son cœur porté au en par lui-même, la trompoit encore, un intérêt us cher que celui de la générofité, la faifoit agir. our mieux réuffir dans fon entreprife, elle s'écarta tant qu'elle put de la méthode ordinairement fuivie ns l'inftruction de la jeuneffe : fon pouvoir réponnt à la fécondité de fon imagination, il n'y eut en de tout ce qui fait l'objet de l'étude, ou des nufemens du monde entier, qu'elle ne préfentât

au jeune Doudou sous des formes agréables. Curieux comme tous les enfans, ses questions auroient épuisé toutes autres complaisances que celles de l'amour; mais loin d'y répondre comme on fait communément, en éludant ou en substituant une erreur à une autre, Canadine ne laissoit échapper nulle occasion d'expliquer au roi les causes & les effets de tout ce qui frappoit ses sens.

Les amusemens, quels qu'ils puissent être, ont une liaison immédiate avec les arts ou les sciences: le prince ayant les dispositions nécessaires, fut bientôt au-delà de toutes les éducations données & reçues avec tant de fatigues.

La joie de Doudou à chaque découverte, se communiquoit à la fée; elle jouissoit voluptueusement du plaisir de perfectionner l'objet de sa tendresse. Il n'y a que le bonheur d'être aimé qui surpasse celui d'être nécessaire à ce que l'on aime.

Le roi, tout occupé par la curiosité & par le plaisir de la satisfaire, ne donnoit plus à la fée aucune marque de sa haîne générale pour les femmes; il falloit même qu'à mesure que son esprit se développoit, que la confiance s'établissoit dans son cœur, insensiblement il en vînt au point de ne pouvoir plus se passer de Canadine; mais un froid respect, une inattention marquée pour sa figure, laissoit voir qu'il la croyoit vieille, parce qu'elle avoit quinze ans plus que lui. Le chagrin que la fée ressentit de cette pro-

fonde indifférence, lui ouvrit les yeux ſur l'état de ſon cœur. D'abord elle ſe révolta contre un penchant ſi humiliant pour elle; mais il n'étoit plus tems de le combattre; l'eſprit, les graces & les ſentimens qu'elle avoit donnés au prince, tous ſes bienfaits enfin étoient devenus des armes contre elle.

Canadine eut en-vain recours à cette fierté qui l'avoit fait triompher tant de fois, ſes combats eurent le ſuccès ordinaire; auſſi foible qu'une ſimple mortelle, elle n'aima pas moins, & ne penſa plus qu'à ſe rendre aimable, redoublant d'attention, de ſoins & de complaiſances pour le roi. S'appercevant de jour en jour qu'elle ne faiſoit aucun progrès, l'amour lui ſuggéra un moyen de gagner ſon cœur, dont elle fit honneur à ſa raiſon. Autant ce jeune prince montroit de goût pour les arts, & pour les choſes de pur agrément, autant il marquoit de répugnance pour les affaires & la politique. Canadine imagina ne pouvoir lui faire un ſacrifice plus délicat & plus utile à ſes intérêts qu'en lui donnant la main, puiſqu'en ſe chargeant ſeule des affaires, rien n'empêcheroit le roi de ſe livrer aux plaiſirs.

Elle alla trouver Babonette; après avoir un peu exagéré la néceſſité de marier ſon pupille, elle lui fit voir toutes ſortes d'inconvéniens à lui donner une jeune perſonne, & lui dit que le royaume des Aglantiers lui étoit devenu ſi cher, depuis le ſéjour qu'elle y faiſoit, qu'elle étoit prête à ſacrifier au bien de

l'état la répugnance qu'elle avoit pour le mariage. Comment! s'écria Babonette, transportée de joie, vous voudrez bien épouser mon cher Doudou? Que vous êtes bonne! oh, les gens de vertu s'y prennent toujours par le bon bout! Hélas! le pauvre enfant! il sera ravi de vous caresser : je lui ai tant parlé de sa mère qu'il n'a jamais vue, qu'il croira la retrouver. Quoique Canadine fût peu contente de la tournure, le fonds du discours étoit si fort de son goût, qu'elle ne douta pas plus que Babonette de la réussite de son projet.

Toutes deux se trompoient, la fée protectrice courut chez le prince dans le même transport de joie qui l'avoit saisie à la proposition de Canadine; mais elle eut beau lui représenter les avantages d'une telle alliance, & les dangers d'un refus, le roi resta inébranlable dans la résolution de n'aimer aucune femme : il assura la fée que les bontés qu'il avoit témoignées à Canadine, ne tiroient point à conséquence; qu'il avoit dû profiter des instructions qu'elle lui avoit données, mais qu'au fond sa reconnoissance étoit fort indépendante de l'amour; qu'elle l'ennuyoit trop souvent d'un détail de sentimens auxquels il n'entendoit rien, & qu'enfin, si elle exigeoit qu'il payât ses bienfaits de sa personne, elle pouvoit se retirer quand bon lui sembleroit.

Babonette un peu déconcertée d'entendre parler son Doudou en roi, fut porter cette réponse à

Canadine; voyant qu'elle gardoit un profond ſilence, & que la douleur étoit peinte ſur ſon viſage, elle ſe douta que le refus du prince ne lui plaiſoit pas. Vous êtes bien bonne, lui dit-elle, de vous chagriner! ſi j'étois à votre place, je le laiſſerois-là, & je n'y penſerois plus. Voilà ce que c'eſt que de lui avoir mis des folies dans la tête; je gage que ſi vous m'aviez laiſſé faire il vous auroit épouſée de grand cœur: mais les beaux eſprits croient en ſavoir plus que les autres; j'ai toujours entendu dire qu'ils ne ſont que des bêtes.

Canadine renfermée en elle-même, dévorant ſa honte & ſa douleur, formoit mille deſſeins, auſſitôt détruits que projettés. La retraite lui paroiſſoit le parti le plus décent; & elle tâchoit de s'affermir dans la réſolution de le ſuivre, lorſque Babonette, qui avoit continué de parler, lui dit: Vous avez beau rêver, vous ne trouverez pas un plus gentil mari. Vous êtes plus vieille que lui, vous le mettrez à la raiſon; il vous aime, je le ſais, en faut-il davantage?... Il m'aime! s'écria Canadine réveillée comme d'un profond ſommeil; il m'aime! ah, je ſuis trop ſure de ſa haîne. Oh, pour de la haîne, vous avez tort, reprit Babonette, je ſais bien comme je l'ai élevé; quand ce ne feroit qu'à cauſe de moi, je ſuis ſure qu'il vous aimera toujours.

L'eſpérance eſt auſſi inſéparable de l'amour que de la vie; l'idée d'être aimé, de quelque part qu'elle

vienne, quelque mal fondée qu'elle puisse être, porte dans l'ame un charme séducteur, dont un amour malheureux ne sauroit se défendre. Canadine n'y résista point : sa générosité égale à sa tendresse acheva de la déterminer à ne point quitter le roi. Il n'a point encore atteint le degré de perfection où je veux le conduire, disoit-elle; il a besoin de mes soins, pour lui & pour son royaume; ne serois-je pas coupable de toutes les fautes qu'il pourroit faire, si je l'abandonnois par un mouvement injuste de mon amour-propre? puisque je l'aime, c'est à moi de lui plaire. Eh! quels seroient mes avantages sur lui, si ma générosité ne surpassoit son ingratitude?..... Qu'une femme décente est soulevée quand elle peut trouver dans l'amour la vraisemblance de la vertu!

Doudou & Canadine se virent sans s'expliquer; l'embarras de la première entrevue passé, le roi reprit son train ordinaire; il crut même que la fée n'avoit aucune part à la proposition de Babonette, puisqu'elle ne lui en parloit pas.

Canadine avoit trop de connoissance du cœur, pour se compromettre en faisant au roi les reproches qu'il méritoit; elle sentit même que pour ne pas augmenter son éloignement pour elle, il falloit ménager avec prudence les heures qu'elle passoit avec lui. Souvent elle sacrifioit la douceur de le voir à la crainte de lui être importune; mais toujours présente par ses bienfaits, & par les plaisirs qu'elle procuroit

rince, elle trouvoit une volupté plus délicate à
ıult plier à l'infini, qu'il n'en avoit lui-même à
ouir.

ıivant le plan de cette nouvelle conduite, Ca-
ıe qui avoit coutume d'accompagner le prince
u'il alloit à la chasse, ne l'y suivoit plus que
nent; elle se contentoit pendant son absence de
arer des fêtes pour son retour.

n jour que le roi, livré à lui-même, s'étoit
té du reste de la chasse, en poursuivant un daim
trop d'ardeur, il fut extrêmement surpris, après
r percé un fort avec beaucoup de peine, de se
ver dans une espece de salle d'une très-grande
due, & de voir à l'un des angles une jeune
onne sous un pavillon de gaze d'argent, assise
près d'une vieille femme qui sembloit dormir.
ıdou s'arrêta à quelques pas pour considérer ce
lige; la jeune personne tenoit un livre, mais
me elle levoit de tems-en-tems des yeux distraits,
lle ramenoit sur sa lecture avec aussi peu d'ap-
ation, elle apperçut le prince, presqu'en même-
s qu'il s'arrêtoit pour la regarder. Leur trouble
égal; la jeune fille, après un moment d'atten-
, posa son livre sur ses genoux, & se mit à rac-
ımoder sa coëffure que le vent avoit un peu dé-
gée; quelques fleurs placées sans art sur les plus
ux cheveux du monde, en faisoient tout l'orne-
nt; une grosse boucle fut rajustée & ramenée sur

sa gorge avec un soin qui tenoit autant à l'envie
plaire qu'à la modestie.

De son côté, le prince après s'être arrangé
son cheval en se donnant la meilleure grace
put, tira son mouchoir, essuya son visage, mit
gants à la hâte, & s'avança le plus près du pavi
qu'il lui fut possible. Il mit pied à terre, & s'ap
chant de la jeune personne avec un trouble &
embarras qui lui étoient inconnus: Que vous
belle! lui dit-il en mettant un genou à terre;
vous mériteriez d'adorations, si vous n'étiez pas
femme! Je ne suis pas une femme répondit-e
je m'appelle Azerolle; la fée Sévère que vous vo
là, me mene au château inaccessible.... Mai
vous appellez-vous pas Turlupin? dit-elle. N
madame, répondit le roi un peu déconcerté;
princes de mon sang n'ont jamais porté de n
ignobles. J'en suis bien fâchée, répondit Aze
en baissant les yeux. Pourquoi? dit le prince
m'appelle Doudou. Cela ne fait rien, répondit-
je vois bien que l'on m'a trompée. Comment
le jeune prince, vous auroit-on parlé de moi?
l'ai cru, répondit-elle, & je ne comprends ri
cela. Ni moi non plus, reprit-il, expliquez-v
mieux, je vous en conjure. Je vais tout vous c
continua la jeune personne; peut-être vous écla
rez mes doutes. Je n'ai jamais vu que la fée;
m'a dit qu'autrefois j'avois un père & une me

en avez-vous eu, vous? Sans doute, répondit le prince; ils étoient roi & reine : & les miens aussi, dit Azerolle. Mais, dites-moi, puisque vous avez eu un père, il y a donc plusieurs hommes dans le monde? Il y en a, répondit le roi, à-peu-près autant que de femmes. Ah! voilà qui est bien, dit la princesse, je commence à m'éclaircir: & moi, dit le prince, je vous entends un peu moins. Il n'est plus nécessaire à-présent que vous m'entendiez, reprit tristement Azerolle. Que dites-vous? s'écria Doudou; chaque moment augmente ma curiosité, je sens qu'il ne m'est plus possible de vivre sans être éclairci de votre sort. Eh bien, dit la princesse, puisque vous voulez tout savoir, je veux bien vous le dire; mais à condition que vous me direz aussi si vous êtes un homme. Ah, rien n'est si vrai, répondit vivement le prince; mais, charmante Azerolle, pourquoi en doutez-vous? Puisque vous êtes un homme, interrompit-elle, vous vous appellez donc Turlupin? Eh! laissez-là votre Turlupin, reprit impatiemment le prince, ne m'en parlez jamais. Je n'en parlerai plus, dit la princesse, puisque cela vous fait de la peine : cependant j'aurois voulu vous dire que Sévère me mene chez lui, afin qu'il m'épouse, & me fasse reine. Quoi! vous allez vous marier? s'écria Doudou. Oui, dit Azerolle; on m'avoit dit qu'il n'y avoit que lui d'homme dans le monde; j'en étois bien aise, mais à-présent.....

Achevez, belle Azerolle, achevez, dit le prince av une vivacité dont il ne démêloit point la cause; fireriez-vous que la fée changeât de résolutio Serois-je assez heureux..... Oh, non, répondit princesse, apparemment tous les hommes se r semblent, & cela m'est égal. Ah! voilà bien femmes, s'écria le prince; on ne m'a point tromp elles sont perfides avant même de connoître la p fidie. Je crois que vous me querellez, dit Azerol que vous ai-je fait? Rien, madame, répondit prince; votre beauté me faisoit oublier que je dev vous fuir; votre discours me rend à moi-mêm adieu, princesse. Attendez donc, dit-elle, j'ai e core quelque chose à vous dire. Ah cruelle! dit prince, vous voyez si je fuis. Ne viendrez-vous p me voir quand je serai reine? continua-t-elle. Vo le voudriez sans doute, dit le prince, mon malhe seroit un triomphe de plus à vos charmes. Je n'e tends pas bien ce que veut dire cela, reprit dou ment Azerolle; mais en vérité je serois bien fâch que vous fussiez malheureux. La princesse pronon ces mots d'un ton si naïf & si tendre, qu'ils ach vèrent de détruire le reste du préjugé, qui com battoit encore dans le cœur du prince. Vous voulez pas, que je sois malheureux? lui dit-il, bien, aimez-moi donc; je vous adore, Azeroll vous triomphez du cœur le plus insensible, vous faites éprouver ce sentiment délicieux qu'on appe

amou

iour, je ne puis m'y tromper. Mais que je suis à
aindre, si vous ne l'éprouvez pas comme moi!
l étoit dans votre cœur, comme je le vois dans
s yeux, il uniroit nos ames, & mon bonheur.....
vez-vous, dit Azerolle en rougissant, si la fée
veilloit & qu'elle vous entendît, je crois que nous
ions perdus; fuyez, ajouta-t-elle en le repoussant
ine de ses mains que le prince saisit & baisa avec
nsport, éloignez-vous .... puisqu'il faut nous quitter.
Doudou, alarmé des premiers mots de la prin-
sse, rassuré par le ton des derniers, se mit à ge-
ux, comme s'il n'y avoit point eu de Sévère dans
monde.

Leurs sentimens étoient trop naïfs & trop tendres,
ur que la dissimulation pût y trouver place. Ils se
ent des aveux mutuels, aussi ingénus que les cœurs
où ils partoient.

Ni l'un ni l'autre n'auroient pensé à se séparer,
s un mouvement de la fée, qui pour cette fois
r persuada qu'elle alloit s'éveiller; ils imaginèrent
a hâte mille moyens de se revoir, qui leur parurent
us très-faciles à exécuter.

Le prince monta à cheval & s'éloigna, non sans
ourner la tête, tant qu'il fut à portée de voir
zerolle. Quand il l'eut perdue de vue, il en resta
occupé, qu'il ne sortit de sa rêverie qu'à l'entrée
péristile de son palais, sans savoir comme il y
oit arrivé.

Il ne faut pas être fée pour s'appercevoir du pl
petit changement dans le cœur de ce que l'on aim
une langueur plus touchante, une gaieté tendre, u
rêverie tranquille, la parole plus douce, tout déce
un véritable amour. Canadine s'apperçut de son no
veau malheur, un moment après l'arrivée du ro
la jalousie s'en tient-elle aux simples soupçons? L
doutes sont cruels, on veut s'en défaire, & souve
l'on n'en sort que par une certitude encore pl
cruelle.

Doudou avoit trop d'amour pour n'être pas i
génu à la première question de la fée, quoiqu'el
n'eût aucun rapport à son aventure : il rougit,
conta tout de suite la rencontre d'Azerolle. Il peign
avec transport sa beauté, ses graces, sa naïveté; ma
il ne dit que ce qu'il falloit pour exprimer les sen
mens qu'elle lui avoit inspirés; pour en douter Ca
nadine n'y trouva pas même la ressource de l'exa
gération.

Cet aveu fit un effet bien différent sur les deu
fées. Babonette pleuroit de joie : Voyez le hasar
disoit-elle, le pauvre enfant, qu'il dit bien tout cel
il me semble que c'est moi. Mais où est-elle cet
petite Azerolle, que j'aille te la chercher? Qu'i
seront heureux! continua-t-elle en s'adressant à C
nadine; nous les marierons. Je suis sure qu'ils n
cesseront de se caresser; cela nous réjouira. Tu
donc bien amoureux? ajouta-t-elle en se tournan

rs le prince; viens mon petit moineau, viens que t'embrasse.

Quand l'impatience de l'esprit se joint à celle du eur, il est bien difficile d'en arrêter les effets. Cadine emportée par la jalousie, le dépit & l'indignan, toucha le roi de sa baguette, en disant avec sourire amer : Tenez, madame, mettez-le donc cage ce moineau si chéri. Ah! vous avez raison, Babonette en courant après le prince devenu oineau; il faut l'enfermer. Vous êtes un peu vive, ais ce n'est pas pour vous en faire des reproches. est tout joli comme cela.

Les ames nobles ne commettent aucune faute imnément. La honte suivit de près l'emportement de nadine, elle se leva avec précipitation pour cherer le malheureux oiseau, & lui rendre sa première rme. Il s'étoit déja échappé par une fenêtre qu'il oit trouvée ouverte. L'instinct se joignant à l'aour, le conduisit à tire-d'aîle dans la forêt où il oit laissé Azerolle.

Lorsqu'il y arriva, elle disputoit encore avec la e, pour ne point quitter un lieu où elle espéroit voir son amant. Le prince trouvoit tant de plaisir s'attribuer la résistance qu'elle opposoit aux ordres Sévète, qu'il ne pensoit point à s'affliger des rmes qu'elle versoit en abondance. Il se percha sur n épaule, & par un petit gazouillement, il essayoit lui exprimer sa tendre reconnoissance; mais la

princeſſe étoit trop occupée de lui pour l'apperc
voir.

La fée ſurpriſe & impatiente de la réſiſtance d'A
zerolle, la tirant rudement par le bras, la força d
monter dans ſon char. Le roi, mal aſſuré ſur ſ
pattes, perdit l'équilibre par la ſecouſſe du mouv
ment involontaire que fit la princeſſe, & fut oblig
d'employer ſes aîles pour la ſuivre. Quels effor
ne lui en coûta-t-il pas pour égaler ſon vol à cel
des corneilles qui emportoient le char avec une e
trême rapidité! Mais tant qu'elles durent, les fatigu
de l'amour ne ſe font point ſentir.

Sévère, Azerolle & le moineau en cortege, apr
avoir traverſé des eſpaces immenſes, s'arrêtère
enfin dans l'avenue du château ſitué ſur une mon
tagne beaucoup plus haute que celles qui l'enviro
noient, qui étoient cependant les plus hautes d
monde. Ce lieu, triſte par lui-même, avoit été cho
par le père de Turlupin pour l'habitation de ſon fil
par préférence à beaucoup d'autres qu'il auroit p
lui bâtir avec l'art magique dans lequel il étoit fo
ſavant. Mais malgré ſon art, malgré la conſidéra
tion qu'il s'étoit acquiſe parmi les fées & les génie
ſon fils étoit demeuré ſi prodigieuſement ſot, qu
n'avoit point trouvé de lieu plus propre à le cach
que le château inacceſſible.

Turlupin, quoiqu'épais & remuant, auroit e
une figure paſſable, ſans une mal-propreté que

honte ni l'envie de plaire ne purent corriger. Familier ſans égard, importun ſans amour-propre, curieux par vanité, orgueilleux par baſſeſſe, il ſe piquoit ſur-tout de gaieté & de tendreſſe. L'une s'exprimoit par des rires auſſi continuels que déplacés, & l'autre par une geſticulation auſſi incommode qu'impertinente.

Il étoit fort jeune quand ſon père mourut; la fée Sévère ſa tante ſe chargea de ſon éducation. Elle ſentit bientôt qu'on n'en pouvoit faire qu'un prince fainéant. L'ambition ne ſe borne pas à la meſure des talens; Sévère qui la prenoit pour une vertu (parce qu'elle ne connoiſſoit de paſſion condamnable que l'amour) crut ne pouvoir la pouſſer trop loin; elle ſe détermina donc à donner un royaume à ſon neveu. Ce fut en conſéquence de cette réſolution qu'elle éleva la princeſſe Azerolle, héritière d'un fort grand état, dans une ſolitude & une ignorance totale; parce qu'elle ſavoit que les ſecrets de ſon art n'étoient pas ſuffiſans pour voiler les défauts de Turlupin, & que pour engager la princeſſe à l'épouſer, il falloit la priver des moyens de comparaiſon, ſeul arbitre de la valeur des choſes.

D'ailleurs Sévère n'avoit aucune connoiſſance du cœur, elle s'abuſoit, comme on fait encore aujourd'hui, ſur la puiſſance du nœud ſacré de l'hymen, & ne doutoit pas que la princeſſe n'aimât ſon mari dès qu'il le ſeroit.

La résistance qu'Azerolle lui avoit marquée ce jo
là, & les pleurs qu'elle avoit versés lui avoient
pendant donné quelques inquiétudes ; mais elle
rassuroit sur l'autorité dont elle avoit toujours
un usage infaillible. Elle se contenta d'ordonne
la princesse d'être gaie, avec un ton propre à fo
fier la tristesse la moins fondée.

En approchant du château, elles virent Turlu
qui prenoit le divertissement de balayer sa cour
avoit une culotte noire dont on voyoit la doubl
sale par quelques endroits déchirés ; un pet-en-l
de vieux damas feuille-morte, reteint pour la tr
sième fois ; un mouchoir d'indienne noué autour
col, & un bonnet de nuit, dont la coëffe trop cou
laissoit voir par le haut une laine aussi jaune
grasse. Quoiqu'il attendît les dames, il fut très-
pris de les voir ; la surprise est toujours le prem
mouvement des sots.

Turlupin n'acheva pas pour cette fois de s'ét
ner ; dès que ses yeux l'eurent assuré que c'étoi
tante qui arrivoit, il s'enfuit en criant de toutes
forces : Tirez, tirez.... En même tems il pa
une salve de boëtes si prodigieusement chargées,
la plupart crevèrent & blessèrent de leurs éclats
corneilles qui tiroient le char de la fée. Ces oise
épouvantés s'écartèrent avec fureur, & prenant l
essor inégalement, fracassèrent le char qui n'é
que de cannes très-légèrement travaillées. Par b

heur pour Azerolle, dans ce moment-là le char touchoit preſque à la terre. Cependant la fée ne put éviter une petite bleſſure au bras; Azerolle plus légère ne ſe fit aucun mal, elle montra ſeulement au tendre moineau une jambe qui le fit ſouvenir de ſa métamorphoſe, avec plus de regrets que n'avoit fait la fatigue du voyage.

Sévère & Azerolle ſe relevèrent comme elles purent : car Turlupin qui avoit promptement paſſé un habit, & mis une perruque poudrée de la plus belle farine de la maiſon, pour ne point manquer à ſa dignité, les attendoit ſur le perron en criant : De la joie! de la joie! n'ayez pas peur.... Voilà un beau divertiſſement! lui dit la fée en l'abordant; ah, ah, ma tante, interrompit-il en éclatant de rire, vous n'êtes pas un bon cheval de trompette, puiſque vous avez peur du bruit; ce ne ſera rien, divertiſſons-nous.

La crainte de la réplique empêcha Sévère de répondre; elle ſe contenta de lui faire ſigne de donner la main à la princeſſe. Il obéit, mais paſſant le premier, il la tiroit après lui, en lui faiſant remarquer la beauté des appartemens. Quand ils furent arrivés dans un ſallon magnifique qui les terminoit, il s'arrêta, & ſe tournant vers Azerolle : Allons, dit-il, mademoiſelle, ſans façon; vous ſavez pourquoi vous venez ici; nous ſerons bientôt familiers enſemble; commençons à bannir les cérémonies. En même

tems il prit Azerolle par la tête, & l'auroit baisée malgré sa résistance, sans le tendre moineau qui étoit entré en même tems que la compagnie, & qui, fondant sur le visage de Turlupin, lui mordit une joue de toute sa force, tandis que Sévère, déja de mauvaise humeur de sa chûte; perdant toute patience, lui donnoit un soufflet sur l'autre. Ah! c'est donc vous, ma tante, qui voulez être baisée? dit-il en l'embrassant plutôt qu'elle n'eut pensé à s'en défendre; je sais bien comme on se venge des soufflets donnés par les dames. S'appercevant alors que le sang couloit de sa joue, il regarda de tous côtés: Ah, ah, dit-il en colère, mais avec un rire affecté, c'est un oiseau qui s'est laissé enfermer; voilà qui est drôle! qu'on appelle mon chat, vous allez voir beau jeu, vous verrez comme il les avale: cela vous divertira, n'est-ce pas, mademoiselle? A cette cruelle menace, le moineau vola dans les bras d'Azerolle, espérant y trouver un asyle. Toute créature malheureuse est protégée par les ames tendres; mais cette protection est encore plus sure quand on la demande à ceux qui sentent les peines de l'amour: la princesse, par un mouvement plus fort que la compassion ordinaire, demanda la grace de l'oiseau. Turlupin lui répondit avec un air content de lui: Mademoiselle, vous n'avez qu'à prononcer; ensuite il pria la fée de guérir sa joue, ce qui fut fait dans le moment. Elle saisit ce prétexte pour le tirer à l'écart,

ui faire des reproches sur toutes les sottises qu'il t faites depuis leur arrivée. Bon, bon! répon- Turlupin en riant toujours, voilà de vos raisons. t qu'elle elle est jalouse, dit-il à la princesse en pprochant d'elle & lui faisant un clin-d'œil d'in- gence : mais je n'en suis pas la dupe. Elle vou- que je vous ennuyasse avec des complimens; ma foi ils me donnent la migraine : tenez, emoiselle, je suis un bon vivant qui n'engendre la mélancolie; ah! vous m'aimerez, quand une nous.... Mais répondez-moi donc, dit-il en errompant. Non, monsieur, répondit Azerolle avoir entendu ce qu'il lui disoit. Ah! s'écria-t- riant plus fort, elle fait la petite sucrée! mais verrons quand je serai votre mari.... A ce de mari, la princesse qui rêvoit de tout son r à celui qu'elle auroit voulu avoir, leva les sur Turlupin, & ne put retenir des larmes qui èrent en abondance. Oh, oh! dit-il, c'est bien ; venez, venez, madame Sévère, je ne sais que aux gens qui pleurent. La fée s'approcha; mais pée à la vue du moineau couché sur l'épaule de rincesse, auquel jusques-là elle n'avoit fait au- e attention, elle s'arrêta, cherchant à démêler érité des soupçons que la force de son art lui oit naître sur la métamorphose du prince.

Elle le considéroit attentivemeut, sans s'embar- er des pleurs d'Azerolle; Azerolle continuoit à

pleurer, ſans s'appercevoir des regards de la fée; le tendre oiſeau, occupé uniquement de la douleur de ſa princeſſe, ſe rouloit ſur ſa gorge, paſſoit ſon bec autour de ſon menton, ſans ſe ſoucier de l'étonnement de Turlupin, qui ne ceſſoit de crier : Cela eſt admirable! on diroit qu'il y entend fineſſe; lorſque Canadine & Babonette entrèrent avec un bruit qui les tira tous quatre de leurs occupations.

Canadine, qui d'abord ne s'étoit repentie d'avoir métamorphoſé le prince que par le ſeul regret de l'avoir offenſé, ne s'étoit pas plutôt apperçue de ſa fuite, que faiſant réflexion à la facilité qu'il avoit de rejoindre Azerolle ſous la forme d'un oiſeau, elle ſentit la jalouſie reprendre dans ſon cœur plus de vivacité que le repentir ne lui en avoit fait perdre.

Sa douleur, en changeant de motif, n'en devint que plus violente. Que la colère eſt aveugle! diſoit-elle, ma vengeance lui donne le moyen de me fuir, & le rend à ma rivale. Sans doute il eſt déja auprès d'elle, il l'attendrit par ſes innocentes careſſes; malgré ſa métamorphoſe, ils ſe voient, ils s'entendent, l'amour leur prête ſon intelligence ſupérieure à tout autre pouvoir; ſans doute ils ſe plaignent de moi.... Peut-être ils me haïſſent.... moi, je ſerois haïe!... ah! ſi je mérite ce ſentiment affreux, conſtance, vertu, délicateſſe, vous n'êtes donc que les chimères infructueuſes d'un cœur tendre & généreux?

Au milieu des plus triſtes réflexions, les dangers que le prince pouvoit courir ſe préſentèrent à l'imagination de Canadine; tout autre intérêt cédant à celui de l'en préſerver : Allons, ma ſœur dit-elle à Babonette, courons à ſon ſecours. C'eſt toujours bien fait de ſecourir les malheureux, répondit la vieille fée; mais où ſont-ils?... Qu'importe? allons toujours, peut-être nous les rencontrerons.... Je vous aime d'être ſi bonne....

Canadine en conſultant ſes livres, eut bientôt découvert les démarches du prince. Les deſſeins de Sévère, qu'elle découvrit auſſi, la raſſuroient un peu; mais Doudou jouiſſoit de la vue de ſa rivale, il falloit l'en ſéparer.

Elle ſentit le beſoin qu'elle avoit de Babonette, tant pour exécuter avec décence le projet qu'elle avoit formé d'enlever le jeune roi, que pour balancer le pouvoir de Sévère par l'autorité que lui donnoit ſon grand âge.

Elles montèrent toutes deux dans le premier char qui ſe trouva, & en cinq minutes elles arrivèrent au château inacceſſible. Canadine avoit tant d'impatience de voir ce qui s'y paſſoit, que ne trouvant pas la porte ouverte, elle entra par la fenêtre. Pour cette fois la ſottiſe de Turlupin n'eut aucune part à ſon étonnement, un équipage tout entier paſſant par une fenêtre, en étonneroit bien d'autres.

Sévère fut au-devant de ſes ſœurs qu'elle reconnut

d'abord; mais Canadine, sans répondre à ses complimens, s'avança avec précipitation vers le roi moineau. Les caresses qu'il faisoit à sa rivale n'étoient pas échappées à son premier coup-d'œil. Ah cruel! s'écria-t-elle, le moyen le plus sûr pour t'arracher aux plaisirs que tu prends, c'est de te rendre ta première forme. En même tems elle le toucha de sa baguette, & le tendre moineau devint le tendre Doudou.

La confusion d'Azerolle suspendit le plaisir qu'elle eut de retrouver son amant; elle rougit, baissa les yeux avec autant d'embarras que si elle eût connu l'indécence des libertés que le prince avoit prises.

Sévère indignée au dernier excès, auroit puni sur le champ sa témérité, si Canadine attentive n'eût poussé Babonette, en lui disant tout bas : Si vous ne faites usage de la supériorité de votre pouvoir, votre enfant va périr. C'étoit la seule façon de l'émouvoir : Doucement! dit-elle à Sévère; quoiqu'il ne soit pas honnête de contrarier les gens dans leur logis, je ne souffrirai pas que vous fassiez rien contre le roi Doudou; mais pour vous marquer que ce n'est pas par mauvaise volonté que j'oppose mon pouvoir au vôtre, je consens qu'il soit jugé & puni, s'il le mérite, par le conseil que nous allons tenir, & que, soumis à nos volontés réunies, nous ne puissions disposer de lui l'une sans l'autre; vous avez de la vertu, Canadine a de l'esprit, & moi de l'ex-

périence; nous valons notre prix. Allons, mes sœurs, rassemblons-nous, & jugeons.

Quoique Canadine fût très-fâchée que Babonette se fût ôté le pouvoir absolu qu'elle avoit sur le prince, il fallut y souscrire. Sévère, non moins mortifiée de trouver une puissance au-dessus de la sienne, dissimula, bien résolue de profiter de la faute que la fée protectrice venoit de faire, ou de tâcher de ramener le conseil à ses volontés. Elle se contenta pour-lors de remontrer aux deux fées qu'il seroit indécent de laisser le prince & la princesse, pendant qu'elles seroient occupées à régler leurs destinées. Vous avez raison, dit Babonette, qu'en ferons-nous? Si vous le permettez, reprit Sévère, je les empêcherai bien de se parler. Très-volontiers, reprit la fée protectrice, pourvu que vous ne leur fassiez point de mal. Ne craignez rien, répliqua Sévère. En même tems elle toucha de sa baguette le prince & la princesse, qui devinrent les plus belles statues de marbre blanc qui eussent encore paru. Dans ce moment-là, le prince regardoit Azerolle d'une façon si tendre, il avoit l'air si pénétré d'amour, que Canadine ne put le voir sans une émotion où l'on démêloit la tendresse malheureuse & la timide jalousie. Azerolle qui avoit enfin osé lever sur le prince ses yeux encore humides des pleurs qu'elle avoit versés, exprimoit le plaisir de le revoir, avec tant de naïveté, que ces deux statues en regard, & la fée presque

auſſi immobile, formoient un groupe intéreſſ

Sévère & Babonette arrachèrent Canadine à triſte rêverie; toutes trois paſſèrent dans une ch bre voiſine pour y tenir conſeil, & Turlupin meura ſeul avec le prince & la princeſſe. De ſon premier étonnement, tant d'autres avoient cédé, qu'il àvoit encore les yeux fixes & la bou ouverte. Dans cette attitude, il ne ſe laſſoit p de tourner autour des ſtatues, ſans avoir rien c pris à tout ce qui s'étoit paſſé; les fées à leur ret le trouvèrent encore dans la plus ſtupide adm tion.

Le conſeil avoit d'abord été fort agité. Babone ſoufflée par Canadine, vouloit abſolument rame ſon prince dans ſes états; Sévère prétendoit a hauteur que l'injure faite à ſon neveu, dont la p ceſſe devoit être l'épouſe, demandoit une puni exemplaire. Canadine repréſentoit, avec toute modération que ſa prudence pouvoit lui ſuggér que les loix n'ordonnoient de punition qu'aux f mes infidelles; que toutes injuſtes qu'elles fuſſen falloit les ſuivre, & punir Azerolle, en lui fai ſubir quelques peines légères. Sévère, en réfut cette propoſition, commençoit à mêler tant d'aigr dans la diſpute, que Canadine craignant la foibl de Babonette, propoſa un accommodement. Vo principal intérêt, dit-elle à Sévère, c'eſt le maria de votre neveu avec la princeſſe; vous pourr

iger à l'épouser, mais puisque vous ne la trou-
pas digne de lui, tant qu'elle aura du goût pour
ince, il faut essayer par toutes sortes de moyens
s détacher l'un de l'autre. Mettons-les à toutes
preuves qui peuvent les rendre inconstans; ils
ccomberont sans doute, & en remplissant votre
et, vous satisferez votre vengeance. Commen-
par enlaidir la princesse, de façon que Doudou
le premier à s'en dégoûter. Sévère fit quelques
ultés, mais elle se rendit, parce qu'au fond elle
bien persuadée qu'elle ne trouveroit pas tous
ours des reines & des royaumes à donner à son
u. Babonette ravie d'entendre qu'on ne feroit
t de mal à son prince, consentit volontiers qu'on
échirât le cœur par les contradictions que son
ur alloit éprouver. Les petites ames ne connois-
que les peines du corps & les revers de la for-
Elles rentrèrent dans le sallon pour exécuter
projet. Sévère, soit malice, soit mal-adresse,
rononçant les funestes paroles, toucha de sa
ette les deux statues au lieu d'une: en se rani-
, elles devinrent d'une laideur épouvantable;
yeux se rencontrèrent sans qu'ils se reconnus-
mais leur taille, leurs habillemens ne les laissant
douter de leur malheur, ils firent un cri en
t tous deux: Est-ce vous que je vois? Chacun
on côté ne souffrit d'abord que pour l'objet de
endresse, leur amour-propre n'y étoit point

intéressé. Sévère ne leur laissa pas long-tems erreur consolante ; elle les conduisit devant glace, & les força de s'y regarder. Ces deux fortunés ne furent pas plutôt convaincus qu'ils é voient la même difformité, que mettant les sur leurs visages, ils firent encore un cri plus loureux que le premier, & s'enfuirent chacu une porte différente.

Turlupin commençoit à s'accoutumer aux diges ; ce dernier ne lui fit faire qu'un grand de rire, en disant à Sévère : Ah ! voilà un beau celui-là ! mais ce n'est que pour rire, n'est-ce car franchement si les princes que j'aurai de laideron lui ressembloient, je n'aurai pas grand à les caresser. Allons, allons, les voilà partis, tissons-nous ; je veux que tous mes gens soient ce soir pour votre bien-venue. Taisez-vous, lui dit Sévère. Je vous remercie ma tante, répo il en tirant un pied derrière l'autre : Mesda ajouta-t-il, je vous demande excuse pour ma t elle est toujours dans .... dans .... les argum C'est ce qui fait que .... mais qu'importe ? moi j'aime à rire. Allons, de la joie, de la joi même-tems une symphonie fort aigre entra en j la descente de Mars ; Turlupin se dépêcha de senter la main à Canadine en la priant de danser lui cette courante, que je trouve, dit-il, fort & de bon goût. La fée s'en défendit : Ma

Mesda

dames, dit-il d'un ton ricaneur, vous êtes diffi-
s; pour moi je n'en sais pas davantage, il faut
ıser un pauvre campagnard.

évère souffroit trop des impertinences de son
eu, pour lui laisser le tems d'en faire encore;
proposa aux deux fées de passer dans les appar-
ens qui leur étoient destinés, sous prétexte qu'elle
it besoin de se reposer avant le soupé. Elle con-
it son neveu dans le sien où elle avoit envie de
fermer.

e prince & la princesse avoient fui chacun de
côté, tant qu'ils avoient trouvé des portes ou-
es; la dernière les conduisit dans un jardin d'une
due prodigieuse. Ils marchoient toujours sans
ir où ils alloient, si occupés l'un & l'autre de
triste aventure, qu'ils ne se seroient pas arrêtés,
hasard ne les eût conduits dans un cabinet de
rmille, auquel répondoient deux longues allées
ls avoient suivies. Quoique la nuit fût déja assez
cure pour dérober leurs traits, il restoit assez de
pour distinguer leurs figures. Est-ce vous, ma
cesse? dit le triste Doudou en détournant son
ge. Oui, répondit Azerolle en cachant le sien
c son mouchoir. Que nous sommes malheureux!
rièrent-ils. Vous l'êtes moins que moi, dit Aze-
e, il s'en faut beaucoup que Sévère vous ait dé-
ré comme je le suis. Eh! que m'importeroit
re encore plus horrible, reprit le prince, si je ne

craignois de vous paroître odieux ? Si vous n'avez que cette inquiétude, dit la princesse, vous n'êtes pas à plaindre. Tout-à-l'heure en marchant, je me rappellois vos traits, je les trouvois encore moins désagréables que ceux de ce vilain Turlupin. Quoi! s'écria le prince en tombant à ses genoux, vous ne me haïssez pas ? vous ne m'avez peut-être pas bien regardé, quand vous m'aurez vu, je vous ferai horreur. Pourquoi avez-vous cette crainte ? dit Azerolle; je ne l'ai pas, moi : quoique je sois bien plus affreuse que vous, je m'imagine que vous m'aimerez toujours, parce que ce n'est pas ma faute. Que cette confiance a de charmes pour mon cœur ! lui dit le prince avec transport. Oui, ma chère Azerolle, oui, je vous adorerai toute ma vie; mais hélas! on vous obligera d'épouser Turlupin, je ne survivrai pas à cet affreux malheur. Eh bien, reprit Azerolle, épousez-moi vîte; puisque vous êtes roi vous me ferez reine, tout aussi-bien que lui. Malgré son chagrin, le prince ne put s'empêcher de sourire de l'ingénuité d'Azerolle. La proposition que vous me faites, ma princesse, lui dit-il, fait l'unique objet de mes vœux; mais Sévère s'opposera toujours à mon bonheur, tant qu'elle espérera vous obliger à être la femme de son neveu. Oh! je vous assure que je ne la serai jamais, répondit la princesse, à moins que l'on ne me marie sans que je m'en apperçoive. Je ne sais pas comme cela se fait, mais je me tiendrai bien

mes gardes. On ne ſauroit vous marier ſans que
ıs le ſachiez, reprit le prince, votre conſentement
le nœud qui vous liera. Eh bien, ſi cela eſt,
uis donc votre femme, répondit-elle, car je con-
de tout mon cœur à l'être. Cet aveu ravit mon
ur & mes ſens, répondit le prince : ma chère
erolle, quel ſeroit mon bonheur, ſi j'étois libre
profiter ! Comment ! dit la princeſſe avec un
interdit, vous ne voulez donc pas être mon mari ?
donnez-moi, reprit vivement le prince. Non,
, interrompit-elle, je vois bien que vous craignez
m'aimer trop ; Sévère m'a dit que l'on s'aimoit
folie, dès qu'on étoit marié. Je vous aime déja
ucoup, mais je ne voudrois être votre femme
pour vous aimer davantage. Vos paroles péné-
t mon ame de tendreſſe, répondit le prince en
ant avec tranſport une des mains d'Azerolle dans
ſiennes, mon cœur ne peut ſuffire à tout l'amour
vous lui donnez. Oui, ma chère princeſſe, j'é-
uve à-la-fois ce que peuvent le bonheur & le
lheur extrêmes réunis dans un cœur tendre. Je
is qu'il ne faut pas que vous teniez ma main,
Azerolle en la retirant. Pourquoi ? dit le prince.
ne ſais, répondit-elle un peu interdite, mais il
ſemble que cela n'eſt pas bien. Eh ! que craignez-
ıs, ma princeſſe ? ajouta-t-il en s'approchant en-
e plus près d'elle. Rien, répondit-elle : Allons-
ıs-en, il eſt nuit, on nous cherche ſans doute,

je ſerois querellée. Le jeune roi, auſſi reſpectueux que tendre, n'oſa réſiſter aux volontés d'Azerolle. Ces aimables enfans firent en chemin de nouveaux ſermens de s'aimer toujours. A meſure qu'ils approchoient du château, la triſteſſe ſe répandoit dans leurs cœurs; elle redoubla à l'approche de la lumière. En ſe communiquant la crainte qu'ils avoient de ſe revoir, de combien de tendres proteſtations ne fut-elle pas accompagnée!

Les trois fées avoient été ſi occupées, Sévère à gronder Turlupin, Canadine de ſa douleur, & Babonette à viſiter tous les coins de la maiſon, que perſonne ne s'étoit apperçu de l'abſence des amans. Ils ne parurent qu'au moment de ſe mettre à table. Quelque préparés qu'ils fuſſent à ſe voir, leur premier coup-d'œil les fit frémir; du reſte de la ſoirée ils ne levèrent plus les yeux. Le ſoupé fut triſte, malgré les longs éclats de rire que faiſoit Turlupin toutes les fois qu'il regardoit le prince. Pendant quelques momens, le mépris aida le jeune roi à ſe modérer; mais à la fin il s'impatienta, de façon qu'il auroit fait payer cher à Turlupin le malheur dont il faiſoit ſa joie, ſi Sévère n'en eût impoſé à ſon neveu. Toute la compagnie avoit ſi peu de plaiſir à ſe voir, que l'on ſe ſépara de bonne heure.

Inſenſiblement les fées ſe trouvèrent établies dans le château inacceſſible, ſans ſavoir quand elles en ſortiroient, puiſque l'inconſtance du prince ou de la

ceſſe pouvoit ſeule diviſer les intérêts qui les
niſſoient.

évère & Babonette qui, comme la plupart des
, ne recevoient l'idée de l'amour qu'en l'uniſſant
elle de la beauté, ne doutoient pas que ſatisfaites
leur entrepriſe, elles ne retournaſſent bientôt à
s fonctions ordinaires. Canadine ſeule en jugeoit
ement ; ſa triſte expérience ne lui laiſſoit pas
ter que leur ſéjour ne fût très-long ſi l'inconſtance
e devoit les ſéparer.

En effet, quoique l'on ajoutât à la laideur du
nce & de la princeſſe, tout ce que la néceſſité
re toujours enſemble peut produire de querelle,
nnui & de dégoût ; quoique l'on eût interdit à
jeunes amans toute autre diſſipation & tout autre
ſir que celui de s'entretenir, dont on leur faiſoit
e obligation, ils ne paroiſſoient ni moins tendres
moins empreſſés l'un pour l'autre.

Les connoiſſances dont Canadine avoit orné l'eſ-
t du jeune roi, lui étoient d'une reſſource infinie
ur ſoutenir d'auſſi longues converſations ; en éclai-
t l'eſprit d'Azerolle, en développant ſon cœur ;
a rendit mille fois plus aimable. Elle penſoit plus
ement, ſans avoir rien perdu de ſon ingénuité, &
s altérer ſa candeur ; elle s'exprimoit avec plus
graces. Ces aimables enfans, tout occupés de leurs
timens, s'accoutumèrent à leur laideur, juſqu'à
plus regretter leur ancienne beauté.

Canadine ſeule étoit malheureuſe, non-pas qu'el eût eſpéré que la difformité du prince pût affoibl la tendreſſe qu'elle avoit pour lui; (dans le cœu d'une femme raiſonnable, l'amour eſt fort indépen dant de la figure) mais ſes peines s'étoient beaucou accrues par le reſſentiment que Doudou lui marquo en toutes rencontres.

Depuis le jour de ſa premiere métamorphoſe, el n'avoit pu trouver un moment pour ſe juſtifier. I prince l'évitoit avec autant de ſoin qu'elle en appo toit à le chercher. Enfin le haſard produiſit ce q n'avoit pu faire ſa vigilance. Un matin, que Sévè avoit prolongé les reprimandes qu'elle faiſoit rég lièrement tous les jours à la princeſſe, Canadin en entrant dans le ſallon d'aſſemblée, y trouva prince ſeul, qui attendoit impatiemment qu'Azero ſortît. Elle s'approcha de lui avec la timidité qu'inſp la vertu humiliée par l'amour: Vous me fuyez, dit-elle; ſi vous vouliez m'entendre.... A-pei eut-elle prononcé ce peu de mots, que le prin l'interrompit en lui diſant: Je ſais, madame, to ce que vous voulez me dire; voici ce que j'ai à vo répondre. Vous cauſez mes malheurs; il n'y a qu'u façon de me les faire oublier, & de regagner ſ mon amitié les droits que vos anciennes bontés vo avoient acquis; j'aime Azerolle, vous n'en pouv douter, ſi vous m'étiez attachée comme vous me dites, n'auriez-vous pas trouvé le moyen de no

fouſtraire à l'injuſte puiſſance qui nous retient ici ? Rendez-moi heureux avec ce que j'aime, j'oublierai l'offenſe que vous m'avez faite. Ah cruel! s'écria la fée; que ne puis-je te donner ma vie, elle me coûteroit bien moins que ce que tu me demandes. Tu ne lis que dans ton cœur; ſi tu connoiſſois le mien, loin de t'en plaindre, tu me tiendrois compte de tout ce qu'il ne fait pas pour me venger de tes outrages.... Mais vous ne me devez rien, ajouta-t-elle avec plus de ſang-froid, c'eſt moi qui vous dois des ſacrifices; nommez-en qui ſoient en mon pouvoir, vous ſerez obéi. Sachez ſeulement que rien ne peut vous arracher de ces lieux que vous-même; ceſſez d'aimer Azerolle, vous ſerez libre. Je préférerois le plus horrible eſclavage à la liberté qui me coûteroit mon amour, répondit le jeune prince; je ne vous demande plus rien pour moi, rendez à la princeſſe la beauté que Sévère lui a ravie, je ſerai ſatisfait.

Après un moment de réflexion, Canadine lui répondit : Vous reverrez votre princeſſe avec plus de charmes qu'elle n'en eut jamais. Prince, ajouta-t-elle en prenant un air triſtement ironique, vous voyez combien la beauté vous eſt inutile pour plaire; vous reſterez comme vous êtes juſqu'à ce que vous ayiez appris ce qu'il en coûte pour aimer ſans retour.

Le jeune roi n'entendit point les dernières paroles de la fée; content de ce qu'il avoit obtenu, il la quitta bruſquement, & courut s'informer ſi ſa chère

Azerolle étoit ſortie de la chambre de Sévère, af
de lui apprendre cette bonne nouvelle.

L'amour outragé & l'amour heureux ſont égal
ment l'écueil de la vertu. Canadine, au déſeſpoi
perdit beaucoup de ſa généroſité, elle ne put ſe r
fuſer à une vengeance que le prince lui-même ven
de lui indiquer. Après avoir raſſemblé Sévère
Babonette, elle leur repréſenta le tort qu'elles avoie
toutes trois de perdre un tems dont elles étoie
comptables à l'univers ; qu'inutilement eſpéroit-
de voir naître le dégoût entre deux amans, qui
voyant qu'eux, ne devoient naturellement pas
quitter, quelques horribles que fuſſent leurs viſage
Je ne comprends rien à cela, dit Babonette; j'aur
parié mon clavier, ma baguette & juſqu'à mon ch
peron, que ces deux jeunes-gens-là ſe ſeroient quitt
ſur la mine. Mais puiſque c'eſt toujours de mêm
je ſuis d'avis de les marier, auſſi-bien nous ne po
vons, avec tout notre art, les aſſortir mieux; cet
Azerolle eſt la meilleure enfant du monde, elle co
vient tout-à-fait à mon Doudou; qu'eſt-ce qui no
empêche de les rendre heureux? pour moi, j'y co
ſens. Comment! répartit Sévère en rougiſſant
dépit ; avez-vous oublié les outrages que m'a f
votre Doudou? avez-vous oublié que je n'ai pr
ſoin d'élever Azerolle qu'en faveur de mon neve
& que je ne veux pas perdre le fruit de tant
peines? Ah! vous avez raiſon, reprit Babonette

oui, oui; que faut-il faire ? Si vous vouliez que je disposasse du sort de la princesse, répondit Canadine, je commencerois par lui rendre sa première beauté. Voilà qui est bien imaginé ! interrompit Sévère. Mon dieu, laissons-la faire, reprit Babonette, elle a plus d'esprit que nous. Allons, je vous remets mon pouvoir ; vous êtes bonne, vous aimez mon prince, tout ira bien.

Sévère contesta autant qu'elle put sur l'inutilité de ce projet. Canadine, après l'avoir assurée qu'elle ne s'en tiendroit pas là, la fit souvenir de leur convention, & lui fit comprendre que son pouvoir n'étant rien sans celui de Babonette, elle devoit céder de bonne grace à leurs volontés réunies. Sévère confondue se retira sans répliquer.

Canadine ne perdit pas un moment à mettre à profit l'autorité qu'elle venoit d'acquérir. Elle rendit à la princesse non-seulement son premier éclat, mais elle y ajouta avec profusion les graces, les agrémens, les je ne sais quoi si rarement unis à l'extrême beauté ; elle fut elle-même présenter au roi sa belle princesse, attentive à l'impression que ce changement feroit sur lui. Elle jouit de sa vengeance dès le premier coup d'œil.

L'admiration, que la beauté d'Azerolle causoit à Doudou, ne fut pas si pure que l'on n'y découvrît un mélange de tristesse, qui déceloit le retour de l'amour-propre. Ses transports étoient timides, sa joie

étoit embarrassée, & les remerciemens qu'il fit à Canadine tenoient un peu aux reproches d'en avoir trop fait. De son côté, la princesse, que Canadine avoit placée vis-à-vis d'une glace, contente de sa beauté, qu'un peu de jalousie lui faisoit comparer à celle de la fée, voulut encore la surpasser dans l'air majestueux de sa taille. Elle se tint plus droite, son port devint plus noble ; elle mêla une fierté modeste à la tendresse de ses yeux, dont la comparaison la satisfit encore. Mais tandis qu'elle jouissoit de son triomphe, elle portoit, sans le savoir, dans le cœur de son amant, une première atteinte de chagrin, qui fut suivie de beaucoup d'autres.

Le prince avoit trop peu de connoissance des femmes, pour penser qu'une simple émulation de beauté pût dérober des momens à l'amour. Azerolle lui parut trop occupée d'elle-même, il attribua les nouveaux agrémens qu'elle ajoutoit à ses charmes, au mépris que sa laideur lui inspiroit. Pour cacher le trouble que ses réflexions répandoient sur son visage, il sortit brusquement, sans écouter Canadine qui vouloit l'en empêcher. Azerolle, que la vanité ne pouvoit distraire long-tems, voulut le suivre; mais elle fut arrêtée par Turlupin, qui accourut pour lui présenter un chat qui venoit, disoit-il, de tomber des nues. Accoutumé à ses platitudes, on ne fit nulle attention à ses paroles. La princesse aimoit les chats, elle ne put se défendre d'accepter celui-là avec em-

pressement : il valut une révérence de bonne grace à Turlupin, & un remerciement dont sa sottise fut déconcertée. Fi donc, mademoiselle, lui dit-il, il n'y a pas de quoi, vous prenez les choses trop sérieusement; enfin il est à vous, vous en ferez des choux, des raves, il ne me coûte rien.

Pendant que Turlupin se confondoit en complimens, la princesse se récrioit sur la beauté de son chat. Ce n'étoit pas qu'il eût rien de singulier dans les couleurs de son poil, il étoit noir, marqué de blanc, comme quantité d'autres livrés aux goutières; mais deux grands yeux noirs à fleur de tête, un front élevé, des oreilles placées par la main des Graces, formoient une physionomie tendre, plus séduisante mille fois que la beauté; sa gueule, petite & agréable, ne démentoit point la douceur de ses regards, elle ne s'ouvroit que pour donner de l'expression à ses caresses, par un miaulement délicat, flûté & méthodique; jamais de dents, point de griffes. Enfin les qualités de son cœur sembloient le disputer aux charmes de sa figure.

Quoiqu'Azerolle fût enchantée de posséder ce merveilleux animal, elle n'oublia pas que le prince l'avoit quittée avec chagrin; elle partit comme un éclair, tenant le chat dans ses bras, & le caressant en chemin; elle courut par-tout où elle crut pouvoir trouver l'affligé Doudou.

Ce chat entroit pour beaucoup dans les desseins

de Canadine; elle resta fort surprise du peu de distraction qu'il avoit causé à la princesse. Turlupin, sans savoir pourquoi, en fut encore plus étonné. Mais .... mais .... mais, madame, s'écria-t-il, elle emporte le chat. Cette phrase s'est conservée si exactement dans les archives de la maison Turlupine, que ses descendans s'en servent encore aujourd'hui dans le cas des fuites inopinées.

Cependant Azerolle, après avoir parcouru inutilement tous les endroits du jardin, où son amant avoit coutume de se promener, l'apperçut enfin assis sur le bord d'un canal d'eau vive, qui bornoit un des côtés de ce vaste enclos. Il avoit le visage appuyé sur ses mains, dans l'attitude d'un homme qui rêve tristement. Azerolle rallentit sa course à mesure qu'elle approchoit; sa démarche étoit si légère, qu'elle arriva fort près de lui sans qu'il l'apperçût. Elle le tira de sa rêverie, en lui donnant sur les mains deux ou trois petits coups de la patte de son chat.

L'esprit du jeune Doudou avoit dans ce moment-là si peu de disposition à la gaieté, que cet innocent badinage lui donna de l'humeur contre le chat; il le repoussa rudement, & reprocha cette plaisanterie à la princesse, avec tant d'aigreur, qu'étonnée d'une façon de parler si nouvelle, elle crut que les griffes de l'animal l'avoient blessé. Elle lui en fit de tendres excuses; mais ce prince, sans y répondre, s'expliqua tout de suite sur le mépris qu'il avoit cru remarquer

dans ses yeux. L'ingénue Azerolle se justifia avec tant de candeur, que le raccommodement suivit de près l'explication.

Cependant cette première querelle fut bientôt suivie d'une seconde. Le roi, devenu inquiet, ne put voir sans chagrin les caresses qu'Azerolle faisoit à son chat pendant un entretien dont il ne vouloit pas que la douceur fût partagée. La princesse répondit encore à ses reproches d'une façon à le désarmer, mais toujours sans quitter le chat. N'est-il pas cruel, continua le prince, que vous me préfériez le plus méchant des animaux? Azerolle, Azerolle, ajouta-t-il, vous ne m'auriez pas donné ces dégoûts dans le tems que nos malheurs étoient communs; je commence à vous déplaire; bientôt vous me trouverez affreux. Je le suis, il est vrai; mais est-ce à vous à me le reprocher? Pendant que le prince parloit, le chat qui, outre l'humeur contrariante attachée à son espece, sembloit poussé par un intérêt particulier, mettoit en usage tout ce qui pouvoit attirer l'attention de la jeune Azerolle; caresses, attitudes, gentillesses, tout fut employé avec les graces les plus séduisantes.

A-moins d'avoir une aversion naturelle pour ces animaux-là, résiste-t-on à leurs agaceries? La princesse cédant à l'admiration, prit le chat, le baisa avec transport, en disant: Viens, joli minet, tu es trop aimable. A ces mots, le jeune roi emporté par

un mouvement inconnu, l'arracha brusquement des mains d'Azerolle. Il alloit le jetter dans le canal, lorsqu'il s'échappa, & devint un jeune-homme d'une figure telle qu'on la prend quand on peut choisir, & d'une beauté égale à celle d'Azerolle. Arrêtez, prince, s'écria-t-il au roi qui s'avançoit vers lui la fureur peinte dans les yeux; quand vous m'aurez entendu, vous ferez ce que la prudence vous suggérera. Il s'approcha en même tems avec un air aussi noble que respectueux, & apprit au roi qu'il se nommoit Zumio; que depuis long-tems Canadine le rendoit le plus malheureux des génies, par les mépris dont elle payoit l'amour insurmontable qu'il sentoit pour elle : que ses malheurs l'attendrissant sur ceux des autres, il ne s'occupoit qu'à secourir les amans infortunés; qu'ayant découvert par les lumières de son art, non-seulement ce qu'on faisoit souffrir au prince & à la princesse, mais encore les pieges qu'on leur préparoit, il venoit leur offrir ses services, sans exiger d'eux aucune reconnoissance, parce qu'il avouoit avec la candeur dont il faisoit profession, que l'envie de se venger de Canadine avoit un peu de part à son dessein.

Le ton de bonne-foi que le génie répandit sur son discours, l'air d'intérêt qu'il prit en exagérant les dangers qui menaçoient ces tendres amans, les pénétrèrent de frayeur & de confiance; ils employèrent toutes les expressions que la bonté de leur ame

put leur fournir, pour perſuader Zumio de leur reconnoiſſance, & pour obtenir de lui une parole poſitive de ne les point abandonner. Le génie les aſſura modeſtement que ſon art étant inférieur à celui de Sévère, il ne pouvoit les ſecourir que par ſes ſoins & par ſes conſeils. Il fallut donc imaginer des moyens qui puſſent les conduire à la fin de leurs peines. L'adroit génie, en détruiſant tous ceux que Doudou propoſoit, ne manquoit pas d'en louer l'invention, & ne recevoit les petits raiſonnemens qu'Azerolle mêloit de tems-en-tems aux leurs, qu'avec le ſourire de bienveillance que l'on accorde aux enfans qui diſent de jolies choſes, mais inutiles. Tant de déférence de la part de Zumio, & ſi peu de ſujet de jalouſie, achevèrent de gagner la confiance du prince, juſqu'à le faire convenir qu'il falloit d'abord que le génie feignît d'être amoureux d'Azerolle; que le roi n'en prenant aucun ombrage, on le croiroit inconſtant, ce qui ſeul pouvoit leur procurer la liberté. Zumio ajouta que ſon intérêt devoit leur être garant de ſa bonne-foi, puiſque par cet arrangement il travailloit à ſon propre bonheur, Canadine pouvant devenir ſenſible par jalouſie, ne l'ayant pas été par amour.

Il parla de ſa paſſion d'un ton ſi pénétré, il affecta tant d'indifférence pour Azerolle, il prit la précaution de l'avertir avec un air ſi froid, qu'elle ne feroit que le prétexte & point du tout l'objet de ſes galan-

teries, qu'elle en rougit & que Doudou ne put s'empêcher d'en ſourire.

Ils ſe ſéparèrent de lui pour mieux cacher leur intelligence, le génie fut ſe préparer afin d'arriver avec pompe au château; le prince & la princeſſe ſe hâtèrent d'y retourner, pour jouir finement de la ſurpriſe que ſon arrivée cauſeroit à Canadine, ſans oublier de s'applaudir en chemin d'une ſi heureuſe rencontre.

Ils trouvèrent Sévère, Babonette & Canadine aux fenêtres qui donnoient ſur l'avenue, pour voir les équipages de Zumio, qui commençoient déjà à défiler. Ils étoient auſſi galans que magnifiques, brillans, nombreux, & marchans dans le plus bel ordre.

Les deux vieilles fées ne ceſſoient de ſe faire réciproquement des queſtions ſur cette viſite imprévue. Canadine, peu accoutumée à feindre, évitoit avec ſoin celles qu'on pouvoit lui faire : une paſſion violente peut inſpirer une tromperie ingénieuſe, mais une ame élevée la ſoutient mal.

Pour Turlupin, dans le trouble où l'avoit mis tant de monde inconnu, il étoit accouru à ſon grenier, d'où il crioit de toute ſa force : Fermez les grilles, ils ſaliront ma cour.

Enfin, après un nombre prodigieux de pages, de gens de livrée, de caroſſes, de chevaux de main, on vit arriver le beau génie dans une calèche vernie

en

en camayeux couleur de rose, les harnois & les ornemens étoient garnis d'émeraudes. Voyant les dames à la fenêtre, il descendit à la grille & vint jusqu'à elles d'un air noble, aisé & respectueux, faisant de tems-en-tems des révérences de bonne grace ; il étoit suivi d'une brillante jeunesse aussi galamment parée que lui. Sévère l'attendit gravement dans le beau sallon, & Zumio, après l'avoir saluée trois fois, lui adressa un compliment sur le mariage de son neveu, de la part du souverain génie, qui l'avoit chargé, disoit-il, du titre d'ambassadeur auprès d'elle, pour être témoin de cette grande alliance. Sévère fut si flattée d'une telle distinction, que son visage devint presque riant. Elle répondit au génie avec dignité ; ensuite on passa dans un autre appartement, où la conversation devint générale.

Zumio avoit tant de graces ; il étoit si beau, sa parure avoit un air de fête qui le rendoit si brillant, que Doudou, tout préparé qu'il étoit à le voir, ne put le regarder sans un certain frémissement intérieur, plus connu des cœurs jaloux qu'aisé à exprimer ; sa figure lui devint à charge. Il n'osoit parler de crainte de se faire remarquer ; ses regards embarrassés erroient tantôt sur le génie, tantôt sur Azerolle, qu'il trouvoit beaucoup trop occupée de cette nouvelle compagnie.

En peu de jours Zumio devint nécessaire à tout

le monde ; il amusoit Babonette par des contes ; Sévère, par des traits de morale ; Doudou, par l'espérance de son bonheur ; Azerolle, par les louanges de son amant ; & Turlupin, avec des calambours. Il donnoit des fêtes, chaque jour en amenoit une nouvelle ; les plaisirs se succédoient si rapidement, que s'ils laissoient la liberté de penser, on ne trouvoit pas le tems de se communiquer ses réflexions.

Cependant la gaieté répandue sur les visages, ne consistoit que dans les démonstrations ; personne n'étoit content : Canadine souffroit encore plus de la feinte qu'elle s'étoit imposée, que de sa malheureuse passion.

Azerolle se livroit aux divertissemens, comme une jeune personne qui les goûte pour la première fois ; mais ce n'étoit pas sans regretter les jours où elle n'avoit d'autre plaisir que celui de s'entretenir avec Doudou. Elle se prêtoit de bonne foi aux cajolleries de Zumio, sans autre dessein que d'avancer le bonheur de son amant. Mais la dissipation inévitable dans le tumulte, lui donnoit, sans qu'elle s'en doutât, un air de coquetterie qui déchiroit le cœur du tendre prince ; la difficulté qu'il avoit de lui parler, l'impossibilité de faire cesser des fêtes qui lui étoient insupportables, tout le désespéroit, jusqu'au chagrin de n'oser haïr son rival. Dès que Zumio s'appercevoit de quelque mécontentement de sa part, il l'accabloit d'amitiés & de protestations ; ensuite il

ménageoit si adroitement les menaces de l'abandonner, qu'il le réduisoit à le prier avec instance de continuer le même rôle. Il suffit d'être malheureux, ou de bonne-foi, pour être dupe; Doudou étoit l'un & l'autre : les artifices du génie en auroient trompé de plus défiants.

Sévère, de son côté, malgré les honneurs qui flattoient son ambition, n'étoit pas plus contente que les autres. Outre le chagrin que lui causoient les plaisirs en général, elle craignoit que les galanteries de Zumio ne rendissent effectivement Azerolle infidelle; mais en sa faveur; ce qui ne produiroit rien pour son neveu. Elle s'en expliqua un jour avec Canadine. Il étoit inutile, lui dit-elle, de vous remettre notre pouvoir, si vous ne vouliez en faire d'autre usage que de rendre Azerolle plus belle; au lieu des secours efficaces que vous m'aviez promis, je ne vois que des galanteries qui me blessent, & des fêtes qui m'ennuient. Si vous aviez moins d'empire sur Babonette, je l'aurois bientôt déterminée à laisser agir mon pouvoir, & l'on verroit ici autant de punitions utiles que l'on voit d'amusemens frivoles.

Canadine, pour la calmer, fut obligée de lui faire part de ses desseins. Vous avez vu, lui dit-elle, que la laideur n'a point altéré l'amour que nous voulons détruire. Le dégoût que ces jeunes-gens auroient dû prendre l'un pour l'autre, quand vous les avez obligés d'être ensemble sans relâche, n'a pas eu plus de

ſuccès ; il ne vous reſte, pour éprouver leur conſtance, que la jalouſie & l'infidélité. La jalouſie eſt née dans le cœur du prince, au moment que j'ai embelli Azerolle ; & vous allez juger combien j'ai eu raiſon d'appeller ici Zumio pour ſervir votre vengeance.... C'eſt, continua-t-elle, un de ces génies qui reſſemblent le plus aux hommes ; il a borné ſes talens à tromper les femmes. Après en avoir trompé un grand nombre, il trouva que Souveraine manquoit à ſes triomphes ; que n'employa-t-il pas pour la ſéduire ? Il y réuſſit, mais preſqu'auſſitôt détrompée que vaincue, la fermeté de ſon ame la porta à ſacrifier courageuſement ſa réputation à une vengeance exemplaire. Elle convoqua une nombreuſe aſſemblée ; après y avoir fait traîner le perfide génie, elle invita toutes les fées qui avoient des reproches à lui faire, de ſe joindre à elle pour le confondre & le condamner. Mais elle eut beau ſe propoſer pour exemple, elle eut beau leur faire ſentir le prix du ſacrifice qu'elle faiſoit au bien commun, aucune ne parla ; la rougeur de l'une, l'embarras de l'autre, un air de conſternation ſur tous les viſages, ne laiſſa pas même les vieilles hors de ſoupçon d'avoir beaucoup à dire. Eh bien, mes ſœurs ! dit Souveraine, puiſqu'une fauſſe honte, ou peut-être encore un reſte de ſéduction vous empêche de confondre le perfide, je me charge ſeule de la vengeance. Tu ſeras chat, lui dit-elle, juſqu'à ce que ſous cette figure

tu aies inſpiré de la jalouſie à un parfait amant. Mais ta punition ſeroit trop douce, ſi je la bornois à ſi peu de choſe; je veux, ajouta-t-elle, que la fourberie qui t'eſt ſi naturelle, ſoit l'inſtrument de ta grace ou de ton ſupplice. Tu auras juſqu'à la fin des ſiecles, la figure la plus décrépite, avec les deſirs les plus violens; à moins que dans ſix mois, à compter d'aujourd'hui, tu ne triomphes d'une conſtance à toute épreuve, ſans plaire, ſans aimer, & ſans que l'objet que tu voudras ſéduire, découvre la fauſſeté de ton caractère.... Voyez, ajouta Canadine, ſi je pouvois remettre en meilleures mains l'infidélité de la princeſſe. Puiſque le bonheur ou le malheur de Zumio en dépendent, quel ſuccès ne devons-nous pas attendre de ſon adreſſe?... Cela eſt fort bien pour Zumio, répondit Sévère; mais qu'en reviendra-t-il à mon neveu? Les conditions que Souveraine a attachées à la réuſſite de ſon entrepriſe, ſont ſi difficiles à remplir, répondit Canadine, qu'il y a toute apparence qu'avant leur accompliſſement, le prince ſera rebuté d'une conſtance inutile, & vous laiſſera la maîtreſſe de diſpoſer d'Azerolle.

Sévère ſe paya de ces raiſons, ne pouvant faire mieux; elle défendit même à la princeſſe de parler à Doudou, afin de contribuer en quelque ſorte à l'avancement du projet. Mais cette nouvelle contradiction ne fit qu'augmenter les peines des amans, ſans altérer leur conſtance.

Azerolle faisoit sans cesse des reproches à Zumio de l'avoir engagée dans une feinte qui loin de leur être utile, les rendoit plus malheureux. Le génie de son côté lui reprochoit si souvent qu'elle feignoit trop mal pour tromper des fées, qu'enfin la crédule princesse se donna tant de peine pour paroître infidelle, que bientôt son amant ne douta pas qu'elle ne le fût. Ce n'étoit pas encore assez pour que Zumio pût mettre fin à son entreprise, il falloit qu'Azerolle se crût trahie.

Une ame pure & confiante ne prend pas facilement des idées désavantageuses de ce qu'elle aime. Peut-être l'artificieux génie n'auroit-il pas réussi à persuader Azerolle de l'infidélité de Doudou, si ce prince infortuné n'eût semblé d'accord avec lui pour contribuer à son malheur.

Sa jalousie étoit beaucoup accrue depuis la défense que Sévère avoit faite à Azerolle de lui parler. Privé du soulagement que les jaloux trouvent à faire des reproches, ne pouvant suffire à la douleur qui le dévoroit, il ne vit que Canadine qui pût soulager son cœur, en partageant ses peines.

Si la crainte a fait les dieux, les besoins ont fait l'amitié ; on les traite à-peu-près de même. Tant que les instructions de Canadine avoient été nécessaires au jeune roi, il avoit eu pour elle une sorte d'amitié ; l'amour heureux l'avoit entièrement étouffée, l'amour affligé la fit renaître.

Le silence que la fée avoit imposé depuis long-tems à sa passion, & le peu d'intérêt que Doudou y prenoit, lui avoient fait oublier aisément qu'il en étoit aimé. Ce fut donc à elle qu'il adressa ses plaintes, sans aucune inquiétude sur la façon dont elles seroient reçues.

La tendre fée sentit d'abord de la douceur dans la confiance du prince. Elle se flatta un moment de trouver assez de satisfaction dans l'amitié qu'il lui marquoit, pour la dédommager de l'amour. Elle eut même la générosité de ne vouloir pas augmenter les peines du jeune roi, en secondant, par une fausseté dont elle étoit incapable, les soupçons de l'infidélité d'Azerolle. La situation étoit trop délicate pour se soutenir long-tems; aussi Canadine devint-elle plus malheureuse que les amans mêmes. Ses longues & fréquentes conversations toujours particulières, ne servirent qu'à seconder les desseins de Zumio.

Le génie que le tems pressoit, & qui connoissoit trop bien le cœur des deux amans pour ne pas craindre un retour s'il laissoit traîner les choses en longueur, imagina une supercherie qui lui réussit. Il avoit remarqué un cabinet pratiqué dans le mur, qui répondoit au lit où couchoit Azerolle. Quoique la porte en fût exactement fermée, la force de son art la lui fit ouvrir; il y fit cacher un des jeunes-gens de sa suite, qui prenant un ton d'oracle pendant le sommeil de la princesse, lui répéta plusieurs

fois ces paroles : La princeſſe Azerolle ne retrouvera ſon amant fidele, qu'en s'uniſſant à Zumio par lè nœuds de l'hymen.... Cet oracle fit tout l'effet que le génie s'en étoit promis.

La crainte de s'engager à Zumio, l'eſpérance de retrouver ſon cher Doudou auſſi tendre qu'elle, l'agitèrent toute la nuit, ſans qu'elle pût ſe réſoudre ſur le parti qu'elle avoit à prendre. Il étoit réſervé au génie de la déterminer.

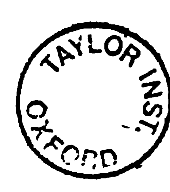
Il ne lui fut pas difficile de tirer de la princeſſe la confidence de ſon embarras. Ce fut alors qu'affectant beaucoup de déſintéreſſement, il feignit plus de crainte de s'unir à elle qu'elle n'en avoit de prendre des engagemens indiſſolubles avec lui, en la déterminant avec adreſſe à lui donner la main. Il paroiſſoit lui faire un ſacrifice de la ſienne : l'artifice fut pouſſé juſqu'à exiger d'elle une parole confirmée par des ſermens, que ſi le prince ne ſe rendoit pas aux premiers mots de la cérémonie, elle ne trouveroit pas mauvais qu'il abandonnât ſon deſſein. Avec des précautions ſi ſpécieuſes, Azerolle pouvoit-elle douter de ſa bonne-foi ? elle fit beaucoup plus de ſermens qu'il n'en vouloit, de n'être jamais à lui ; & leurs arrangemens pris, le génie la quitta pour diſpoſer Sévère à ne point troubler la fête.

Le plus difficile étoit fait, puiſqu'elle avoit permis qu'on établît chez elle un ton de galanterie plus révoltant pour les femmes de ſon eſpece, que l'amour

même. Il ne fallut pas beaucoup d'art à Zumio pour la faire consentir à ce qu'il épousât la princesse en qualité d'ambassadeur pour la remettre dans le moment même entre les mains de son neveu. Il ne manqua pas aussi de lui laisser entendre qu'elle s'immortaliseroit dans le royaume des génies, en le dérobant à la vengeance de Souveraine.

Il faut savoir comme l'ambition s'arrange dans un esprit faux, pour comprendre la satisfaction avec laquelle Sévère pressa Zumio de mettre à fin son entreprise.

Pendant cette conversation, Azerolle livrée à elle-même ne put résister au penchant qui l'entraînoit vers son amant. Ne se voyant point observée, elle courut à lui; mais il étoit si outré du long entretien qu'elle venoit d'avoir avec Zumio, dont il avoit été témoin, & de l'intérêt vif qu'elle avoit paru y prendre, que loin de la recevoir avec tendresse, ou même avec des reproches, il s'éloigna d'elle pour aller joindre Canadine, en disant à la malheureuse Azerolle: Il n'est plus tems, madame, mon parti est pris, je vous quitte pour jamais.



Une femme plus habile auroit aisément démêlé la violence de l'amour dans le ton de ces terribles paroles; mais la tendre princesse n'y entendit que l'arrêt de sa mort. Convaincue qu'elle touchoit au comble du malheur, elle sortit pour chercher le génie, & presser elle-même le moment de tenter le seul moyen

qui lui restoit pour ramener sous ses loix l'infidele Doudou.

Zumio enchanté l'assura que tout étoit prêt pour le soir même; que pour éviter les spectateurs, il donneroit un bal masqué qui occuperoit la jeunesse de sa suite, toujours importune en pareille rencontre.

A mesure que l'heure approchoit, la crainte & l'espérance d'Azerolle prenoient de nouvelles forces. Elle crut cependant ne pouvoir trop prendre de précautions pour assurer sa liberté; elle fut se jetter aux pieds de Sévère, & ne la quitta qu'après avoir exigé sa parole de fée, que la cérémonie que l'on alloit faire ne l'engageroit point à Zumio. Sévère la lui donna, avec d'autant moins de scrupule qu'elle étoit trompée elle-même.

Azerolle rassurée sur le danger de ses engagemens, ne l'étoit pas sur les promesses de l'oracle; ses mortelles inquiétudes redoubloient à chaque instant. Le prince qui ne savoit rien de tout ce qui se passoit, dévoroit son désespoir, ou cherchoit à l'adoucir en le faisant partager à Canadine.

Il s'en falloit beaucoup que la tendre fée goûtât tranquillement l'espoir dont elle ne pouvoit se défendre, elle se reprochoit amèrement de laisser à Doudou une erreur qui le rendoit si malheureux. Cens fois elle fut prête à lui découvrir les artifices de Zumio; mais l'amour l'emporta, elle se tut. Pour

Babonette, elle applaudiffoit à tout, à fon ordinaire, & Turlupin fe repofant fur fa tante du foin de fes intérêts, ne fongeoit qu'à fe divertir. Tandis que tout le monde étoit occupé de chofes fi importantes, il s'étoit gliffé, fans qu'on s'en apperçut, dans le cabinet que l'oracle prétendu avoit étourdiment laiffé ouvert; c'étoit l'endroit où Sévère renfermoit fous trente clefs les compofitions magiques & les outils néceffaires aux grands enchantemens. Turlupin, ravi de fouiller dans un lieu où jamais il n'avoit eu la permiffion d'entrer, s'amufoit à fe compofer, de tout ce qu'il y trouvoit, une mafcarade galante, pour furprendre agréablement la compagnie.

A-peine le bal fut-il commencé, que le malheureux Doudou paffa, felon la coutume, dans la chambre voifine avec la fée fon amie. Dès que Zumio l'eut apperçu, il fit figne à Sévère & aux témoins prépofés pour la cérémonie, & préfenta la main à la princeffe pour l'y conduire. La tremblante Azerolle fe laiffa entraîner, fans avoir la force de s'y oppofer, ni d'y confentir; une pâleur mortelle exprimoit mieux l'état de fon ame, qu'elle ne le fentoit elle-même. Tandis que l'on arrangeoit les appareils de la cérémonie, & que le génie à côté d'elle pouvoit à-peine la foutenir, fes yeux avidement attachés fur ceux du prince, cherchoient à y démêler le retour de tendreffe, qui lui coûtoit un fi grand facrifice. Le prince qui avoit obligé Canadine de

répondre à ses questions, instruit de la cause des préparatifs qu'il voyoit, regardoit Azerolle, mais avec une fureur dont les effets ne paroissoient suspendus que par le choix des victimes.

Zumio pressant la cérémonie, bravoit déja Souveraine dans le fond de son cœur. La trop crédule Azerolle alloit renoncer pour jamais à ce qu'elle aimoit, croyant s'en approcher davantage, quand Turlupin sortit tout-à-coup du cabinet, habillé ridiculement, un gros flambeau à la main, & criant de toute sa force : Je suis l'amour moi, je suis l'amour....

A-peine la lumière de ce flambeau magique eut-elle frappé les yeux des tendres amans, que courant se jetter dans les bras l'un de l'autre, ils crièrent en même tems : Vous m'aimez, je le vois.

Zumio moins surpris que désespéré de l'effet subit du flambeau, dont son art lui fit connoître la vertu, voulut retenir la princesse; mais se tournant vers lui avec indignation : Arrête, malheureux, lui dit-elle, je te connois, tu es un mauvais génie.

Ces mots (auxquels on trouve encore aujourd'hui des applications si justes) ne furent pas plutôt prononcés, que le château s'ébranla jusques dans ses fondemens; l'air devint aussi brillant que dans les plus beaux jours, & Souveraine parut dans toute sa majesté.

Un tremblement mortel saisit le perfide Zumio; Souveraine le toucha de sa baguette : Va traître, lui

dit-elle, erre de contrée en contrée jusqu'à la consommation des tems, inspirant par-tout le mépris que tu mérites. En même tems son visage séduisant, qui n'avoit pas peu contribué à ses perfidies, fut changé en une décrépitude humiliante; les passions s'emparèrent de son cœur, il disparut.

Souveraine adressant ensuite la parole à Sévère; Vous avez passé deux siecles, lui dit-elle, à composer ce flambeau pour connoître & punir les cœurs tendres; passez-en autant à en composer un autre qui découvre les fausses vertus. Vous apprendrez qu'il en est de véritables plus essentielles que la fuite de l'amour. Et vous, dit-elle à Babonette, je borne désormais votre empire à prendre soin de ma ménagerie.

Pour vous, madame, dit-elle en regardant Canadine avec bonté, je ne puis que vous plaindre; si vous voulez me suivre, je vous offre mon amitié; je serois heureuse, si elle pouvoit adoucir la peine que vous cause une constance si mal récompensée. Canadine se jetta aux pieds de Souveraine, après l'avoir remercié avec autant de noblesse que de sensibilité. Elle la conjura par toutes les bontés qu'elle lui témoignoit, de lui ôter le privilege de l'immortalité. Souveraine ne la refusa pas tout-à-fait, mais elle la remit à un tems si éloigné, que l'on vit aisément qu'elle comptoit que la fée y trouveroit la guérison de son cœur. Mais Canadine, après avoir

vécu dans une retraite obſcure pendant des ſiecles; parvint enfin au ſeul bonheur auquel elle aſpiroit; elle eut la permiſſion de mourir, & ne tarda pas à en profiter.

Tous ſes ordres donnés, Souveraine rendit au roi Doudou ſa première beauté, le fit monter dans ſon char avec la princeſſe Azerolle, laiſſant Turlupin dans ſon château, l'eſprit ſi chargé d'étonnemens, qu'il s'amuſa toute ſa vie à en raconter les cauſes à ſes valets; elle conduiſit ces heureux amans dans le royaume des Aglantiers, où elle les laiſſa, après avoir honoré de ſa préſence le brillant ſpectacle de leur union. Ils vécurent de longues années, ſans que rien altérât leur bonheur ni leur conſtance.



FLEURETTE

ET

ABRICOT.

CADRES.

Il y avoit une fois un prince & une princesse, que les fées avoient résolu de rendre heureux sous le joug même du mariage, bonheur sans contredit le plus parfait, mais aussi le plus rare. Elles avoient doué Fleurette & Abricot, c'est le nom des jeunes princes, de tous les talens nécessaires pour inspirer une admiration générale. Ces deux enfans furent élevés dans la même cour, & tout réussit au gré des fées; l'habitude de se voir, qui empêche ordinairement la naissance de l'amour, & plus souvent encore le détruit, ne servit qu'à les rendre plus passionnés l'un pour l'autre. Ils étoient parvenus, en s'aimant uniquement, à cet âge délicieux où les premiers desirs accompagnent toutes les graces que la

jeunesse fait successivement éclorre. L'un avoit quinze ans & l'autre dix-sept, tems heureux, où l'ame n'a de faculté que pour jouir du bonheur, sans en prévoir la fin.

Ils étoient un jour dans un des plus agréables bosquets de leur palais, uniquement occupés de leurs desirs & de leurs charmes; en un mot, ils goûtoient le plaisir d'un tête-à-tête complet; lorsque Morgantine qui traversoit les airs, les apperçut; c'étoit une fée méchante, qui se plaisoit à tout bouleverser, en général & en particulier, & à tourmenter ceux qui étoient heureux. La vue de ces deux jeunes amans, qui auroit intéressé, peut-être attendri tout autre, la révolta dans le moment; & sans être encore déterminée sur le genre de peine qu'elle vouloit leur faire souffrir, elle arrêta les chauve-souris qui conduisoient sa voiture, & se rendit invisible; ensuite elle s'approcha doucement de Fleurette & d'Abricot, pour écouter leur conversation. Mais les charmes de leurs figures lui firent bientôt oublier le projet qu'elle avoit formé, & leurs discours achevèrent malgré elle de changer son cœur.

Les jeunes princes en étoient à ce point, où l'un témoigne ses empressemens & l'autre allegue avec douceur l'honneur & la vertu pour se défendre, sans fâcher son amant, ou du moins sans lui déplaire. Pourquoi, prince, me demandez-vous ce que je ne puis vous accorder, lui disoit Fleurette? si vous étiez

à

à ma place, vous auriez la même rigueur. Moi! s'écrioit Abricot, qui donnerois mille fois ma vie pour le moindre de vos desirs, je pourrois vous résister? détrompez-vous, princesse; vous seriez satisfaite; plus il m'en coûteroit, plus j'aurois de préjugés à surmonter, & plus j'irois au-devant de vos souhaits. Fleurette répondit encore, le prince répliqua. Leur tendre dispute, toujours interrompue par de légères faveurs, s'échauffa, ils se dirent & se répétèrent cent fois la même chose; en un mot, malgré leur différente façon de s'énoncer, ils éprouvèrent peut-être le plus grand charme de l'amour, dont l'attrait le plus vif n'est fondé que sur le plaisir que l'on goûte à toujours parler de soi; l'amour-propre a beau faire, cette douce illusion ne peut exister & se trouver complette que dans l'amour.

Morgantine qui avoit toujours écouté, s'ennuya à son tour, suivant l'usage constamment réservé pour les tiers; mais ne pouvant se résoudre à rien laisser dans l'ordre naturel, & se trouvant adoucie, & même le cœur ému par le tendre tableau qu'elle voyoit devant ses yeux: Tirons parti de tout ceci, dit-elle après avoir réfléchi quelque tems; j'ai mille fois entendu ce qu'ils viennent de prononcer, je me souviens fort bien d'avoir eu autrefois de semblables entretiens, & je prévois que d'autres dans la suite se serviront encore des mêmes expressions. Voyons de quoi il s'agit, continua-t-elle, démêlons

une fois clairement la véritable source de tout préjugé, & jugeons s'ils tiennent réellement à ce que j'imagine.

Alors après avoir fait un tour de sa baguette: Je veux, dit-elle, qu'Abricot devienne princesse, & que Fleurette devienne prince, seulement pour un an. Mais la tendresse & les desirs de ces jeunes amans étoient si vifs & si purs, qu'ils ne s'apperçurent point de leurs métamorphoses, qui furent subites, tant l'autorité de Morgantine sur toute la nature, étoit absolue. Elle fut seule à portée de jouir des révolutions qu'elle causa, & elle vit avec grand plaisir qu'au même instant Abricot devint plus réservé & Fleurette plus empressée. Il est cependant vrai qu'ils ne prirent pas les idées de leur situation présente au même degré qu'ils les avoient éprouvées l'un & l'autre dans leur premier état; ils avoient les préjugés de moins à surmonter, & ce n'est pas une petite affaire pour le commun des hommes. Aussi, par une suite nécessaire, Fleurette, en peu de momens, triompha d'Abricot, & la trop foible Abricot témoigna la plus tendre reconnoissance à son amant. L'amour avoit à-peine achevé de remporter la victoire, il cherchoit peut-être même encore à faire de nouvelles conquêtes, lorsque les fées protectrices, à qui leur grand savoir ne laissoit rien ignorer, accoururent des différens coins du monde où leurs affaires les avoient appellées; elles arrivèrent, indignées de la conduite de leurs

éleves. Leur premier mouvement fut de les gronder & de les punir; mais Morgantine qui parut, leur déclara la vérité, & s'avoua seule coupable de la faute de ces jeunes amans, faute d'autant plus grande, que dans ce tems on la comptoit sans exemple. Vous voulez les marier? leur dit la fée, qui peut vous en empêcher? Sera-ce, ajouta-t-elle en souriant, ce qui vient de se passer? je me chargerois volontiers de la noce. Vraiment! répondirent les autres, ce n'est pas-là l'embarras; sans doute, qu'il faut les marier; mais songez-vous à ce que vous avez fait? oubliez-vous que ce n'est que pour un tems que vous avez ordonné cette métamorphose, & que, ce tems révolu, ils reprendront leur véritable sexe? Voyez à quels inconvéniens vous les exposez; par ce moyen ils ne seront ni prince ni princesse. Je vous soutiens que ma conduite n'est pas si déraisonnable, répliqua Morgantine; & si l'esprit ne peut empêcher de faire des sottises, il faut qu'il serve à les réparer, ou du moins à en tirer parti. Je veux donc, continua-t-elle, que tous les sujets de Fleurette & d'Abricot changent de sexe tous les ans, le même jour de leur naissance; vous serez étonnées de tout ce qu'un pareil changement produira. Par ce moyen, l'éducation des hommes & des femmes étant la même, ils n'auront plus de reproches à se faire, & les deux sexes ayant un courage égal, ces peuples seront invincibles. De plus, ils réuniront les graces & l'enjouement de

l'esprit à la force & à l'étendue des idées ; & cette nation, & plus aimable & plus unie, jouira encore de la variété, même en goûtant les plus grands plaisirs. Elle finit en leur disant : J'aurois encore bien des choses à vous ajouter sur mon projet, mais je veux vous laisser le plaisir de l'examiner.

Les deux fées protectrices auroient eu quelque réponse à faire, mais les circonstances les obligèrent à consentir à la volonté de Morgantine ; Fleurette & Abricot se marièrent, vécurent heureux, & s'aimèrent toujours uniquement, sous l'un & l'autre sexe. Pour Morgantine, elle cessa d'être méchante, & par un sentiment naturel, elle s'attacha à son ouvrage, ce changement de sexe étant la plus flatteuse production de son esprit ; elle ne perdit point de vue les heureux sujets de ces jeunes princes, elle leur donna des loix, & suivit pour son amusement toutes les aventures qu'un tel changement dut nécessairement produire, & dont on trouve encore aujourd'hui plusieurs impressions dans tous les peuples de la terre. Au reste, c'est du grand porte-feuille de Morgantine que l'on a tiré toutes les histoires qui suivent, & qu'elle avoit ramassées avec soin ; c'est dommage qu'il y en ait quelques-unes de perdues, ce sont sans doute les meilleures. Telles qu'elles sont, on a voulu en faire part au public.



LE LOUP GALLEUX.

CONTE.

IL y avoit une fois un roi & une reine, qui s'aimoient beaucoup & qui desiroient avec ardeur d'avoir des enfans, quoiqu'ils n'eussent pas grand chose à leur laisser. Ils alloient souvent à la porte de plusieurs fées, leur présenter des placets & leur demander des enfans; mais celles qui consentoient à leur donner audience, leur répétoient toujours : Vous venez bien loin chercher ce que vous avez bien près. Ils ne comprenoient rien à ce langage mystérieux, & s'en alloient toujours en s'embrassant & en se disant : Qu'avons-nous donc de si près? Nous le trouverons quelque jour, tranquillisons-nous, disoit la reine. C'est bien dit, si nous le pouvons, lui répondoit le roi. Cette réponse n'étoit qu'une façon de parler, car il étoit l'homme le plus tranquille & le plus patient que le ciel eût formé.

Un jour que la reine filoit, assise au coin d'une

des plus belles haies de leurs états, & que le roi chaſſoit aux alouettes dans un chaume voiſin, il parvint au bonheur d'en prendre une ; on aſſure même qu'il n'étoit ni fort adroit ni fort heureux, une pareille idée n'eſt pas abſolument dépourvue de vraiſemblance ; car depuis quinze ans qu'il chaſſoit tous les jours, il n'avoit encore rien attrapé. Et comment prit-il celle-ci ? Il eſt très-important de le ſavoir. Elle vint ſe jetter dans ſes bras pour éviter un épervier qui la pourſuivoit, & qui étoit au moment de la ſaiſir. L'épervier dit plus d'une fois au roi, d'une voix menaçante : Rends-moi mon alouette, roi, ou tu t'en repentiras. Ce prince, bien aiſe de conſerver ſon gibier, comme il eſt naturel, & ſe trouvant heureuſement dans une diſpoſition de fierté qui ne lui étoit pas ordinaire, lui répondit : Elle eſt dans mes chaumes, elle m'a demandé aſyle ; je voudrois ne pas rendre l'alouette. En diſant ces mots, il la regarda ; ſes yeux vifs & perçans redoublèrent ſon courage, & ſon petit cœur qu'il ſentoit palpiter dans ſa main, entretenoit ſa compaſſion. Animé par ces ſentimens, il enfonça ſon chapeau, regarda fièrement l'épervier, & lui dit, en lui montrant l'alouette : Regarde-la bien ; tu peux t'en torcher le bec, comme l'on dit dans mon royaume, tu ne l'auras ma foi pas, j'en jure ; ce n'eſt point dans mes états que l'on demande impoliment une injuſtice. Alors ſans s'embarraſſer de ce que l'épervier devenoit,

il lui tourna le dos pour porter sa chasse à la reine, & savoir d'elle si le procédé fier & généreux qu'il venoit d'avoir ne pouvoit lui faire courir aucun risque. La reine étoit encore trop éloignée pour l'entendre, qu'il lui cria : Bonne chasse! en lui montrant de loin sa petite alouette. La bonne reine laissa tomber sa quenouille, pour être plutôt auprès de lui & pour voir ce qu'il lui montroit. Le roi lui dit en la lui présentant, avec la joie & le plaisir d'un piqueur qui présente le *pied* : Recevez, madame, un hommage qui vous est dû. La reine reçut & baisa mille fois la petite alouette, & dit : La première fois que vous irez à la ville, vous lui acheterez une cage; nous l'entendrons chanter, nous l'apprivoiserons, elle jouera avec le petit enfant que nous aurons un jour. Elle fit en un moment cent projets que le roi approuva tous. Elle en feroit peut-être encore; mais au milieu de ces importans châteaux en Espagne, la petite alouette, qui avoit eu le tems de reprendre ses esprits, dit : Quelle heure est-il?... La joie de l'entendre parler fut si grande, que le roi & la reine ne lui répondirent pas d'abord; mais à la seconde question ils lui dirent tous deux, car c'étoit une chose qui se trouvoit à leur portée, ainsi qu'à celle de beaucoup de gens : Il peut-être quatre heures & demie. Tout-à-l'heure vous verrez, poursuivit l'alouette. Cette réponse juste & conséquente frappa le roi & la reine, & les fit demeurer immo-

biles, les yeux fixes & la bouche ouverte, pour mieux voir ce qu'on promettoit de leur montrer. En effet, quelques momens après, l'alouette prit la figure d'une grande & belle femme entre deux âges, qu'ils reconnurent à son chaperon brodé, à sa baguette, & à son beau clavier, pour être une fée. A cet aspect les princes frémirent, & le roi se prosternant, lui dit : Mon dieu, madame, ne vous ai-je point trop serrée quand je vous tenois dans ma main ? Pour moi, dit la reine qui étoit dans la même posture, souvenez-vous, s'il vous plaît, que je vous ai trouvée bien jolie, que je vous ai caressée, & que si j'ai parlé de vous mettre en cage, c'étoit pour vous garder du chat. Levez-vous, leur dit la fée avec bonté; je vous dois la vie qu'une méchante fée, qui me le payera tôt ou tard, m'auroit enlevée sans le courage & la fermeté du roi : parlez, continua-t-elle, desirez-vous quelque chose ? Mon pouvoir n'est pas des plus étendus; mais vous aurez toute votre vie des preuves de la reconnoissance que vous doit la fée Mimi. Nous vous demandons, dirent les deux princes d'un commun accord, après l'avoir beaucoup remerciée, nous vous demandons un petit enfant pour être la consolation de notre vieillesse. Un enfant ! reprit la fée, cela n'est pas difficile à avoir; il est vrai qu'ils donnent bien souvent de la peine, & que l'on ne sait ce que l'on demande; mais vous en voulez, il faut vous en accorder, c'est le

moins que je puisse faire pour l'obligation que je vous ai. Voyons d'abord pour quelle raison vous n'en avez pas, vous portant aussi bien l'un & l'autre ; il faut qu'il y ait quelque chose là-dessous. Je vous assure, madame, qu'il n'y a rien là-dessous, interrompit la reine en faisant une petite révérence, d'un air moitié piqué, moitié poli. Voyons toujours, dit la bonne Mimi en touchant son livre de sa baguette, qui s'ouvrit aussi-tôt à l'endroit qu'il falloit lire : voici ce qu'elle y trouva. La fée des Broussailles ne veut point que le roi & la reine aient des enfans. Nous n'en aurons donc jamais, grande Mimi ? lui dirent le roi & la reine, puisqu'une fée ne le veut pas. La chose devient difficile, répliqua leur protectrice ; nous avons affaire à une femme méchante, noire & entêtée. Imaginez-vous que c'est elle qui donne la nielle aux bleds, la clavelée aux moutons, que c'est elle qui commande aux chenilles dont elle a toujours quantité dans ses poches, & qui les engage à manger tous les biens de la terre. Quelle femme ! s'écrièrent le roi & la reine ; cela fait frémir. Ce n'est pas tout, poursuivit la fée, c'est elle qui s'est fâchée contre moi, & qui dans un accès d'humeur s'est fait épervier ; & c'est elle qui, sans vous, m'auroit croquée comme une alouette que j'étois. Je veux & je dois vous servir, j'y brûlerai mes livres, ou vous aurez un enfant. Sans l'obligation que je vous ai, je vous aurois répondu comme ont

fait mes compagnes ; car on n'aime point avoir affaire ni à se commettre avec des femmes d'un pareil caractère ; & je lis dans mon livre que toutes celles que vous avez été voir vous ont dit : Vous venez bien loin chercher ce que vous avez bien près. Cela est vrai, madame, elles nous ont dit cela tout comme vous le lisez. Elles avoient raison, reprit la fée ; voyez-vous ces brouffailles qui sont à cent pas d'ici, auprès de ce tas de pierres? Oui, madame ; eh bien, poursuivit Mimi, c'est là que demeure celle qui ne veut pas que vous ayiez d'enfans. Attendez-moi là, je vais faire tous mes efforts pour la faire sortir, car il ne m'est pas possible d'entrer chez elle qu'elle n'y consente, quoiqu'à présent je ne la craigne en aucune façon ; cependant je ne puis vous donner une plus grande preuve de ma reconnoissance qu'en faisant une telle démarche. Les princes lui obéirent & demeurèrent là. Pendant le tems que Mimi employa pour se rendre auprès du tas de pierres, & pour faire quelques conjurations avec sa baguette, le roi & la reine se frottant les mains & s'embrassant de joie, se dirent : A la fin nous aurons un enfant ; d'abord qu'une fée s'en mêle, il n'est pas permis d'en douter. Non, dit la reine, c'est comme si je le voyois : ah ! que je serai contente, poursuivit-elle ! Je le nourrirai. Vous ne le nourrirez pas, répondit le roi, nous prendrons une nourrice. Je le nourrirai, vous dis-je.... Vous ne le

nourrirez pas, je vous en assure; voulez-vous vous abîmer, vous perdre ? La reine pleura, le roi se fâcha; enfin la première contestation de ce bon ménage, & qui fut même assez vive, arriva pour un enfant qui n'étoit pas seulement commencé. Leur dispute sur la nourriture ne seroit pas encore finie, si le roi & la reine n'eussent prêté leur attention à de grands éclats de rire qu'ils entendirent; ils reconnurent que c'étoit une troupe de petits enfans qui jouoient avec cette sécurité & ce peu de souci que connoît seul cet âge heureux. Ces rires si près de la porte de la fée des Broussailles, étant une insulte pour un caractère pareil au sien, elle sortit du tas de pierres, un martinet à la main, pour convertir en larmes des rires qui la révoltoient; & Mimi, dont le moyen pour la faire sortir avoit réussi, fit disparoître les enfans, & l'aborda. Le roi & la reine les voyant venir à eux, firent, comme de raison, la moitié du chemin pour aller au-devant d'elles, mais chapeau bas, & dans une attitude respectueuse & suppliante. Ils s'apperçurent que Mimi & la fée des Broussailles parloient avec beaucoup de vivacité. Je consens d'oublier l'injure que vous m'avez faite, & les mauvais desseins qui vous ont animée contre moi, disoit Mimi, je vous promets de n'en faire aucune plainte, si vous avez quelques complaisances pour ces bonnes gens, & sur-tout si vous leur accordez un enfant. Leur royaume me convient, tout petit qu'il est, pour

un de mes amis, lui répondit la fée des Brouſſailles; j'attends patiemment leur mort, puis-je mieux faire? il eſt vrai que je m'oppoſe à leur poſtérité : d'ailleurs, comment pourrois-je accorder un enfant à des gens qui n'ont pas de quoi le nourrir? c'eſt un ſervice que je leur rends en les refuſant, & dont vous devez me ſavoir gré ſi vous prenez quelqu'intérêt à ce qui les regarde. Le roi & la reine tirèrent alors Mimi par la manche, & lui dirent : Je vous aſſure que des gens moins riches que nous, nourriſſent tous les jours leurs enfans, & que nous ſommes en état d'en avoir un; nous n'en demandons pas davantage, voyez vous-même ſi nous en pouvons moins demander. Mimi fit alors de nouvelles inſtances auxquelles la fée finit par répondre avec une extrême colère : Ils auront un enfant, j'y conſens, mais il leur coûtera cher. Le roi & la reine, ſans s'embarraſſer du prix & de la menace, ſe mirent à ſauter, en répétant toujours : Nous aurons un enfant. J'eſpère au moins, dit madame des Brouſſailles en regardant la bonne Mimi, que vous me ſaurez gré de ma complaiſance. Et ſans attendre ſa réponſe elle lui tourna fièrement le dos, revint à ſon tas de pierres, & diſparut. Cependant le roi & la reine, qui ne voyoient pas plus loin que leur nez, n'étoient occupés que de leur joie & de leur ſatisfaction; auſſi Mimi fut-elle à-peine écoutée, quand elle voulut prendre part aux chagrins qu'ils alloient éprouver;

& voyant qu'elle ne pouvoit leur faire entendre raiſon, elle leur donna un ſifflet, en leur diſant: Toutes les fois que vous aurez beſoin de moi, l'un ou l'autre, ſoufflez là-dedans, & je paroîtrai. Cependant ſervez-vous-en avec modération. Adieu, ſoyez toujours ſages & raiſonnables; comptez ſur moi, leur dit-elle en faiſant paroître ſon char traîné par deux petits moutons blancs, dans lequel elle monta.

Quelque tems après, la reine s'apperçut qu'elle étoit groſſe; cet événement fit autant de plaiſir au père & à la mère, que ſi la choſe par elle-même eût été impoſſible, & que les fées n'y euſſent pas donné leur conſentement. Le roi en fut peut-être encore plus flatté que la reine; on auroit imaginé en le voyant, qu'il ſavoit ſeul le ſecret de faire des enfans. Cependant le moindre petit mal de cœur, le plus foible dégoût, la plus légère incommodité, qui n'étoient qu'une ſuite néceſſaire de ſa groſſeſſe, faiſoient courir la reine à ſon ſifflet, & la bonne fée arrivoit auſſi-tôt. Elle leur dit pluſieurs fois avec douceur qu'il ne falloit la faire venir qu'à propos; mais le roi & la reine ne ſe connoiſſoient pas plus en à-propos que mille gens que l'on voit tous les jours. Enfin, quoique la bonne Mimi éprouvât qu'il y a des cas où la reconnoiſſance eſt extrêmement fatigante, la bonté de ſon cœur l'empêcha toujours d'en donner la moindre preuve.

La grossesse de la reine fut très-heureuse, mais d'abord que les premières douleurs se firent sentir pour accoucher, la tête tourna au roi; il siffla plus d'un quart-d'heure de suite, la fée étoit même arrivée qu'il siffloit encore. Pour cette fois elle ne lui fit aucun reproche, sa présence étant nécessaire pour douer l'enfant que la reine mit au monde quelques momens après son arrivée. C'étoit une petite princesse charmante. Mimi la prit sur ses genoux, & voulant la douer à tête reposée, en gros ainsi qu'en détail, elle commença par les mains, & dit: Elle aura les mains blanches & belles. Dans ce moment la fée des Broussailles parut dans la chambre : Elle aura tout ce que voudrez, mais on n'en verra rien que je n'y consente. Douez, Mimi, douez tout à votre aise; je n'en aurai pas le démenti, poursuivit-elle en montant avec fureur dans son char tiré par d'épouvantables chauve-souris. Ce compliment mit la compagnie en désarroi; la fée rassura de son mieux les bonnes gens, qui demeurèrent étonnés comme des fondeurs de cloches ; elle leur promit de ne les point abandonner; & de les soulager dans leurs peines. Elle doua tout bas, & pour un jour à venir le bel enfant, & voulut remporter le sifflet qui lui avoit fait faire tant de courses inutiles, les assurant qu'il ne leur étoit plus nécessaire, & qu'elle veilleroit suffisamment à leurs intérêts. Cependant la petite princesse, suivant le premier don de Mimi,

avoit les mains si blanches & si belles, qu'on lui donna le nom de princesse aux blanches mains; quand on les avoit vues, on ne pouvoit la nommer autrement. Il n'est pas même certain qu'on lui ait jamais donné d'autre nom; du moins il est sûr qu'on ne l'a connue dans le monde sous aucun autre.

Son enfance n'eut rien de recommandable; le roi & la reine l'élevèrent selon leur pouvoir & leur capacité; ce n'est pas beaucoup dire, mais son bon naturel y suppléa. Quand la fée des Brouffailles paffoit par-devant la porte du roi & de la reine, ce qui arrivoit très-souvent à cause du voisinage, elle faisoit peur des esprits à la petite princesse, où lui arrachoit son poupar, & tous ces vilains procédés étoient accompagnés d'une paire de soufflets qu'elle lui donnoit en s'écriant : Ah! qu'elle est laide! ce que la petite princesse n'entendoit point sans pleurer; mais elle étoit consolée par le roi & la reine qui l'aimoient à la folie, & qui lui disoient toujours en lui frappant le dos, mais tout bas à la vérité : Elle en a menti la fée, ne pleure point, mon enfant, tu es bien jolie. Cependant ce bon père & cette bonne mère, qui n'avoient point oublié les menaces de la fée des Brouffailles, se répétoient sans cesse : Sans doute elle nous permet de la voir comme elle est, l'enchantement n'est pas fait pour nous. Ne la trouves-tu pas charmante, ma femme? disoit le roi; oui, mon mari, disoit la reine. Cependant, à dire

le vrai, elle auroit dû leur paroître laide comme à tous ceux qui la voyoient; mais l'aveuglement des pères & des mères durera tant qu'il y aura des enfans. Il est cependant vrai que la fée des Brouffailes, par une méchanceté rafinée, permettoit à tous les bossus & à tous les gens contrefaits de la voir telle que la nature l'avoit produite, c'est-à-dire, charmante; aussi, tous ceux de cette espece qui la virent en dévinrent passionnément amoureux; & quand un bossu passoit dans le village, toutes les petites filles disoient : C'est pour la fille du roi. Elle avoit beau se trouver fêtée & caressée par tous ces bancroches, loin de s'accoutumer à leur figure, elle leur faisoit sans cesse toutes sortes de niches; la plus grande étoit de leur parler continuellement de leur bosse, sans jamais leur laisser croire un moment qu'il leur fût possible de l'effacer ou de l'escamoter à ses yeux. Elle les questionnoit encore sur l'accident qui les avoit contrefaits, & comparoit sans cesse la bosse de l'un à celle de l'autre, & cela toujours en présence des bosses intéressées. Ce fut ainsi qu'elle coula à fond tous les princes & autres gentilshommes bossus, qui se donnoient, dès ce tems réculé, l'épithete d'incommodés, & qu'elle vint à bout de s'en délivrer absolument. Tous les bossus étoient donc partis, quand un prince, fils d'un roi voisin, que ses parens envoyoient voyager, apperçut un jour cette princesse, sans y faire plus d'attention à la

vérité

vérité que ne le méritoit son peu de beauté ; mais pressé d'une soif ardente, il lui dit : Ma bonne enfant, ne pourrois-je avoir de l'eau ? Blanches-mains qui n'étoit pas accoutumée à de plus grands respects, & qui trouvoit ce prince fort joli, s'offrit de le conduire à la fontaine, avec tant de politesse & tant de graces, qu'il en fut enchanté. Sa conversation ne diminua point les impressions favorables que sa douceur & sa politesse lui avoient déja données ; il fut étonné & ravi d'apprendre qu'elle étoit la fille du roi. La simplicité de son habillement ne lui avoit pas donné l'idée d'un rang aussi élevé ; elle lui servit aussi d'excuse sur la liberté qu'il avoit prise. La princesse aux Blanches-mains lui répondit avec une merveilleuse sagesse, que la fortune donnoit l'opulence, & le bon naturel, les sentimens. Ce lieu commun, si bien placé, inspira pour elle plus de respect au prince que si elle eût paru à ses yeux assise sur un trône d'or couvert de diamans, & environnée de la cour la plus brillante. Mais quand ils furent arrivés à la fontaine, & que, pour lui donner à boire, elle tira sa tasse de sa poche, & fit paroître ses belles mains, car elle les avoit toujours tenues cachées sous son tablier par modestie, ou peut-être par envie de les conserver & de les garantir du hâle, le prince demeura ébloui & confondu ; les exclamations & les admirations ne finirent point sur leur beauté. C'étoit lui dire que ses mains étoient ce qu'elle avoit

de plus beau ; mais la louange que le cœur & l'esprit avouent, ne donne pas le tems de penser au reste, & ce qui plaît commence toujours par suffire. Enfin, en un moment, l'amour fut si bien établi dans le cœur du prince, qu'il résolut de l'aimer toute sa vie ; aussi lui fit-il l'aveu des plus tendres sentimens. Blanches-mains qui le trouvoit d'autant plus à son gré, que jamais personne de bien fait ne l'avoit seulement regardée, ne savoit que répondre : le silence est presque toujours une faveur pour les amans. Ils étoient dans ce tendre embarras, quand la fée des Broussailles, que la méchanceté empêchoit de demeurer long-tems dans la même place, les surprit. Comment ! tu l'aimes, dit-elle au prince, & tu n'es pas bossu ! ton exemple alarmera & corrigera tous les gens bien faits. En disant ces mots, elle le toucha de sa baguette, & il devint le plus joli Cabri blanc que l'on eût encore vu ; il étoit sans cornes, & n'avoit point de barbe. Le prince, bien éloigné de changer de sentimens en prenant une nouvelle forme, ne fut que plus attaché à la princesse ; car il la vit dès le premier instant de sa métamorphose avec toutes les beautés qu'elle avoit reçues de la nature : ainsi, loin de la quitter, loin de lui reprocher son malheur, il bondissoit, il la regardoit, il jouoit avec les chiens, il animoit les troupeaux, qui malgré tout ce que l'on a pu dire, paroissent toujours plus attachés à leurs besoins qu'à leurs plaisirs.

Enfin il ne négligeoit rien pour lui plaire & pour entretenir son idée dans son cœur ; car en tout, moins on'a, plus on donne. L'impression qu'il avoit faite étoit trop bien gravée dans le cœur de Blanches-mains pour craindre de la voir effacée ; mais la crainte de perdre, ou plutôt l'avarice de l'amour, fit toujours la conservation de son existence. Mimi, continuellement attentive, n'ignora point ces événemens ; elle accourut pour consoler la princesse, elle l'exhorta à la constance, & la quitta en levant les épaules sur les injustes procédés qu'elle rougissoit de voir à une de ses compagnes. Cependant le roi & la reine, à qui la princesse présenta le petit Cabri sans dire ce qu'il étoit, le reçurent à merveilles ; bientôt ils en furent charmés, & ils auroient passé toute la journée à jouer avec lui, si la princesse, qui vouloit le garder pour elle, ne leur avoit dit souvent, étant même prête à pleurer, qu'elle vouloit être seule dans le monde qui le fît jouer. Le roi & la reine eurent pour elle cette complaisance qui leur parut raisonnable.

Les méchans de l'espece la plus redoutable ont ordinairement de l'esprit, ils savent en faire usage pour connoître les situations, détruire celles qui sont heureuses & agréables, & faire naître, ainsi qu'entretenir, celles qui sont fâcheuses & déplaisantes. Aussi la fée des Broussailles trouva bientôt que la princesse Blanches-mains & le prince Cabri étoient

étoient mille fois trop heureux. Se voir & s'aimer ſans obſtacle & ſans rivaux, c'en étoit trop pour le goût de la perſécution qui la dominoit, & pour les chagrins que les plaiſirs des autres lui cauſoient. De plus, elle étoit inconſolable de ne pouvoir empêcher les agrémens de la princeſſe de briller aux yeux du prince; mais c'étoit une néceſſité de féerie. Pour ne leur pas laiſſer une auſſi douce conſolation, elle réſolut de les ſéparer; ils s'aimoient, l'abſence étoit donc un tourment déja certain. Elle commença par enlever la princeſſe, & laiſſa Cabri avec le roi & la reine, qui, ſans le connoître, l'aimant comme leur enfant, en eurent plus de ſoins que la fée ne l'auroit deſiré. Ces attentions lui étoient néceſſaires; car dès qu'il ne vit plus la princeſſe, il ne voulut plus manger, il ne ſautoit plus, il alloit bêlant partout, ne pouvant la demander ni ſe plaindre autrement du malheur qu'il avoit d'en être ſéparé. Cependant, d'abord que la fée eut enlevé la princeſſe aux Blanches-mains, elle lui colla une paire de gants ſur ſes beaux bras, & les colla ſi bien, que rien ne les lui pouvoit ôter; enſuite elle la conduiſit dans ſon palais de puces. Les méchancetés complettes & bien conditionnées doivent avoir l'apparence de la bonté. Tous les plaiſirs, tout le faſte des cours rempliſſoient ce palais; cependant c'étoit un tourment réel que la fée avoit imaginé; car la bienſéance vouloit que, malgré les piqûres & les

démangeaiſons cruelles que l'on éprouvoit ſans ceſſe, on ſe contraignît les uns pour les autres. Le nombre de ces inſectes étoit ſi grand, que le palais en étoit noir, & que le ſoin de chercher & de tuer ſes puces auroit été une occupation fort inutile. Ce palais, magnifique d'ailleurs, étoit rempli d'une cour nombreuſe; mais ſi les dames & les ſeigneurs qui la compoſoient étoient accoutumés aux puces, la malheureuſe princeſſe y ſouffrit des tourmens inconcevables. La méchante fée, non-contente des douleurs du corps & des chagrins de l'abſence, voulut encore lui faire reſſentir les peines de l'eſprit; ainſi, par une cruelle ironie, elle l'avoit non-ſeulement tranſportée à cette cour comme fille de roi, mais elle avoit ordonné qu'elle y tînt le premier rang; en un mot, qu'on la regardât comme la reine. Blanches-mains n'avoit jamais tant vu de perſonnes raſſemblées, elle n'avoit aucune connoiſſance du monde; c'étoit donc pour ſe moquer d'elle, ſans aucun ménagement, qu'elle l'avoit conduite au milieu de cette cour. Sa timidité, ſes manières campagnardes furent le ſujet de mille rires immodérés, & les ridicules dont elle ſe couvrit, devinrent bientôt la ſuite des propos déplacés qu'elle tenoit ſur le trône, à meſure qu'elle prenoit la douce habitude de l'autorité. La fée des Brouſſailles venoit très-ſouvent goûter la maligne joie de lui voir ſouffrir pluſieurs tourmens qu'elle s'applaudiſſoit d'avoir in-

ventés. Quand elle arrivoit, elle se faisoit conter les choses déplacées que la princesse avoit dites ou faites, & s'en moquoit en sa présence; ensuite elle lui disoit : Allons, faites la reine; aussi-tôt elle étoit obligée de monter sur son trône; & pour-lors la méchante fée lui lâchoit plusieurs milliers de puces, dont elle redoubloit la rage par son pouvoir. C'étoit un plaisir pour elle de voir les différentes contorsions que cette malheureuse princesse étoit obligée de faire; & moins les attitudes convenoient à la majesté du trône, plus la fée jouissoit & s'amusoit. Cependant, aux douleurs près, la princesse aux blanches mains tira parti, pour la suite de sa vie, du mal que la fée avoit prétendu lui faire. Car enfin, c'étoit à une cour qu'elle l'avoit conduite, & la plus mal composée est encore capable de former. Aussi, la princesse qui avoit de l'esprit, sut réparer, par le séjour qu'elle y fit, le défaut d'une éducation que le peu de génie & d'opulence de ses père & mère avoit empêché de lui donner bonne & convenable. La bonne Mimi, instruite de tout ce que faisoit son ennemie contre ceux qu'elle protégeoit, ne se crut plus avec raison obligée à aucun ménagement; elle fit revivre l'insulte qu'elle en avoit reçue lorsqu'elle étoit alouette. Elle ne lui avoit promis le secret qu'à des conditions qu'elle n'avoit point remplies; sa parole se trouvant ainsi dégagée, elle alla se plaindre au conseil des fées. La franchise &

la bonté de son caractère étoient si connues, que l'on ajouta foi sans peine à son récit : non-seulement on trouva qu'elle méritoit justice, mais on lui donna tous les pouvoirs nécessaires pour la punition de la fée des Broussailles, & l'on approuva tout ce qu'il lui plairoit de faire ; car on n'avoit point encore vu d'exemple d'un pareil attentat, commis par une fée contre une de ses compagnes. Mimi, satisfaite & contente des procédés que l'on avoit pour elle, fit signe à ses petits moutons d'aller le plus vîte qu'ils pourroient, & bientôt elle arriva dans la triste habitation de la méchante fée ; car en vertu de ses pouvoirs il lui fut permis d'y entrer ; & lui dit : Je veux bien encore vous pardonner, je consens à oublier tout ce qui s'est passé, mais promettez-moi de ne plus tourmenter Cabri & Blanches-mains. La douceur & l'honnêteté rendent toujours les vrais méchans plus insolens ; aussi la fée des Broussailles lui répondit avec dédain : Quoi ! c'est pour cela, ma commère, que vous venez ici ? quoi ! vous vous déplacez pour une bagatelle de cette espece ? Ah ! vraiment, vous n'y êtes pas ; je n'ai pas encore commencé à les tourmenter, vos benêts d'enfans ; vous verrez, vous verrez par la suite. Je ne verrai que ta punition, lui répliqua Mimi ; apprends donc que j'en ai le pouvoir, & que ton sort est dans mes mains. Tu ne peux m'ôter la vie, lui dit-elle, que me feras-tu ? tu ne saurois, toi, ni ta belle autorité,

m'obliger à consentir au mariage de tes vilains protégés. C'est ce qu'il faudra voir, répliqua Mimi ; je te punirai, j'en jure, jusqu'à ce que tu m'aies satisfaite : & pour commencer, deviens loup, lui dit-elle en la touchant de sa baguette. Pour-lors elle s'éloigna du nouveau loup, & se rendit avec diligence au palais pour engourdir les puces ; ensuite elle alla chercher Cabri qui ne savoit plus que devenir ; car la fée des Brouſſailles venoit, quelques momens auparavant, de métamorphoser le roi & la reine en dindons. La méchanceté n'étoit pas grande, elle altéroit peu leur caractère ; mais c'en étoit une de plus, & qui fit encore de la peine à Mimi. Cette bonne fée ne pouvant dans le moment leur rendre d'autre service, leur fit donner de la bonne pâtée pour les consoler, & satisfaire au moins la gourmandise de leur état. Après cette marque d'attention, elle prit dans ses bras le joli petit Cabri, & le porta à la princesse Blanches-mains. Quand ce petit animal l'apperçut, il fit tant de caresses, il fit tant de sauts & tant de bonds pour marquer sa joie, que l'on ne peut entreprendre de les décrire : la fée les laissa contens de se voir, & les quitta en leur disant : Prenez garde au loup.

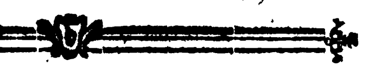
Cependant la fée des Brouſſailles ne se trouva pas mal de son nouvel état de loup. Je puis mordre, je puis faire du mal, disoit-elle en elle-même ; Mimi est une imbécille, elle devoit pour se venger, me

faire poule ou quelqu'autre animal pacifique, j'aurois plus souffert, j'aurois été plus embarrassée de ma personne : les caractères foibles comme le sien ne savent pas faire de la peine. Cependant, continua-t-elle, j'ai plus d'esprit que les autres loups ; j'en ai vu devenir les favoris des rois ; pourquoi ne jouerois-je pas le même rôle ? Aussi-tôt elle se mit en marche & n'eut pas de peine à trouver un roi, car il y en avoit beaucoup dans ce tems-là. Elle en rencontra justement un qui chassoit ; aussi-tôt elle se donna à lui, bien aise d'éviter par sa protection, que l'on criât toujours après elle : Au loup ! au loup ! comme on avoit déja fait, ce qui réellement est très-incommode pour quelqu'un qui voyage. Le roi l'ayant accueillie, elle fut très-bien reçue à sa cour ; elle y vécut flatteuse pour le roi, mais mordant & faisant tout le mal qu'elle pouvoit faire, sur-tout au petit peuple. Mimi qui la faisoit suivre, & qui observoit sa conduite, dans la crainte qu'elle n'allât manger le petit Cabri, se crut obligée d'empêcher les désordres qu'elle causoit ; elle ne trouva point de meilleur expédient pour lui faire perdre la protection du roi, que de rendre galleux ce vilain loup, contre lequel tout le monde étoit fâché. Le moyen réussit, & d'abord que la galle fut déclarée, tout le monde s'en éloigna, on résolut même de le tuer ; ce que le loup ayant entendu, il se vit obligé de quitter la cour, ce qu'il fit au plutôt. Sa rage & sa méchanceté naturelle re-

doublèrent encore par la façon dont on crioit, dès qu'on la voyoit, non-seulement : Au loup! mais on ajoutoit l'épithete de galleux, chose fort désagréable à s'entendre reprocher. La fée n'eut donc point d'autre parti à prendre, que celui de courir la campagne & d'attaquer les hommes & les animaux; mais surtout les petits enfans qu'elle mangeoit tout cruds; en un mot, elle devint *la male-bête* qui faisoit trembler tout le monde. Mimi instruite de tous les maux qu'elle causoit, lui voyant prendre le chemin de son palais de puces, la fit arrêter & mettre dans une cage de fer que l'on plaça au milieu d'une place publique, où tous les petits garçons alloient sans cesse lui dire des injures, lui jetter des pierres, & lui faire tout le mal que leurs forces pouvoient leur permettre. Enfin la fée des Broussailles, excédée de tous les maux qu'elle s'étoit attirés, consentit à tout ce que Mimi désiroit d'elle, promit d'être plus sage, demanda que la galle lui fût ôtée & la liberté rendue; promettant de plus d'aller passer dans les forêts de Moscovie, tout le tems qu'elle devoit être loup. Ces graces lui furent accordées. Alors Mimi rendit la figure au prince, fit reparoître la princesse aux blanches mains aussi belle, à tout le monde indifféremment, que la nature l'avoit formée; il lui fut possible d'ôter ses vieux gants, & le mariage des jeunes princes fut célébré avec éclat, après que la bonne fée eut rendu au roi & à la reine leur première

figure. Il faut convenir qu'ils se sentirent toujours un peu de leur métamorphose, & que toutes les cours ont gardé une impression des puces que l'on reconnoît sensiblement par l'agitation continuelle que tout le monde y éprouve.





BELLINETTE

OU

LA JEUNE VIEILLE.

CONTE.

Il y avoit une fois une fée, digne par son esprit du surnom qui lui avoit été donné dans le college des fées : elle n'y étoit connue que sous le titre de Sublime. Malgré toutes les affaires de l'univers, dont elle étoit continuellement occupée, elle s'étoit encore chargée de l'éducation de la petite princesse Bellinette, & de la conduite des beaux royaumes qui lui appartenoient depuis la mort du roi & de la reine qui lui avoient donné le jour.

Les premières années de l'enfance de la petite reine furent employées avec les plus grands succès à son instruction. La fée ne la quittoit presque jamais; affectant tous les dehors du service & de la soumission, mais conservant réellement toute l'autorité;

elle demandoit l'ordre à la reine dans le tems qu'elle en donnoit un tout opposé. Bellinette, trop jeune encore pour songer à gouverner, se contentoit d'acquérir tous les jours de nouveaux charmes; elle répondoit si parfaitement aux soins de la fée, que ses sujets aimoient déja leur petite reine, & toute sa cour qui la voyoit encore de plus près, en perdoit l'esprit. Sublime étoit enchantée des progrès de son éleve, & sur-tout de l'attachement qu'elle avoit su inspirer. Cependant elle prévit qu'il étoit encore des écueils pour la princesse; elle craignit l'impression que des applaudissemens continuels & des louanges répétées sans cesse devoient produire sur l'esprit d'une jeune personne née sur le trône, c'est-à-dire, loin de toute vérité. Elle commençoit à s'appercevoir que la certitude de réussir, l'habitude de n'être jamais contredite, l'approbation qu'elle ne pouvoit s'empêcher elle-même de donner à Bellinette, lui inspiroient un amour-propre aussi violent que dangereux. Le sentiment que l'on cherche à faire naître, à étendre, à fortifier dans les enfans, que l'on se plaît à confondre avec l'émulation, devient, dans un âge plus avancé, la cause de toutes les erreurs. Il ne faut pas être fée pour en juger ainsi. Ce n'étoit cependant point encore le seul défaut que l'on pût reprocher à la petite reine, une envie naturelle de plaire, qui jusqu'alors avoit ajouté à ses charmes, commençoit insensiblement à dégénérer en

coquetterie, défaut d'autant plus dangereux que les nuances en sont imperceptibles. Sublime donc, qui vouloit rendre son éducation parfaite, & qui craignoit d'ailleurs que sa trop grande tendresse pour Bellinette, ne fût capable de l'aveugler elle-même, se détermina, non sans peine à la vérité, à prendre un parti violent, mais nécessaire.

Bellinette étoit parvenue à sa quinzième année, lorsqu'un matin qu'elle s'étoit trouvée à sa toilette, encore plus jolie que de coutume; elle courut avec empressement à l'appartement de Sublime; elle y entra avec la confiance & la gaieté d'une jeune personne accoutumée à être caressée. Occupée d'une nouvelle mode qu'elle avoit imaginée ce jour-là, elle ne prit nullement garde au sérieux de la fée, & lui demanda même avec vivacité, comment elle la trouvoit; mais Sublime se contenta froidement de lui montrer une glace qui étoit auprès d'elle, en lui disant de s'y regarder. La jeune reine persuadée que c'étoit une façon détournée de lui dire : Mon dieu que vous êtes jolie aujourd'hui! que cette parure vous sied bien! qu'elle est bien imaginée! En un mot, toutes les autres choses que son amour-propre lui avoit représentées, fut très-contente de cette réponse, & elle accepta la proposition avec joie; la figure ridicule d'une vieille, qu'elle apperçut dans le miroir aussi-tôt qu'elle y eut jetté la vue, lui fit faire d'abord des rires immodérés; ensuite elle se



La figure qu'elle apperçut dans ce miroir lui fit faire des ris immodérés.

Marillier, Direx. 1787 C. F. Maillet, Sculp.

retourna avec précipitation pour considérer de plus près cette vieille femme si ridicule par sa parure, mais voyant qu'il n'y avoit personne derrière elle, elle se rapprocha de la glace avec vivacité. Quel fut son étonnement en s'appercevant que la vieille dont elle s'étoit moquée de si bon cœur, n'étoit autre qu'elle-même! Elle fit un cri perçant, laissa tomber la glace & s'évanouit. La fée avoit pris ses précautions pour n'avoir point de témoins de cette scène; elle en fut attendrie d'abord, mais déterminée à suivre son projet, elle songea seulement à la faire revenir. Quand la princesse eut repris avec ses sens une nouvelle confirmation de son malheur, la fée voulut en vain essayer de la calmer, mais toute sa science & son grand esprit se trouvèrent alors bien inutiles pour la consoler de la perte subite de ses charmes. Non, personne ne me verra, s'écria Bellinette pénétrée de la plus amère douleur, jamais je ne me montrerai, le plus affreux désert, l'obscurité la plus profonde conviennent seuls au malheureux état que j'éprouve. A ce désespoir succédoient les larmes les plus tendres & les discours les plus touchans. Quoi, madame! disoit-elle encore, je ne serai donc plus pour vous qu'un objet d'horreur! Est-il possible que vous puissiez vous résoudre à me voir dans la cruelle situation où je suis réduite! Je dois à-présent vous inspirer le dégoût le plus affreux, & vous faire la plus horrible peine à re-

garder. Quoi! vous qui me rendriez jeune & jolie si j'avois le malheur d'être vieille, c'est vous, c'est Sublime elle-même qui me laisse précipiter, ou qui me précipite dans le comble du malheur! Quel exemple pour votre justice & pour la bonté de votre cœur! Que dira-t-on quand on verra le malheur que j'éprouve, moi que vous avez tant aimée? Ne sera-t-on point en droit de me soupçonner des plus grands crimes? En est-il même qui puissent mériter une semblable punition? L'espérance d'obtenir grace lui fit encore ajouter mille autres choses. Sublime, touchée de compassion eut peine à se vaincre elle-même; cependant, sans vouloir apprendre à la princesse si cette cruelle métamorphose étoit son ouvrage, elle se contenta de lui dire avec fermeté, qu'il falloit se soumettre à l'ordre du destin. Otez-moi donc la vie, s'écria Bellinette d'une façon si déterminée, que la fée fut alarmée de son désespoir. Alors, pour adoucir sa peine, elle lui dit avec tendresse : Tout ce que je puis faire pour vous, c'est de vous rendre alternativement jeune & vieille. Ce projet avoit toujours été celui de Sublime; mais dans l'idée de lui faire trouver son malheur plus supportable, elle avoit été bien aise de lui en faire appréhender un plus grand. La princesse, bien persuadée qu'elle ne pourroit rien obtenir, voulut cependant n'avoir rien à se reprocher dans une si cruelle extrémité; elle fit donc encore à la fée toutes les objections sur lesquelles

l'amour-propre

l'amour-propre peut insister avec le secours de l'esprit. Comment voulez-vous, lui disoit-elle, que je paroisse vieille avant le tems, aux yeux d'un peuple & de toute une cour dont je suis environnée? Quels ridicules un pareil changement ne doit-il pas nous donner & à vous & à moi? Mais Sublime qui avoit tout prévu, lui répondit : Je consens encore à vous ménager sur ce point ; je vous ferai passer pour votre grande-tante que l'on sait avoir été enlevée autrefois par Grondine la méchante, & dont on n'a point entendu parler depuis ; je dirai que, touchée du récit que je vous ai fait de ses malheurs, la bonté de votre cœur vous a fait desirer de lui céder votre trône de deux jours l'un, pour lui donner au moins quelques momens heureux avant sa mort que son grand âge ne peut permettre de croire éloignée. J'ajouterai que vous m'avez même engagée à obtenir cette grace de Grondine, à condition toutefois d'aller occuper sa place. Ce trait de générosité ne peut manquer de vous faire honneur ; & ce ne sera pas encore, ajouta-t-elle, le seul avantage que vous pourrez tirer de votre disgrace : vous allez voir à découvert tous les gens qui vous environnent ; vous serez effrayée du peu de sincérité que vous trouverez parmi cette foule de courtisans que vous avez vus jusqu'à ce moment uniquement occupés à vous plaire & à vous admirer. La façon naturelle dont ils vous parlent de vous-même, à la faveur

de votre déguifement, en démafquant à vos yeux leur caractère, fervira encore à vous éclairer fur vos défauts, & par-conféquent à vous donner les moyens de vous en corriger. Eh, madame, reprit Bellinette avec vivacité, une amie telle que vous laiffe-t-elle quelque chofe à defirer, l'envie de me trouver digne de vous n'auroit-elle pas fuffi pour me rendre parfaite? La voix d'une amie fincère a bien peu de pouvoir contre une multitude qui flatte, lui répondit la fée. Au furplus, c'en eft affez, je ne veux plus rien entendre. Je ne vous recommande point le fecret, vous avez trop d'intérêt à le garder. Je vais fonger à établir & à préparer à la cour le retour de votre grande-tante. Pendant ce tems qui m'eft néceffaire, je confens à vous rendre votre jeuneffe & vos charmes; mais quand j'aurai tout arrangé, vous vous foumettrez à prendre la figure que vous avez vue. Alors elle la toucha de fa baguette, & fortit de fon appartement. Bellinette fe faifit d'un miroir, elle s'y regarda mille fois, craignant toujours que la vieilleffe n'eût laiffé quelque impreffion fur fon vifage. Quand elle fut pleinement raffurée, elle reparut à la cour.

Sublime la laiffa quelques jours dans ce prétendu repos, fi l'on peut appeller ainfi l'état qu'elle éprouvoit; car fi d'un côté elle jouiffoit du plaifir de fe retrouver jeune & jolie, elle trembloit en fongeant qu'il faudroit ceffer de l'être. Une des chofes qui

ſervit le plus à la tourmenter, fut la ſatisfaction qu'elle étoit obligée de montrer du retour de ſa grande-tante. La fée en parloit continuellement, & ne ceſſoit de la combler d'éloges, & ces éloges répétés par une foule de courtiſans, lui perçoient le cœur.

Quand Sublime eut ſuffiſamment établi le retour de la vieille, dont l'âge étoit en effet ſi conſidérable que perſonne ne ſe ſouvenoit de l'avoir vue, elle annonça ſon arrivée pour le lendemain. Tout le monde prit congé de la petite reine avec l'apparence de la plus vive douleur; car on ſuppoſoit qu'elle paſſeroit fort mal ſon tems chez Grondine : on ne la connoiſſoit point, mais ſa réputation étoit bien établie ſur la méchanceté. Ce fut alors que la princeſſe ſentit, avec le plus violent déſeſpoir, les approches de la vieilleſſe. En effet, toutes les vieilles que l'on a vues, que l'on voit & que l'on verra, ont eu le tems de ſe préparer à ce malheur; elles ont d'abord remarqué une ride, un fil, en un mot, la plus petite altération; en cherchant à la réparer, elles ſe ſont flattées qu'elle n'étoit point apperçue, elles ont vu qu'elles plaiſoient encore; elles ont pris peu-à-peu l'habitude du défaut, ſouvent il s'eſt évanoui à leurs yeux, par la découverte d'un nouveau auquel il a fallu donner les mêmes ſoins. Cette ſucceſſion de tems apporte plus aiſément de la conſolation à l'eſprit; l'habitude des yeux & la quantité

des exemples engagent à prendre ſon parti. L'amour-propre vient encore au ſecours, & perſuade ſans ceſſe que l'on ne paroît point avoir cet âge cruel que l'on ſe déguiſe à ſoi-même; que l'on eſt bien conſervée, & que ſurement on ne paroît point ſi mal que telle ou telle, dont l'exemple véritable ou faux ſe préſente facilement aux yeux. Toute la cour étoit alors occupée de la nouvelle ſcène qui alloit ſe paſſer; on tint pluſieurs conſeils ſur la façon de recevoir la reine. Enfin l'on convint que l'on prendroit les habits les plus ſérieux que l'on eût dans ſa garde-robe. Celles qui n'avoient que des parures trop jeunes, prirent le parti de ne ſe pas montrer le premier jour; le battant-l'œil, les écharpes, les petits manteaux furent imaginés ſur le champ, on ne pouvoit rien inventer d'aſſez grave, dans l'eſpérance de réuſſir. La parure, celle même du plus grand âge, ſera toujours l'occupation des cours. Sublime n'oublia point que les vieilles étoient pour l'ordinaire fort matineuſes; & comme elle ne vouloit rien négliger pour mieux tromper, dès la pointe du jour elle fit monter Bellinette dans ſon char pour la ramener quelques momens après, ſous le nom & la figure de Belline. Songez, lui dit-elle en chemin, que vous êtes à-préſent une perſonne d'un âge très-avancé; n'oubliez pas que vos diſcours & votre maintien doivent répondre à l'opinion que l'on s'eſt formée de vous. La triſteſſe de Belline lui tint lieu

de ſageſſe & de réſerve. A ſon arrivée à la cour, chacun s'empreſſa auprès d'elle; elle n'avoit pas encore parlé que l'on vantoit déja la ſageſſe de ſon eſprit, & l'excès de ſa grande prudence. Enfin, tous les ſots courtiſans, partie la plus brillante comme la plus vile des états, ne pouvoient ſe taire ſur l'avantage d'être gouvernés par une reine d'une expérience conſommée : car dans une cour, l'extérieur ſeul décide, & celui qui juge le plus promptement eſt celui dont l'avis l'emporte néceſſairement. Cependant cette vieille n'avoit que quinze ans, & ſes propos, regardés la veille comme légers & frivoles, n'avoient acquis aucune ſolidité; mais la prévention ſuffit, c'eſt elle qui décide, & la cour en cela ſemblable au peuple, ſe laiſſe toujours entraîner par le torrent. Belline réuſſit donc parfaitement au gré de ſes ſujets; ſa prudence fut vantée, ſa ſageſſe fut célébrée, ſes malheurs excitèrent des plaintes; quelques paroles inconſidérées & quelques vivacités de jeuneſſe qui lui échappèrent, furent regardées comme des reſtes précieux des agrémens qu'elle avoit eus autrefois, & comme des traits de la vieille cour, toujours recommandables dans une femme d'un certain âge. On en vint enfin juſqu'au point de critiquer Bellinette, & même avec amertume. Belline, malgré ſon indignation, parut y applaudir; pour-lors on ne garda plus de ménagement : C'eſt paſſer ſa vie, diſoit-on, à jouer à la poupée, que d'être

gouvernés par une reine de cet âge; sa naïveté que l'on vante n'est dans la vérité que sottise, les plaisirs qu'elle procure ne sont qu'une fatigue outrée, à laquelle le corps ne peut résister, sans que jamais l'esprit y puisse trouver aucune satisfaction. Enfin cette enfance éternelle à laquelle il falloit se soumettre, devoit être regardée comme le comble de l'humiliation pour une cour éclairée; aussi, dès ce moment, on commençoit à vivre & à respirer.... Belline ne pouvoit revenir de sa surprise. La scène du lendemain ajouta cependant encore à son étonnement; car elle fut reçue avec toutes les marques de l'attachement le plus véritable; il sembloit que l'espérance de son retour eût fait l'unique occupation pendant le jour de son absence. On n'étoit point encore revenu de l'ennui que l'on avoit éprouvé la veille. On ne comprenoit pas comment on avoit le courage de se montrer dans un tel excès de décrépitude; il étoit même aisé de s'appercevoir que la vieille reine n'avoit point été jolie, son esprit étoit encore plus baissé que son âge ne le comportoit, en un mot, c'étoit un radotage parfait.... Si d'un côté il étoit cruel pour Bellinette de passer sa vie à s'entendre déchirer sous toutes les formes, cette situation ne laissoit pas aussi d'avoir son embarras pour les courtisans; car il falloit précisément passer en un jour du blanc au noir, contredire ce que l'on avoit admiré la veille, applaudir ce que

l'on avoit critiqué; enfin s'habiller d'une façon toute opposée. Cette métamorphose continuelle devint bientôt une excellente leçon pour une jeune princesse née avec un esprit supérieur; elle découvrit clairement le peu de cas qu'elle devoit faire des éloges qui lui étoient sans cesse prodigués. Les critiques amères qu'elle essuyoit étoient même d'autant plus piquantes qu'elles étoient accompagnées de toute la malignité que l'envie de séduire inspiroit alternativement pour la jeune & pour la vieille. Aussi la princesse, après avoir éprouvé le tourment le plus affreux, apprit à connoître la cour en particulier & les hommes en général.

Telle étoit donc alors la situation de la cour de Bellinette. La curiosité de voir une chose si singulière y avoit attiré plusieurs princes étrangers; car dans ces tems de féerie, les rois même cherchoient à s'instruire. Mais le ridicule d'une cour où l'on passoit alternativement du colin-maillard à l'embarras d'oser encore se montrer sans béquille, ne pouvoit engager à y faire un long séjour. Le prince Brillant, guidé par la bonne fée Cotte-blanche qui avoit présidé à son éducation, & qui l'aimoit si fort qu'elle ne pouvoit s'en séparer; ce prince, dis-je, parut à cette cour avec un équipage digne de son rang. Il étoit bien fait, son abord étoit agréable, sa conversation vive & enjouée répondoit parfaitement au nom qu'il portoit. Si Bellinette lui parut charmante,

il ne fut pas long-tems fans faire une égale impreſſion ſur ſon eſprit. Cette impreſſion eſt une des routes les plus ſures dont l'amour ſe puiſſe ſervir pour exercer ſon empire ; on ſe communique ſes idées, le cœur s'ouvre, la tête ſe remplit, & cette tendre habitude devient enfin la plus ſolide occupation. Brillant n'étoit pas ſans défauts ; mais en eſt-il, ou du moins, peut-on les appercevoir quand les graces de la jeuneſſe, de l'eſprit & de la figure ſe trouvent réunies ? De plus, c'eſt la jeuneſſe elle-même qui juge & qui décide ; elle ſait ce qui lui convient. Bellinette avoit cependant perdu une partie de ſa gaieté & de ſon enjouement depuis ſes malheurs. La vieilleſſe qui l'attendoit tous les jours, l'affligeoit plus ſenſiblement que le retour de ſa jeuneſſe ne lui donnoit de ſatisfaction. Ces idées mortifiantes, ſans altérer ſes charmes répandoient ſeulement un air de langueur & de retenue dans toute ſa perſonne. Sublime lui en tenoit compte ; elle regardoit ſa vivacité diminuée comme un commencement de ſageſſe. L'amour que Brillant ſut lui inſpirer altéra ſon caractère, mais ce changement fut avantageux malgré les violentes inquiétudes qu'il lui fit éprouver. Ne voir ſon amant que de deux jours l'un, ce n'eſt aſſurément point aſſez quand on s'aime bien ; (il eſt cependant des malheureux en amour, qui feroient encore leur bonheur d'un pareil régime.) Bellinette avoit ſur-tout défendu au prince de paroître jamais

chez Belline; elle ne vouloit le voir, que sure de lui plaire : indépendamment de toute coquetterie, on n'aime point à paroître vieille aux yeux de son amant. Elle avoit été obéie dans les commencemens; mais la défense devint bientôt pour lui un puissant attrait, & Brillant n'étoit point encore assez amoureux pour connoître le prix d'un sacrifice, nonplus que les charmes d'une véritable soumission; il avoit les erreurs de son état & celles de son âge, c'est tout dire. Il se fit donc une idée délicieuse de plaire à Belline, & de n'aimer que Bellinette. Aux yeux de la même cour, c'étoit réunir tout ce qu'un homme à bonnes fortunes peut desirer, d'autant qu'il se croyoit à l'abri de tout éclaircissement. La première fois que la princesse l'apperçut, sous la figure de vieille, elle le reçut avec l'air du monde le plus froid, & bien résolue de ne lui point parler. Le prince persuadé qu'il ne devoit cet accueil qu'au mécontentement de Belline du peu d'empressement qu'il lui avoit témoigné, ne songea qu'à le réparer; il mit tout en usage pour la séduire. La princesse en fut piquée; les hommages que l'on rendoit à sa beauté pouvoient seuls la toucher : elle ignoroit qu'il fût encore d'autres moyens de plaire, mais la coquetterie lui servit bientôt de leçon. L'esprit étoit son unique ressource, elle sut l'employer, & le prince en sortit enchanté. Le lendemain il eut quelques reproches à essuyer; mais la passion de la princesse

prenant toujours de nouvelles forces, elle s'accoutuma insensiblement à se montrer vieille aux yeux de son amant. Cesser de le voir, & cesser de plaire lui paroissoient plus à redouter que les peines qu'elle avoit d'abord envisagées. Le prince de son côté, devenant tous les jours un peu plus amoureux, passoit une vie assez agréable, ou du moins très-occupée; il ne pouvoit quitter Belline sans peine & retrouvoit toujours Bellinette avec plus de plaisir. Il en étoit enfin venu au point de ne leur plus cacher à l'une & à l'autre ses sentimens : Jamais je ne vous ai tant aimée, disoit-il quelquefois à Bellinette, & je sens cependant que je donnerois ma vie pour prolonger les jours de Belline; je suis sûr, continuoit-il, qu'à votre âge elle avoit vos charmes, & s'il m'étoit permis de croire que le tems pût exercer son pouvoir sur vous, je croirois que vous auriez un jour ses traits & sa figure; ne pourrois-je donc jamais goûter à-la-fois les transports de l'amour & les douceurs de l'amitié? Je ne suis point jalouse, lui disoit la princesse; je ne serois point heureuse, si l'amour étoit la seule passion qui pût occuper votre ame. Aimez Belline, c'est la plus grande marque de passion que vous puissiez donner à Bellinette; (car par coquetterie, elle étoit flattée d'être aimée les jours de sa vieillesse, pendant lesquels Brillant n'avoit assurément pas de rivaux.) Cependant la bonne fée Cotte-blanche n'avoit point abandonné le prince

depuis ſon arrivée; ſemblable aux mères qui croient avoir tout fait quand elles n'ont point perdu leurs filles de vue, elle ne lui avoit jamais donné le moindre conſeil ſur ſa conduite; mais charmée de l'amour qu'il avoit inſpiré à la princeſſe, ou plutôt des préférences qu'il ſembloit obtenir, elle vint un jour trouver Sublime, & lui dit : Nos enfans s'aiment, ils ſont nés l'un pour l'autre, pourquoi différer de les unir? l'amour leur ſera plus utile que toutes nos leçons. Il n'eſt pas encore tems, lui répondit Sublime; il s'en faut beaucoup qu'ils connoiſſent & qu'ils reſſentent l'amour, ſelon la haute idée que je m'en ſuis toujours faite; je conviens que cette paſſion éprouvée, même avec médiocrité, corrige ſurement de tout défaut à l'égard de l'objet aimé; mais les réflexions & les exemples n'en ſont pas moins néceſſaires pour ſe conduire à l'égard du monde en général, ſur-tout pour des princes qui doivent gouverner les autres. Bellinette n'eſt pas parfaite, je le ſais, pourſuivit-elle, mais votre prince a encore bien des erreurs; ſon cœur eſt ſouvent aveuglé par ſon eſprit, l'habitude du trône lui fait penſer que tous les hommes ſont nés pour lui; il regarde l'attachement qu'on lui témoigne, & les ſervices qui lui ſont rendus, comme une dette dont on s'acquitte. Je conviens que la reconnoiſſance n'eſt pas la vertu des princes en général, mais elle doit être celle de nos éleves: en un mot, il faut que Brillant

ſoit parfait, ou qu'il renonce à la princeſſe. Cotte-blanche, que la réflexion n'avoit jamais menée bien loin, fut très-étonnée du diſcours de Sublime. Elle voulut d'abord ſe fâcher, mais la fée lui repréſenta avec douceur que les plus ſages étoient ſujets comme les autres à s'abuſer; que la raiſon ſervoit non-ſeulement à convenir de ſes torts, mais à les réparer; que ſa conduite à l'égard de Bellinette étoit un aveu de ceux qu'elle reconnoiſſoit avoir eus; enfin elle amena Cotte-blanche au point de convenir qu'il y avoit eu beaucoup de négligence de ſa part dans l'éducation qu'elle avoit donnée à Brillant; que, faute de l'avoir accoutumé à réfléchir, il s'étoit inſenſiblement habitué à regarder les hommes du haut de ſon trône, comme étant d'une autre eſpece que lui; qu'il avoit même quelquefois ſacrifié les richeſſes & la vie de ſes ſujets à ſa fantaiſie & à ſon ambition, comme un bien qui lui appartenoit. La bonne fée croyoit avoir fait ces découvertes toute ſeule, quoiqu'elle eût été prodigieuſement aidée par Sublime. Ainſi elle ajouta encore pluſieurs autres choſes, & toutes dans la même idée; car elle étoit ſi étonnée de raiſonner (c'étoit peut-être la première fois de ſa vie) qu'elle ne pouvoit ſe réſoudre à finir. Cependant Sublime haſarda encore quelques critiques ſur l'abus de l'eſprit, & ſur le faux brillant; mais ſes réflexions ſe trouvant de beaucoup trop délicates pour Cotte-blanche, elle ne voulut point abuſer de

sa supériorité, & se contenta de chercher avec elle les moyens d'éclairer l'esprit du prince, & de le faire renoncer à ses erreurs.

Les fées se croyoient souveraines maîtresses de leurs éleves; mais toutes puissantes qu'elles étoient, elles éprouvèrent elles-mêmes des obstacles : tant il est vrai que tout ce qui respire est traversé!

Grondine avoit autrefois tourmenté Belline, comme on l'a dit au commencement de cette histoire; mais cette fée, pour avoir été punie de sa mauvaise conduite, n'en étoit devenue ni plus douce ni plus raisonnable. Quand le tems de sa punition fut expiré, son humeur n'en étant au contraire que plus aigrie, elle ne put se consoler de n'avoir plus Belline en sa puissance; & toujours occupée de ce qui avoit du rapport à cette princesse, elle imagina que Sublime ne l'avoit fait reparoître dans le monde, ou du moins sa figure, que pour rappeller le souvenir de sa punition. Son humeur lui fit bientôt regarder comme certitude, ce qu'elle n'avoit d'abord écouté que comme soupçon; & ne consultant plus que sa fureur, elle résolut, quelque chose qu'il en pût arriver, de déranger les projets de ses compagnes, & de faire tomber sa colère sur le prince Brillant & sur la princesse Bellinette. Pour cet effet, un jour que ce prince étoit à la chasse, elle l'enveloppa d'un nuage épais, au milieu duquel paroissant tout-à-coup, elle le fit monter dans son char, que des chiens &

des chats attelés tiroient tant bien que mal ; car ce que l'humeur arrange & ce que la discorde tire, ne marche pas ordinairement d'un pas trop égal. La surprise & l'étonnement du prince lui firent garder le silence ; & Grondine en profita pour se fâcher contre les animaux qui traînoient sa voiture, & qui véritablement étoient eux-mêmes fâchés les uns contre les autres. Quand ils furent arrivés dans la caverne obscure qu'elle habitoit, & qui étoit toujours remplie de tous les animaux que la nature a rendus antipathiques, Brillant lui demanda avec fierté ce qu'elle avoit résolu de faire de lui. Ce que je veux faire de vous ? reprit-elle avec le ton de voix enroué que donnent ordinairement l'aigreur & l'humeur ; vraiment, vraiment, ce sont bien les fées que l'on interroge de cette façon ! Mais voyez, je vous prie ! j'irai lui dire ce que je veux faire de lui ; j'instruirai monsieur ; je verrai si ma conduite a le bonheur d'en être approuvée ; je la réformerai si elle ne lui plaît pas ! ... Cette belle tirade, plus longue encore, fut mille fois interrompue par les menaces qu'elle faisoit à ses chiens qui se battoient, ainsi qu'à ses chats qui juroient. Quand Brillant crut avoir trouvé un instant plus favorable, il lui dit avec douceur : Hé, madame, que vous ai-je fait ? Quoi ! tu me feras toujours des questions ? lui répondit-elle avec fureur ; je suis bien faite pour y répondre ! Sublime & Cotte-blanche se repentiront

de ce qu'elles m'ont fait, j'en jure. Mais qu'ai-je de commun, pourſuivit le prince, avec ces dames reſpectables? Elles t'aiment, répliqua Grondine; ce n'eſt qu'en te tourmentant que je puis leur faire ſentir que mon pouvoir égale leur autorité; & Bellinette elle-même.... Quoi, madame! interrompit Brillant, vous pouvez menacer cette princeſſe aimable, que la nature entière doit adorer? Les ſentimens de l'amour révoltèrent de tout tems les cœurs portés à la haîne; ainſi, ce tendre intérêt, ces douces paroles dictées par l'amour même, causèrent à Grondine un redoublement d'aigreur ſi conſidérable, qu'en balbutiant & en écartant la dragée, elle s'écria, comme ſi on l'avoit priſe à la gorge : Bellinette!... tu l'aimes! j'en jure.... tu l'aimes! j'en jure.... hé bien, tu ne la verras .... Avant qu'elle eût achevé, jamais, (car c'en étoit fait ſi elle eût prononcé ce terrible mot) Sublime qui n'avoit pas perdu le prince de vue, ſe trouva derrière elle, & lui ſouffla : Que tu n'en ſois digne.... Beaucoup de gens, ſans être aveuglés par la colère, ni ſe trouver dans un état auſſi violent que Grondine, prennent tous les jours le mot qu'on leur préſente; auſſi la méchante fée le répéta ſans même y faire réflexion. Après cet important ſervice, Sublime ſe retira, & laiſſa parler Grondine, dont les paroles ne pouvoient plus être que du bruit. Brillant ignoroit encore tout le riſque qu'il avoit couru; mais voyant

qu'il ne pouvoit rien gagner sur l'esprit de la fée; le silence lui parut le plus sage parti. Les gens d'humeur l'interpretent mal, & le regardent ordinairement comme une marque de mépris : ce n'étoit cependant pas l'intention du prince; séparé de Bellinette, ses idées ne lui présentoient que des souvenirs, & ses plaisirs n'étoient que des regrets. Grondine quelquefois vouloit lui faire accueil, & le ramener par des politesses, mais son naturel & ses manières rendoient sa douceur si déplacée, que l'on regrettoit ses emportemens, quand elle étoit polie. Enfin dans le triste séjour que le prince fit auprès d'elle, il remarqua non-seulement les inconvéniens, mais encore l'inutilité de la bile, de l'aigreur, de la déraison, de l'injustice & de la prévention. Cet exemple terrible & si souvent répété servit à le rendre tout le reste de sa vie égal & modéré. Il s'étoit flatté vainement dans les premiers tems de pouvoir adoucir l'esprit & le caractère de Grondine ; mais tous ses efforts ne firent que l'irriter davantage. Ne pouvant donc voir Bellinette, ni se consoler avec Belline, il passoit les plus cruels momens que l'on puisse imaginer.

Après un séjour aussi triste, la fée excédée du prince, car l'humeur se ronge elle-même, le transporta, pendant qu'il dormoit, dans un pays qui lui étoit inconnu. Ce ne fut assurément pas le bruit qui interrompit son sommeil, car on n'en entendoit

d'aucune

d'aucune espèce dans ce royaume; mais à son réveil il se vit entouré de beaucoup de gens qui le regardoient avec étonnement. Il voulut leur parler, cette voie lui fut inutile; pour s'éclaircir il eut recours aux gestes, il fut d'abord entendu. Enfin avant la fin du jour il reconnut clairement que tous les habitans de ce pays étoient sourds & muets. L'envie de briller, & le goût pour montrer de l'esprit, qui ne l'avoient pas encore abandonné, ne lui furent alors d'aucune ressource; cette éloquence naturelle, cette imagination vive, ce feu dont il se piquoit, enfin tous ses talens, si merveilleux pendant l'erreur de la jeunesse, lui devinrent parfaitement inutiles. Brillant s'apperçut bientôt qu'il falloit être fort différent de ce qu'il avoit toujours été, au milieu d'un peuple composé de gens sages, posés, & qu'un geste gouvernoit. Les usages auxquels il fut contraint de se soumettre, & les réflexions qu'il fut obligé de faire, devinrent enfin pour lui une excellente leçon; il acquit en peu de tems le jugement, le bon-sens & le maintien raisonnable. Il est vrai que les chagrins de l'absence contribuèrent beaucoup à le mettre au ton de ce triste pays. On avoit pour lui tous les égards possibles, on lui laissoit toute sorte de liberté, on s'empressoit à l'obliger; mais on ne pouvoit lui apprendre des nouvelles de Bellinette. Quand il n'eût pas été amoureux, les plaisirs que des sourds & des muets peuvent prendre & procurer auroient paru

bien insipides à un homme doué de tous ses sens; mais que cette situation est affreuse pour un malheureux amant qui ne peut trouver de consolation que dans le récit de ses malheurs! Le prince, après avoir parcouru ce triste royaume, reconnut que ces peuples avoient reçu l'ordre de ne le point laisser sortir de leur pays; car jamais il n'éprouvoit de gêne ni de contrainte, que lorsqu'il s'approchoit de certains endroits qu'il jugeoit sans peine être les frontières de leur état. Voyant qu'il ne pouvoit espérer de liberté du côté des terres, il tourna ses pas vers le rivage. La mer bordoit une partie de ce vaste continent, la marine de ces peuples étoit même considérable; mais le prince n'y trouva pas plus de facilité, matelots & pilotes, tout fut inexorable, tout fut incorruptible. Enfin après un tems fort considérable, lorsqu'il n'imaginoit plus aucune ressource pour sortir de ce triste pays, il fut conduit sur le bord de la mer où il trouva un vaisseau tout équipé dans lequel il lui fut permis de s'embarquer. On a toujours été persuadé que cette liberté qui lui fut accordée, étoit l'ouvrage de Cotte-blanche, ou plutôt de Sublime.

Après un mois de navigation, les muets qui l'avoient aussi-bien servi sur mer que sur terre, lui firent entendre qu'ils étoient obligés de se séparer de lui, mais qu'il ne manqueroit d'aucune des choses nécessaires; ainsi après les adieux les plus tendres de part & d'autre, ils le débarquèrent seul dans une

petite île & prirent le large. Une montagne aride & seche qui s'élevoit à perte de vue, occupoit la plus grande partie de cette île ; le prince en fut d'abord effrayé, mais ayant fait quelques pas, il apperçut entre la montagne & le rivage une petite plaine dont l'aspect n'avoit rien de sauvage ; tout y peignoit la nature simple & riante ; entre les tiges des plus beaux arbres, on découvroit un terrein fertile & délicieux malgré l'ombre épaisse de cette futaie magnifique. Tous ces grands arbres, recommandables par leur antiquité, étoient ornés de tablettes sur lesquelles étoient posés des milliers de bouquets plus ou moins gros, mais toujours formés par l'assemblage heureux des plus superbes fleurs ; l'air en étoit embaumé, les yeux en étoient charmés. Les géographes & les voyageurs n'ont jamais parlé de ce pays que sous le nom de l'île des Bouquets. Le prince en voyoit arriver de nouveaux à chaque instant, les uns se montroient avec autant de faste & d'étalage que d'empressement, & prenoient place dans les endroits les plus apparens ; d'autres plus modestes, sans être plus sincères, s'épanouissoient aussi-tôt, contens d'être arrivés. Ils étoient tous dans des caraffes, & sur ces caraffes on voyoit le nom gravé de ceux qui les envoyoient, les motifs de leurs présens, & les chiffres de ceux à qui ils étoient offerts. Le prince, en les examinant, vit avec plaisir les noms de plusieurs personnes de la cour de Bellinette

& de la sienne. Les choses les plus inanimées, qui nous parlent de ce que nous aimons, quelqu'indirectement que ce soit, se font toujours entendre, & ont pour nous un puissant attrait; elles sont une consolation dans les malheurs de l'absence, & leur présence peut seule distraire & consoler des peines; car elles rappellent & font espérer des tems plus heureux. Cependant ces fleurs & ces caraffes, enfin tout ce qui se présentoit aux yeux de Brillant, étoient autant d'énigmes pour lui. Dans le moment qu'il étoit le plus occupé de ces réflexions, il vit avec surprise que plusieurs de ces bouquets se fanoient à l'instant même de leur arrivée, que les eaux de presque toutes les caraffes se noircissoient & devenoient bourbeuses & corrompues; il remarqua encore que tantôt quelques fleurs, tantôt les bouquets en entier, disparoissoient sans que personne parût s'en approcher. Surpris de ces prodiges, il avança dans la plaine pour satisfaire sa curiosité. Il avoit à peine fait quelques pas, qu'il se trouva dans le centre, en face d'une statue du plus beau marbre blanc. Elle représentoit une femme d'une agréable proportion, charmante par sa modestie, sa candeur & la simplicité de sa coëffure & de ses habillemens. Elle formoit un grouppe avec des lions, des tigres, des panthères & des serpens qui paroissoient la caresser & s'adoucir pour elle; ce grouppe faisoit face à toutes les parties de la petite plaine, & le piédestal,

de figure circulaire, recevoit à moitié de sa hauteur un retable qui formoit un autel, sur lequel on voyoit trois ou quatre fleurs des champs, vives & dans tout leur éclat; des caraffes ébréchées les portoient, mais l'eau en étoit aussi pure que de la plus belle source. On y lisoit les noms de quelques gens d'un état simple. Une caraffe entr'autres se distinguoit, & par la place qu'elle occupoit sur l'autel, & par ces mots : On ne veut qu'une fleur, cependant ma vie est toujours prête.... L'esprit du prince fut enfin éclairci, en lisant l'inscription de la statue, écrite en gros caractères; elle étoit conçue en ces termes : Rougissez, mortels, en voyant ceux que j'ai soumis. Brillant saisi & touché, comme les gens bien-nés le seront toujours à l'aspect des objets vertueux, ne pouvoit s'arracher de ces lieux, & vouloit en découvrir toutes les particularités. Les fées, contentes de ses sentimens & du respect dont elles le voyoient pénétré, permirent à la statue de s'animer, d'abandonner le piédestal qui la portoit, & d'accompagner Brillant pendant le séjour qu'elles avoient résolu qu'il fît dans cette île. Leurs soins ne se bornèrent point à ce secours moral; elles lui firent encore rencontrer, au pied du plus bel arbre de la futaie, une petite habitation où toutes les choses nécessaires se trouvoient sans aucun superflu. La reconnoissance animée ne le quitta plus, & lui parla en ces termes : Née avec le monde, peu de

princes jusqu'à vous, seigneur, m'ont connue, encore moins m'ont visitée; cependant, si l'on s'en rapportoit aux discours de tous les hommes, & à ceux des princes mêmes, mon empire seroit d'une vaste étendue. Il n'y a personne qui ne se vante de me rendre un culte parfait & continuel; vous voyez néanmoins, seigneur, le peu d'étendue du terrein qu'occupe la reconnoissance sur toute la surface de la terre. Je me suis fait long-tems scrupule d'exiger, même une fleur, de ceux qui avoient reçu quelques services; mais enfin j'ai voulu qu'il existât quelques témoins du bienfait; l'oubli total donnoit trop de facilité aux ingrats. Vous avez pu remarquer avec quel étalage on m'envoie cet amas de fleurs, qui ne conservent souvent que quelques minutes leur éclat & leur odeur; l'ingratitude, mon ennemie, les seche & les fane sans cesse. Elle a cent moyens pour y parvenir; Tantôt elle fait usage de l'esprit pour me détruire, elle développe & suppose des motifs à l'obligation reçue, elle allegue des procédés, ou rappelle des négligences dans la société. Que sais-je? elle met tout en usage, & ne réussit que trop bien à me bannir des cœurs, de ceux même dans lesquels je me croyois le plus solidement établie. Elle n'a pas, continua-t-elle, beaucoup de chemin à faire pour exercer ses perfidies. Cette terrible montagne, aride & seche, que vous voyez, n'étoit autrefois qu'une taupinière, dans laquelle

l'ingratitude étoit renfermée; elle s'est accrue insensiblement, elle est enfin devenue cette masse énorme qui renferme des cavernes immenses, trop resserrées encore pour la foule des courtisans qui l'environnent & pour contenir tous les bouquets fanés & desséchés qui s'envolent continuellement dans sa triste demeure, où ils lui servent de trophée. Cependant, par une loi du destin, le nom de celui qui l'a donné demeure attaché au bouquet; & quand le hasard fait lire le bienfait & le nom de celui à qui il étoit adressé, c'est alors que l'Ingratitude allégue tout ce que l'esprit ou les travers du monde savent si parfaitement lui suggérer, & qu'elle trouve toujours des excuses applaudies par la foule de ceux dont elle est environnée. Aussi mon empire se rétrécit tous les jours, la montagne me gagne sans cesse; il est vrai que ce petit coin du monde est encore trop étendu pour recevoir & pour contenir les offrandes sincères qui me sont envoyées. L'expérience auroit dû me rendre sage, mais rien ne me corrige; trop sure de travailler pour le faux triomphe de ma rivale, je m'expose encore tous les jours avec joie à en courir les risques; & mes peines ne sont pas perdues, à mon sens, quand je trouve un cœur reconnoissant entre mille. Je puis vous parler, continua-t-elle, d'autant plus librement, que votre nom se trouve ici; il auroit peut-être dû s'y trouver plus fréquemment, ajouta-t-elle en baissant la voix; mais suivez-

moi. Le prince lui obéit. Après avoir marché quelques pas, il apperçut un bouquet qu'il offroit à Cotte-blanche en reconnoiſſance des ſoins qu'elle avoit pris de lui ; la caraffe de Bellinette adreſſée à Sublime étoit à-côté de la ſienne : les fleurs étoient fraîches & dans toute leur beauté. Je ne vois point ici, s'écria le prince, la preuve de mes ſentimens & de ma reconnoiſſance pour les bontés de Bellinette ! La reconnoiſſance que l'on doit à l'amour ne me regarde point, lui répondit la déeſſe en rougiſſant. Brillant voulut enſuite examiner quels ſentimens pouvoient conſerver pluſieurs perſonnes qu'il avoit traitées avec la plus grande diſtinction, mais il n'apperçut aucune de leurs caraffes. Ce n'eſt point ici, dit la déeſſe, qu'il faut les chercher, vous les trouverez chez mon ennemie. Le prince éprouvoit, pendant les converſations qu'il avoit avec la Reconnoiſſance, cet épanchement de cœur, ce charme de la vertu qui parle ſans ceſſe aux honnêtes gens, & qui fait le tourment des cœurs corrompus. J'ai pu vous connoître, j'ai pu vous ſentir, j'ai pu vous admirer, dit-il ; puis-je vous oublier de ma vie ! Un charme ſecret & plus fort que moi-même, m'oblige à m'éloigner ; les malheurs de ma ſituation ſont tels que je vais, malgré moi, où j'ai horreur de me trouver ; Grondine, la cruelle Grondine, non contente de m'arracher depuis ſi long-tems à ce que j'aime, me force encore de vous quitter, douce & délicieuſe déeſſe, pour aller voir l'Ingra-

titude son amie, & de notre commune ennemie. A ces mots, pénétré de tendresse & d'attendrissement, il embrasse la Reconnoissance, & prend le chemin de la montagne. Ces deux divinités sont si voisines que le prince n'eut pas beaucoup de chemin à faire pour se trouver sur les terres de l'Ingratitude, ou plutôt à l'entrée de sa caverne. La déesse y parut suivie d'une brillante cour, dont elle entretient la fausse joie avec ses cent visages. Les excuses, vêtues de toutes les couleurs, & les prétextes frivoles l'accompagnent sans cesse. Malgré l'éclat de son nombreux cortege, malgré les dorures dont sa caverne lui parut lambrissée, le prince ne la put voir qu'avec horreur : Un homme rempli de reconnoissance peut-il envisager autrement l'ingratitude ? Le mépris qu'il lui marqua, diminua d'abord l'accueil obligeant de cette pernicieuse déesse. Ensuite la colère s'emparant de son esprit, sa feinte douceur se convertit en fureur, & s'exhala en propos méprisans. Va, lui dit-elle, ta prétendue générosité, tes grands sentimens alambiqués, ne se trouvent qu'avec la sottise ; si ton esprit se développe un jour, tu sauras me retrouver, le monde & les exemples te rameneront à moi. Sors ; je ne puis encore te plaire, & ta présence feroit le malheur & la peine de ceux qui me sont attachés. Le prince, sans être piqué, se contenta de la regarder avec l'indignation qu'inspire la vertu contre les vices. Content de s'éloigner,

il sortit, sans autre dessein que d'éviter un semblable objet. A-peine eut-il fait quelques pas, qu'un char traîné par des colombes se présenta devant lui; dès qu'il y fut monté, les colombes prirent leur vol, & traversèrent plusieurs étendues de terre & de mer. Enfin il sentit une douce & charmante impression dans l'air; les colombes s'arrêtèrent & se posèrent dans un pays si fertile & si délicieux que le prince en f..t frappé, malgré la tristesse & le chagrin qui le tourmentoient depuis qu'il étoit séparé de Bellinette. Après avoir quelque tems récréé ses yeux de toutes les beautés naturelles qui se présentoient à lui de tous côtés, il descendit avec impatience du char qui l'avoit conduit. Tant de charmes répandus sur cette terre lui firent espérer d'y rencontrer Bellinette. Quel autre objet, disoit-il en lui-même, pourroit animer cette prodigieuse quantité de belles fleurs? Les cœurs tendres sont toujours sensibles aux attraits de la douce nature, car elle ne peint & ne trace que l'amour. Le prince Brillant marcha quelque tems plus dissipé qu'il ne l'avoit été depuis les tourmens que Grondine exerçoit sur lui. Il étoit cependant surpris de n'appercevoir aucun habitant dans un pays si agréable, lorsqu'il vit enfin assez près de lui une petite vieille, simplement vêtue, qui couroit au secours d'un oiseau qui s'étoit pris la patte entre deux branches, & qui témoignoit sa douleur, par la façon dont il se débattoit. Quels furent

l'étonnement & la joie du prince en reconnoiſſant Belline, cette Belline dont l'eſprit l'avoit charmé! Il courut à elle avec plus de vivacité qu'elle ne couroit elle-même, & lui dit : Ah! ma chère Belline, quel bonheur pour moi de vous rencontrer! Fidele, de ſon côté, qui n'étoit pas loin, ayant apperçu la courſe de Belline, avoit tout quitté pour joindre ſes empreſſemens aux ſiens; de façon qu'il arriva pour entendre les mots affectueux que prononçoit le prince; ces mots ſortis de la bouche d'un jeune-homme aimable & bien fait le firent frémir & le glacèrent d'effroi : c'étoit le premier mouvement de jalouſie qu'il eût jamais éprouvé. Le malheur de ce ſentiment eſt de raiſonner fort mal, auſſi Fidele s'affligea, & ſon cœur fut déchiré. Cependant Belline paroiſſoit ſurpriſe de l'accueil de connoiſſance qu'on lui faiſoit, & ne répondoit rien au prince. Fidele auroit pu ſe raſſurer par ces preuves & par l'âge de Brillant qui ne pouvoit avoir connu Belline, qui, depuis trente ans au moins, n'avoit vu ni même imaginé que lui; d'ailleurs, les ſentimens de cette princeſſe & tous les événemens paſſés auroient dû le tranquilliſer. Mais la jalouſie eſt ſourde, elle eſt aveugle, les jugemens & les impreſſions des autres ne ſervent à rien, ils ſont inutiles pour la calmer; on eſt jaloux de l'objet qu'on aime, tel qu'il ſoit on eſt excuſable, parce que l'on veut tout. Belline qui s'apperçut de la peine que Fidele ſouffroit, devint

encore plus embarrassée, & voulut se retirer. Quoi! vous faites semblant de me méconnoître, ma chère Belline! lui dit le prince : vous à qui j'ai de si grandes obligations, vous dont j'aime l'esprit, & dont je révère le cœur? Mais, poursuivit-il avec plus de vivacité, parlez-moi naturellement, ne verrai-je pas demain Bellinette? Comment, vous en êtes déja aux petits noms! s'écria douloureusement le prince Fidele. Cet imbroglio ne dura que quelques momens, les vieux princes démêlèrent enfin la vérité par les éclaircissemens qu'ils se donnèrent l'un à l'autre; ensuite ils conduisirent Brillant dans leur demeure. Plusieurs palmiers la formoient, des lits de mousse, des meubles assortis & charmans par leur propreté suffisoient dans un pays tempéré, où l'on ne trouvoit aucun animal dangereux. Ce fut là que Brillant eut le tems nécessaire pour admirer les tendres soins de ces bons & véritables amans. Son cœur fut pénétré en voyant leur amour, il étoit vif, il étoit pur, sans jalousie & sans sacrifice. Enfin c'étoit l'amour ami, qui réunit tous les desirs & comble toutes les nécessités; les fruits seuls les nourrissoient, ils étoient produits sans culture par une terre toujours ornée de fleurs, arrosée de petits ruisseaux d'une eau claire & nette, qui ne grossissant jamais n'apportoit aucun obstacle pour les traverser. L'aspect de tant de beautés produisoit les comparaisons riantes de leurs conversations; il embellissoit l'expression &

la peinture de leurs ſentimens ; ce beau pays leur donnoit enfin & leurs idées & leurs beſoins. Les oiſeaux troubloient ſeuls ou plutôt amuſoient & décoroient leur ſolitude ; ces heureux amans ne craignoient point le dégoût, ils s'aimoient comme au premier jour. Le ſouvenir de ce qu'ils avoient ſouffert, toujours préſent à leur eſprit, augmentoit leurs jouiſſances ; leurs cœurs, leurs goûts, tout étoit d'accord. Cette tendre union ne leur ayant jamais donné d'enfans, rien ne leur faiſoit enviſager l'avenir, & tout les attachoit au préſent. Ce fut là que Brillant apprit à aimer, ou plutôt à connoître le véritable amour. Cependant Belline & Fidele, inſtruits de tout ce qui leur étoit arrivé, ne ſe contentèrent pas des bons exemples qu'ils lui donnoient ſans ceſſe, Belline voulut encore lui conter ſa propre hiſtoire ; pouvoit-elle lui donner une plus forte idée de la conſtance, ni lui retracer rien qui lui fût plus utile ? Elle lui parla donc à-peu-près dans ces termes :

Grondine fut autrefois chargée, en qualité de fée, de gouverner le royaume, que la ſucceſſion des tems devoit enſuite faire tomber ſur ma tête, & ſur celle du prince mon frère. Cette fée naturellement de mauvaiſe humeur, devint encore plus inſupportable quand elle fut obligée de joindre à la conduite des affaires l'éducation de deux enfans que le roi mon père & la reine ma mère mirent au jour. Le petit prince eſt connu dans l'hiſtoire ſous le nom de Mille-

fleurs, & vous ſavez que Belline eſt mon nom. Tout le monde a été joli dans ſa jeuneſſe, ſi l'on en croit les récits; il ſemble même que l'amour-propre ne ſoit point intéreſſé à cet aveu; cependant on m'a tant de fois parlé des agrémens de Mille-fleurs & des miens pendant notre enfance, que je crois pouvoir en convenir. On étoit étonné que Grondine, loin d'en paroître touchée, ſemblât au contraire en être révoltée. On m'a même aſſuré que l'humeur l'emporta ſi fort, qu'un jour elle donna un ſoufflet au petit prince; la reine qui aimoit ſon fils à la folie, eut à ce ſujet une ſcène avec Grondine, ſi forte même, qu'elles furent au moment de ſe ſéparer, & de faire un éclat qui ne pouvoit être que dangereux; mais l'on fit un accommodement dans lequel on convint que Grondine ne ſe mêleroit plus du prince, & que l'on m'abandonneroit abſolument à la fée. Ce n'eſt pas d'aujourd'hui, comme vous voyez, que dans toutes les familles on ſacrifie les filles à ce que l'on croit avantageux pour les garçons. Je fus donc la victime de cet accord, & je la devins de toutes les façons poſſibles; non-ſeulement j'étois grondée pour deux, mais je n'avois pas la conſolation de raconter mes peines. Les impreſſions de l'enfance ſont de ſi profondes traces, que malgré le nombre des années qui ſe ſont écoulées depuis ce tems, je me ſouviens encore que j'étois obligée de me cacher dans les coins de ma chambre pour pleurer en liberté;

je n'oublie point que j'étois dans la cruelle néceſſité d'accourir auprès de Grondine quand elle m'appelloit, & ce n'étoit jamais que pour être grondée plus vîte; car, même pour ſe fâcher, elle n'aimoit point à attendre. J'étois ſans ceſſe obligée de cacher mes larmes; ſi la fée les eût remarquées, ſon humeur en auroit encore redoublé; en un mot, pour avoir quelque repos, je devois paroître auſſi contente que ſi j'avois été continuellement careſſée. On prenoit part à ma peine, mais c'étoit d'une façon ſi détournée! on me plaignoit, mais ſi bas! que j'avois peine à m'en appercevoir. Perſonne enfin, pas même le roi & la reine, n'oſoient dire ce qu'ils en penſoient; c'eût été le moyen de me rendre encore plus malheureuſe. Ces tourmens & ces peines ne m'empêchèrent point de croître, & de devenir aſſez belle pour engager pluſieurs princes à ſe déclarer pour moi. La crainte que Grondine inſpiroit les écarta tous, ou plutôt ou plus tard; le prince Fidele que vous voyez, fut le ſeul qui ne redoutant rien à l'abri de ſa franchiſe, s'abandonna aux charmes d'une paſſion qui fut bientôt payée du plus tendre retour. Grondine qui ſentoit l'amour comme les ogres ſentoient la chair fraîche, ne fut pas longtems à découvrir nos ſentimens; la fureur la tranſporta, & toujours en grondant ſans écouter la moindre réflexion, elle nous enleva l'un & l'autre dans ſon char noir, & nous conduiſit ſur les bords de

la mer glaciale. Elle me porta au pied d'une montagne fort élevée, & plaça le prince au sommet, en nous disant : Cherchez-vous à-présent, parlez-vous, trompez-moi, j'y consens, si vous le pouvez; vous n'êtes pas cependant éloignés l'un de l'autre. En effet, quand l'un montoit, l'autre descendoit, & quand Fidele s'arrêtoit j'en faisois autant; tel étoit l'enchantement de la fée, qui pour comble de maux nous faisoit monter & descendre par différens chemins, pour nous ôter jusqu'au plaisir de nous rencontrer un moment. Mais de quoi l'amour ne fait-il pas tirer parti? Nos sentimens étoient nourris par l'espérance de nous revoir, par l'idée de n'être point éloignés, par le plaisir d'habiter les mêmes lieux, enfin par la consolation de nous offrir un jour toutes nos souffrances. Ceux dont l'humeur tourmente les amans ignorent la vivacité qu'ils donnent à l'amour, cette connoissance seroit un tourment qu'il faudroit leur procurer. Cependant plusieurs années s'étoient révolues dans une aussi cruelle situation, qui n'auroit peut-être fini qu'avec votre vie, car Grondine joignoit l'entêtement à l'humeur; mais la doyenne des fées, en regardant son grand livre s'apperçut qu'il lui manquoit un prince & une princesse, elle en demanda compte à Grondine qui s'en trouva chargée. Le premier supplice qu'elle éprouva fut l'aveu de sa faute, qu'elle fut obligée de faire à haute-voix en présence de toutes les fées. Le conseil nous envoya promptement

promptement chercher Fidele & moi, on nous plaignit plus que nous n'étions à plaindre; les véritables peines sont-elles ailleurs que dans le cœur? Nous étions fideles, & nous n'avions éprouvé aucune jalousie.. On condamna Grondine, en notre présence, à demeurer Chouette pendant trente ans; on lui conserva les lumières de son esprit & la noirceur de son caractère, mais on la priva de tout son pouvoir. Après avoir rendu cet équitable arrêt, les fées nous offrirent au prince & à moi des royaumes à notre choix; on ajouta même que j'avois hérité de celui qui m'avoit vu naître; mais d'un commun accord, nous ne voulûmes en accepter aucun, nous assurâmes les fées que nous serions des princes tristes, que nous ne connoissions plus le monde & ses usages, & qu'enfin occupés de nos sentimens qui nous suffisoient, & dont nos cœurs étoient parfaitement remplis, il nous seroit impossible de gouverner les autres. Les fées charmées d'un exemple qui leur parut si rare, mais qui n'étoit cependant dicté que par le sentiment & l'équité, nous transportèrent dans une des îles fortunées, où nous avons trouvé depuis plus de quarante ans tout ce qui nous est nécessaire. Que nous falloit-il? nous avions l'amour.... Belline finit ainsi son récit, & ces deux véritables amans, non-contens de donner à Brillant de si bons exemples sur les sentimens du cœur, lui parlèrent toujours avec la franchise d'une simplicité éclairée, & lui firent

ſentir les différences qui doivent ſe trouver néceſſairement entre la conduite d'un prince ſur le trône, & celle d'un prince retiré du monde.

Il eſt tems à-préſent de revenir à Bellinette. Grondine après avoir enlevé le prince Brillant, s'étoit auſſi emparée de cette princeſſe, ſans que tout l'art de Sublime pût y mettre obſtacle; car l'humeur a des reſſources & des facilités infinies, & que l'on ne ſauroit prévoir. D'abord que la petite reine, qui dans ce moment étoit Belline, c'eſt-à-dire, vieille, fut en la poſſeſſion de la méchante fée, elle la tranſporta dans une forêt ſombre & noire, capable d'inſpirer la frayeur aux gens même les plus avancés en âge. Les cris, les terreurs, les careſſes de cette princeſſe ne purent adoucir la fée, qui lui dit après avoir long-tems murmuré ſans pouvoir rien prononcer : Oui, oui, je vous le conſeille de vouloir reſſembler à Belline, je vous apprendrai.... Quoi, madame, c'eſt pour cela que vous m'avez enlevée, & que vous me grondez! reprit la princeſſe avec étonnement. J'ai tort, n'eſt-ce pas, lui répliqua Grondine, de faire voir à Sublime qu'elle n'eſt qu'une ſotte avec tout ſon eſprit & toutes ſes grandes réflexions? Mais nous verrons ſi vous oſerez paroître davantage ſous la forme d'une princeſſe, dont la figure vient me tourmenter ſur ſes vieux jours. Ah! madame, interrompit la petite reine avec vivacité, ſi je n'étois plus jamais Belline, que je vous aurois d'obligations!

le ciel m'est témoin que je ne l'ai jamais été par goût. Je suis bien fâchée de vous ôter une chose qui vous faisoit tant de peine, reprit Grondine; mais je dois me venger de Sublime, & je n'en ai point d'autre moyen. Non, non, continua-t-elle, vous ne serez plus Belline. Oserois-je vous demander, lui dit Bellinette avec inquiétude, qui je serai à présent? Qui vous serez? reprit Grondine; vous serez, vous; ne l'avez-vous pas toujours été? Allez, vous n'êtes qu'une petite paresseuse; voyagez, courez le monde, je ne vous veux point de mal; cependant soyez assurée que vos peines ne finiront que lorsqu'un portrait où tout le monde vous reconnoîtra ne sera pas ressemblant.... Les chiens & les chats prirent alors leur course, ou leur vol; car Grondine leur donnoit des aîles ou des pattes, suivant son humeur. Quoi qu'il en soit, la voiture disparut avec Grondine, & Bellinette demeura charmée d'imaginer qu'elle ne seroit plus vieille avant le tems. La solitude, l'horreur de la forêt, toutes les peines & les fatigues auxquelles elle alloit être exposée ne furent pas capables de l'occuper; un miroir de poche qui l'assura qu'elle avoit cessé d'être vieille, & que ses appas & sa jeunesse étoient dans tout leur éclat, ne lui laissa qu'un contentement imparfait. Cependant si Sublime eût volé à son secours quelques momens plutôt, elle auroit mis Bellinette à l'abri du pouvoir de Grondine, & l'auroit soustraite à son injuste

vengeance; mais les paroles étoient prononcées, & l'on sait qu'une fée ne peut détruire l'ouvrage de sa compagne. Tout ce que Sublime put faire, fut de ne point abandonner Bellinette. Elle lui devoit ses soins, comme à son éleve; mais elle les lui devoit encore, parce que la figure de Belline étoit de son invention, & que cette métamorphose avoit causé seule le prodigieux désordre dont ils étoient tourmentés. Cette fée secourable ne jugea point à propos de paroître aux yeux de la petite reine; mais pour lui rendre plus utiles les voyages auxquels elle étoit condamnée, elle voulut que, jeune à ses propres yeux, elle parût encore vieille aux yeux de tout le monde, jusqu'au tems prescrit par l'injustice de Grondine. Il est vrai que ce ne fut plus sous la forme, ni sous les traits de Belline. Comme Sublime songeoit à tout, elle donna ordre à une petite mouche de ne point quitter la princesse, mais elle lui défendit absolument de se faire connoître. Il est bon d'avertir que cette mouche étoit une vieille gouvernante; il n'eût pas été séant que la princesse eût voyagé, du moins sans une femme. La petite reine, contente de sa beauté sur laquelle il ne lui restoit plus de doutes, se mit en marche sans aucun autre souci que celui de rencontrer le prince Brillant.... Charmée d'imaginer qu'il pourroit l'aimer, & que de son côté elle pourroit lui plaire tous les jours; car, indépendamment de la solitude qui rappelle les idées tendres,

elle en étoit fort occupée quand il ne lui restoit aucun objet de coquetterie. Cependant, pour remédier à tous les inconvéniens du voyage, Sublime lui fit trouver au pied d'un arbre, quelques momens après le départ de Grondine, un de ces petits paniers que les filles portent à l'école; il renfermoit une petite collation, une serviette & un parasol couleur de rose; le tout ensemble ne pesoit pas plus d'une once. La petite reine ramassa la panier, parce qu'il lui parut d'une jolie forme, & le conserva, parce qu'il lui devint nécessaire. Il ne lui fallut pas un tems considérable pour connoître ses admirables propriétés; elle marcha quelques heures, & la nuit approchant, le besoin de manger l'engagea de recourir aux vivres dans son panier; la propreté lui fit étendre la serviette par terre pour se coucher; la crainte du serain lui fit planter son parasol au-dessus de sa tête, & l'habitude d'avoir la tête élevée, l'obligea à la placer sur son panier. La serviette devint un très-bon lit, le parasol forma d'amples rideaux, & le panier se trouva le meilleur des traversins; avec de tels secours Bellinette passa une très-bonne nuit. Le soleil & le chant des oiseaux la réveillèrent, & son premier mouvement fut de chercher avec empressement son miroir, pour voir si elle étoit encore jeune. Elle eut la satisfaction de se trouver telle & de voir que sa coëffure n'étoit point du-tout dérangée; elle reconnut ensuite avec surprise qu'elle ne ressentoit

pas la moindre fatigue, car elle étoit dans la bonne foi, & croyoit fermement avoir couché sur la dure, chose qu'elle avoit redoutée toute sa vie. L'espérance d'avoir peut-être oublié quelque chose la veille dans son panier, l'engagea à le visiter de nouveau; elle y trouva un petit pain & du café au lait, c'étoit son déjeûné ordinaire. Cette protection visible des fées, & sur-tout sa jeunesse confirmée lui donnant une joie bien nécessaire dans les voyages, elle ploya son petit équipage, passa l'anse de son panier dans son bras gauche, tint son parasol dans la main droite, & se mit gaiement en marche. A la dînée; la serviette devint une chaise longue, le parasol, une petite tente, & le panier ayant pris la forme d'une table, présenta de nouveaux mêts variés & délicieux.

La petite reine marcha quelques jours de cette façon, sans rencontrer personne; la solitude ne l'avoit pas même ennuyée, la jeunesse & les attraits dont elle se croyoit pourvue, lui suffisoient. Après quelques jours de marche, elle entendit le bruit d'une chasse, & vit paroître un jeune-homme suivi d'une cour brillante; c'étoit le prince des Plumes, qui frappé lui-même de l'équipage, de l'âge & de la rencontre de la princesse, ne douta pas qu'elle ne fût une véritable fée. On sait combien ces dames ont toujours été respectées & redoutées; le respect n'est souvent dû qu'à la crainte; aussi le prince des Plumes ne balança pas un moment à mettre pied

à terre ; tous ceux qui l'accompagnoient imitèrent ſon exemple ; il aborda la princeſſe avec toute la ſoumiſſion poſſible, lui fit offre de tout ce qui dépendoit de lui, & l'aſſura qu'il ne négligeroit rien pour mériter ſes bontés. La petite reine reçut ſes hommages comme étant rendus à ſes charmes, ſon amour-propre en fut ſatisfait. Ce n'eſt point ici mon rang que l'on conſidère, diſoit-elle en elle-même, c'eſt moi ſeule, c'eſt ma beauté. Que la fée qui m'a enlevée eſt bonne femme ! elle a les manières un peu bruſques, & le propos révoltant ; mais ſes procédés ſont admirables. Cependant les impreſſions qu'elle cauſoit n'étoient point du-tout celles qu'elle imaginoit. (Que d'erreurs ſont pareilles à la ſienne !) Les petits mots, les petites mines, les manières enfantines, toutes choſes qui plaiſent ou que l'on ne remarque point dans une jeune perſonne, paroiſſoient ſi ridicules avec ſon grand âge, que l'on auroit peut-être éclaté de rire, ſans le reſpect que l'on croyoit devoir à ſon rang. Le prince des Plumes lui fit donner le plus beau de ſes chevaux, & la conduiſit à ſon palais, ſans même achever la chaſſe commencée ; il la préſenta à la reine ſa mère qui lui céda ſon appartement. Sublime, ſans paroître, eut ſoin d'entretenir cette cour dans les idées qu'elle s'étoit formées ; ſans cette précaution, Bellinette les auroit bientôt détruites par ſa vivacité. Elle paroiſſoit ne deſirer que les bals, les ſpectacles & les plaiſirs ; elle eut

entière satisfaction, l'on ne pensoit qu'à suivre ou à prévenir ses desirs. Mais ces bals & ces avances que sa coquetterie naturelle lui faisoit recevoir, ne servirent qu'à l'affliger. Les jeunes-gens de la cour l'entouroient sans cesse, à la vérité, & cherchoient à lui plaire, mais c'étoit d'une façon cruelle; on avoit recours à son crédit, à sa justice, à son autorité. L'un la conjuroit de rendre sa maîtresse sensible, l'autre, de lui faciliter un rendez-vous; en un mot, personne ne lui parloit d'elle-même. Quelle peine pour une jeune personne née coquette, que celle d'entendre toujours parler des autres! Elle fut obligée de rabattre un peu de sa fierté; mais plus elle faisoit d'avances pour se faire dire quelque chose d'obligeant, plus on sembloit redoubler les discours qui lui étoient étrangers. Cette situation humiliante réduisit la princesse au désespoir, & se trouvant mille fois plus excédée de toutes les fêtes, qu'elle ne les avoit encore desirées, elle prit le parti de la retraite, & préféra la solitude avec les foibles ressources qu'elle avoit trouvées dans ses voyages, à une cour où l'on faisoit si peu de cas de ses charmes. Un clair de lune parfait lui fit prendre la résolution de s'éloigner promptement; elle se mit en marche, toujours suivie de la mouche que Sublime avoit chargée de veiller à sa conduite & de la préserver des accidens qui ne sont que trop communs dans les voyages. La mouche qui ne l'avoit pas aban-

donnée d'un inftant, étoit fine ; ainfi, quand elle appercevoit quelques objets qui pouvoient annoncer du danger, elle couvroit la petite reine d'une de fes aîles, la rendoit invifible, & lui ôtoit même la vue des chofes qui pouvoient ne pas convenir à fon fexe & à fon âge.

L'aventure de Bellinette à la cour du prince des Plumes lui fit faire de férieufes réflexions, & lui fit fentir le bonheur & l'avantage d'être aimée fouverainement. Toutes ces idées lui rappellèrent pourlors le prince Brillant, qui ne perdoit point à toutes ces comparaifons. Après avoir voyagé quelques jours, elle arriva fur le bord d'une fontaine célebre dans ce pays par le concours des amans qui y venoient en pélerinage, & connue fous le nom de la fontaine des rofes. Ce lieu champêtre & ruftique préfentoit à la vue & à l'odorat tout ce que la nature a de féduifant. Toute jeune qu'étoit la petite reine, elle fut frappée des beautés qu'elle y découvrit ; car il eft des âges confacrés à de certaines fenfibilités. Bellinette fut amufée par la quantité de papillons qui voltigeoient dans ce beau lieu ; la variété de leurs plumages, leur vol & leur agitation animoient ce bel endroit de la terre. La princeffe réfolut d'y demeurer quelque tems. Un plaifir fecret, un charme qui n'eft point développé, nous arrête fouvent, fans pouvoir diftinguer le motif qui nous retient. C'eft l'amour qui nous parle, c'eft lui qui nous engage,

le lieu lui plaît & lui convient. Bellinette se reposa donc au bord de cette délicieuse fontaine, charmée de son ombre & de sa fraîcheur; la fatigue & les réflexions la plongèrent bientôt dans un profond sommeil. Sublime, qui desiroit profiter des favorables dispositions de son cœur, voulut l'occuper par un songe mystérieux. Tous les papillons qui l'avoient amusée & dissipée pendant le jour, se présentèrent à son imagination; mais par le pouvoir de la fée, ces animaux, symboles de l'inconstance, de la légèreté & de la coquetterie, lui parurent avoir des têtes charmantes, qui la séduisirent avec raison, parce qu'ils avoient tous celle de l'amour de tous les âges. Cependant, après un long examen, elle reconnut que ces belles têtes, mâles & femelles, avoient des corps de tigres, de fouines, de chats, de blaireaux, & d'autres animaux de cette méchante espece. Sublime vouloit encore lui faire sentir, par la légèreté des papillons, que l'inconstance & la coquetterie ne pouvant avoir de temple fixe, tous leurs adorateurs n'avoient point non-plus de séjour déterminé; ce qui devenoit la cause de leurs plus grands chagrins. Ces idées semées dans l'esprit de la petite reine, devinrent à son réveil la matière de plusieurs réflexions; & déja mécontente du peu d'impression que ses charmes avoient fait à la cour du prince des Plumes, elle commença à avoir quelque doute de leur peu de valeur. Cette partie de l'amour-propre

diminuée dans une femme eſt un grand point; dès-lors la conſtance & le véritable amour, ſans aucune diſtraction ſe préſentèrent à elle avec tout leur mérite; ſon imagination lui préſenta encore plus fortement le prince Brillant, & lui fit regretter plus vivement d'en être ſéparée; elle fut même affligée de n'avoir plus rien à lui ſacrifier. Tous les ſacrifices dont elle ſe croyoit ſi riche quelques jours auparavant, ces ouvrages de l'amour-propre, ces preuves d'un goût médiocre, étoient évanouis par ſes nouvelles idées. Elle ſe détermina à quitter promptement un lieu qui lui déplaiſoit en lui rappellant ſans ceſſe l'idée de l'inconſtance & de la coquetterie. Bellinette, plus délicate & plus tendre, abandonna ſans peine cette fontaine qui lui avoit fait un ſi grand plaiſir. C'eſt ainſi que tout prend le caractère & ſe ſoumet aux idées de l'amour. Elle partit avec vivacité pour chercher le prince, dont elle ſentoit que l'attachement lui étoit devenu néceſſaire. L'inquiétude de ſon abſence, celle de ſa conſtance, le partage de ſes peines s'emparèrent de ſon cœur, & furent la ſeule occupation de ſon eſprit. Elle ne marcha pas long-tems ſans rencontrer les bords de la mer; cet élément la fit tomber dans la rêverie; après lui avoir rendu le tribut d'étonnement que l'on doit à ſon immenſité la première fois qu'on l'apperçoit, cette princeſſe, dont l'extrême vivacité ne la laiſſoit pas un moment en repos, alors toute abſorbée dans ſes

réflexions, auroit étonné tous ceux qui la connoissoient; ses sens même étoient si fort suspendus, qu'elle laissa tomber son panier, son panier d'une si jolie forme, son panier qui la nourrissoit, son panier qui portoit tout ce qui lui étoit nécessaire; enfin tout ce qu'elle possédoit, & tout ce qui la mettoit en état de chercher le prince Brillant. Elle ne balança point à courir après la vague qui emportoit tous ses trésors; à-peine eut-elle fait un pas dans la mer, que le panier devint une barque charmante, où la princesse monta avec tant de facilité qu'elle ne fut presque point mouillée. Cette barque lui offrit toutes les commodités dont elle pouvoit avoir besoin, & la conduisit par le plus beau tems du monde aux îles Fortunées, où elle s'arrêta. La petite reine voyant son bâtiment immobile, mit pied à terre, & la barque redevint aussi-tôt le même petit panier. Bellinette élevée par des fées, ne fut point étonnée de tous ces prodiges; mais engagée par la beauté du pays, elle avança dans les terres. Elle eut à-peine fait quelques pas, que Fidele & Belline qui l'avoient apperçue, vinrent au-devant d'elle & lui offrirent tout ce qui dépendoit d'eux, avec la sincérité & la candeur qui engagent à recevoir. Bellinette, sensible à leurs offres, les suivit, & prit avec eux le chemin de leur habitation. Ils rencontrèrent le prince Brillant qui rêvoit assis au pied d'un palmier; la petite reine rougit en l'appercevant & voulut courir à lui, emportée

par son amour & sa vivacité; mais Belline l'arrêta en lui disant : Laissez-le rêver, la liberté regne dans cet heureux séjour, il a plus de plaisir, sans doute, à songer à Bellinette, qu'il n'en auroit à nous voir. La princesse, charmée de ce qu'elle entendoit, se reprocha la démarche qu'elle avoit voulu faire, & résolut de ménager à son amant le plaisir de la surprise. Mais ses projets agréables ne furent pas de longue durée; le bruit qu'ils firent obligea le prince de se lever & de les venir joindre. Il s'approcha avec un air d'intérêt & d'amitié pour les vieillards, qui se convertit en froid & en sérieux à la vue d'une personne qui lui étoit inconnue. Bellinette surprise d'un tel accueil, lui en fit quelques reproches auxquels il ne répondit que par des plaisanteries douces & légères. Elles ne furent pas longues, car ils arrivèrent bientôt à leur habitation. Bellinette après l'avoir visitée, demeura seule un moment dans la cabane de Belline; elle éprouvoit la plus cruelle inquiétude. Quoi! disoit-elle, ne serois-je plus jolie? Serois-je donc méconnoissable! Elle regarda promptement son miroir, & se trouvant aussi bien qu'elle s'en étoit flattée, l'inconstance qu'elle supposa au prince & le mépris dont elle lui parut accompagnée, la firent tomber évanouie, elle fut même assez longtems dans cet état. Mais Belline & le prince Fidele, inquiets de sa longue absence, la vinrent trouver & la secoururent; ils la portèrent dans la cabane du

prince Brillant, qui consentit aisément à la lui céder. Elle étoit tapissée de toutes les dépouilles des oiseaux du plus riche plumage, qui se trouvoient sans nombre dans cet heureux séjour. Brillant qui avoit beaucoup de goût naturel, & qui dessinoit assez bien pour un prince, s'étoit non-seulement amusé à donner un arrangement merveilleux à ces plumes, mais il avoit encore imité les plus belles fleurs qui naissoient à chaque pas dans ce délicieux climat : ces dessins se trouvoient arrangés au milieu de ses chiffres & de ceux de Bellinette, tout enfin y tetraçoit son amour. Quand la petite reine fut revenue à elle, le prince Brillant se trouva le premier objet dont ses yeux furent frappés, mais elle ne vit dans les siens qu'une indifférence & un froid qui la mirent au désespoir. Elle remercia Belline & Fidele de leurs soins, & les pria de la laisser seule, sous prétexte de prendre du repos; mais en effet pour s'abandonner à la douleur. Ses beaux yeux répandirent des torrens de larmes; son imagination lui rappella vainement les discours de Belline quand elle avoit apperçu le prince, elle ne put l'attribuer qu'à un cruel rapport de noms. Ses regards tombèrent sur les chiffres dont la cabane étoit remplie : Se peut-il, s'écria-t-elle, que tant de marques d'amour du prince soient pour une autre ? (Mais aussi pouvoit-elle les accorder, s'ils étoient pour elle, avec l'indifférence que Brillant lui avoit témoignée ?) Il faut s'en éclaircir, dit-

elle en se levant avec précipitation, une plus longue incertitude ne se peut soutenir. Si le prince m'aimoit, il ne pourroit affecter de me méconnoître; de plus, quelle raison auroit-il? Voyons tout, examinons avec soin, & sur-tout ne nous nommons point; cachons à ces vieillards ma honte & mon humiliation. Elle sortit en effet. Le prince s'étant déja éloigné pour aller rêver à son aise, elle eut la liberté de faire à Belline & à Fidele toutes les questions qui pouvoient intéresser son amour. Elle apprit que le prince, qui leur avoit souvent conté son histoire, n'avoit que Bellinette pour objet, que tous les arbres étoient ornés de ses chiffres, & que sa cabane, qu'il lui avoit cédée, en étoit remplie; elle sut encore qu'il avoit mille fois essayé de faire son portrait, mais que son imagination toujours plus vive que sa main, n'avoit jamais été satisfaite, & qu'il avoit toujours déchiré son ouvrage.

Il paroît inconcevable que Bellinette n'eût point encore reconnu dans Belline, des traits qu'elle avoit portés si long-tems & avec tant de douleur. Mais telles sont les ressources de l'amour-propre; quelque persuadé que l'on soit de ses défauts, la vieillesse n'est jamais envisagée que comme une diminution des agrémens, la difformité ne paroît au plus qu'une laideur très-ordinaire. C'est ainsi que nous nous jugeons nous-mêmes.

Cependant ces bons vieillards, qui ne cherchoient

qu'à amuser la princesse, lui firent voir leurs portraits que le prince avoit faits pour se dissiper; elle fut forcée d'en admirer la ressemblance. Mais tous ces éclaircissemens ne servirent encore qu'à augmenter son trouble & son embarras. Le prince les joignit alors pour prendre avec eux un repas frugal que la nature leur présentoit. Bellinette, sans se nommer, dit plusieurs choses pendant le repas, qui étonnèrent Brillant, & quoiqu'il fût bien éloigné de la reconnoître, il fut frappé des traits de son esprit, qui n'avoit jamais perdu le droit de le charmer, & dont il étoit encore sans cesse occupé. Cette espece de conversation le rendit plus aimable qu'il ne l'avoit paru jusques-là aux deux vieillards. Ainsi leur soupé fut prolongé. Bellinette, un peu plus contente, sans cependant être satisfaite, ne fut occupée pendant tout le cours de la nuit que des moyens qu'elle pourroit mettre en usage pour se faire reconnoître; elle se voyoit aimée & en même-tems méprisée, cette situation ne se pouvoit soutenir; il falloit convenir qu'elle étoit changée; cette idée cruelle à tout âge, étoit affreuse à dix-sept ans. Après avoir examiné bien des moyens & formé bien des projets, elle se détermina à prier le prince de faire son portrait; elle espéra que l'attention nécessaire pour ce travail, lui rappelleroit plus aisément ses traits. Elle ne pouvoit comprendre comment ils étoient si vivement gravés dans son cœur, pendant que ses regards en étoient si

peu

peu frappés. Le lendemain, car l'amour est pressé, elle en fit la proposition au prince; il l'accepta par simple politesse, & comme un délassement convenable à leur retraite. Sur le champ il se mit à travailler avec beaucoup de facilité. Bellinette charmée de voir son amant, animée du desir d'en être reconnue, & piquée de ne l'avoir point été, ne négligeoit rien de ce qui peut plaire, soit par la figure, soit par l'esprit; car aimer est un transport, mais plaire est un talent. La tête étoit à-peu-près finie, quand Belline & Fidele arrivèrent & se récrièrent sur la prodigieuse ressemblance. Bellinette qui n'avoit point voulu interrompre le prince, s'approcha pour en juger. Quoi! c'est ainsi que vous me voyez? s'écria-t-elle d'abord qu'elle eut jetté les yeux sur l'ouvrage: Je suis perdue, continua-t-elle en s'enfuyant; où pourrai-je me cacher! Elle prononça ces mots de sa voix naturelle & non-altérée par l'âge; car dès ce moment elle avoit repris ses graces, sa figure, sa jeunesse. Brillant fut si frappé du son de sa voix, qu'il la suivit avec empressement, & qu'il reconnut sa chère Bellinette dans les bras de Sublime & de Cotte-blanche, accompagnées de la mouche qui ne l'avoit jamais quittée, & qui avoit repris son ancienne figure de vieille femme-de-chambre. C'est dans ce moment que j'arrive dans ces îles Fortunées, puisque je vous y vois, s'écria le prince Brillant avec un transport que le cœur peut seul dicter. Les fées

leur expliquèrent en peu de mots ce qu'ils avoient envie de ſavoir; & les trouvant parfaitement corrigés de leurs défauts & dignes l'un de l'autre; elles ſommèrent Grondine, qu'elles avoient eu la précaution d'amener avec elles, de la parole qu'elle avoit donnée. Celle-ci, ſuivant ſon caractère, voulut faire quelques difficultés, mais elles la ménacèrent ſi ſérieuſement, qu'elle donna ſon conſentement au mariage; ce fut de mauvaiſe grace, à la vérité, & en prenant auſſi-tôt la fuite, ne pouvant ſoutenir la vue de perſonnes auſſi contentes. Sublime & Cotteblanche laiſſèrent Belline & Fidele dans les îles Fortunées, & conduiſirent Bellinette & Brillant dans leurs royaumes, où elles voulurent célébrer leurs noces, les aſſurant que tant qu'ils s'aimeroient, ils trouveroient par-tout ces îles heureuſes. Ils apprirent par leur expérience, que les fées ne les avoient point trompés.

Fin des cinq Contes de Fées.

CADICHON

OU

TOUT VIENT A POINT

QUI PEUT ATTENDRE.

PRÉFACE

DE

L'AUTEUR.

Les contes de Fées ont été long-tems à la mode, & dans ma jeunesse on ne lisoit guère que cela dans le monde. Madame la comtesse de Murat & madame d'Aulnoy ont fait en ce genre des morceaux charmans. La traduction des contes Arabes & Persans de MM. Galand & Petis de la Croix ont eu un succès prodigieux ; & ce succès étoit mérité. Aussi ont-ils excité l'émulation de beaucoup de gens de lettres qui ont aspiré à l'honneur de les imiter. Quelques-uns ont été heureux ; d'autres ont été relégués dans la poussière des magasins de librairie, jus-

qu'au moment où ils ont passé à l'épicier. Je craignois fort d'augmenter le nombre de ces infortunés conteurs, lorsque les sociétés dans lesquelles j'étois répandu, m'engagèrent à m'essayer en ce genre. Je résistai ; mais je me laissai séduire enfin, par l'attrait naturel que les ouvrages d'imagination, & plus encore par la fin qu'un homme de lettres sage & honnête doit toujours se proposer en écrivant. Je trouvois dans les ouvrages des illustres dames dont j'ai parlé, & dans les *Mille & un*, une infinité de leçons de morale qui s'introduisoient dans le cœur, sous le masque de l'agrément. Je me sentois, par mon propre caractère, assez porté à rendre la vertu aimable, & je ne crus pas cette voie inutile. D'ailleurs, cela me délassoit ; & lorsque j'avois bien desséché mon cerveau & fatigué mon esprit à deviner le sens de quelques anciens hiéroglyphes, je trouvois un vrai plaisir à promener mon imagination dans le vaste champ de la féerie. Rien, en effet, ne sauroit l'épuiser ; & quelques habiles &

actifs que ſoient les moiſſonneurs qui y recueillent, on trouvera toujours, non-ſeulement à glaner après eux, mais encore à faire une récolte auſſi abondante que la leur. Je m'amuſai donc à écrire des contes, par le même motif qui m'engageoit à graver à l'eau-forte. Je ſentois bien que je ne pouvois atteindre à la perfection dans aucun de ces deux cas: mais c'étoit autant de gagné ſur l'ennui du déſœuvrement; & c'étoit aſſez pour moi.

Mes premiers contes réuſſirent néanmoins, & au-delà de mes eſpérances: cela m'encouragea; j'en publiai quelques autres qui eurent encore plus de ſuccès. Celui des Féeries nouvelles ſur-tout, & des Contes orientaux flatta mon amour-propre; & peut-être euſſé-je continué à m'exercer en ce genre, ſi des occupations plus ſérieuſes ne m'en euſſent détourné; & j'étois obligé de les ſuivre, ſans pouvoir me permettre la moindre interruption.

Le goût du siecle changea ; les romans métaphysiques ou libertins prirent la place de Merlin & d'Urgande la déconnue. Ce fut, peut-être, à la honte & au détriment des mœurs. En les peignant comme on les voyoit, plus le portrait étoit ressemblant, & plus il gâtoit le cœur ; car il ne faut pas s'y tromper, il en est des ouvrages d'imagination comme des problêmes des casuistes. Il est de telles questions, que ceux-ci se permettent, même dans les traités les plus graves, qui, par la manière dont elles sont exposées, sont plus propres à donner des appas au vice, qu'à en faire redouter la laideur. Les fables de La Fontaine sont d'excellentes leçons de vertu ; en diroit-on autant de ses contes ?

Je n'ai à me reprocher aucun écart à ce sujet. Ceux qui ont lu les féeries que j'ai publiées, ont dû s'appercevoir, au premier coup-d'œil, que je n'ai eu, partout, d'autre but que d'emmieller la viande salubre à l'enfant, comme dit Montaigne.

Je ne m'aviserai pas d'en faire ici l'analyse, elles sont assez connues : je dois seulement dire pourquoi, après plus de trente ans, j'ai encore osé écrire Cadichon & Jeannette. Une femme respectable, & qui tenoit encore de la vieille cour, avoit deux jeunes petits-fils, dont l'un étoit d'une impatience extrême, & l'autre d'un caquet qui ne finissoit point. La bonne grand'mère crut que deux contes sur ces sujets pourroient les corriger, & elle me pria de les faire : je n'avois rien à lui refuser, & j'eus à m'applaudir de ma confiance ; car, à force de les lire & relire, chacun des deux contes produisit l'effet qu'on en attendoit ; mais ce fut par une toute autre cause que la moralité des contes. L'impatient ânonnoit en lisant ; mais il vouloit pouvoir raconter l'histoire : il fallut y mettre le tems nécessaire pour l'apprendre. Le babillard employoit un tems qu'il auroit perdu à jaser ou à espionner, & c'étoit autant de silence pour lui, je dirois même d'incuriosité. Quoi qu'il en soit, ces contes leur furent pro-

fitables, & de quelque œil qu'on les regarde, les contes de fées le feront toujours.

Que peut-on, en effet, objecter de raisonnable contre ces sortes d'ouvrages? Le merveilleux? le bisarre? l'extravagance d'une imagination sans regle & sans frein? Que cela prouve-t-il? rien du tout. On pardonne bien le merveilleux à Homère, à Virgile & aux autres poëtes quelconques. Est-il plus sage de supposer des dieux passionnés, divisés, inconstans, injustes & cruels, que de supposer des enchanteurs & des fées qui ont ces mêmes vues? Non, sans doute. Il y a plus même: c'est que les enchanteurs & les fées ne sont donnés dans aucun conte que comme des êtres puissans, il est vrai, mais subordonnés à un pouvoir supérieur au leur. Et aucun auteur des féeries n'a jamais manqué de donner la puissance suprême à la bienfaisance; & Jupiter, le maître des dieux, est quelquefois malfaisant.

Les poëtes peignent les passions & leurs excès ; mais souvent il se bornent à les peindre. Contens d'avoir rendu la nature, ils s'inquietent peu d'en corriger les mouvemens déréglés. Horace a beau nous dire que les poëmes d'Homère contiennent une morale plus saine que celle qui résulte des leçons de Chrysippe, de Crantor & des autres Stoïciens. Si Horace n'eût eu la bonté de vouloir trouver dans l'Iliade & l'Odyssée les moralités que son admirable analyse nous présente, aucun des lecteurs du divin Homère ne les auroit peut-être jamais apperçues.

Ce n'est pas que, dans tous les contes de fées, la morale soit aussi frappante que dans Serpentin verd, ou dans le prince Souci, & sur-tout dans Rosimond, Alfarout, & les autres contes de l'immortel Fénélon, dont le nom devroit être ici de la plus grande autorité ; mais pour être plus voilée & moins apparente, la morale se fait toujours assez sentir pour produire

l'effet que l'auteur s'est proposé. Pour prouver cette assertion, je n'ai qu'à mettre sous les yeux du lecteur un précis du Palais de la vengeance, l'un des plus beaux contes que je connoisse. Madame la comtesse de Murat suppose un jeune prince & une jeune princesse s'aimant l'un l'autre, & aimés l'un & l'autre par une fée & un enchanteur qui se promettent bien de les rendre infideles. Pour y parvenir, ils les enlevent de concert & en même tems. Tout est mis en œuvre pour leur faire oublier leurs premières amours; vains efforts, rien ne les séduit, & chacun d'eux conserve chèrement la mémoire de l'objet aimé. Rebutés enfin de leurs inutiles tentatives, la fée & l'enchanteur résolvent, dans leur désespoir, d'accabler ces malheureux amans du poids de toute leur colère, ou, pour mieux dire, de leur fureur. De mille moyens de vengeance entre lesquels leur pouvoir leur permettoit de choisir, ils se décident pour celui qui rendra la vie la plus dure à ces amans trop constans à leur gré. D'un coup de ba-

guette, ils conſtruiſent à l'inſtant un palais ſuperbe dans une ſolitude immenſe qui en défend l'approche à tout effort humain. C'eſt-là qu'ils tranſportent le prince & la princeſſe; ils les douent d'immortalité par un rafinement de barbarie, leur interdiſent toute occupation, les privent de toute ſociété, & les laiſſent entièrement livrés à eux-mêmes. Servis par des mains inviſibles, ils ne voient qu'eux ſeuls, & ſe croient dans les premiers inſtans au comble du bonheur. Leur inexpérience les empêche de s'appercevoir qu'un tête-à-tête éternel, doit bientôt devenir un éternel ſupplice; car, comme dit Saadi, toujours du plaiſir n'eſt pas du plaiſir.... *L'accoutumance* produit bientôt l'ennui; & lorſque l'ennui vient ſuccéder à la tendreſſe, le dégoût, la haîne même ne tardent pas à le ſuivre. Auſſi madame de Murat n'a pas cru pouvoir mieux terminer ſon conte, qu'en diſant que l'enchanteur qui avoit enfermé le prince & la princeſſe dans ce palais délicieux, mais déſert,

Les avoit, dans ces lieux témoins de sa vengeance,
Condamnés à se voir toujours.

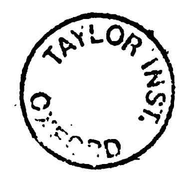
Je me garderai bien de m'appesantir sur les réflexions que ce récit feroit naître; je dirai seulement qu'indépendamment de l'intérêt que le lecteur prend pour ces infortunées victimes de la jalousie & de la vengeance, l'instruction se glisse dans son ame, & il apprend qu'il ne faut point épuiser la sensibilité, si l'on veut se conserver sensible. Je citerai, à ce sujet, ces beaux vers de M. Arouet, dans une des épitres morales qu'il publia il y a près de trente ans (1).

Les plaisirs sont les fleurs que notre divin maître
Dans les ronces du monde autour de nous fait croître;
Il en est pour tout âge, & par des soins prudens
On en peut conserver pour l'hiver de ses ans.
Mais s'il faut les cueillir, c'est d'une main légère;

(1) Ces mots prouvent que M. le comte de Caylus écrivoit ceci vers 1760. (Note de l'Editeur.)

On flétrit aisément leur beauté passagère.
N'offrez pas à vos sens, de mollesse accablés,
Tous les parfums de Flore à la fois exhalés.
Il ne faut pas tout voir, tout sentir, tout entendre.
Quittons les voluptés pour savoir les reprendre.
Le travail est souvent le père du plaisir, &c.

En voilà assez sur un objet que l'on regarde comme purement frivole; je ne m'étendrai pas davantage sur sa justification. Les gens sensés, qui savent apprécier les choses, ne proscriront jamais ce genre; & s'il falloit citer une autorité respectable, je dirois que monsieur de Montesquieu se trouvant, faute d'autres livres, nécessité à lire les *Mille & une Nuits*, y trouva tant d'attrait, que je lui ai entendu dire, plus d'une fois, qu'il se félicitoit d'avoir fait connoissance avec les conteurs Arabes, & qu'il en relisoit volontiers quelque chose tous les ans.



Au reste, je ne sais pas si ces deux contes auront des succès; je ne sais même si je les mettrai au jour. Je voudrois pou-

voir les joindre à quelques extraits que j'ai faits d'après des manuſcrits de la bibliotheque du roi : mais il faudroit pour cela plus de loiſir que je n'en ai.



CADICHON.



CADICHON.

OU

TOUT VIENT A POINT QUI PEUT ATTENDRE.

CONTE.

IL étoit une fois un roi & une reine qui avoient un fort petit royaume à gouverner. Le roi se nommoit Pétaud ; c'étoit un fort bon homme, assez brusque, d'un esprit simple & très-borné ; mais du reste le meilleur roi qu'il y eût au monde : ses sujets étoient presqu'aussi grands maîtres que lui ; car dans les moindres circonstances ils donnoient tout haut leur avis, sans qu'on le leur demandât ; &

chacun vouloit qu'on eût égard au sien, & qu'il fût suivi.

La reine s'appelloit Gillette; elle n'avoit guère plus d'esprit que son mari, mais il étoit doux, timide & tranquille, ce qui faisoit qu'elle parloit peu, & souvent par sentences : elle avoit pour le roi la soumission & les déférences que l'on a ordinairement pour un mari de qui l'on tient sa fortune.

Comme Pétaud étoit le seul enfant que le roi son père & la reine sa mère eussent eu de leur mariage, ils avoient résolu, au moment de sa naissance, de lui faire épouser une petite princesse, niece d'une vieille fée, nommée Gangan, qui étoit pour-lors l'amie intime des père & mère de Pétaud. Il est vrai que la princesse n'étoit pas encore venue au monde : mais sur la parole & les assurances de Gangan, qu'elle seroit un jour une personne accomplie, on promit tout ce qu'elle voulut, & on s'engagea même par serment à ne se point dédire.

Pétaud étant parvenu à l'âge de vingt-cinq ans, jugea à-propos de se marier à sa fantaisie; il s'embarrassa peu des promesses de ses père & mère, & épousa sans leur consentement une jeune fille extrêmement jolie, dont il étoit devenu fort amoureux. Elle n'étoit que la fille d'un riche fermier; mais quoiqu'elle eût épousé le fils du roi, son bon natu-

tel l'empêchoit d'être vaine, c'est-à-dire, sotte.

Le roi, père de Pétaud, irrité du mariage de ce prince, ne put refuser à Gangan de venger l'affront qu'il leur faisoit à tous deux : il déshérita ce prince, lui défendit de jamais paroître à sa cour, & le réduisit à sa légitime, que l'on fixa à une terre assez considérable, dont son beau-père avoit été le fermier. Toute la grace qu'on lui accorda, fut d'ériger cette terre en souveraineté, avec la permission de porter le titre de roi & de majesté. Peu de tems après sa disgrace, son père mourut, & sa mère ayant obtenu la régence, ne fut pas fâchée d'être débarrassée d'un fils, qui, malgré son peu d'esprit, auroit pu traverser ses projets, & le desir qu'elle avoit de régner.

Pétaud n'étoit ni ambitieux, ni conquérant, ainsi il ne tarda pas à s'accoutumer dans son petit état, & même à s'y trouver fort bien : tout petit qu'il étoit, il y régnoit comme s'il eût été grand; à le bien prendre, c'en étoit autant qu'il lui en falloit; & les titres de roi & de majesté lui tenoient lieu d'un grand royaume. Mais comme les esprits les plus bornés ont toujours leur portion de vanité, il se piqua bientôt d'imiter le roi son père, & créa un sénéchal, un procureur-fiscal & un receveur; (car on ne connoissoit alors ni chancelier, ni parlement, ni fermes générales; les rois rendoient la justice eux-mêmes, & recevoient tout simplement

leurs revenus.) Il fit aussi battre monnoie, & composa avec son sénéchal des ordonnances pour la police de son petit état : son beau-père fut celui qu'il décora de cette dignité de sénéchal : il se nommoit Caboche, c'étoit un homme franc, sincère & équitable; il avoit reçu de la nature sa part d'imagination, en sens commun; aussi décidoit-il lentement, mais presque toujours juste : il savoit par-cœur les quatrains de Pibrac, & aimoit à les réciter. Cette petite fortune ne le rendit pas plus vain; car il continua de faire valoir les fermes comme auparavant : ce qui lui gagna tellement la confiance de son gendre, que sa majesté ne pouvoit plus se passer de lui.

Tous les matins Caboche alloit chez le roi avec qui il déjeûnoit; ensuite on parloit d'affaires; mais le plus souvent ce ministre lui disoit : « Sire, avec » votre permission, vous n'y entendez rien, laissez-» moi faire, & tout ira bien; il faut que chacun » se mêle de son métier, dit M. Pibrac : Mais, » répondoit le roi, que ferai-je donc moi ? Ce » que vous voudrez, répliquoit Caboche; vous » gouvernerez votre femme & votre potager. Voi-» là tout ce qu'il vous faut : Je crois, en effet, » que tu as raison, disoit le roi; ainsi fais ce que » tu voudras ». Cependant pour ne rien perdre du côté de la réputation, il se paroit les jours de fête d'un manteau royal de toile rouge, imprimée de

fleurs d'or, d'une toque de pareille étoffe, & d'un sceptre de bois doré qu'il avoit acheté d'un vieux comédien de campagne qui avoit quitté la profession. Après son conseil, il se faisoit apporter l'almanach de Liege & celui de Milan, qu'on lui envoyoit de Troyes tous les ans dès le mois de juillet, & qu'il faisoit relier en beau papier marbré, & dorer sur tranche. Dans l'un, il apprenoit les tems propres à semer, planter, tailler, greffer, saigner & purger; & il y avoit tant de confiance, qu'il se faisoit souvent médicamenter, lui & la reine, sans aucun besoin. Dans l'autre, il étudioit les prédictions politiques, dont il étoit d'autant plus émerveillé, qu'il n'y entendoit rien. Au bout de quelques années, tous ces almanachs lui composèrent une petite bibliotheque qu'il estimoit autant que si elle eût été bonne; & il n'y avoit même que le sénéchal & lui qui en eussent la clé. L'après-midi, il s'occupoit dans son petit potager royal à pratiquer ce que son almanach lui avoit enseigné le matin. Le soir, il envoyoit chercher Caboche pour jouer, jusqu'à l'heure du soupé, une brisquanbille, ou un piquet au grand cent, puis il soupoit en public avec la reine, & à dix heures tout le monde étoit couché.

Gillette, de son côté, s'occupoit aux affaires domestiques; elle filoit avec ses femmes, & faisoit, avec le lait de ses vaches & de ses chevres, des fromages excellens : elle ne manquoit pas sur-tout

de paitrir tous les matins un petit gâteau de farine d'orge qu'elle faisoit cuire sous la cendre, & elle le portoit aussi-tôt avec un fromage à la crême dans son petit jardin, au pied d'un rosier, ainsi qu'il lui avoit été ordonné dans un songe le lendemain de ses noces.

La tranquillité dont ils jouissoient l'un & l'autre dans leur petit royaume, n'étoit troublée que par le desir d'avoir des enfans. Le roi avoit consulté, mais en-vain, les médecins, les charlatans & les devineresses; à l'égard des fées, il étoit trop piqué contre elles pour y avoir recours. Gillette, au contraire, avoit en leur pouvoir une confiance parfaite; mais elle n'osoit la faire connoître, dans la crainte de déplaire à son époux. Malgré cela, Gangan peu satisfaite de l'exhérédation de Pétaud, s'étoit encore vengée sur cette pauvre reine, en la condamnant à être tout à la fois stérile & féconde.

Il y avoit déja deux ans que Gillette étoit mariée, sans qu'elle eût eu la moindre apparence de grossesse; & Pétaud commençoit à désespérer d'avoir des enfans, lorsqu'un jour la sage-femme de son royaume, qui étoit première dame d'honneur de la reine, vint lui annoncer que sa majesté étoit grosse, A cette nouvelle, transporté de joie, il l'embrassa de tout son cœur, & tirant de son doigt une belle bague composée d'un œil de chat, il lui en fit présent, Il ne s'en tint pas-là, car il donna le soir un

grand ſoupé à tous les notables de ſon royaume; après lequel il tira lui-même toute ſon artillerie, qui conſiſtoit en douze arquebuſes à rouet, & en ſix carabines à fourchette. On prétend que, durant le ſoupé, ſa joie immodérée lui avoit fait dire des choſes contraires à ſa dignité; & que, ſur les remontrances de ſon ſénéchal, il avoit répondu en verſant un grand verre de vin à ce miniſtre : » Grand » merci, beau-père : tu as peut-être raiſon; mais » l'on n'eſt pas tous les jours père, au bout du » compte : partant, n'en parlons plus, & réjouiſ- » ſons-nous; car, à ma place, tu en ferois peut- » être de même ſagement ». Caboche ne répliqua rien, & chacun ſe retira très-content de leurs majeſtés.

Comme le roi étoit aimé de ſes ſujets, on fit, le même jour & à la même heure, des réjouiſſances par tout le royaume, & l'on attendit patiemment le tems des couches : mais l'on fut bien ſurpris, quand, après les neuf mois révolus, la reine ayant ſenti de violentes douleurs, redevint tout-à-coup tranquille : ſa groſſeſſe, cependant, bien loin de diminuer, ne fit qu'augmenter pendant neuf autres mois; & au bout de ce tems-là, elle reſſentit encore les mêmes atteintes, mais ſans aucun ſuccès. Enfin, on vit arriver avec le dernier étonnement, un événement ſi ſingulier ſe répéter de même juſqu'à ſept fois, au grand déplaiſir du roi, de la reine & de la

ſage-femme, ſa prémière dame d'honneur. De tems en tems le roi feuilletoit ſes almanachs, & conſultoit leurs prédictions, ſans y rien trouver qui regardât les femmes groſſes, & cela l'impatientoit beaucoup. Il demandoit ſouvent à la reine, quand elle vouloit finir d'accoucher; & la reine, fort tranquillement, lui répondoit : Sire, *tout vient à point qui peut attendre.* Ainſi, il eut beau s'impatienter, & la reine vouloir lui obéir, l'arrêt de Gangan fut exécuté, & cette princeſſe ne ceſſa de devenir groſſe pendant plus de cinq années.

On ne ſavoit que penſer d'une aventure ſi ſingulière, lorſqu'un jour le roi étant dans ſon fruitier avec ſon ſénéchal, on vint lui dire que la reine venoit de donner le jour à un prince & à une princeſſe; ils y coururent auſſi-tôt, & ils étoient à peine entrés dans ſa chambre, qu'elle mit encore au monde un fils & une fille, qui, un moment après, furent ſuivis de deux autres. « Miſéricorde! s'écria » le roi, qu'eſt-ceci, madame, & quand finirez- » vous? Alors, la reine pouſſant un grand cri qui » annonçoit encore quelque choſe, lui répondit : » Je ne ſais, ſire; mais je ſais que *tout vient à point* » *qui peut attendre* : attendre! reprit le roi, oh! » par mon ſceptre, je n'en ferai rien; ſi je reſtois » ici davantage, il me viendroit, je crois, autant » d'enfans qu'il y a de pommes dans mon frui- » tier ». En effet, il fut à-peine ſorti, que la reine

mit au monde un beau garçon qui rendit à ſa mère le calme qu'elle deſiroit depuis ſi long-tems. Il avoit les plus beaux yeux qu'on eût jamais vus, la peau fort blanche, & les ſourcils, ainſi que les cheveux, d'un noir de jais; comme il étoit né coëffé, le roi & la reine ſentirent pour lui plus d'inclination que pour les autres, & cette princeſſe voulut abſolument nourrir elle-même ſon petit Cadichon (car c'eſt ainſi qu'on le nomma.)

Au bout de dix-huit mois, les trois princes devinrent ſi vifs & ſi fémillans, que les nourrices n'en pouvoient venir à bout. Quand elles s'en plaignoient au roi, il leur répondoit : « Laiſſez-les faire, lorſ» qu'ils auront mon âge, ils ne feront plus ſi vifs; » j'ai été tout de même, moi qui vous parle; & » cela viendra ». Les trois princeſſes, au contraire, étoient douces, mais ſi ſombres & ſi tranquilles, qu'elles reſtoient dans la ſituation où on les mettoit; ce qui faiſoit que le roi préféroit ſes garçons à ſes filles, & que la reine aimoit mieux ſes filles que ſes garçons; excepté Cadichon, qui n'ayant aucun des défauts de ſes frères & ſœurs, étoit le plus joli enfant du monde : il auroit bientôt été gâté, ſi une fée bienfaiſante ne l'eût, à l'inſu de Gangan & même de Gillette, doué au moment de ſa naiſſance d'un caractère égal & invariable.

Lorſqu'il fut queſtion de ſévrer les enfans de leurs majeſtés, on aſſembla un conſeil extraordinaire,

composé du sénéchal, du procureur-fiscal, du receveur & des mies qui y furent appellées. Après bien des contestations, on y résolut, sur l'avis de Caboche, de faire usage de lait de vache pour les trois garçons, & de lait de chevre pour les trois filles: cet avis parut très-propre à corriger, d'une façon simple, la vivacité des princes, & la lenteur des princesses : mais quand ils furent plus avancés en âge, & qu'il fallut leur donner des alimens plus solides, ils en firent une si grande consommation, que les revenus du roi se trouvèrent considérablement diminués; d'ailleurs, comme les princes n'avoient perdu par leur première nourriture qu'une partie de leur vivacité, & que les princesses en avoient acquis une nouvelle, c'étoit toute la journée un carillon & des disputes effroyables. On se chamailloit, on se tirailloit, & on usoit des hardes tant & tant, qu'on avoit peine à y suffire. Il n'y avoit que le petit Cadichon qui fût doux & obéissant : aussi ses frères & sœurs lui faisoient toujours quelque niche. « Le roi disoit souvent à la reine : Vos trois filles » grandissent furieusement, & par mon sceptre, je » ne sais trop ce que j'en ferai, car pour mes gar» çons, je leur donnerai les baux de mes fermes, » & le gain qu'ils feront sera pour eux; mais, pour » vos filles, cela est différent. A quoi la reine ré» pondoit : Sire, donnons-nous patience; car, *tout* » *vient à point qui peut attendre* ».

Tandis que le roi Pétaud s'inquiétoit, & que la reine Gillette se tranquillisoit, leurs enfans parvinrent à l'âge de sept ans. Chacun de ceux qui composoient leur cour, donnoit déja son avis ou plutôt sa décision pour l'établissement des princes & princesses, lorsqu'un matin la reine venant de paitrir son petit gâteau, apperçut sur la table une jolie petite souris bleue qui rongeoit la pâte : son premier mouvement fut de la chasser, mais un sentiment involontaire l'en empêcha : elle la considéra attentivement, & fut fort surprise de la voir se saisir du petit gâteau & l'emporter dans la cheminée. Sa tranquillité fit place à son impatience, & courant après la souris, dans le dessein de lui enlever sa proie, elle vit disparoître l'une & l'autre, & ne trouva à la place qu'une petite vieille ratatinée & haute d'un pied. Après plusieurs grimaces & quelques paroles peu intelligibles, cette petite figure mit la pelle & les pincettes en croix, fit dessus, avec le balai, trois cercles & trois triangles, poussa sept petits cris aigus, & finit par jetter le balai par-dessus sa tête. La reine, malgré sa frayeur, ne laissa pas de remaquer que la vieille, en traçant les cercles & les triangles, avoit prononcé distinctement ces trois mots, *confiance*, *discrétion*, *bonheur*; elle cherchoit à en pénétrer le sens, quand un bruit qu'elle entendit dans la chambre voisine, la tira de sa rêverie : comme elle crut reconnoître la voix de Cadichon, elle y courut aussi-

tôt : mais elle eut à-peine ouvert la porte, qu'elle apperçut trois gros hannetons qui tenoient chacun dans leurs pattes une de ses filles, & trois grandes demoiselles qui portoient sur leurs dos ses trois fils. Tout cela en s'envolant par la fenêtre, chantoit en chœur & fort mélodieusement : *Hanneton, vole, vole, vole.* Ce qui toucha le plus Gillette, fut de voir au milieu d'eux Cadichon entre les pattes de la souris bleue ; ils étoient l'un & l'autre sur un petit char, fait d'une grosse coquille de limaçon, couleur de rose, & traîné par deux chardonnerets parfaitement bien panachés. La souris, qui lui parut plus grande que ne sont ordinairement les animaux de son espece, avoit une belle robe de perse, un mantelet de velours noir, une coëffe nouée sous le menton, & deux petites cornes bleues au-dessus du front. Le char, les hannetons & les demoiselles partirent avec tant de vîtesse, que la reine les eut bientôt perdus de vue. Alors, plus occupée de la perte de Cadichon & de ses enfans, que des fées & de leur pouvoir, elle se mit à crier & à pleurer de toutes ses forces. Le roi qui l'entendit, accourut, suivi de son sénéchal, & voulut en savoir la cause: mais la douleur de Gillette étoit si forte, qu'elle ne put lui répondre que par ces mots : Les hannetons.... les demoiselles.... Ah ! sire, on enleve nos enfans. Le roi, qui ne fit attention qu'à ces dernières paroles, quitta brusquement Gillette, & ordonna à

Caboche de prendre dans son antichambre deux mousquetons (car il y en avoit toujours une demi-douzaine, en attendant qu'il eût des gardes). Puis, traversant son potager royal, il gagna la campagne dans le dessein de poursuivre & de tuer les ravisseurs.

Il y avoit environ une heure qu'il étoit parti, & la reine, dont les larmes étoient épuisées, ne donnoit plus que des soupirs à la perte de ses enfans, lorsqu'elle entendit quelque chose bourdonner autour d'elle, & vit tomber à ses pieds un papier plié en carré; elle le ramassa aussi-tôt, l'ouvrit précipitamment, & y lut ces mots :

« Calmez votre inquiétude, ma chère Gillette, » & souvenez-vous que de la confiance & de la » discrétion dépend votre bonheur : vous l'avez » commencé par votre exactitude à me donner des » gâteaux & des fromages, & ma reconnoissance » fera le reste; mais soyez toujours convaincue que » *tout vient à point qui peut attendre*, & qu'après » cela vous devez tout espérer de votre amie la fée » des Champs ».

Ce billet, joint à sa confiance au pouvoir des fées, acheva de calmer ses inquiétudes ; &, adressant la parole à une petite linotte qu'elle apperçut sur le ciel de son lit : « Linotte, belle linotte, lui

» dit-elle, je ferai tout ce qu'il vous plaira, mais » donnez-moi, je vous prie, lorſque vous en ſau» rez, des nouvelles de mon petit Cadichon ». A ces mots, la linotte battit des aîles, chanta & s'envola; & la reine perſuadée que cela vouloit dire : J'y conſens, la remercia & lui fit une grande révérence. Cependant le roi & ſon ſénéchal, las d'avoir couru inutilement, revinrent à la maiſon, & trouvèrent la reine ſi tranquille, que le roi en fut preſque ſcandaliſé; il lui fit pluſieurs queſtions pour en ſavoir la raiſon; auxquelles Gillette ne répondit jamais que, *tout vient à point qui peut attendre.* Ce ſang-froid l'impatienta ſi fort qu'il ſe ſeroit emporté contre elle, ſi ſon ſénéchal ne lui eût remontré que Gillette avoit raiſon, & que Pibrac & le conſeiller Matthieu l'avoient dit avant elle dans un de leurs quatrains qu'il récita ſur le champ. Le roi, pour qui Caboche étoit un oracle, ſe tut, & écouta avec attention un beau petit diſcours qu'il lui fit ſur l'inconvénient d'avoir des enfans, & ſur les chagrins & la dépenſe qu'ils cauſent à leurs père & mère. « Par mon » ſceptre, dit le roi, le beau-père a raiſon, & ces » ſept marmots-là m'auroient ruiné s'ils fuſſent plus » long-tems reſtés chez moi : partant, grand merci » à qui s'en eſt chargé; comme ils ſont venus, ils » s'en vont : il n'y a à tout cela que du tems de » perdu; ainſi réjouiſſons-nous, c'eſt à recommen» cer ». La reine qui craignoit de trop parler, ne

répondit rien ; & le roi, n'ayant plus rien à dire, retourna dans ſon cabinet jouer un cent de piquet avec ſon ſénéchal.

Pendant que tout ceci ſe paſſoit chez le roi Pétaud, la reine ſa mère ſe laſſant d'un veuvage qui duroit depuis long-tems, réſolut de ſe remarier ; pour cet effet, elle jetta les yeux ſur un jeune prince, voiſin de ſon royaume & ſouverain des Iles Vertes : il étoit beau, bien fait, & ſon eſprit avoit autant de graces que ſa perſonne ; ſes plaiſirs étoient ſon unique occupation ; il n'étoit bruit que de ſes galanteries, & l'on aſſuroit qu'aucune jolie femme de ſon royaume ne lui avoit réſiſté.

La réputation avantageuſe & le portrait de ce prince tournèrent ſi bien la tête de la reine, qu'elle ſe flatta de s'en faire aimer, & de fixer ſon inconſtance. Il n'y avoit qu'une difficulté, c'eſt qu'elle n'étoit ni jeune, ni aimable ; elle avoit la taille haute & maigre, les yeux petits, le nez long & pendant, la bouche fort grande & paſſablement de barbe. Une pareille figure pouvoit être avantageuſe à une reine pour en impoſer : mais elle étoit peu propre à inſpirer de l'amour. On ne ſauroit tout-à-fait s'aveugler ſur ſes défauts, lorſqu'ils ſont marqués à un certain point : elle ſentit, dans des momens de réflexion, qu'en l'état où elle étoit, il lui ſeroit impoſſible de plaire au jeune roi des Iles Vertes, & que, pour y réuſſir, il falloit avoir de la beauté, ou tout au

moins de la jeunesse ; mais comment y parvenir, & comment changer des cheveux gris & des traits hommasses en une figure aimable, en graces enfantines ou en mines agaçantes ? Il est vrai que Gangan, son amie, lui auroit été d'un grand secours dans cette occasion, si cette fée ne l'eût pas plusieurs fois pressée inutilement d'adopter sa niece, & de la désigner héritière de sa couronne ; ainsi, il y avoit tout à craindre d'exciter sa colère par une pareille proposition. La vieille reine sentit tout cela, hésita, combattit, & regarda tant & tant le portrait du beau prince des Iles Vertes, que l'amour l'emporta enfin sur les égards qu'elle devoit à la fée : elle lui fit part de ses sentimens, & la conjura, dans les termes les plus pressans, de lui prêter les secours de son art, & de ne lui pas refuser cette marque essentielle de son amitié ; elle alla même jusqu'à lui faire voir le portrait du jeune prince, & à exiger d'elle l'approbation de son dessein. Gangan ne put cacher sa surprise, mais elle dissimula son ressentiment ; elle prévit de quelle conséquence il étoit de se déclarer ouvertement contre ce mariage, puisque le roi des Iles Vertes, qui avoit presque ruiné ses états pour subvenir à ses dépenses, seroit capable de le conclure par intérêt, & de le soutenir à l'aide d'un puissant génie protecteur de son royaume : ainsi, feignant de donner les mains à cette affaire, elle promit à la reine de travailler au plutôt à son rajeunissement ;

rajeunissement ; mais elle se promit en même tems de la tromper, & de la mettre hors d'état d'exécuter ses volontés.

Le jour que cette fée avoit marqué pour l'exécution de ses promesses, elle parut vêtue d'une longue robe de satin, couleur de chair & argent ; sa coëffure n'étoit composée que de fleurs artificielles & pompons de clinquant ; un petit nain amaranthe lui portoit la robe, & avoit sur le bras gauche une boëte noire de lacque de la Chine. La reine la reçut avec les plus grandes marques de respect & de reconnoissance, & la supplia, après les premiers complimens, de ne pas différer son bonheur. La fée y consentit, fit retirer tout le monde, & ordonna à son nain de fermer les portes & les fenêtres : puis ayant tiré de sa boëte un livre de vélin, garni de fermoirs d'argent, une baguette composée de trois métaux, & une fiole qui renfermoit une liqueur verdâtre & fort claire ; elle fit asseoir la reine sur un carreau au milieu de la chambre, & commanda au nain de se placer debout vis-à-vis de sa majesté ; ensuite ayant tracé autour d'eux trois cercles en spirale, elle lut dans son livre, les toucha trois fois de sa baguette, & jetta sur eux de la liqueur dont on vient de parler. Alors les traits du visage de la reine se mirent à diminuer peu-à-peu, & la taille du petit nain à croître à proportion ; de sorte qu'en moins de trois minutes ils changèrent de figure sans sentir

le moindre mal. Quoique la reine se fût armée de courage, elle ne put voir, sans quelque crainte, la croissance du nain; mais les flammes bleuâtres qui s'élevèrent tout-à-coup des trois cercles, augmentèrent tellement sa frayeur, qu'elle s'évanouit; alors la fée ayant fini son enchantement, ouvrit une fenêtre & disparut avec son page, qui, tout grand qu'il étoit devenu, reprit la robe de sa maîtresse, & sa boëte de lacque de la Chine.

La première chose que fit la reine, après avoir repris ses sens, fut de se présenter devant son miroir; elle y vit, avec un plaisir extrême, que ses traits étoient charmans; mais elle ne remarqua pas que ces mêmes traits étoient ceux d'une jolie petite fille de huit à neuf ans; que sa coëffure avoit pris la forme d'un toquet, garni de longues boucles de cheveux blonds, & que son habit étoit changé en corps de robe avec les manches pendantes, & le tablier de dentelles : tout cela joint à sa grande taille, dont le charme n'avoit rien diminué, produisoit quelque chose de fort bisarre : cependant elle n'en fut point frappée; car, de toutes les idées qu'elle avoit avant son changement, il ne lui étoit resté que celles qui avoient rapport au roi des Iles Vertes, & à l'amour qu'elle ressentoit pour lui. Elle fut donc aussi contente d'elle, que ses courtisans en furent étonnés; on ne savoit même ce que l'on devoit faire, & quel parti on avoit à prendre, lorsque le premier ministre,

dont tous les grands dépendoient, tira d'embarras, & décida que, bien loin de contrarier la reine, il falloit, au contraire, flatter ſes goûts & ſes fantaiſies, & commença par ordonner à ſa femme & à ſes filles de ſe conformer à ſes volontés. Bientôt, pour plaire au miniſtre, on ſuivit leur exemple, & en peu de tems toute la cour s'habilla comme la reine, & l'imita en tout. On ne parloit plus, même les hommes, que d'une façon enfantine; on ne jouoit qu'à la madame, à rendez-moi ma fille, aux oſſelets, à la bataille. Les cuiſiniers n'étoient employés qu'à faire des darioles, des tartelettes & des petits-choux. On ne s'occupoit qu'à habiller & à déshabiller des poupées, & dans tous les jeux & les collations, il n'étoit queſtion que du roi des Iles Vertes; la reine en parloit cent fois le jour, & l'appelloit toujours mon petit mari. Elle le demandoit ſans ceſſe, & ſe paya, pendant quelque tems, des raiſons dont on ſe ſervit pour la flatter; mais enfin la gaieté fit place à l'humeur; elle éprouva tous les caprices d'un enfant qui n'a pas ce qu'il veut, & dont on n'oſe rompre les volontés. Après s'être amuſé quelque tems d'un événement ſi ſingulier, (car l'oiſiveté de la cour fait qu'on s'y amuſe de tout) on s'impatienta des puérilités de ce grand enfant; on ſe laſſa de la contrainte & des complaiſances qu'il falloit avoir; on s'éloigna inſenſiblement, & elle étoit ſur le point d'être tout-à-fait abandonnée,

lorsqu'on apprit que le roi des Iles Vertes, qui parcouroit les royaumes voisins, devoit arriver incessamment dans celui-ci. A cette nouvelle, on reprit courage. La reine redevint si gaie & si enjouée, qu'elle ne fit que chanter & danser, en attendant ce prince. Ce moment fortuné arriva; elle courut au-devant de lui; &, quoiqu'on lui eût représenté que le cérémonial ne le permettoit pas, elle voulut absolument aller le recevoir au bas de son escalier; mais, en le descendant avec precipitation, elle s'embarrassa les pieds dans sa robe qu'elle avoit fait détrousser, & tomba assez rudement; quoique ses mains eussent garanti sa tête, & qu'elle n'eût que le nez légèrement écorché, sa frayeur fut si grande, qu'elle poussa les hauts cris; on la porta dans sa chambre, on lui bassina le visage avec de l'eau de la reine d'Hongrie, & on parvint à l'appaiser, en lui disant que son petit mari demandoit à la voir. Le prince parut en effet : mais la vue d'un objet si ridicule lui fit faire de si violens éclats de rire, qu'il fut obligé de sortir de la chambre & même du palais. La reine, qui le vit partir, se mit à crier de toutes ses forces qu'elle vouloit son petit mari; on courut après lui, on le pressa de revenir; tout cela fut inutile, il n'y voulut jamais consentir, & s'éloigna promptement d'une cour où tout le monde lui parut être insensé. La reine, qui apprit son départ, en fut inconsolable; on essaya en-vain de la

calmer ; ſa mauvaiſe humeur n'en devint que plus inſupportable ; & le joug parut trop dur à ceux même qui lui étoient les plus attachés : les autres, honteux d'être ſujets d'une telle reine, furent d'avis de lui ôter la couronne ; & ce parti alloit l'emporter, lorſque Gangan, qui n'avoit voulu que la dégoûter du mariage, la déſenchanta, & lui rendit ſa première forme. A la vue de ſa figure naturelle, elle penſa ſe poignarder de déſeſpoir ; elle s'étoit trouvée charmante ſous celle qu'elle venoit de quitter, & elle ne voyoit à la place qu'un viſage de plus de ſoixante ans, & une laideur qu'elle avoit déteſtée. Elle ne croyoit pas avoir été ridicule dans l'état d'où elle ſortoit, & elle n'avoit rien perdu de ſon amour ; ainſi la perte de ſa jeuneſſe, & celle du prince des Iles Vertes, la jettèrent dans une langueur qui fit craindre pour ſa vie, & lui inſpirèrent en même tems une haîne implacable contre la fée Gangan. A l'égard de ſes ſujets, ils en eurent pitié, & regardèrent cet événement comme une juſte punition du ſacrifice qu'elle avoit fait de la tendreſſe maternelle & de la reconnoiſſance, à ſon ambition & à ſes deſirs inſenſés. C'étoit à-peu-près dans ce tems-là que la fée des Champs avoit enlevé les enfans de Pétaud & de Gillette : cette généreuſe fée étoit la protectrice de ceux qui ſe trouvoient obligés de paſſer leur vie à la campagne ; elle s'employoit à prévenir ou à diminuer les diſgraces qui

pouvoient leur y arriver, & étoit d'autant plus en état de les protéger, qu'elle possédoit l'amitié & la faveur de la reine des fées.

L'île Bambine, dont cette souveraine lui avoit donné le gouvernement, étoit le lieu où elle avoit transporté les quatre garçons & les trois filles du roi Pétaud & de la reine Gillette. Cette île n'étoit habitée que par des enfans sous la protection des fées, par des mies, & par ceux que l'on destinoit à les servir : il y régnoit un printems continuel; les arbres & les prairies y étoient toujours couverts de fruits & de fleurs, & la terre y produisoit d'elle-même, & sans aucune culture, tout ce qui pouvoit flatter le goût & les yeux : les promenades y étoient charmantes, les jardins variés & remplis de jolis petits carosses de toutes les façons, traînés par des barbets à longues oreilles. Ce qu'il y avoit de plus aimable, c'est que les murs des chambres des enfans étoient de sucre candi; les planchers d'écorce de citron confit, & les meubles d'excellent pain d'épice de Reims. Quand on étoit bien sage, on avoit beau en manger, il n'y paroissoit jamais : on trouvoit outre cela, dans les rues & dans les promenades, toutes sortes de jolies petites poupées magnifiquement habillées, & qui marchoient & dansoient toutes seules. Les petites filles qui n'étoient ni fières, ni gourmandes, ni désobéissantes, n'avoient qu'à souhaiter, & sur le champ les bonbons & les fruits se

détachoient d'eux-mêmes & venoient les trouver; les poupées se jettoient dans leurs bras, & se laissoient habiller & déshabiller, caresser & fouetter avec une discrétion & une obéissance sans pareille; mais lorsqu'au contraire elles avoient commis quelque faute, la poupée s'enfuyoit en faisant une grimace à celle qui l'appelloit; les bonbons se changeoient en chicotin, & la petite parure devenoit vilaine & maussade. A l'égard des petits garçons, lorsqu'ils n'étoient ni obstinés, ni menteurs, ni paresseux, ils avoient des polichinels, des cerfs-volans, des raquettes, & de tous les jouets qu'on peut imaginer; mais quand les mies étoient mécontentes, les polichinels se moquoient d'eux, leur pettoient au nez, & leur disoient tout ce qu'ils avoient fait de mal; les cerfs-volans manquoient de vent, les raquettes se trouvoient percées; enfin, rien ne leur réussissoit, & plus on s'obstinoit, & pis c'étoit. Il y avoit de ces especes de punitions & de récompenses pour tous les âges; comme, par exemple, de se trouver monté sur un âne, lorsqu'on se croyoit sur un petit cheval bien harnaché, ou de s'entendre dire : « Ah! qu'elle » est laide! qu'elle est malpropre! que fait-on de » cela ici »? tandis que les autres petites demoiselles étoient bien parées & bien fêtées : enfin, on ne négligeoit rien pour corriger en eux les défauts du cœur & de l'esprit; &, pour les instruire en les amusant, on leur faisoit lire les annales de la

féerie, qui contiennent les histoires les plus remarquables de cet empire, telles que sont celles de Javotte, Nabotine, Landore, Jeannette & plusieurs autres; car, la fée des Champs en faisoit grand cas, & elle les rassembloit avec grand soin de tous les royaumes du monde.

Pendant que les enfans de Pétaud & de Gillette demeurèrent dans l'île Bambine, on mit en usage tous les moyens imaginables pour vaincre l'opiniâtreté des trois garçons & la fierté des trois filles; mais ces défauts, bien loin de diminuer, ne faisoient qu'augmenter avec l'âge. Depuis quatre ans l'intérêt particulier que la fée gouvernante prenoit à ces enfans, joint aux soins, à l'attention & à la patience des mies, n'avoient presque rien changé à leur caractère; &, ne sentant que trop que leur naturel l'emporteroit sur leur éducation, elle n'espéra plus de les changer par les voies simples, & fut obligée d'avoir recours à des remedes violens, tels que la métamorphose: cette extrémité étoit dure, à la vérité, mais elle étoit immanquable pour perfectionner les caractères. Les enfans, malgré leurs changemens, conservoient les idées & le sentiment de ce qu'ils étoient & de ce qu'ils avoient été, & subissoient les loix de leur état. Dès que la fée, qui avoit le don de pénétrer les pensées, les croyoit corrigés, elle leur rendoit leur première forme avec son amitié, & leur procuroit souvent un établissement

avantageux. Elle changea donc, mais avec peine, les trois fils de Pétaud en polichinels, & les trois filles en dames-gigognes, & les condamna à être ainsi marionnettes pendant l'espace de trois ans. Comme elle étoit aussi contente du prince Cadichon, qu'elle avoit été peu satisfaite de ses frères & sœurs, elle ne voulut pas qu'il fût le témoin de leur disgrace, & résolut de l'éloigner. Il ne s'agissoit que de trouver un asyle qui le garantît de la méchanceté de Gangan; mais, pour ne rien prendre sur son compte, elle jugea à propos d'aller consulter la reine des fées, son amie, & de prendre son avis sur ce qu'elle avoit à faire. Dans ce dessein, elle mit son vertugadin de velours verd, son mantelet de satin-jonquille & son petit chaperon bleu : puis, ayant fait atteler à sa chaise de poste d'osier doré, six hannetons blancs, harnachés de nompareilles, couleur de rose, elle partit en diligence, & arriva en peu de tems dans l'île Fortunée, où la reine des fées faisoit sa résidence ordinaire.

Ayant mis pied à terre au bout d'une magnifique avenue d'orangers & de citronniers, elle entra dans la cour du château, où elle trouva en haie vingt-quatre gines noires, hautes de six pieds, ayant de longues robes retroussées, & portant sur l'épaule gauche une massue d'acier poli : elles avoient derrière elles vingt-quatre autruches noires, mouchetées de rouge & de bleu, qu'elles tenoient en lesse, & elles

gardoient un profond silence. Ces gines noires étoient de méchantes fées, condamnées à remplir ces postes pendant plusieurs siecles, selon la qualité de leurs crimes. Dès qu'elles apperçurent la fée, elles la saluèrent en laissant tomber leurs massues sur le pavé; comme il étoit pareillement d'acier, il rendit un son éclatant & fit feu. Cet honneur étoit du à toutes celles qui, ainsi que la fée, avoit un gouvernement. Après avoir monté l'escalier composé de porphire, de jaspe, d'agathe & de lapis, elle apperçut dans la première chambre douze jeunes filles simplement vêtues, mais sans chaperon; elles avoient seulement le clavier à la ceinture, & la demi-baguette dont elles la saluèrent, comme avoient fait les gines : elle leur rendit le salut; car cet emploi est ordinairement destiné à celles qui devoient être bientôt initiées à l'art de féerie. Elle traversa une longue suite d'appartemens magnifiquement meublés, & arriva dans l'antichambre de la reine, qu'elle trouva remplie de fées, qui s'y étoient rendues de toutes les parties du monde; les unes pour leurs affaires, & les autres pour faire leur cour.

Il n'y avoit presque plus personne dans le cabinet de la reine, lorsqu'elle en vit sortir la vieille Gangan. Sans le respect que les fées ont pour leur souveraine, elle n'auroit pu s'empêcher d'éclater de rire à la vue d'une figure aussi grotesque que celle de Gangan. Sur un corps de robe de satin verd,

chamarré de dentelles bleues & or, elle portoit un large vertugadin de même étoffe, brodé de chenilles & de pompons couleur de rose; d'un demi-ceint, enrichi d'émeraudes. Pendoient à un clavier d'argent un petit miroir en boëte à mouches, une grosse montre & un étui de pieces : ses oreilles étoient chargées de deux grosses pendeloques de perles & de rubis, & elle avoit sur la tête un chaperon de velours petit jaune, avec une aigrette d'améthistes & de topazes; un gros bouquet de jasmins ornoit le devant de son corps, & dix ou douze mouches dispersées sur un vieux rouge, couvroient une peau ridée & couleur de rose seche.

Si la fée des Champs fut étonnée de l'équipage ridicule de Gangan, celle-ci ne le fut pas moins de rencontrer sa rivale au moment qu'elle s'y attendoit le moins. Elle n'ignoroit pas la protection que cette fée avoit accordée aux enfans de Pétaud & de Gillette. Mais comme le lieu lui défendoit de laisser éclater son ressentiment, elle le dissimula; & affectant un air de politesse mêlée de hauteur : « Comment, madame, lui dit-elle, vous êtes-vous résolue à quitter le calme de la campagne, pour venir vous confondre dans le tumulte de la cour? Il faut que vous ayez eu pour cela des raisons bien fortes. Celles qui m'y amenent, interrompit la fée des Champs, ne ressemblent point du tout aux vôtres; l'intérêt, ni l'ambition n'ont jamais

» été les motifs de ma protection, & je sais ne
» l'accorder qu'à ceux qui en sont dignes & recon-
» noissans. Je le crois, répondit Gangan; les din-
» dons & les oies sont bonnes personnes. Cela est
» vrai, reprit vivement la fée, & beaucoup plus
» que les Gangans, car ils ne sont point injustes;
» qu'en dites-vous ?

La dispute n'en seroit pas demeurée-là, si l'on n'eût averti la fée des Champs que la reine étoit seule, & qu'elle vouloit lui parler; ainsi les deux fées se saluèrent, & se séparèrent en femmes qui se haïssent parfaitement.

La reine qui s'apperçut de l'émotion que cette dispute venoit de causer à son amie, feignit de l'ignorer, & voulut en être informée; & la fée des Champs, charmée de satisfaire la curiosité de sa maîtresse, n'hésita pas à lui faire le récit des injustes motifs que Gangan avoit eus de persécuter le roi Pétaud & la reine Gillette, & de ce que la pitié lui avoit fait entreprendre pour traverser les desseins de cette perfide fée... « Votre procédé est louable, lui
» dit la reine, & j'aime à voir en vous cette géné-
» reuse ardeur à protéger les malheureux : mais je
» crains cependant que Gangan ne se venge encore
» des bontés que vous avez pour la bonne Gillette,
» & pour ses enfans; elle est méchante, & j'en
» reçois souvent des plaintes; mais soyez sure que,
» si elle abuse davantage contre vous de son pou-

» voir, je l'en punirai d'une façon terrible & » éclatante; je ne puis vous en dire davantage; » voici l'heure du conseil; à mon retour nous con» férerons ensemble sur les moyens de prévenir les » mauvais desseins de votre ennemie ».

Dès que la fée des Champs fut seule, elle ne put résister à l'envie de consulter les livres de sa souveraine. Tous les mystères de la féerie y sont dévoilés, & l'on y découvre, jour par jour, tout ce qui se passe dans l'univers; mais il n'appartient qu'à la reine de suspendre ou d'empêcher ces événemens; elle a sur les fées la même puissance que celles-ci ont sur les hommes. La protectrice de Cadichon eut à-peine ouvert ces livres, qu'elle y lut distinctement que, par le pouvoir de grande féerie, la perfide Gangan enlevoit, dans le même instant, le jeune prince, & qu'elle le transportoit dans l'île Inaccessible où elle retenoit sa niece depuis le moment de sa naissance. A cette vue, elle trembla d'abord pour la vie de son protégé, & ensuite pour son cœur & pour ses sentimens, car elle savoit que cette méchante fée étoit plus capable de les corrompre que de les former. Le trouble que cet incident jetta dans son ame, fit place aux réflexions, & elle pensoit aux moyens d'empêcher les suites de cette entreprise, lorsque la reine sortit du conseil & vint la rejoindre : à la tristesse qu'elle remarqua sur le visage de son amie, elle jugea de ce qui lui étoit arrivé

pendant son absence; & lui adressant la parole:
« Vous avez voulu, lui dit-elle, satisfaire votre cu-
» riosité, & vous avez appris des choses que je
» voulois dérober à votre connoissance. Je n'ai pu
» refuser, il est vrai, à Gangan le pouvoir de gran-
» de féerie, puisque suivant nos loix il est dû à son
» ancienneté; mais la connoissance que j'ai de son
» caractère m'a fait limiter ce pouvoir à un certain
» espace de tems; assurez-vous, généreuse fée,
» qu'après cela votre ennemie sera sévèrement pu-
» nie, si elle abuse de ce même pouvoir qu'elle
» tient de nos loix & de ma bonté; cependant,
» pour vous donner dès aujourd'hui une preuve de
» mon amitié, & mettre à couvert des attentats de
» Gangan les autres enfans de Gillette, auxquels vous
» vous intéressez, prenez cette fiole; frottez-les de la
» liqueur qu'elle renferme: c'est de l'eau d'invisibilité;
» elle dérobe les objets aux yeux des fées seulement;
» & son charme est tel, que Gangan, avec toute sa
» puissance, ne sauroit le vaincre: allez, ma chère
» amie, souvenez-vous que votre reine aime la géné-
» rosité, qu'elle protege la vertu, & comptez tou-
» jours sur sa protection & sur sa tendresse ». A ces
mots la fée prit respectueusement la main de la reine,
la baisa & partit.

Elle ne fut pas plutôt dans son île qu'elle mit en
usage l'eau d'invisibilité; elle en frotta les trois poli-
chinels & les trois dames-gigognes, & réserva seule-

ment l'extrémité de leurs nez qu'elle laissa visible, afin de les pouvoir reconnoître; puis, ayant donné ses ordres, & consulté les livres, elle partit pour se rendre chez le roi Pétaud, où elle avoit lu que sa présence étoit nécessaire.

En effet, lorsqu'elle y arriva, le petit royaume de ce prince étoit en combustion, & voici quel en étoit le sujet. Il y avoit déja long-tems que la maison où sa majesté avoit logé jusqu'alors, & que son beau-père le sénéchal avoit habitée avant lui, tomboit de tous côtés, malgré les réparations qu'on y avoit faites. Il avoit résolu, dans un conseil particulier avec son maître maçon, qu'il avoit fait son premier architecte, d'en rebâtir une nouvelle. Cet officier de la couronne, n'ayant depuis long-tems rien fait de neuf pour leurs majestés, avoit abattu tout le vieux bâtiment, dans le dessein d'en commencer un nouveau, qui, selon lui, devoit être bien plus magnifique que l'autre : mais les épargnes du roi, depuis l'enlévement de ses enfans, & ses revenus annuels ne suffisant pas pour l'exécution de ce nouvel édifice, il prit le parti, par le conseil de son receveur & du procureur-fiscal, d'imposer une taxe pour fournir à la dépense de son bâtiment. Ses sujets qui n'avoient point encore payé d'impôts, murmurèrent fort haut, & jurèrent de ne point obéir; ils menacèrent même de s'en plaindre à la reine-mère, & de la rendre l'arbitre de leurs plaintes. A leur mé-

contentement se joignirent les remontrances de Caboche ; il prétendoit qu'il étoit ridicule de faire payer aux autres une chose qui ne pouvoit leur être ni utile, ni profitable ; que sa majesté n'étoit au fond qu'un homme comme un autre ; qu'ayant ses biens & revenus, il ne devoit pas prendre ceux d'autrui pour dépenser davantage ; que, par-conséquent, lorsqu'on n'avoit le moyen que d'avoir une maison, il ne falloit pas avoir un château ; & quiconque n'avoit qu'un écu, ne devoit dépenser qu'un écu. Toutes ces raisons paroissoient fort bonnes au roi ; mais dans le même instant le procureur-fiscal & le receveur lui crièrent qu'il étoit le maître, que ce n'étoit pas la peine d'avoir des sujets, si on ne leur faisoit pas acheter le soin qu'on se donnoit de les gouverner ; qu'ils étoient faits pour payer, & les rois pour dépenser ; & qu'il n'y avoit qu'une tête de sénéchal capable de penser autrement, & de conseiller de même. Le roi trouvoit que ceux-ci raisonnoient fort juste, & concluoit à lever l'impôt ; cependant chacun prenoit parti, & donnoit sa décision. « On les fera bien » payer, disoient les uns ; on ne paiera pas, disoient » les autres ; ce ne sera pas ainsi, disoit Caboche, car je » l'ai mis dans ma tête ; cela sera, disoit le procureur- » fiscal, ou j'y perdrai mon latin ». Enfin, c'étoit un si grand tintamarre qu'on ne s'entendoit pas. Le roi, qui ne savoit plus auquel entendre, ne savoit quel parti prendre : quand il étoit avec la reine, il lui disoit

disoit quelquefois : « Oh! par mon sceptre, si cela
» continue, je planterai tout là, & alors sera roi
» qui voudra ; car j'irai si loin, si loin, que je
» n'entendrai parler ni de royaume, ni de peuple,
» ni de maisons. Ne vous impatientez pas, sire,
» lui répondoit tranquillement la reine, j'ai déja eu
» l'honneur de dire à votre majesté que *tout vient
» à point qui peut attendre*. Eh! que diable voulez-
» vous que j'attende, répliquoit le roi? encore si
» ceux qui ont emporté nos enfans nous avoient
» laissé une maison à la place, nous n'en serions
» pas où nous en sommes; mais sans doute la Gan-
» gan y a mis bon ordre ; &, si cela continue,
» nous n'aurons pas plus de maisons que nous n'a-
» vons d'enfans » : & puis c'étoit de rabâcher
contre les fées, tant & tant, que la bonne Gillette
en étoit impatientée.

La fée qui avoit été témoin pendant quelque tems
de ce qui se passoit, & qui souffroit des inquiétudes
de la reine, se montra enfin à elle sous la forme
d'une linotte, dont elle s'étoit déja servie une fois,
& la tranquillisa, en l'assurant que bientôt elle lui
donneroit des preuves convaincantes de son amitié
& de sa protection. Gillette, transportée de joie,
la baisa mille fois, après lui en avoir demandé la
permission ; la pria de rester, & lui promit, pour
l'y engager, de lui faire tous les jours, tant qu'elle
demeureroit avec elle, un petit gâteau, composé de

farine de millet, de chenevis & de lait : la fée y consentit, & ses promesses ne tardèrent pas à s'accomplir. Le quinzième jour de son arrivée, le roi qui se levoit ordinairement de grand matin, fut étrangement surpris de se voir dans une maison toute neuve, fort commode & très-solidement bâtie : je dis une maison, car ce n'étoit que cela, & point du-tout un palais; il n'y avoit ni architecture, ni peinture, ni sculpture, ni dorure. On trouvoit au rez-de-chaussée une cuisine, une dépense ou office, une salle à manger, & une salle d'audience : au premier étage, une anti-chambre, une chambre, un cabinet, une garde-robe pour la reine, & un grand cabinet en aîle pour le roi, dans lequel la bibliotheque dont on a parlé se trouva toute placée. Au-dessus étoient de fort beaux greniers bien lambrissés, d'où l'on découvroit la plus belle vue du monde. On n'avoit pas oublié une laiterie avec tous ses ustensiles; mais ce qu'il y avoit de plus admirable, c'est que toute la maison étoit bien meublée, & garnie de tout ce qui étoit nécessaire : les meubles étoient parfaitement semblables, pour les étoffes & pour la forme, à ceux de leurs majestés, & ils auroient pu s'y méprendre, si ceux-ci n'avoient été neufs. On s'imagine bien quel fut l'étonnement de Pétaud, de se trouver dans une maison qu'il ne connoissoit point; mais ce fut bien autre chose, lorsqu'ayant ouvert une des fenêtres de sa chambre, il

apperçut au lieu de son petit potager royal un grand gazon en boulingrin, au bout duquel étoit un assez bel étang, terminé par un bois de haute futaie; qu'il y avoit à droite du boulingrin un potager rempli de tous les différens légumes, & qu'à gauche étoit un verger planté de toutes sortes d'arbres fruitiers. Il considéra tout cela pendant quelque tems : mais, sa surprise faisant place à sa joie, il courut au lit de la reine qui dormoit encore, & la réveilla en lui criant : « Ma femme, ma femme, levez-vous, » venez voir une maison toute neuve, des jardins » magnifiques. Savez-vous ce que c'est que tout » cela? pour moi je n'y comprends rien. » La reine eut à-peine le tems de prendre son jupon, son pet-en-l'air & ses mules; elle fut à la fenêtre avec le roi, qui sur-le-champ la conduisit dans tout l'appartement, & de là au rez-de-chaussée, où ils trouvèrent la cuisine & l'office garnis de tout ce dont on pouvoit avoir besoin. Toutes ces merveilles ne laissèrent pas que d'effrayer le bon Pétaud; mais la reine qui se doutoit d'où tout cela venoit, n'avoit pas la même crainte, & n'osoit en rien dire. Ils étoient tous deux dans cette situation, lorsque le sénéchal, qui depuis une heure cherchoit la maison du roi, entra dans celle-ci, plus par le devoir de sa charge que par l'espérance d'y rencontrer leurs majestés : il ne savoit que penser d'une maison élevée en une nuit; & quoiqu'il fût moins peureux que son gendre, il

ne commença cependant à se rassurer que lorsqu'il se vit en campagne. Le roi, de son côté, fut aussi fort aise de le voir arriver; & tenant toujours le bras de la reine, ils parcoururent une seconde fois toute la maison du haut en bas, & tous les jardins.

Chacun raisonna beaucoup sur la singularité de cette aventure : les uns trouvoient que leurs majestés étoient bien hardies de demeurer dans une maison bâtie par les fées, au risque d'y être lutinées; les autres, au contraire, prétendoient qu'ils faisoient fort bien, & qu'il seroit à souhaiter que toutes les vieilles maisons du royaume fussent rebâties de même. Comme on se fait aisément au bien-être & aux nouveautés, après en avoir beaucoup parlé, on n'en parla plus; & le roi fut en peu de tems aussi accoutumé à sa nouvelle maison, que s'il l'eût habitée toute sa vie : par ce moyen il ne fut plus question d'impôt; la tranquillité revint dans l'état, & l'union entre les grands officiers de la couronne. Il n'y eut que le pauvre architecte qui pensa se pendre, mais qui se contenta de donner au diable les génies & les fées, & de les appeller cent fois magiciens & sorciers.

Pendant que la fée des Champs produisoit toutes ces merveilles, elle remarqua dans Gillette, tant de respect pour les fées & de reconnoissance pour elle, que se sentant attachée de plus en plus aux intérêts

de cette reine, elle ne put lui refuser de faire à sa cour un séjour plus long qu'elle n'avoit projetté : elle la rassura sur le sort de ses enfans, & lui apprit leur châtiment & les raisons qu'elle avoit eues de se porter à cette extrémité; mais comme la vraie & tendre amitié fait faire mystère des choses les plus intéressantes, lorsqu'elles peuvent être affligeantes pour la personne aimée, elle lui cacha avec soin l'enlévement de son cher Cadichon, & les alarmes qu'elle en ressentoit elle-même; puis lui ayant recommandé la confiance, la patience & la discrétion, si elle vouloit parvenir au bonheur, elle la quitta avec regret, pour retourner dans son gouvernement de l'île Bambine.

Dès qu'elle y fut arrivée, on l'informa avec empressement d'un événement inoui depuis l'établissement de l'île. La mie doyenne, qui pendant l'absence de la fée, faisoit les fonctions de gouvernante, lui apprit que quelques enfans mutins, opiniâtres, & auxquels on avoit pardonné plusieurs fois, soutenus des poupées leurs amies, s'étoient révoltés, dans le dessein de ne plus obéir à leurs mies; que l'esprit de révolte avoit tellement gagné en peu de tems, qu'on avoit eu bien de la peine à en arrêter le cours; que, pour cet effet, se servant de son autorité, elle avoit commencé par faire emprisonner les poupées dans leurs boëtes, & qu'à l'égard des enfans, elle avoit condamné les uns à n'avoir pendant quinze jours que du pain sec à goûter, les autres à être en

coëffure de nuit pendant un mois, ou bien à être enfermés entre quatre chaises l'espace de deux heures par jour, jusqu'à ce qu'ils eussent demandé pardon publiquement. La fée gouvernante approuva la conduite de la mie doyenne, & la loua beaucoup de son zele; mais, comme il falloit un exemple, sans s'écarter de la loi générale, elle condamna les plus mutins des rebelles à être cent ans marionnettes, & les obligea de servir, dans les différens royaumes de l'univers, de gagne-pain aux briochés, & de spectacle au peuple. Elle se laissa d'autant plus aller à cette rigueur, qu'elle apprit que ses six protégés avoient eu peu de part à la rébellion : charmée du changement qui commençoit à se faire en eux, elle les fit venir devant elle, & s'adressant à leurs bouts de nez, (car elle n'en pouvoit voir davantage) elle leur fit une réprimande plus douce que sévère, & les renvoya en leur promettant son amitié, & des récompenses, si dans la suite elle avoit lieu d'être satisfaite.

Quoique cet événement & son devoir ne lui permissent pas de s'absenter d'un lieu où sa personne sembloit si nécessaire, elle ne put cependant résister long-tems à l'intérêt qu'elle ressentoit pour Cadichon, & à l'impatience qu'elle avoit d'en apprendre des nouvelles; ainsi, dès qu'elle se crut moins utile à son petit peuple, elle partit promptement dans le dessein desatisfaire sa curiosité & sa tendresse pour le jeune prince.

Pour n'être point apperçue des génies & des fées qui parcourent continuellement la moyenne région de l'air, elle prit sa petite chaise de poste qu'elle ferma exactement de tous les côtés, se munit des ustensiles de la féerie, & n'oublia pas sur-tout de l'eau d'invisibilité; puis ayant ordonné à ses six lézards volans d'aller grand train, elle arriva en quelques minutes assez près de l'île inaccessible. Là elle mit pied à terre, fit disparoître sa voiture, & s'étant frottée de l'eau dont on vient de parler, elle franchit, sans être vue, les obstacles qui auroient pu sans cela s'opposer à son passage.

Gangan, pour interdire aux génies & aux fées l'entrée de son île, l'avoit environnée d'une triple enceinte, formée par un torrent rapide qui rouloit avec ses eaux des rochers & des troncs d'arbres. Les bords de cette île étoient défendus par vingt-quatre dragons d'une énorme grandeur; & les flammes qu'ils vomissoient à la vue des fées ou des génies, s'élevoient jusqu'aux nues, & formoient, en se réunissant, un mur de feu impénétrable.

Il y avoit à-peine une heure que la fée des Champs cherchoit à s'instruire, sans être vue, du sort de Cadichon, lorsque le hasard lui en fournit l'occasion la plus favorable; elle vit venir Gangan accompagnée d'une dive, (car elle n'étoit servie que par des génies mal-faisans:) son visage lui parut enflammé de colère, & elle parloit avec beaucoup d'action:

la fée des Champs, profitant de son invisibilité, résolut d'écouter, & entendit Gangan tenir à-peu-près ce discours à sa compagne. « Oui, ma chère Barbarec, tu me vois au désespoir ; je perds pour » jamais le plus grand royaume de l'univers : l'ingrate mère de Pétaud est morte sans avoir jamais » voulu se raccommoder avec moi ; ce n'est pas » tout, elle a encore engagé ses sujets par serment » à ne jamais recevoir de ma main aucun successeur, & à rendre même sa couronne à son fils, » ou à l'un de ses petits-fils. J'ai tâché de regagner » les peuples par mes bienfaits, mais j'ai trouvé » contre moi une haîne invétérée ; ils ont refusé » mes dons, ils les ont regardés comme autant de » perfidies & de trahisons, & par une délibération » unanime & authentique de suivre les intentions » de la reine, ils sont parvenus à m'enlever un » trône où j'avois compté de faire monter ma » niece ; mais ces sujets ingrats ne tarderont pas à » éprouver ma juste colère ; & pour commencer » par ceux qui sont les principales causes de ma » disgrace, prends dans mes écuries un de mes » plus forts griffons, vole dans l'île Bambine, » saisis-toi des frères & sœurs de Cadichon, & » amene-les dans cette île ; je me charge d'enlever » Pétaud & Gillette, & lorsque je les aurai tous » rassemblés, je changerai ceux-ci en lapins, & » leurs enfans en bassets. Si un reste de pitié que je

» reſſens encore pour Cadichon, vient à m'aban-
» donner, je ne réponds pas qu'il n'éprouve auſſi
» les effets de ma vengeance; allons cependant tout
» préparer pour l'exécution de mes deſſeins, &
» penſons, ma chère Barbarec, qu'ayant quitté les
» loix des périſes pour ſuivre celles des dives, nous
» ſommes devenues les ennemies des fées, des
» hommes, & que nous ne devons rien négliger
» pour les accabler du poids de notre haîne. ». La fée des Champs ne put entendre ce diſcours ſans frémir; elle demeura quelque tems immobile; puis rappellant ſa raiſon, & ſentant de quelle conſéquence il étoit de ne pas reſter plus long-tems dans ce ſéjour terrible, elle prit le parti d'en ſortir, & d'aller au plutôt implorer la puiſſance de la reine des fées; elle repaſſa de l'autre côté de l'île; mais elle étoit à-peine deſcendue à terre, que le ciel s'obſcurcit, la terre trembla, & des mugiſſemens épouvantables, en s'uniſſant aux tonnerres & aux éclairs, ſembloient annoncer la deſtruction prochaine de l'univers: quelques momens après le calme revint dans les airs; mais le jour s'obſcurciſſant de plus en plus, fit place à un nouveau ſpectacle auſſi terrible que le précédent. Les vingt-quatre dragons qui défendoient les approches de l'île, pouſſant des hurlemens affreux, ſe lancèrent l'un contre l'autre des torrens de flammes, & formèrent un combat de feu qui finit par les conſumer eux-mêmes; le jour revint, & il ne

parut à la place du torrent & de l'île qu'un rocher sec & aride; de son sommet s'envola à l'instant une autruche noire, elle portoit sur son dos le prince Cadichon & la petite princesse, niece de Gangan. Tous ces prodiges n'avoient pas autant étonné la fée des Champs qu'elle fut touchée de la situation de ces aimables enfans; & sa tendresse lui ayant conseillé de les suivre, elle fit sur le champ reparoître sa voiture, & partit avec tant de diligence, qu'elle eut en peu de tems rejoint l'autruche noire. Son premier dessein fut de lui enlever le prince & la princesse : mais s'étant apperçue qu'elle prenoit la route de l'île Fortunée, elle se contenta de la suivre & de l'observer de près.

En effet, au bout de quelques minutes, l'autruche s'abattit dans l'île, & tourna ses pas vers la reine des fées. Cette souveraine, assise à l'entrée de son palais sur un trône d'or enrichi de pierreries, étoit entourée de ses douze fées, des vingt-quatre gines noires dont on a parlé, & d'une cour nombreuse; dans le moment que l'autruche s'approcha du trône, la fée des Champs se saisit du prince & de la princesse, les porta aux pieds de la reine; & alors l'autruche reprit sa première forme avec son caractère; la confusion, le dépit & le désespoir se peignirent tour-à-tour sur son visage, & elle étoit dans la plus cruelle attente de ce qui alloit lui arriver, lorsque la reine lui adressa la parole en ces termes : « La

» malignité de votre esprit & la perversité de votre » cœur ne vous ont pas permis de faire un bon » usage de votre pouvoir; bien loin de réparer vos » injustices par la puissance de grande féerie que » les loix & ma bonté vous ont accordée, vous » en avez au contraire abusé, & cet abus réclame » enfin ma justice; recevez donc aujourd'hui le châ- » timent de vos forfaits, en perdant pour deux cens » ans toute puissance de féerie, & en reprenant la » forme d'autruche, sous laquelle vous serez pen- » dant ce tems-là destinée au service de ces » gines ». A ces mots, la reine la toucha de son sceptre; & toutes les fées ayant levé sur elle leurs baguettes en signe d'applaudissement, prononcèrent quelques paroles, pendant lesquelles la malheureuse Gangan, redevenue autruche, alla sur le champ se placer parmi les autres animaux de son espece.

Cependant la reine ayant appellé la fée Judicieuse, lui confia le soin du jeune prince & de la jeune princesse, pendant qu'ils resteroient à sa cour, & lui recommanda sur-tout de former leur cœur en cultivant leur esprit; puis elle embrassa Cadichon & Féliciane, (c'est ainsi que se nommoit la princesse;) & ces aimables enfans, pénétrés de joie & de reconnois-sance, ne quittèrent qu'avec peine les bras de la reine, pour se rendre dans ceux de Judicieuse.

Ils profitèrent si bien de l'éducation qu'on leur donna pendant deux ans qu'ils demeurèrent chez la

reine des fées, qu'ils s'attirèrent l'amour & l'admiration de toute sa cour. Quand ils eurent atteint l'âge, l'un de quatorze ans & l'autre de douze, la souveraine des fées résolut de les unir & de les rendre, avec les frères & sœurs de Cadichon, au roi Pétaud & à la reine Gillette; mais elle déclara à la fée des Champs que, pour servir d'exemple à Cadichon & à Féliciane, ces enfans, quoique parfaitement corrigés de leurs défauts, ne reprendroient leur première forme qu'en présence des jeunes époux, & lorsqu'ils seroient arrivés chez le roi leur père; puis l'ayant rendu visible, & ayant déterminé le moment du départ, elle lui confia la conduite des six enfans dont elle avoit pris soin, & lui ordonna de leur choisir des époux & des épouses; ensuite elle fit venir Judicieuse, & la chargea d'accompagner le prince & la princesse; ces aimables enfans répandirent des larmes, en quittant celle à qui ils devoient leur bonheur, & cette généreuse reine, en les embrassant tendrement, leur promit son amitié & les vit partir avec regret.

Ils ne tardèrent pas à se rendre à la cour de Pétaud; ce roi y étoit depuis quelques jours dans un embarras extrême. La reine sa mère après avoir langui plusieurs années, avoit laissé le trône vacant, & les députés de son royaume venoient inviter son fils d'y monter : ils demandoient une audience, & on ne savoit de quelle façon il falloit la leur accorder :

Pétaud étoit incertain s'il devoit être debout ou assis, à pied ou à cheval : pour cet effet, on assembla le conseil, où chacun décida à l'ordinaire; le sénéchal Caboche prétendit que le roi devoit être debout, & soutint qu'il avoit ouï dire que l'empereur Charlemagne & les douze pairs de France étoient toujours debout, & qu'ils ne s'asseyoient que pour manger & pour se coucher. Le procureur-fiscal opina pour que sa majesté fût assise; il dit pour ses raisons que les rois & les juges devoient toujours être à leur aise, & qu'après le lit il n'y avoit rien de si commode qu'un fauteuil. Le receveur, au contraire, fut d'avis que le roi parût à cheval, & il allégua que c'étoit la posture la plus noble pour les rois, puisque leurs statues les représentoient toujours ainsi; on soutint son sentiment, on cria, on se querella, & on auroit peut-être été plus loin, si le roi en élevant la voix plus haut qu'eux tous : « Finirez-vous donc, vous autres ? leur dit-
» il; voilà bien du bruit pour une chaise de plus
» ou de moins ! comme je serai, ils me verront;
» & comme ils me trouveront, ils me prendront;
» voilà tout ce que j'y fais; mais pour être leur
» roi, grand merci, je deviendrois fou avec tout
» le tracas de royauté qu'ils m'ont dit que j'aurois
» sur les bras : vive, vive mon petit royaume,
» puisque j'y suis bien, je m'y tiendrai; ainsi, qu'ils
» s'accommodent : cependant, puisqu'ils veulent

» avoir une audience, il faut la leur donner par-» tant qu'on les fasse venir ». Chacun se retira en murmurant tout haut de ce que le roi n'avoit point choisi son avis, & en le blâmant de vouloir en faire toujours à sa tête.

Pendant qu'on étoit allé chercher les députés, sa majesté croyant penser bien mieux que ceux de son conseil, prit ses habits royaux, & s'assit sur le pied de son lit, dont il avoit fait relever les rideaux en festons autour des colonnes torses; il tenoit d'une main son sceptre, & de l'autre sa toque & ses gants à frange : la reine étoit à sa droite sur une chaise de serge bleue, garnie de gros clous dorés, & ses femmes étoient derrière elle. À la gauche du roi, l'on voyoit ses grands officiers, qui, presque tous, rioient sous leur chapeau de la figure singulière de leur roi.

Quand tout fut arrangé, on ouvrit la porte, & les députés entrèrent, suivis de tout le peuple du royaume de Pétaud; ils lui firent trois profondes révérences, auxquelles le roi & la reine répondirent par trois autres, & ils alloient commencer leur harangue, lorsqu'on vit arriver une femme d'une figure majestueuse, tenant par la main un jeune-homme de quatorze à quinze ans, & qui, adressant la parole à Gillette, lui parla ainsi : « Reine, *tout vient à* » *point qui peut attendre* : vos malheurs sont finis, » & votre destin a changé de face; on a su dérober

» à la méchanceté de Gangan le prince que voici;
» cette perfide fée ne peut plus lui nuire & sa
» malice vient d'être confondue; reconnoissez donc
» en lui Cadichon; & vous, députés, rendez hom-
» mage au légitime successeur de vos états ». Alors le roi reconnoissant son fils, le prit dans ses bras & le baisa mille fois; puis, sautant au cou de la fée, il l'embrassa sans aucun égard pour son âge, ni pour son caractère; il en fit de même à sa femme, à Caboche, au procureur-fiscal, au receveur, & à tout ce qui se trouva autour de lui; après quoi, ôtant son manteau royal, il le mit sur les épaules de Cadichon, lui donna son sceptre, l'assit sur le pied du lit, & se mit à crier de toutes ses forces: Vive le roi; ce qui fut répété sur le champ par les grands, & ensuite par tout le peuple, à qui le roi dit plusieurs fois: Criez donc, vous autres? Cependant la reine, pénétrée de joie & de reconnoissance, étoit tombée aux genoux de la fée, qu'elle embrassoit en pleurant; & la fée, après l'avoir relevée, fit signe qu'elle vouloit parler; chacun prêta silence, excepté le roi, dont la joie étoit si grande qu'il ne voyoit, pour ainsi dire, ni n'entendoit rien; enfin, se trouvant hors d'haleine, il se tut, & la fée continua ainsi: « Ce que vous voyez n'est qu'une
» partie des bienfaits de la fée des Champs, votre
» amie; elle y joint encore le choix d'une prin-
» cesse jeune & aimable que notre reine a destinée

» au prince pour épouse ; si les qualités de l'esprit » de cette princesse & les graces de sa figure sont » un foible garant du bonheur de ces époux, la » douceur de son caractère & la bonté de son cœur » que j'ai pris soin de former, peuvent en assurer » la durée : confirmez donc cette union, & méritez » ainsi la puissante protection de la fée des Champs, » & celle de . . . . . ». Le roi n'en voulut pas entendre davantage, & prenant aussi-tôt la main du prince & celle de la princesse : » Tope, dit-il, je les marie, » & leur donne tous mes royaumes & toutes mes » fermes ; car, pour mes autres enfans, je ne m'en » embarrasse plus, & cette bonne madame des » Champs, notre amie, ne les laissera manquer de » rien ; ainsi faisons la noce, & réjouissons-nous ; » vous dînerez tous avec moi, quoique je ne sache » pas trop ce que je vous donnerai ; mais, comme » dit ma femme : *Tout vient à point qui peut at-* » *tendre* ; cependant, beau-père, dit-il à Caboche, » va-t-en à la cuisine, fais tuer tout ce qui est en » ma basse-cour, & sur-tout grand'chère, car je » veux qu'il en soit parlé ». Le sénéchal obéit ; mais en traversant la salle à manger, il y apperçut une table de vingt-quatre couverts, servie des meilleurs mêts ; il n'alla pas plus loin, & revint promptement raconter au roi & à la reine ce qu'il venoit de voir ; chacun voulut en être témoin ; on s'y rendit, non sans quelque frayeur & par-conséquent

sans

sans cérémonie ; ce spectacle étonna d'abord, on hésita à goûter des viandes, mais enfin on s'y accoutuma, & le roi, à qui tout cela ne coûtoit rien, donna l'exemple, mangea de tout son cœur, & but exactement sa ronde. On dit qu'il ne s'épargna pas sur ses vieilles histoires & sur ses vieux bons-mots ; car le bon-homme les répétoit souvent, & toujours dans les mêmes termes.

Il y avoit près de deux heures que l'on étoit à table, lorsqu'on entendit des violons dans la salle d'audience ; comme on avoit bien bu & bien mangé, on quitta volontiers la table, & le roi, qui étoit en gaieté, ne demandant pas mieux que de danser, voulut ouvrir le bal avec la reine, & demanda la courante ; les violons obéirent, il la commença, mais ne s'en souvenant plus, il ne l'acheva pas, & dit au jeune prince & à la jeune princesse de danser un menuet, ce qu'ils firent avec une grace admirable. Ils en étoient à la dernière révérence, lorsqu'on vit entrer dans la chambre six marionnettes joliment habillées ; savoir, trois en chevaliers romains, & trois en dames romaines ; chacune de ces six marionnettes avoit à côté d'elle une place vide, dans laquelle on appercevoit un bout de nez, & tout cela étoit conduit par une femme à laquelle on prit peu garde, tant ce spectacle attira les regards. Chacun se rangea pour leur faire place, & sur le champ ils formèrent un pas, dans lequel les six bouts

de nez figurèrent à merveille. Le ballet fini, elles se rangèrent en cercle, & dans le même ordre qu'elles avoient observé en entrant; leur conductrice se plaça au centre, porta l'extrémité de sa baguette sur les six bouts de nez, & fit en même-tems paroître à leur place trois polichinels & trois dames-gigognes. « Bon, bon! dit le roi, tout cela sera pour mes » petits-enfans, pourvu qu'ils ne me coûtent rien à » nourrir & à habiller; je les garderai & m'en ré- » jouirai en attendant. Doucement, sire, reprit » cette femme, donnez-vous patience, *tout vient à* » *point qui peut attendre* ». Dans le même instant les douze marionnettes se remirent à danser, & l'on fut dans le dernier étonnement de les voir changer à vue d'œil, & reprendre peu-à-peu un autre visage & un nouvel habillement. « Miséricorde! s'écria le » roi, voilà Toinon, Jacquot & Chonchon; ma » femme! c'est Toinette, Jacqueline & Chon- » chette .... non, je ne crois pas.... Oh! par » mon sceptre, cela est admirable ». Puis, adressant la parole à leur conductrice: « Tenez, lui dit- » il, je parie ma toque & mon manteau royal, » que vous êtes madame des Champs, notre amie; » par ma foi vous valez votre pesant d'or, & voilà » des enfans tout chaussés, tout vêtus, & grands » comme père & mère; mais qui les mariera? » Moi, répliqua la fée des Champs, (car c'étoit » elle-même) & ce sera tout-à-l'heure ». A ces

mots, le roi ne se sentant pas de joie, la prit par la main, lui fit je ne sais combien de complimens à sa façon, & la fit asseoir auprès de Gillette, à qui il crioit : « C'est madame des Champs, au » moins, c'est notre bonne amie ». Mais la reine, n'écoutant que ses sentimens, se livra à toute sa reconnoissance envers la fée, & à toute sa tendresse pour ses enfans. La fée lui présenta ensuite les trois princes & les trois princesses qui lui étoient inconnus, & proposa leur mariage avec ses six enfans. Le roi & la reine y consentirent sur le champ ; tous ceux qui étoient présens applaudirent au choix de la fée, & les députés proclamèrent Cadichon & Féliciane pour leur roi & leur reine. Les sept mariages furent célébrés d'une manière digne de la sagesse de Judicieuse, & de la noble simplicité de la fée des Champs. Cadichon donna lui-même à chacun de ses frères & de ses beaux-frères un des grands gouvernemens de son royaume en souveraineté; & les sept princes partirent avec leurs épouses, accompagnés des deux fées, qui ne les quittèrent que lorsqu'ils furent arrivés chacun dans leur capitale. Elles leur y donnèrent des nouvelles instructions pour la conduite de leurs familles & de leurs états ; & après les avoir comblés des marques de leur bienveillance & de leur générosité, elles partirent pour se rendre chacune dans leur département.

A l'égard de Pétaud & de Gillette, la fortune de

leurs enfans ne leur causa ni ambition ni jalousie; & ne changea rien à leur façon de penser. La majesté & la représentation d'une grande reine ne convenoient point à la simplicité de Gillette; le caractère & le génie de Pétaud n'étoient point propres aux soins d'un grand royaume; & ils n'auroient pas changé, l'un, son sénéchal, son piquet & son potager; l'autre, son rouet, sa laiterie, & l'amitié de la fée des Champs, pour toutes les grandeurs de l'univers.

Fin de Cadichon.

JEANNETTE

OU

L'INDISCRÉTION.



JEANNETTE
OU
L'INDISCRÉTION.
CONTE.

Il y avoit une fois deux bonnes-gens dont la maison étoit voisine du château d'une fée bienfaisante. Ils avoient souvent entendu parler de son pouvoir & de ses bontés, mais jamais ils n'avoient imploré son secours; leur timidité naturelle les en avoit peut-être empêchés, ou bien plutôt, suivant ce que d'autres m'ont assuré, le contentement où ils étoient d'un état simple dans lequel ils avoient su se borner; c'est un bonheur que l'on n'a pas besoin de demander aux fées, & que nous pouvons nous accorder

à nous-mêmes. Ces bonnes-gens n'eurent de leur mariage qu'une fille, qui, réellement étoit très-jolie; mais, toute jolie qu'elle étoit, ils la trouvèrent mille fois plus belle qu'elle ne l'étoit; en effet, ils élevèrent de leur mieux leur petite Jeannette, (c'est ainsi qu'elle se nommoit:) & ne s'apperçurent point, soit à cause de l'aveuglement qui n'est que trop ordinaire aux pères & aux mères, soit enfin parce qu'ils n'en savoient pas davantage; ils ne s'apperçurent pas, dis-je, d'un grand défaut, c'étoit celui de toujours parler, & de toujours rapporter ce qu'elle avoit vu & ce qu'elle avoit entendu. Les bonnes-gens regardèrent comme une vivacité ou comme une gentillesse les premières indiscrétions que Jeannette commit; ils répétoient devant elle les petits contes qu'elle leur avoit faits de ses compagnes, ils les applaudissoient, & presque toujours ils en rioient: cette complaisance paternelle autorisoit Jeannette dans ses défauts. J'ai dit, ce me semble, que ces bonnes-gens n'avoient jamais rien demandé à leur voisine la bonne fée; mais bien souvent l'on fait pour ses enfans ce que l'on ne feroit pas pour soi-même. Ils se déterminèrent enfin à se présenter devant la fée, & parurent devant elle, l'un en tournant son chapeau, l'autre en lui présentant un petit panier d'œufs frais; mais tous deux avec une contenance très-embarrassée; & la prièrent de leur

accorder une grace. Dès que la bonne fée les apperçut, elle s'approcha d'eux avec autant de bonté que si elle eût été leur égale. Que voulez-vous de moi, mes bonnes-gens, leur dit-elle ? Je venons, répondirent-ils, vous prier d'une grace, c'est de vouloir bien prendre à vous, & avoir soin de notre petite fille Jeannette ; c'est, en vérité, une jolie enfant. Eh bien, amenez-la moi dans huit jours, leur dit avec douceur la bonne fée. Au bout de huit jours les bonnes-gens revinrent au château de la fée, tout aussi bien endimanchés qu'il leur étoit possible, conduisant par la main Jeannette, qu'ils avoient parée tout de leur mieux : elle avoit des sabots tout neufs, un bavolet bien blanc, & un petit juste d'écarlate, chamarré de rubans bleus : la fée la trouva bien jolie, & la retint en effet à son service ; elle fut habillée dès le jour même, & parée avec la plus grande magnificence, & l'on ne lui donna pas d'autre occupation que de jouer avec sept ou huit petites princesses, que des rois & des reines avoient remises entre les mains de la fée, & de l'éducation desquelles elle avoit bien voulu se charger. L'emploi de Jeannette n'étoit pas difficile, aussi s'en acquitta-t-elle très-bien dès le premier jour. Mais comme un parleur ne réfléchit point sur les convenances de ce qu'il peut dire, Jeannette ne pouvant parler du château, dont elle ignoroit les

usages; Jeannette parla, tantôt à l'une, tantôt à l'autre de ces petites princesses, & très-souvent à toutes en général; Jeannette, dis-je, parla de son père, de sa mère & de son village. La matière étoit très-peu intéressante, aussi n'amusa-t-elle point toutes celles qu'on lui avoit cependant expressément commandé de divertir; au contraire même, elles dirent tout bas : Voilà vraiment de belles histoires que nous conte-là Jeannette ! il faut espérer qu'il lui viendra quelque rhume; il faut qu'elle ait une bonne poitrine; & cent autres propos par lesquels on la tournoit en ridicule. Le lendemain de son arrivée, elle fit à toutes les petites princesses des confidences dans lesquelles elle leur dit tout ce qu'elle put imaginer pour leur plaire & pour s'insinuer dans leur esprit; elle confia à l'une que l'autre avoit dit qu'elle n'étoit point jolie; à celle-ci que celle-là l'accusoit d'avoir pissé au lit, & cent mille autres choses de cette espece, très-désagréables à entendre dire de soi; elle fit si bien, en un mot, que toutes ces jolies princesses, qui, jusqu'à son arrivée, avoient vécu dans une fort grande union, furent toutes en un moment brouillées ensemble, sans vouloir se raccommoder, tant elles étoient piquées. La fée fut instruite de cette division, & découvrit très-aisément quelle en étoit la source; elle gronda Jeannette, & la menaça de la renvoyer dans son village. Cette

réprimande fit son effet pendant quelques jours, au bout desquels elle obtint la permission d'aller voir son père & sa mère pour leur montrer ses beaux habits. La fée lui recommanda un grand secret sur tout ce qui se passoit chez elle; Jeannette le promit: mais l'envie de parler, & de conter ce qu'elle avoit vu étant le véritable motif de son voyage, elle raconta chez elle tout ce qu'elle savoit, ou plutôt ce qu'elle croyoit savoir; elle parla tout de travers de la fée, & bien souvent sans employer la vérité avec exactitude; mais comme ce ne seroit pas la peine de mentir, si l'on ne mentoit un peu à son avantage, elle dit que la fée l'avoit fait princesse, & qu'elle iroit incessamment dans son beau royaume; elle fit cent contes plus ridicules & plus déplacés les uns que les autres. Ces récits firent presque tourner la tête au père & à la mère de Jeannette; ils ne pouvoient comprendre qu'ils eussent été assez heureux & assez adroits pour avoir fait une princesse: Car, se disoient-ils, la fée est bien puissante; mais si nous n'avions pas fait notre fille, jamais elle n'auroit pu la faire princesse. Ce n'étoit pas seulement à son père & à sa mère que Jeannette avoit fait ces belles histoires, c'étoit aussi à tous ceux de sa connoissance qu'elle avoit trouvés dans le village, & les beaux habits qu'elle avoit autorisoient tous ces propos. Dès le lendemain, tous les paysans du village, mourant

d'envie de voir leurs filles princesses, vinrent tous, chacun de leur côté, pour demander cette petite grace à la fée : si elle eût été accordée, jamais il n'y auroit eu une aussi grande promotion de princesses; car ils vinrent tous au château, sans nulle exception, demander cette bagatelle. La fée obligea Jeannette d'aller leur porter sa réponse, qui, comme on le peut croire, étoit un fort honnête refus: mais elle fit le message en éprouvant le dernier désespoir ; car cette prétendue princesse parut en sabots & dans tout l'équipage avec lequel ses parens l'avoient amenée au château. Jeannette paroissant dans un habillement si différent de celui qu'on lui avoit vu, & si peu convenable à la dignité qu'elle s'étoit si libéralement donnée, se donnant un démenti à elle-même, répondit aisément à la demande de tous les paysans, qui, pour se dédommager de l'inutilité de leur voyage, firent beaucoup de plaisanteries, & se moquèrent autant qu'ils le purent de la princesse Jeannette ; & tous les habitans du château, princesses & autres, en firent autant. Une aussi bonne correction auroit dû rendre Jeannette moins babillarde & plus discrette, d'autant qu'elle y fut infiniment sensible ; cependant, malgré ses larmes & les avis que la fée lui donna sur ses défauts, avec autant de douceur que de raison, elle fit de nouvelles confidences à toutes les princesses, & leur

dit que c'étoit une telle, qui, par jalousie de la voir plus jolie, avoit indisposé la fée contre elle, & qui l'avoit engagée à la faire paroître comme elle avoit fait devant les paysans; elle fit cette belle histoire à toutes les princesses en particulier, sans y apporter d'autres précautions que celle de changer de nom, suivant celle à laquelle elle parloit, car les grands parleurs & les menteurs sont sujets à faire bien peu de réflexions; mais le mensonge ne lui réussit pas plus dans le château que celui qu'elle avoit fait au village; car toutes les princesses s'étant fait à leur tour des confidences réciproques, la tournèrent en ridicule, en disant: C'est moi qui suis jalouse de Jeannette. Non, ce n'est pas vous, c'est moi, disoit une autre. Enfin toutes, en lui faisant les cornes, s'écrioient en dansant en rond autour d'elle: C'est nous toutes qui sommes jalouses des sabots de Jeannette. La fée, dans le fond de son cœur, ne fut pas fâchée de cette réprimande publique, pour deux raisons; la première; parce que rien ne corrige des défauts comme les exemples, & qu'ainsi Jeannette apprenoit mieux à toutes les petites princesses combien il falloit éviter la bavarderie & les redites qui peuvent faire de la peine & faire donner le fouet aux autres, que tout ce qu'elle auroit pu leur dire elle-même à ce sujet. De plus, elle étoit bien-aise de voir si elle ne pourroit corriger cet

enfant d'un défaut aussi incommode; elle le desiroit d'autant plus qu'elle la trouvoit charmante sur tous les autres articles. Jeannette, étant brouillée avec toutes les princesses qui ne vouloient plus lui parler, fut donc contrainte de ne plus s'entretenir qu'avec les mies & les gouvernantes; chose qu'elle avoit déja commencé à faire depuis long-tems; car, pour se rendre nécessaire auprès d'elles, elle leur rapportoit tout ce que les autres avoient fait & dit. Ce procédé n'est point pardonnable, aussi ne fut-il point pardonné; il mit le comble à la haîne qu'on portoit à Jeannette; & la fée qui, comme je l'ai dit, vouloit bien la corriger, mais qui ne vouloit pas faire de la peine aux petites princesses, parce qu'elle étoit bonne, fut obligée de la faire sortir du château, & de l'enfermer dans son pavillon qu'elle avoit nommé *la Solitude*; c'étoit là qu'elle se retiroit pour méditer sur les mystères de la féerie; c'étoit encore là qu'elle aiguisoit sa baguette, & qu'elle se retiroit du grand monde, pour rêver tout à son aise, & se délasser de ses grandes occupations; & ce fut là qu'elle conduisit Jeannette pour lui faire oublier un défaut que l'on ne peut mettre en pratique que dans la société. Ce pavillon étoit au milieu d'une plaine qui ne produisoit que des bruyères & qui s'étendoit aussi loin que la vûe le pouvoit permettre; l'horizon de cette plaine n'étoit terminé

par aucune montagne, & la fée n'y venant jamais que par les airs, aucun chemin ne conduisoit à cette retraite, dont les appartemens étoient meublés des plus agréables toiles peintes que l'on ait jamais vues; un jardin planté délicieusement entouroit ce pavillon, & la plus superbe volière, remplie des oiseaux les plus rares & de tous les pays du monde, faisoit l'agrément & les délices de ce joli jardin. Ce fut dans cette solitude que la fée enferma la petite Jeannette, en lui donnant tout ce qui pouvoit lui être nécessaire.

Jeannette eut un peu de peine à s'accoutumer à la solitude; mais elle ne put souffrir sans pleurer le silence auquel elle étoit condamnée; elle eut recours aux lamentations, ensuite aux chansons; ces secours étoient d'autant plus consolans, que l'on ne peut les employer & garder en même tems le silence; mais cette consolation étoit légère; car, enfin, elle étoit privée de la satisfaction d'être indiscrette: Jeannette étoit curieuse, c'est un défaut nécessairement attaché à ceux que l'on vient de rapporter; & quand on aime à parler, il faut bien être attentif pour trouver de quoi s'entretenir. Jeannette se donna tant de peines & prit si bien ses mesures, que pendant l'absence de la fée elle entra dans son cabinet, elle examina avec un grand soin tous les instrumens de féerie; mais ce qui la frappa

le plus, & avec raison, ce furent les réglemens des fées; elle y lut combien il leur étoit recommandé d'avoir soin de leur baguette, dont elles ne devoient jamais se séparer, & de prendre garde, sur toutes choses, de dormir devant personne au monde; leur pouvoir étant absolument attaché à cette attention, & plus encore à cette marque essentielle de la fée; car il étoit dit positivement dans le livre, que ceux qui se seroient emparés de la baguette seroient non-seulement tout ce qu'ils voudroient, mais encore que la fée elle-même deviendroit leur esclave. Jeannette, toute occupée de cette découverte, & ne pouvant en faire usage, parce que la fée ne dormoit jamais dans le pavillon de la solitude; & n'ayant personne à qui pouvoir confier cet important secret, éprouva la plus grande peine qu'un indiscret puisse ressentir, c'est celle de savoir quelque chose d'important, & de n'avoir personne à qui pouvoir le confier. Dans ce cruel état, après avoir long-tems médité, voici l'expédient auquel elle se détermina, pour se satisfaire. J'ai dit, ce me semble, que dans le jardin qui environnoit le pavillon de la fée il y avoit une volière admirable, & qu'elle étoit remplie de tous les oiseaux connus & inconnus; il y avoit par conséquent des perroquets. Ce fut sur un de ces oiseaux que Jeannette jetta les yeux pour en faire son confident; elle le prit en amitié, & l'instruisit

truisit d'autant mieux à parler, qu'il falloit parler pour le lui montrer : comme il avoit appris cent mille choses inutiles, elle lui fit dire en très-peu de tems cette espece de rimé :

Si tu prends la baguette quand la fée dormira,
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Lorsque le perroquet fut bien instruit, Jeannette conjura la fée de lui permettre de l'envoyer à une des petites princesses de son château; la fée regarda cette marque d'attention comme une preuve de son bon naturel; elle y consentit donc; &, mettant l'oiseau dans sa voiture, elle le remit à cette princesse à qui Jeannette le destinoit; mais quel fut l'étonnement de la fée, quand, au milieu de toutes les petites princesses, après avoir tenu tous les propos du perroquet que l'on connoît, après avoir mille fois répété : Jeannette, bonjour; mon petit ami; & mille autres choses de cette force, elle entendit qu'il disoit avec un ton de conseil :

Si tu prends la baguette quand la fée dormira,
Tu n'as qu'à commander, le ciel t'obéira.

Elle frémit du risque qu'elle avoit couru; & sur le champ faisant atteler la voiture, elle ordonna à ses griffons d'aller chercher Jeannette; elle fut obéie,

& dans moins d'un demi-quart d'heure, malgré le prodigieux éloignement, Jeannette fut amenée au milieu du château. Pour-lors elle lui reprocha son indiscrétion, & qui plus est, son ingratitude; & sans lui donner le tems d'employer les mauvaises excuses qu'elle pouvoit alléguer, d'un coup de sa baguette elle la métamorphosa en pie, & donna, par ce moyen, un terrible exemple à toutes les petites filles pour les empêcher de trop parler & de redire ce qu'elles ont vu, ou ce qu'elles ont entendu. Pour la punir davantage, elle ne voulut point lui laisser (comme l'on dit) la clef des champs; elle la mit dans une grande cage d'osier, sur laquelle étoit écrit: *Palais de la princesse Jeannette*, afin que l'on ne pût la méconnoître dans tous les pays, & que le mensonge qu'elle avoit fait fût une source éternelle de reproches & de plaisanteries.

Dans cet équipage, elle la renvoya à ses parens; en leur mandant qu'il ne lui avoit pas été possible de rien faire de bon de leur fille; mais qu'elle leur donnoit avis de prendre garde à ce qu'ils diroient devant elle, parce que tout le village en seroit d'abord instruit.

Pour les consoler un peu, elle leur dit de faire attention qu'ils avoient gagné du moins son entretien & sa dot, & qu'un peu de fromage suffiroit dorénavant pour sa nourriture : toutes les espérances

de ces bonnes-gens s'évanouirent en voyant la cage, & Jeannette, dont ils avoient tant espéré, devenue une margot insupportable pour eux.

C'est ainsi que les méchans enfans, qui ne se corrigent point, font souvent, en faisant leur propre malheur, celui de leurs parens.

Tout indiscret est curieux ;
Prenons garde avec qui nous sommes.
On croit qu'il faut parler pour vivre avec les hommes ;
Savoir se taire vaut bien mieux.

Fin du neuvième Volume.



TABLE

DU NEUVIÈME VOLUME.

FÉERIES NOUVELLES.

SECONDE PARTIE.

CINQ CONTES DE FÉES.

Fin de la Table du neuvième volume.

A SENS,
De l'Imprimerie de la veuve TARBÉ, imprimeur du roi, 1787.

Set rebacked by
Linda Lee
Jan 2001

J. Norman
2.3.1984

